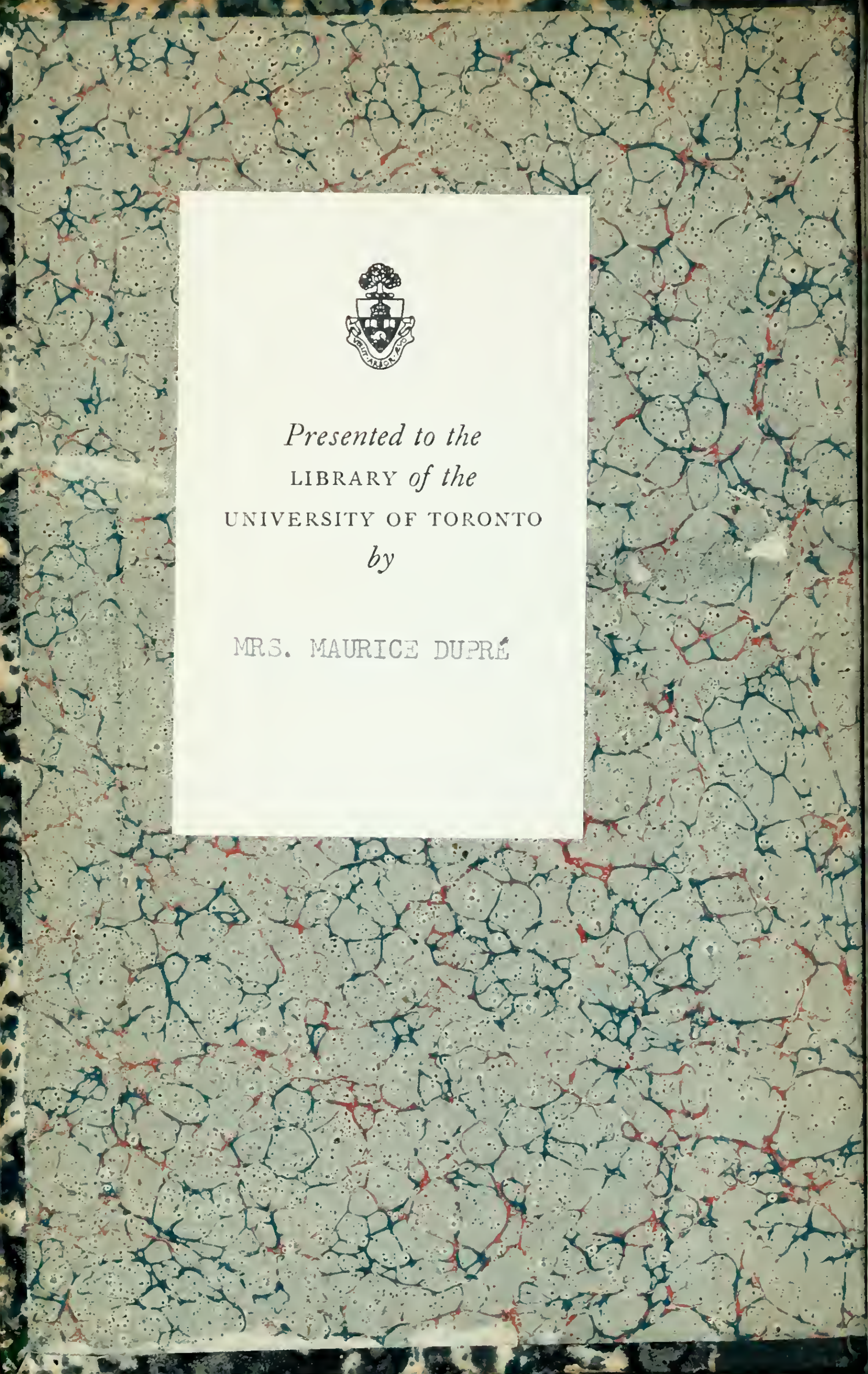
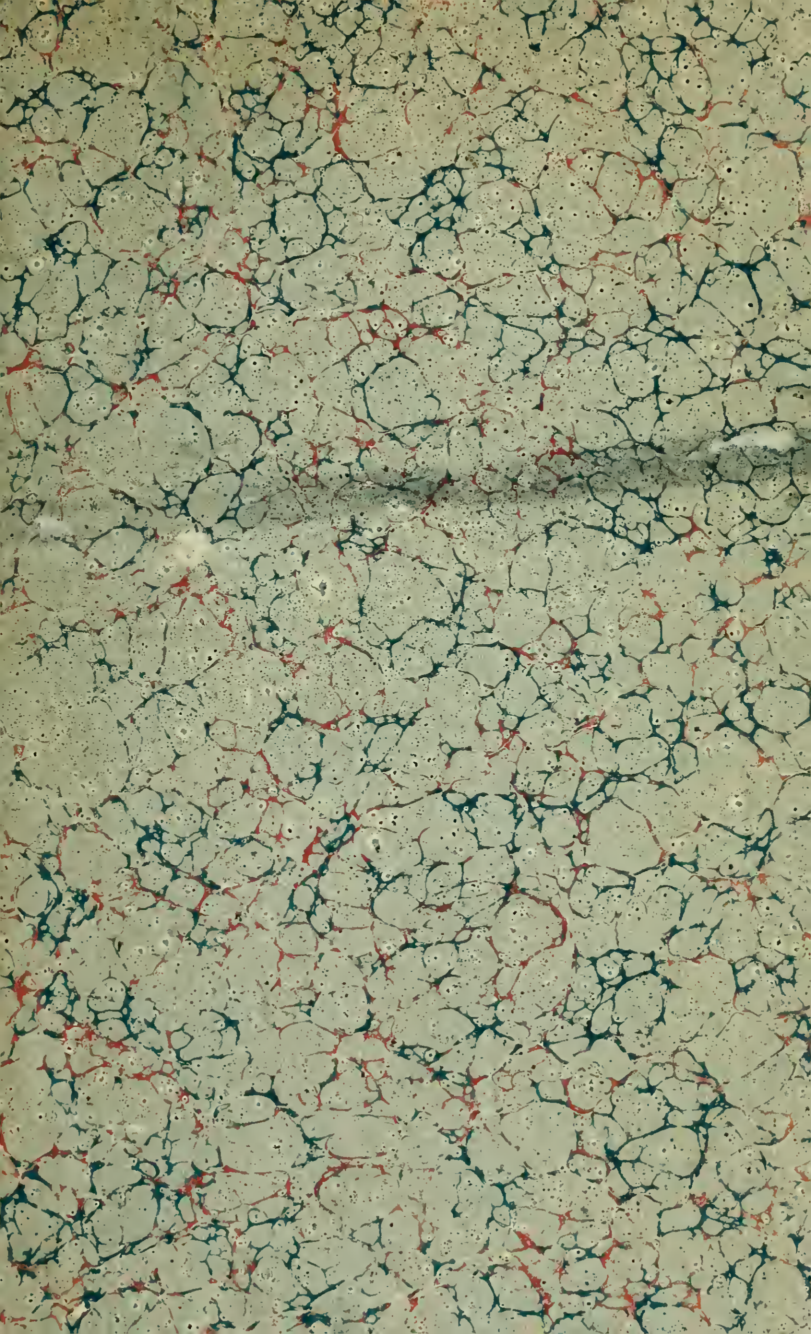

UNIVERSITY OF TORONTO
3 1761 01326833 9





LA

GRANDE VIE DE JÉSUS-CHRIST

ABBEVILLE. — IMPRIMERIE BRIEZ, C. PAILLART ET RETAUX.

LA GRANDE VIE
DE
JÉSUS-CHRIST

PAR

LUDOLPHE LE CHARTREUX

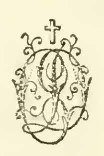
NOUVELLE TRADUCTION INTÉGRALE

AVEC NOTES

PAR

LE P. DOM FLORENT BROQUIN
Religieux du même Ordre

TOME SEPTIÈME



PARIS
G. DILLET, LIBRAIRE-ÉDITEUR
15, RUE DE SÈVRES, 15

1873


LIBRARY
JUN 17 1970
UNIVERSITY OF TORONTO

LA
GRANDE VIE DE JÉSUS-CHRIST

CHAPITRE LXIX

RÉSURRECTION DE NOTRE-SEIGNEUR.

Matth. XXVIII.

« C'est maintenant, dit saint Jérôme (in cap. 16 Marc.), qu'à l'exemple de l'Épouse et de ses jeunes compagnes, nous devons préparer en notre âme une demeure parfumée des plus excellents aromates. Le Roi va nous introduire dans ses celliers pour nous enivrer de délices ; déjà se lève la bien-aimée Marie. *Car l'hiver est passé et les pluies ont cessé ; les fleurs sont écloses en notre terre, la tourterelle a fait entendre sa voix dans nos campagnes et la vigne fleurie a exhalé son agréable odeur* (Cant. II, 11-13). L'Époux revient de l'ombre sous laquelle il a reposé durant les chaleurs de l'après-midi. Désormais, la racine de la croix a perdu son amertume, et l'arbre de vie a porté son fruit ; Celui qui était couché dans les ténèbres de la mort est ressuscité dans les splendeurs de la gloire ; le Soleil, qui s'était caché à l'occident, est remonté à l'orient ; les aigles

se rassemblent autour du Corps qui doit leur servir de pâture. Aux tristesses du sabbat succèdent les consolations du lendemain tout radieux qui occupe le premier rang parmi les autres jours ; dès qu'il a commencé à projeter sur le monde ses premiers rayons, il a vu le Christ s'élancer victorieux du tombeau en s'écriant (Ps. CXVII, 24) : *Voici ce jour que le Seigneur a fait ; livrons-nous-y à la joie et tressaillons d'allégresse.* » Ainsi parle saint Jérôme. Saint Augustin sur le même sujet ajoute (Serm. de Resurrect.) : « Après avoir enduré toutes sortes de coups et d'affronts, après avoir goûté le breuvage mélangé de fiel et de vinaigre, après avoir souffert le supplice de la croix avec de cruelles blessures, après avoir subi les douleurs de la mort et les humiliations de la sépulture, la chair que l'on jugeait vouée à la corruption du sépulcre en sort toute transformée, la vie qui semblait à jamais éteinte reprend une nouvelle naissance, et la santé qui paraissait absorbée pour toujours revient plus brillante après le trépas. »

En effet, au jour même du Seigneur, c'est-à-dire le dimanche, de grand matin, le Sauveur, honorablement escorté par de nombreux esprits célestes se rendit au monument funéraire. Là, sa bienheureuse âme se réunissant à son corps sacré, le ressuscita par sa propre vertu ; et, sans ouvrir le sépulcre où il était enseveli, elle l'en retira plus facilement qu'on ne retire quelqu'un du lit où il est simplement endormi. C'est ce que le Christ a voulu signifier en disant par la bouche de son Prophète (Ps. III, 6) : *J'ai dormi et j'ai sommeillé, puis je me suis réveillé, parce que le Seigneur m'a soutenu.* De même encore qu'il naquit sans violer l'intégrité de sa Mère, de même aussi il ressuscita sans briser ou ôter la pierre de sa tombe. Entre ces deux faits il y a toutefois cette différence, que sa sortie du sein

virginal fut un miracle de la toute-puissance divine, tandis que sa sortie du sépulcre fermé fut le résultat de la subtilité propre à son corps glorifié, dont rien de matériel ne pouvait empêcher le mouvement. En outre, selon la remarque du Vénérable Bède (Hom. 1 inter æstivales), si le dimanche matin ce corps adorable fut relevé du tombeau où il avait été déposé le vendredi soir, c'était pour accomplir l'oracle du Psalmiste qui avait dit : *Le soir apporte la tristesse et le matin ramène la joie* (Ps. XXIX, 6).

Et tout à coup, à l'instant où le Sauveur ressuscitait, *une grande commotion de la terre se fit sentir*. L'Évangéliste en signale la cause par ce qu'il ajoute : *Car un Ange du Seigneur descendit du ciel* (Matth. XXVIII, 2) ; d'où l'on peut conclure que le mouvement local de la matière est soumis à la volonté supérieure des esprits célestes. Naguère, quand le divin Rédempteur avait expiré sur la croix, la terre avait tremblé comme pour témoigner sa douleur ; maintenant qu'il sort du tombeau, elle tressaille comme pour exprimer son allégresse. D'après le Vénérable Bède (loc. cit.), la double commotion produite à l'occasion de ces deux événements signifie que, par la foi à la Passion et à la Résurrection de Jésus-Christ, les cœurs terrestres doivent être saisis d'une crainte salutaire pour embrasser la pénitence et transportés d'un saint zèle pour rechercher la vie éternelle. Selon la remarque de saint Sévérien (Serm. de Passione), si la terre fut agitée fortement lorsque le Seigneur ressuscita pour justifier les siens, comment ne serait-elle pas profondément bouleversée lorsqu'il reparaîtra pour punir tous les coupables ? Et puisqu'elle n'a pu supporter la présence d'un Ange, comment pourrait-elle soutenir celle d'un Dieu ? Jadis, à la promulgation de la Loi sur le mont Sinaï, comme l'atteste le Psalmiste (Ps. LXVII,

9), la terre avait été ébranlée, elle le fut également à la Passion et à la Résurrection de Jésus-Christ, elle le sera davantage encore à l'avénement du souverain Juge. L'ébranlement miraculeux du globe en ces quatre circonstances nous fait entendre que la contrition surnaturelle du cœur peut être excitée par quatre motifs différents. En effet, si nous considérions l'importance des commandements que le Seigneur a promulgués sur le mont Sinaï, si nous nous rappelions les souffrances qu'il a endurées dans sa Passion, si nous appréciions l'excellence des biens spirituels qu'il a procurés par sa Résurrection, enfin si nous redoutions l'éternité des peines qu'il infligera au jugement général, n'éprouverions-nous pas aussitôt un vif repentir de toutes nos fautes passées?

C'est bien justement que Dieu le Père a exalté Jésus-Christ par la gloire de la Résurrection, puisque, pour lui obéir, ce divin Fils s était humilié jusqu'à la mort de la croix. « Avant d'être élevé à la gloire de sa Résurrection, dit saint Anselme (lib. cur Deus homo), Notre-Seigneur a voulu subir les plus atroces injures et les plus barbares traitements, l'amertume du fiel et l'opprobre de la croix, enfin la mort la plus douloureuse et la plus infâme, pour enseigner à ses fidèles serviteurs qu'ils doivent supporter actuellement avec résignation les outrages et les contradictions, les fatigues et les angoisses, s'ils désirent participer un jour au triomphe de leur Maître; bien plus, il nous a appris, par son exemple, à chérir, à souhaiter, à recevoir avec gratitude toutes les épreuves temporelles en vue des récompenses éternelles. » De même donc que le Sauveur s'est profondément humilié en se condamnant au trépas pour nous délivrer de nos maux, de même aussi il a été souverainement glorifié en sortant victorieux du tom-

beau pour nous enrichir de ses biens ; car, comme le déclare le grand Apôtre (Rom. IV, 25), *il est livré pour nos péchés et il est ressuscité pour notre justification.*

Ainsi, le divin Rédempteur par sa Passion nous a soustraits aux peines de l'enfer, puis par sa Résurrection il nous a retirés des ombres de la mort. En effet, par suite du péché originel, la nature humaine était assujétie à une double mort, celle de l'âme et celle du corps. Or, Jésus-Christ nous a justement rachetés de ces deux morts en se condamnant miséricordieusement à celle du corps ; mais s'il s'était soumis à celle de l'âme, il ne nous aurait rachetés d'aucune. Néanmoins, tant que dure ce monde, il n'affranchit ses élus que de la mort spirituelle, en les laissant sujets à la mort corporelle pour les exercer et les perfectionner ; mais il viendra détruire également cette dernière, quand le monde finira. La Résurrection du Sauveur est donc pour nous la cause efficiente d'une double résurrection : l'une spirituelle s'opère dès maintenant par la grâce, et l'autre corporelle s'accomplira plus tard dans la gloire. La résurrection présente consiste dans la justification ou dans la réconciliation de l'âme avec Dieu ; c'est d'elle qu'il est dit dans l'Apocalypse (xx, 6) : *Heureux et saint est celui qui a part à la première résurrection !* La résurrection future consiste dans la réunion de l'âme avec le corps ; elle est appelée seconde résurrection, parce qu'elle doit toujours être précédée de la première ; car nul ne ressuscitera pour la vie éternelle, s'il ne ressuscite préalablement à la vie surnaturelle.

Jésus-Christ est demeuré quarante heures dans le tombeau, comme pour marquer qu'il voulait rendre la vie spirituelle aux hommes morts des quatre côtés de la terre par la violation du Décalogue. Au premier jour de la

semaine, il s'élance hors du sépulcre, afin de renouveler l'univers en ce même jour où il avait commencé à le créer. Il ressuscite au troisième jour après sa Passion, pour montrer qu'il venait retirer le genre humain des abîmes du péché où il était resté plongé durant les trois époques antérieures de son existence, sous la loi naturelle, la loi mosaïque et la loi évangélique; c'était aussi pour nous apprendre que, si nous avons le malheur de tomber dans quelque faute par pensées, paroles ou actions, nous ne pouvons en sortir sans la foi à la sainte Trinité. Selon saint Augustin (Lib. 4 de Trinitate), le Sauveur ressuscita trois jours après sa mort, afin de signifier que les trois personnes divines avaient consenti à sa Passion ; car ces mêmes personnes adorables qui, à l'origine des siècles, avaient concouru à la formation de l'homme, voulurent, vers la fin des temps, coopérer à sa réparation par les souffrances de Jésus-Christ.

Suivant saint Léon (Serm. 1 de Resurrect.), « Notre-Seigneur hâta le moment de sa Résurrection, de crainte qu'une trop longue affliction ne décourageât entièrement ses disciples consternés. Il abrégea donc le plus possible le délai fixé ; car des trois jours qu'il avait annoncés, il ne prit qu'une très-petite partie du premier et du dernier, à savoir la fin du vendredi soir et le commencement du dimanche matin. Ainsi le Sauveur ne laissa que peu de temps son âme dans les limbes et sa chair dans le tombeau ; son corps, resté sans corruption, recouvra si promptement la vie qu'il semblait avoir goûté le sommeil plutôt que ressenti la mort. La Divinité, qui ne s'était point séparée des deux substances essentielles à la nature humaine en Jésus-Christ, les réunit par l'effet de cette même puissance qui les avait divisées momentanément. » Telles sont les paroles de saint Léon. Ainsi notre divin Rédempteur s'est proposé de nous

donner successivement par sa Passion et par sa Résurrection deux exemples de perfection chrétienne ; par sa Passion, il affermit notre patience et par sa Résurrection il excite notre espérance, en nous montrant deux vies différentes en la chair, l'une laborieuse que nous devons supporter et l'autre bienheureuse que nous devons désirer.

Jésus-Christ ressuscita avec un corps qui possédait les quatre principales prérogatives de la gloire, la clarté, l'agilité, la subtilité et l'impassibilité. Sans doute, depuis le premier instant de l'Incarnation, sa très-sainte âme possédait les deux conditions essentielles de la gloire, la vision intuitive et la jouissance parfaite de la Divinité ; néanmoins, par une disposition toute particulière de la Providence, cette gloire ne rejaillit point sur son corps sacré qui resta passible et mortel, afin de fournir, par les mérites infinis de sa Passion et de sa mort, le prix nécessaire à la rédemption du genre humain. Mais aussitôt que le Sauveur eut accompli ce grand œuvre, son âme, reprenant son corps qu'elle avait quitté, lui communiqua la gloire dont elle était douée ; car, comme le dit saint Augustin (Serm. de Resurrect.), toutes les misères auxquelles la chair était précédemment assujétie, furent absorbées sans retour par sa Résurrection. « En effet, ajoute saint Léon (Serm. 1 de Resurrect.), la Résurrection du Sauveur ne fut point la destruction mais la transformation de sa chair adorable ; sa substance ne fut point anéantie mais perfectionnée ; elle changea de qualité sans perdre sa nature. En parlant de ce nouvel état, saint Paul a pu dire avec vérité : *Si autrefois nous avons connu le Christ selon la chair, maintenant nous ne le connaissons plus de la sorte* (II Cor. v, 16) ; car sa chair n'a rien conservé de corruptible ou d'infirme, et bien qu'elle soit restée identiquement la même quant à

l'essence, elle a été toute transfigurée par la gloire. » Ainsi s'exprime saint Léon.

En conséquence, ô mon âme, écartons tout sujet de chagrin, dissipons tout nuage de tristesse, et respirons l'air pur et serein de la joie. Après avoir assisté avec larmes aux funérailles de l'aimable Rédempteur qui, en expirant, a détruit notre mort, contemplons avec allégresse le triomphe du Sauveur victorieux qui, en ressuscitant, a réparé notre vie ; car, selon l'Apôtre (Rom. VI, 9), *le Christ une fois sorti d'entre les morts ne meurt plus, la mort n'a plus d'empire sur lui.* Son Père céleste l'a revêtu d'une impérissable beauté, il l'a couronné d'une magnificence souveraine, il l'a enrichi des plus précieux trésors, de telle manière qu'en lui réside la plénitude de la félicité, le comble du bonheur et l'abondance de tous les biens. Comme une fleur délicieuse éclose sur la tige de Jessé, le corps de Jésus s'était épanoui à l'époque de sa naissance lorsqu'il sortit sans tâche ni souillure du sein virginal de sa chaste Mère ; il avait été flétri au temps de sa Passion, où il parut sans forme ni beauté ; mais au moment de sa Résurrection, quand il eut repris toutes les parties constitutives de sa nature humaine avec le sang qu'il avait répandu sur le Calvaire, il brilla d'une splendeur nouvelle qui le rendit le chef-d'œuvre de la création. Ce corps adorable, devenu subtil, agile, immortel et lumineux au suprême degré, est le type parfait de la gloire qui environnera les corps des élus à la résurrection générale. *Alors,* dit le Seigneur, *les justes resplendiront comme le soleil, dans le royaume de leur Père* (Matth. XIII, 43). Or, si telle sera la splendeur de chaque juste, quelle n'est pas celle de leur divin Maître, ce véritable Soleil de justice ? Assurément, il doit surpasser de beaucoup en éclat l'astre du jour avec toutes les constella-

tions célestes. En s'élançant hors du tombeau, le Christ, comme l'aigle, renouvelle sa jeunesse et, comme le phénix, recouvre sa vie. Alors le lion de Juda réveille son lionceau ; le tabernacle de David qui était tombé est rétabli ; le candélabre du temple est revêtu d'or. Ainsi, après que le premier vase a été brisé, le divin Potier en fabrique un autre à son gré avec le même limon ; après avoir été caché sous un nuage, le soleil reparaît étincelant plus que jamais ; le grain de froment qui avait péri dans la terre où il avait été jeté, en sort plein de vigueur. Le nouveau Jonas s'échappe sain et sauf des entrailles du monstre qui l'avait englouti ; le nouveau Samson enlève les portes de la ville où il était captif ; le nouveau Joseph, délivré de prison est établi gouverneur de l'Égypte. Enfin Celui qui était couvert d'un sac et enveloppé d'un linceul, est maintenant revêtu d'immortalité et environné d'allégresse.

Elle est donc bien mémorable cette grande solennité de Pâques ; elle l'emporte à bon droit sur toutes les autres. Aussi, tous les dimanches de l'année sont comme l'octave de celui-ci qui nous rappelle les principaux sujets de joie et d'admiration. Voulez-vous connaître l'excellence et la dignité de ce saint jour dominical ? Il fut le premier des jours sans qu'il ait été précédé de la nuit, et il sera le dernier des jours sans qu'il soit suivi d'aucune nuit. C'est un dimanche que le ciel et la terre furent créés, que les Anges furent tirés du néant puis confirmés en grâce, après avoir été soumis à l'épreuve. C'est un dimanche que le Seigneur donna sa loi aux Israélites sur le mont Sinaï, que le Sauveur naquit à Bethléem et sortit du tombeau, que le Saint-Esprit descendit sur les Apôtres réunis dans le Cénacle. Enfin, ce sera le dimanche que nous ressusciterons tous pour comparaître devant le souverain Juge, et qu'alors

les élus de Dieu ontonneront l'hymne de la reconnaissance pour la continuer pendant toute l'éternité. Saint Grégoire dit à ce propos (Hom. 22 in Evang.) : « De même que l'Écriture appelle *Saint des saints ou Cantique des cantiques* les plus sublimes objets désignés par ces termes, de même aussi l'Église proclame justement cette fête de Pâques *la solennité des solennités;* car la Résurrection du Sauveur que nous y célébrons nous présente le modèle de notre propre résurrection ; elle dispose nos cœurs à l'espérance de la céleste patrie, en nous donnant un exemple de la gloire qui nous est réservée dans le royaume éternel. C'est aussi à pareil jour que les âmes des justes, qui reposaient dans le sein d'Abraham, ont été retirées des prisons de l'abîme pour être admises aux joies du paradis. Combien donc est admirable cette fête, en laquelle notre divin Sauveur a brisé les portes de l'enfer de manière à nous ouvrir celles du ciel ! (1) »

« Qu'il est beau ! s'écrie saint Augustin (Serm. de Resurrect.), qu'il est brillant ce jour de Pâques! non qu'il soit éclairé extraordinairement par les rayons du soleil matériel mais parce qu'il est merveilleusement illustré par la lumière de l'Agneau divin sortant du tombeau ; car aujourd'hui même le Christ, vrai Soleil de justice, s'est levé des régions inférieures où il était descendu. Prenons donc la cithare du Roi prophète et chantons avec lui (Ps. cxvii, 24): *Voici le jour que le Seigneur a fait; tressaillons d'allégresse et livrons-nous à la joie*. Considérons combien est illustre la nuit qui a produit ce jour magnifique. C'est celle qui remplit de splendeur et de jubilation le ciel et la terre, comme si elle était illuminée par tous les astres du firma-

(1) Voir la note 1 à la fin du volume.

ment à la fois. C'est la nuit d'une heureuse naissance et d'une sainte régénération ; celle dont il est écrit qu'elle sera lumineuse comme le jour (Ps. cxxxviii, 12) ; celle d'où provient le dimanche, ce jour du Seigneur par excellence. Aussi, ce jour, dans lequel les ténèbres de l'aveuglement ont été dissipées, est appelé avec raison jour de lumière. A la vue de cette clarté nouvelle, les peuples assis dans les ombres de la mort ont été ravis; d'accord avec les hommes, les Anges ont béni le Seigneur de ce qu'il avait daigné éclairer les pécheurs ; les démons épouvantés de cette splendeur extraordinaire ont frémi ; toutes les puissances de l'enfer, de la terre et des cieux ont fléchi le genou devant le Christ qu'elles ont reconnu pour leur souverain Maître. Aujourd'hui donc l'univers entier triomphe avec nous, et les différents chœurs des esprits bienheureux célèbrent avec nous cette auguste fête. De notre côté nous tâchons d'imiter leurs harmonieux concerts, en répétant ces cantiques célestes que des voix terrestres ne peuvent reproduire parfaitement. — Réjouissons-nous donc dans le Seigneur, mais toutefois avec une certaine crainte, sans nous abandonner à une fausse sécurité. Ainsi, quoiqu'il eût bondi d'allégresse dans le sein de sa mère, Jean, le bienheureux précurseur du Christ, n'usa cependant d'aucune boisson enivrante, comme l'avait prescrit l'ange Gabriel. Quant à nous qui sommes faibles, buvons sobrement sans jamais dépasser les bornes, de peur que le déréglement de notre corps ne vienne troubler la sérénité de notre âme ; car ce n'est que par le calme de la tempérance que nous aborderons heureusement au port du salut. Après avoir conquis la palme du jeûne quadragésimal, n'allons pas perdre par quelque excès la victoire de la solennité pascale; car le Seigneur Jésus qui a combattu pour nous en sa

Passion, si nous savons être modérés, nous rendra victorieux en sa Résurrection, de telle sorte que nous puissions redire avec lui ce chant de triomphe : *La mort a été détruite par une complète victoire.* Alleluia ! (I Corin. xv, 54). En ce jour glorieux, le Rédempteur a brisé le glaive flamboyant qui défendait l'entrée du paradis, ce que nul autre avant lui n'avait pu faire ; alors accompagné du larron pénitent, il a pénétré en ce lieu de délices, en disant aux Anges : *Ouvrez-moi les portes de la justice; et une fois introduit, je louerai le Seigneur* (Ps. cxvii, 19). Depuis la mort du Sauveur ces portes sont restées ouvertes aux uns et fermées aux autres ; ouvertes aux justes et aux vrais chrétiens, mais fermées aux incrédules et aux pécheurs impénitents. — De même que Marie, la glorieuse Mère du Sauveur, surpasse toutes les autres femmes; de même aussi l'illustre fête de Pâques domine toutes les autres solennités dont elle est comme la mère; car elle a vu finir la Synagogue juive et naître l'Église chrétienne. Aussi, tous les priviléges réservés jadis au sabbat ont été transférés au dimanche qui, chaque semaine, nous rappelle la Résurrection du Seigneur. Durant le sabbat, les Juifs ne se livraient point aux œuvres serviles, et le dimanche également nous nous abstenons des travaux manuels. Ils ne sortaient point de leurs maisons pendant le sabbat, et nous passons le dimanche dans l'église qui est la demeure de Dieu notre père. Ils n'allumaient point de feu le sabbat, mais le dimanche au contraire nous devons allumer en nous celui dont Jésus-Christ a dit : *Je suis venu apporter le feu sur la terre, et que désiré-je sinon de le voir brûler* (Luc. xii, 49)? Le Sauveur ne souhaite donc rien tant que de vous voir embrasés des ardeurs du Saint-Esprit et consumés des flammes de la divine charité. De plus, la victime offerte chez les Juifs était

un bouc ou un agneau ; chez nous c'est le Christ lui-même. Au souvenir des merveilles qui ont été accomplies et des faveurs qui nous ont été octroyées le dimanche, mes frères, chantons encore une fois de concert : *Voici le jour que le Seigneur a fait, livrons-nous à la joie et tressaillons d'allégresse.* » Ainsi s'exprime saint Augustin.

A propos du chant le plus ordinaire pendant le temps pascal, le même saint Docteur ajoute : « Ne nous lassons point de chanter *Alleluia,* qui signifie : *Louez le Seigneur.* Oui, mes frères, louons le Seigneur tout à la fois de cœur et de bouche, par notre conduite et notre vie ; car pour que l'*Alleluia* soit agréable à Dieu, il faut qu'il n'y ait aucune discordance entre nos mœurs et nos voix. O heureux *Alleluia* qui retentit au ciel, où les Anges sont le temple de Dieu ! Là règne un parfait accord de volontés et de sentiments, parce qu'il n'y a jamais aucune révolte de la chair contre l'esprit et que jamais aucune rixe de cupidité ne compromet le triomphe de la charité. Sur cette terre, malgré de continuelles sollicitudes, ne laissons point de chanter le joyeux *Alleluia,* afin que nous puissions le chanter au ciel, en toute sécurité, lorsque notre corps, maintenant passible et mortel, sera devenu incorruptible et immortel, et que nous serons à l'abri de toute tentation. O combien harmonieux sera l'*Alleluia* dans cette vie éternellement paisible, où l'on ne trouve aucun adversaire et où l'on ne perd aucun ami ! Ici-bas, Dieu est loué au milieu de nombreuses inquiétudes par des hommes périssables que l'espérance seule soutient dans leur triste exil ; mais là-haut il est loué avec une pleine assurance par les élus à jamais sauvés qui possèdent la récompense éternelle dans la bienheureuse patrie. Chantons, mes frères, non pas afin de jouir du repos présentement, mais afin de nous encourager

dans le travail. Imitons les voyageurs qui chantent en marchant pour alléger les fatigues de la route. Ne nous abandonnons point à la paresse; mais tant que nous sommes en ce monde, progressons toujours dans le bien. Avançons en chantant; prenons garde de nous égarer, de reculer ou de nous arrêter dans le chemin de la vertu. » Ainsi parle saint Augustin. — Sur ce même sujet le Vénérable Bède dit (Hom. I inter æstivales) : « Après avoir surmonté toutes les épreuves de ce monde, les fortunés habitants du ciel ne cessent de bénir Dieu pendant toute l'éternité; aussi, afin de nous rappeler que telle doit être notre douce occupation dans le séjour de la béatitude, nous aimons à chanter plus fréquemment le joyeux *Alleluia* pendant cinquante jours depuis Pâques jusqu'à la Pentecôte. *Alleluia* est un terme hébreu que nous traduisons par ces mots : *Louez Dieu;* c'est pourquoi dans le chant des Psaumes quand nous disons : *Laudate Dominum,* les Hébreux disaient autant de fois : *Alleluia.* Tel est le refrain mélodieux que saint Jean l'Évangéliste entendit répéter par les chœurs angéliques, comme lui-même l'atteste dans son Apocalypse (XIX). Le saint vieillard Tobie, éclairé d'une lumière prophétique, décrit en ces termes mystérieux la splendeur de la céleste Jérusalem et la gloire de ses heureux habitants : *Les portes seront construites de saphirs et d'émeraudes, ses murailles d'enceinte seront bâties de pierres précieuses, ses places seront pavées d'or pur et ses rues retentiront du chant de l'Alleluia* (Tob. XIII, 21, 22). » Ainsi parle le Vénérable Bède.

En voyant ton Sauveur sortir du tombeau, ô mon âme, quitte aussi le sépulcre infect du péché où tu es comme ensevelie; élève-toi par l'espérance de la résurrection glorieuse et de la bienheureuse éternité qui t'est promise. Par

le renoncement volontaire, Chrétiens, mourons à la vie présente, afin qu'après la résurrection générale nous jouissions de la vie éternelle ; car si nous mortifions notre chair pour l'amour de notre divin Rédempteur, nous entrerons dans la félicité de son royaume céleste. « Nous célébrons maintenant les fêtes pascales, dit saint Grégoire (Hom. 22 in Evang.); vivons de telle sorte que nous méritions de parvenir aux fêtes éternelles. Toutes les solennités présentes passent; ayons soin de ne pas nous rendre indignes des solennités futures qui dureront toujours. Que nous servirait d'avoir assisté aux premières avec les hommes, si nous ne devions point être associés aux secondes avec les Anges ? Nous n'avons que l'ombre de la Pâque céleste dans la Pâque terrestre ; aussi, nous ne célébrons celle-ci qu'une fois par an, afin de soupirer après celle-là que nous célébrerons sans fin. Par conséquent chaque fois que l'époque de l'une arrive, ravivons le souvenir de l'autre ; c'est ainsi que le retour périodique des joies transitoires de ce pèlerinage excitera dans notre cœur l'ardent désir des joies permanentes de la patrie. » Telles sont les paroles de saint Grégoire.

Considérons de quelle manière la Résurrection de Notre-Seigneur avait été surtout figurée dans l'Ancien-Testament. Samson, doué d'une force prodigieuse, entra dans Gaza où il dormit durant la nuit ; les Philistins, habitants de cette ville, enfermèrent et gardèrent les portes avec soin dans l'espoir de saisir au matin et de mettre à mort leur plus redoutable adversaire ; mais Samson s'étant levé pendant la nuit, enleva les portes sur ses épaules et se retira tranquillement sur une montagne. De même, Jésus-Christ pénétra par sa puissance souveraine dans la cité de ses ennemis, c'est-à-dire dans l'enfer, et après en avoir brisé les portes,

il en sortit triomphant avant la lumière du jour. Nous trouvons une autre image de Jésus ressuscité dans le prophète Jonas, qu'un monstre marin engloutit tout entier en son ventre et qu'il vomit sain et sauf sur le rivage, après trois jours et trois nuits. Nous trouvons encore un symbole frappant de cette même Résurrection dans la pierre mystérieuse follement rejetée par ceux qui construisaient la maison de Dieu. L'édifice était comme terminé ; car il ne s'agissait plus que de poser la clef de voûte pour réunir les murailles opposées ; mais on ne rencontra point de pierre mieux adaptée à cet usage que la précédente écartée avec dédain. De même le Christ qui avait été répudié durant sa Passion devint en sa Résurrection la pierre angulaire de l'Église ; car c'est lui qui, des deux peuples séparés, des Juifs et des Gentils, forma une seule société spirituelle ; et pour construire cet édifice qui est la maison du Seigneur, il employa comme ciment son sang précieux et comme pierre son corps sacré. Il accomplit ainsi dans sa personne la prophétie exprimée par le verset 22me du Psaume CXVII, que nous chantons pour ce motif le jour même de Pâques *(Lapidem quem reprobaverunt ædificantes hic factus est in caput anguli.*

Prière.

Seigneur Jésus, source inépuisable de grâces, vous qui, après avoir rompu les liens de la mort, avez glorifié votre très-saint corps en le ressuscitant avec une ineffable splendeur, je vous en prie et je vous en conjure par votre triomphante Résurrection, faites sortir ma pauvre âme du tombeau des vices où elle gît comme déjà morte. Accordez-moi de produire les fleurs fécondes de toutes les vertus,

afin que, menant une vie nouvelle, je cherche et je goûte les choses du ciel et non celles de la terre. Par la vertu puissante de vos clartés et de vos perfections admirables, purifiez mon âme des ténèbres du péché, puis au grand jour de la résurrection générale revêtez ma chair des prérogatives de la gloire, afin que, dans les deux parties constitutives de mon être, je participe éternellement aux joies de votre bienheureuse humanité. Ainsi soit-il.

CHAPITRE LXX

JÉSUS APPARAIT D'ABORD A SA MÈRE.

De grand matin, à l'heure que le Sauveur ressuscitait, plusieurs femmes qui lui étaient dévouées, entre autres Marie-Madeleine, Marie-Cléophas et Marie-Salomé, après en avoir demandé la permission à sa divine Mère, sortirent de la maison où elles étaient assemblées. Tandis que Notre-Dame continuait de répandre en ce même lieu ses larmes et ses prières, elles s'empressèrent d'aller au sépulcre, où les entraînaient leur foi vive et leur ardent amour à l'égard de Jésus-Christ ; elles emportaient les parfums qu'elles avaient préparés la veille au soir pour embaumer son corps sacré. Remarquons que ces trois pieuses personnes étaient également appelées Marie, à juste titre ; ne convenait-il pas en effet de désigner par une dénomination semblable celles qui étaient unies par une même volonté et animées d'un commun désir ? Comme elles cherchaient pareillement Jésus-Christ, elles représentent par la triple signification de

leur nom les trois états dans lesquels nous devons chercher le Rédempteur, si nous voulons trouver en lui le salut. Ces trois états, en dehors desquels nul ne peut être sauvé, comprennent tous les Chrétiens qui débutent, ou qui progressent, ou qui sont déjà parfaits dans la vie spirituelle, en d'autres termes, tous ceux qui s'adonnent au service de Dieu par les œuvres de pénitence, les actes de vertu ou les exercices de la contemplation.

Le premier état, celui des commençants ou des pénitents, est figuré par Marie-Madeleine qui, avant sa conversion éclatante, avait été une trop fameuse pécheresse. Bien qu'ailleurs elle soit montrée comme le modèle des parfaits ou des contemplatifs, saint Marc, parlant d'elle en cette occasion, dit que *Jésus l'avait délivrée de sept démons* (xvi, 9); voilà pourquoi nous la comptons ici parmi les pénitentes, d'autant plus que saint Luc la nomme la première entre de telles personnes (viii, 2). Sous ce rapport, le nom de Marie lui convient justement, en tant que, d'après son étymologie latine (*Maria*), il signifie *mer amère.* Il vient du mot hébreu *Mara,* synonyme d'*amère,* comme on le voit dans le livre de Ruth (i, 20), où il est dit : *Ne m'appelez plus Noémi ou belle, mais plutôt Mara ou amère, parce que le Tout-puissant m'a remplie d'amertume.* C'est là ce qui s'est réalisé dans Marie-Madeleine, quand elle lava dans ses larmes les taches de ses crimes en se prosternant aux pieds du Sauveur. Il est dit aussi de Pierre que, touché de regret à la vue de sa faute, *il pleura amèrement* (Matth. xxvi, 75). En ce sens, on pourrait appliquer à chaque âme vraiment repentante ces paroles de Jérémie : *Fille de Sion, ta contrition est comme la mer* (Thren, ii, 13).

Le second état, celui des Chrétiens qui progressent dans la vie spirituelle en se livrant aux actes de vertu, est figuré

par Marie-Cléophas, c'est-à-dire fille de Cléophas, laquelle fut mère de Jacques le Mineur, un des douze Apôtres, et de Joseph, un des soixante-douze disciples. Comme l'indiquent les noms de Jacques et de Joseph, dont l'un signifie *lutteur* et l'autre *grandissant*, il faut que les Chrétiens de cette classe luttent contre les vices et grandissent en vertus ; ils seront ainsi fils de Marie, ou imitateurs de celle dont le nom en langue syriaque veut dire *maîtresse*. En effet la raison doit dominer en eux comme une reine, afin de maîtriser les passions qui les portent au mal et les détournent du bien ; car l'opposition continuelle qu'ils éprouvent entre l'esprit et la chair les oblige à dompter leurs inclinations vicieuses et à produire des actions vertueuses, selon cette parole de saint Paul (II Cor. XII, 9) : *Virtus in infirmitate perficitur..*

Le troisième état, celui des parfaits ou des contemplatifs, est représenté par Marie-Salomé, c'est-à-dire fille de Salomé, laquelle était épouse de Zébédée et mère de Jacques le Majeur ainsi que de Jean l'évangéliste. Nous avons vu cette femme solliciter pour ses deux fils les meilleures places dans le royaume de Jésus-Christ. Les Chrétiens de cette classe sont également tout occupés de rechercher le royaume de Dieu ; bien plus, ils le possèdent en eux-mêmes déjà, de sorte qu'ils commencent à goûter sur la terre le bonheur du ciel. Comme le père de cette femme était Salomé, dont le nom signifie *pacifiant*, ainsi l'âme livrée à la contemplation est vraiment ici-bas la fille de la paix ; à elle convient la troisième interprétation donnée au nom de Marie qui veut dire *illuminée* ; à elle aussi s'adressent dans un sens mystique ces paroles d'Isaïe (LX, 1) : *Lève-toi toute resplendissante, ô Jérusalem ; car Celui qui est la lumière s'avance.*

Chacune de ces trois Marie porte ses aromates avec elle. Ceux des pénitents sont la douleur de la contrition, la honte de la confession et le labeur de la satisfaction ; ces trois dispositions réunies forment un parfum spirituel, dont le Sauveur se plaît à être embaumé comme d'une composition excellente de myrrhe, d'aloès et d'encens. La myrrhe par son amertume représente la contrition, l'aloès par son âcreté figure la confession, et l'encens dont l'odeur s'élève avec la fumée signifie la satisfaction dont les œuvres doivent être dirigées vers Dieu par une intention droite. Mais ces trois éléments ne constituent pas encore un parfum absolument parfait, s'il ne s'y joint l'huile de la miséricorde divine, sans laquelle toute pénitence est inefficace ; quand cette huile vient s'y ajouter, le parfum ne laisse plus rien à désirer. Tel fut celui de Marie-Madeleine qui, assistée par la grâce du Rédempteur, remplit exactement les trois conditions d'une rigoureuse pénitence, comme on le voit dans l'Évangile. En effet, touchée d'un amer repentir, elle versa des pleurs abondants ; elle ne rougit point d'accuser ses péchés en présence des convives qui se trouvaient avec Jésus dans la maison de Simon ; puis dans le vif désir qu'elle éprouvait d'expier ses fautes passées, elle arrosa de ses larmes les pieds du Sauveur, les essuya de ses cheveux, les baisa avec amour, les oignit avec respect, et se dévoua tout entière pour le reste de ses jours au service du divin Maître.

Quant à ceux qui progressent dans la vie spirituelle en se livrant à l'action extérieure, leurs aromates sont la patience, l'humilité et la persévérance qui forment un parfum composé de myrrhe, de gutte et de casse. Ce sont là les essences aromatiques qui découlent de la vie méditée de Jésus-Christ. La myrrhe, bonne en tout parfum, sert par-

ticulièrement pour celui de la seconde espèce comme symbole de patience ; car de même que la myrrhe préserve les corps des atteintes des vers, ainsi la patience garantit le cœur des affligés contre le ressentiment des injures. Cette patience est indispensable à quiconque veut avancer dans la vie spirituelle, parce que selon saint Grégoire (Moral. l. 26, c. 5), les fleurs des vertus croissent parmi les épines des tribulations. — La gutte, espèce de gomme résineuse, est l'emblême de l'humilité ; car de même que la gutte dissipe l'enflure et les tumeurs de la chair, de même aussi l'humilité détruit l'orgueil et les bouffissures de l'âme. Cette vertu est nécessaire à ceux qui veulent progresser dans la vie spirituelle ; car, d'après le même saint Grégoire (Moral. 37, c. 26), elle est la source et la racine des autres vertus qui sans elle ne peuvent se conserver ni se fortifier. — La casse est l'image de la persévérance, qui consiste à ne point se laisser abattre par le découragement ni ralentir par l'ennui, à ne mettre aucune borne à son avancement mais à faire des progrès continuels dans le bien ; car on ne peut demeurer stationnaire dans la voie de la perfection. De même que la casse naît dans les terrains humides où elle prend des développements considérables, ainsi le Chrétien fervent, fécondé par les eaux salutaires de la grâce divine, ne cesse de croître de vertus en vertus sans s'arrêter jamais jusqu'à ce qu'il voie le Dieu des dieux dans le céleste Sion (Ps. LXXXIII, 8). — Mais pour que ces différents aromates de myrrhe, de gutte et de casse composent un parfum exquis, il faut y joindre l'huile de la joie spirituelle que possède intérieurement l'homme qui, dans ses œuvres, ne cherche point les vains applaudissements des hommes, mais le bon témoignage de sa conscience. Tel fut le parfum de Marie-Cléophas, laquelle

eut quatre fils dont les noms représentent les quatre précédentes qualités : ainsi, la patience est figurée par Jacques, synonyme de *lutteur* ; l'humilité par Simon, qui veut dire *obéissant* ; la persévérance par Joseph, qui signifie *grandissant*, et la joie spirituelle par Judas, c'est-à-dire *glorifiant*.

Les aromates des parfaits ou des contemplatifs sont une mortification absolue de la chair, une vie toute divine et une parfaite charité. Ces trois dispositions réunies forment un excellent parfum, composé de myrrhe, de cinname et de baume. Cette myrrhe des contemplatifs figure la mortification des sens, qui consiste à en réprimer les moindres révoltes pour soumettre entièrement la chair à l'esprit. L'Épouse des Cantiques distingue différentes sortes de myrrhe, quand elle dit (V, 5) : *Mes mains sont dégouttantes de myrrhe, et mes doigts sont pleins de la plus précieuse*. Celle de la pénitence est précieuse assurément, et celle de la patience l'est davantage encore ; les bonnes œuvres, représentées ici par les mains, distillent l'une et l'autre myrrhe. Mais celle de la mortification complète de la chair est la plus précieuse de toutes ; les exercices spirituels signifiés ici par les doigts répandent cette myrrhe principale. — Le cinname ou cinnamome est l'emblème de la vie surnaturelle ou divine. En effet, l'écorce du cinname, quand on la brise, exhale, sous forme de nuage ou de poussière, une odeur délicieuse qui procure à la bouche une saveur agréable ; de même, quand l'homme parfait est accablé de reproches et d'outrages, de mauvais traitements ou de nombreux travaux, d'épreuves et d'adversités, il ne cesse poiut d'exercer autour de lui une salutaire influence par ses exemples et ses discours qui font estimer la religion et goûter la piété. — Le baume est le symbole de la

charité parfaite qui chasse toute crainte et repousse tout ce qui lui est incompatible. Comme le baume pur et sans falsification préserve le corps de la corruption, ainsi la charité sincère et sans altération garantit l'âme du péché; car si on peut recevoir tous les sacrements sans devenir bon, dit saint Augustin (in Psalm. 103), on ne peut toutefois avoir la charité sans cesser d'être mauvais. — Ces trois aromates des contemplatifs ne composent pas un parfum précieux à moins d'être mêlés avec l'huile de la douceur divine qui doit toujours les accompagner. C'est en parlant de cette huile excellente que le Prophète s'écriait : *Grande est l'abondance des douceurs ineffables que vous avez réservées, Seigneur, pour ceux qui vous craignent* (Ps. xxx, 20). Tel fut le parfum de Marie-Salomé, épouse de Zébédée, mère de Jacques le Majeur et de Jean l'Évangéliste. Les quatre susdites qualités sont désignées par ces différents noms : la complète mortification de la chair est indiquée par Jacques le Majeur qui signifie *supplantateur;* la vie toute divine par Salomé, synonyme de *pacifié;* la charité parfaite par Jean l'Apôtre bien-aimé ; la douceur divine par Zébédée qui veut dire *effusion.*

A l'exemple de ces saintes femmes, nous devons tous, Chrétiens, selon notre état respectif, chercher le Sauveur pour l'embaumer avec les parfums convenables, soit en faisant pénitence sans relâche, soit en combattant les tentations avec vigueur, soit en conservant la paix avec le prochain. Au moyen de ces dispositions comme l'assure saint Bernard (Serm. 15 ex parvis serm.), nous mériterons que Jésus-Christ se manifeste à nous, en nous faisant participer aux joies de sa Résurrection. — Entraînées par l'affection qu'elles portaient au divin Maître, plusieurs saintes femmes l'avaient accompagné et servi fidèlement pendant sa vie; mais nulles ne lui témoignèrent plus d'a-

mour et de dévouement que les trois Marie ; car elles le suivirent jusqu'après sa mort, et le cherchèrent même jusque dans son tombeau, sans doute parce qu'ayant reçu plus de faveurs, elles étaient obligées à plus de reconnaissance. Jésus-Christ en effet n'avait-il pas délivré Marie-Madeleine des sept démons qui la tourmentaient ? Quant à Marie-Cléophas et Marie-Salomé, n'avait-il pas choisi particulièrement leurs fils pour ses Apôtres et ses disciples privilégiés, pour princes et chefs de son Église ? et d'ailleurs ne lui étaient-elles pas unies par les liens du sang, puisqu'il était leur neveu selon la chair ?

De prime abord, on peut être étonné que la Sainte-Vierge soit restée à la maison au lieu d'aller au sépulcre avec les autres femmes. Trois raisons peuvent justifier cette conduite. La première, c'est qu'elle n'aurait pu voir sitôt le monument funèbre de son divin Fils sans éprouver une nouvelle douleur très-poignante qui eût transpercé son âme comme d'un second glaive. D'ailleurs, il est à présumer que, si elle eût voulu sortir, saint Jean, chargé de la garder, ne l'eût pas laissée partir, et même que les autres Apôtres se fussent concertés pour la retenir, de crainte que son extrême désolation ne la réduisît à la dernière agonie sur le tombeau de Celui qui faisait son bonheur et sa vie. Le second motif, c'est que cette tendre Mère avait versé tant de larmes et poussé tant de soupirs qu'elle ne pouvait se soutenir. Elle avait été tellement épuisée par la fatigue et brisée par l'affliction, dit saint Augustin (Epist. 58), qu'étant tombée en défaillance, elle avait pu à peine assister aux obsèques de son bien-aimé Jésus. Saint Bernard ajoute même que les disciples l'avaient ramenée presque morte à la maison. En troisième lieu, les pieuses femmes susdites, croyant que le corps du Sauveur

était demeuré dans le sépulcre, voulaient l'embaumer conformément à l'ancien usage, afin de le préserver de l'infection, de la pourriture et des vers ; mais elles se trompaient grossièrement, car le corps sacré uni inséparablement à la divinité ne pouvait être assujéti à la décomposition, fût-il resté dans la tombe plus de dix mille ans. Or la Sainte-Vierge savait qu'il était déjà ressuscité immortel et incorruptible ; c'est pourquoi elle ne voulut point aller où il n'était plus. Depuis qu'elle avait vu son Fils unique déchiré par une sanglante flagellation et cloué sur un gibet infâme, les sanglots et les angoisses, les veilles et les jeûnes, auxquels elle s'était livrée, avaient accablé son esprit et son corps, de façon qu'elle préférait rester seule retirée chez elle pour gémir et pleurer plus librement.

Pendant que Notre-Dame était ainsi plongée dans la tristesse et absorbée dans la méditation, voilà que tout à coup apparaît devant elle le Seigneur Jésus, tout éclatant de gloire et de beauté, décoré des vêtements splendides de sa Résurrection triomphante ; il vient en ce magnifique appareil, avec un visage radieux, réjouir et consoler sa Mère si aimante et si affligée. A cette vue, elle se prosterne et l'adore profondément ; puis elle se relève et l'embrasse affectueusement, ayant les larmes aux yeux ; dès lors tous ses chagrins s'évanouissent et sa douleur se change en allégresse. Tous deux s'étant assis, elle contemple avec admiration la face de Jésus, et considère avec attention les cicatrices des blessures dont le corps sacré avait été couvert ; elle s'assure et se convainc qu'il n'éprouve plus de peine ni de souffrance. O de quelle jubilation fut remplie la bienheureuse Mère, lorsqu'elle vit en sa présence son divin Fils, désormais impassible et ressuscité non-seulement pour vivre durant toute l'éternité, mais encore pour

régner avec une puissance absolue sur le ciel et la terre comme Maître souverain de toute créature ! Ils prolongent leur suave entretien, et célèbrent ensemble avec amour et bonheur la première fête de la Pâque chrétienne. Jésus apprend alors à Marie comment il a délivré des enfers ou limbes les âmes des justes et des patriarches ses ancêtres, comme aussi tout ce qu'il a fait pendant ces trois jours d'absence. Voilà donc maintenant la Pâque par excellence.

Bien que les Évangélistes n'en fassent pas mention, on croit néanmoins que le Sauveur ressuscité favorisa de sa première visite la bienheureuse Vierge Marie. Comme ce sentiment est très-conforme à la piété, avant de rapporter les autres apparitions, j'ai raconté celle-ci telle qu'on la trouve clairement exposée dans une respectable légende. Ne convenait-il pas que Jésus-Christ se manifestât à sa très-digne Mère, avant de se montrer à tout autre ? N'était-il pas juste qu'il consolât et réjouît d'abord par sa glorieuse apparition Celle qui l'avait chéri et regretté davantage, Celle qui était la plus affligée de sa mort douloureuse et qui seule attendait sa prochaine Résurrection ? L'Église même de Rome semble confirmer ce sentiment ; car dès le matin de Pâque elle fait sa première station à Sainte-Marie-Majeure, comme pour indiquer Celle à qui Notre-Seigneur se fit voir en premier lieu après être sorti du tombeau. Du silence des Évangélistes on ne peut rien conclure contre cette croyance ; car saint Jean assure qu'il n'ont point consigné toutes les actions de Jésus-Christ (xxi, 25). D'ailleurs, si on refusait de croire à cette apparition, parce que les Auteurs inspirés n'en parlent point, on devrait supposer que le Sauveur ressuscité ne s'est aucunement manifesté à la Sainte-Vierge en particulier, puisqu'aucun d'eux ne marque ni le temps ni le lieu de cette manifes-

tation. Mais gardons-nous de penser qu'un tel Fils ait montré tant d'indifférence pour une pareille Mère, lui qui nous recommande d'honorer nos parents. On peut justifier la réticence des Écrivains sacrés à ce sujet, en disant que, dans le récit de la Résurrection, ils ont voulu seulement signaler les témoignages irrécusables aux yeux de tous. Or convenait-il à cette fin d'alléguer la déclaration de la Sainte-Vierge en faveur de Jésus-Christ ? Si les dépositions des autres saintes femmes furent taxées de rêveries par ceux qui les entendirent, n'auraient-ils pas attribué au délire l'attestation de la Mère en l'honneur de son propre Fils ?

Au reste, le fait que les Évangélistes ne nous ont point appris par l'Écriture, ils nous l'ont enseigné d'une manière certaine par la tradition. Ainsi, d'après saint Ignace d'Antioche, disciple des Apôtres, le Seigneur ressuscité apparut d'abord à sa Mère bien-aimée pour la consoler, et cette vue la jeta dans un tel ravissement qu'aussitôt elle oublia toutes les douleurs qu'elle avait éprouvées durant la Passion. Selon saint Ambroise (de Virginibus l. 3), la Vierge Marie fut la première qui vit le Sauveur ressuscité et qui crut ; Marie-Madeleine le vit ensuite, quoiqu'elle doutât encore. Sédulius, poëte chrétien du cinquième siècle, dit également : Avant d'apparaître à aucun autre, le Seigneur s'offrit tout brillant de lumière aux regards de Celle qui demeurait toujours Vierge. « Si vous me demandez, ajoute saint Anselme (de Excellentia B. Virginis, c. 6), pourquoi les Évangélistes n'ont point écrit qu'après sa Résurrection Jésus-Christ se présenta tout d'abord et principalement à sa très-douce Mère pour dissiper ses amers chagrins, je vous répondrai ce que j'ai entendu de la bouche d'un sage docteur auquel on avait adressé cette même question. Le

récit évangélique possède la plus grande autorité, parce qu'il ne renferme rien d'inutile ou de superflu. Or, si on y lisait que le divin Rédempteur sortant du sépulcre apparut à sa glorieuse Mère, à notre souveraine Maîtresse, comme il le fit à plusieurs autres personnes, pour lui certifier la vérité de sa Résurrection, cette relation ne semblerait-elle pas superflue? car la Reine du ciel et de la terre serait ainsi mise au rang des différentes personnes, hommes ou femmes, qui ont été favorisées d'une apparition semblable. En outre, l'Esprit-Saint, qui avait établi en Marie sa demeure de prédilection, lui révélait clairement toutes les actions de son divin Fils ; elle-même détermina plus tard aux Évangélistes les faits et les circonstances qu'ils devaient consigner en leurs livres canoniques. »

De toutes les autorités et observations précédentes on doit conclure qu'en disant que Jésus ressuscité se manifesta d'abord à Marie-Madeleine, saint Marc (xvi, 9) entend parler de la première apparition faite aux personnes qui pouvaient rendre un témoignage constant ; car le Sauveur s'était montré auparavant à la sainte Vierge, non point pour lui donner une preuve de sa Résurrection, mais uniquement pour la combler de joie par sa présence radieuse.

Prière.

O Marie, auguste Mère de Dieu et Vierge pleine de grâces, vraie consolatrice de tous les affligés qui implorent votre assistance, je vous en conjure par cette vive allégresse dont vous fûtes remplie en voyant le Seigneur Jésus ressuscité impassible d'entre les morts le troisième jour ; ayez pitié de ma pauvre âme; et au dernier jour, quand je sortirai du tombeau pour rendre un compte rigoureux de toutes mes

actions, daignez me défendre auprès du Fils unique de Dieu qui est aussi le fruit béni de votre chaste sein. Par votre puissante intercession, ô tendre Mère et Vierge clémente, faites que j'évite la formidable sentence de la damnation éternelle, et que, dans la bienheureuse compagnie de tous les élus, je goûte les célestes délices de la résurrection glorieuse. Ainsi soit-il.

CHAPITRE LXXI

LES SAINTES FEMMES ET DEUX APOTRES COURENT AU TOMBEAU DU SEIGNEUR.

Matth. xxviii, Marc. xvi, Luc. xxiv, Joan. xx.

Marie-Madeleine, Marie-Cléophas et Marie-Salomé, portant les parfums qu'elles avaient préparés, se rendirent au sépulcre *le soir du sabbat,* selon saint Matthieu (xxviii, 1), c'est-à-dire en prenant la partie pour le tout, dans la nuit qui suivit le samedi; car le même Évangéliste ajoute immédiatement que *déjà commençait à luire le lendemain du sabbat*, ou le premier jour de la semaine, lequel maintenant est qualifié de dimanche.

Remarquons ici que les païens donnaient aux jours de la semaine le nom de leurs divinités ou des planètes ; ils appelaient ainsi lundi le jour consacré à la lune, mardi celui qui était dédié à Mars, et de même pour les autres jours. Pareillement, les Juifs nommaient chaque jour de la semaine selon son rapport avec le sabbat qu'ils honoraient comme le jour principal, destiné spécialement au culte re-

ligieux ; ainsi pour désigner le premier et le second jour de la semaine, ils disaient le premier et le second d'après le sabbat *(una vel prima sabbati, et secunda sabbati)*, et semblablement pour les jours suivants. Nous autres Chrétiens, nous regardons comme jour principal de chaque semaine le dimanche, où la solennité du sabbat a été transférée, en mémoire de la Résurrection dominicale qui est par-dessus tout la cause de notre sanctification et de notre joie comme aussi l'objet de notre foi et de notre vénération. En outre, conformément à un antique usage des Romains, l'Église nomme les différents jours de la semaine *féries* ; ainsi, supposant que le dimanche est la première, elle compte le lundi pour la seconde, le mardi pour la troisième et ainsi de suite jusqu'au samedi exclusivement. Ce mot férie vient soit de *feriare, cesser*, soit de *ferire, immoler* ; en appliquant ce même terme aux différents jours, l'Église nous fait entendre qu'en tout temps nous devons nous abstenir du péché et nous sacrifier à Dieu.

Les saintes femmes vinrent au sépulcre *de grand matin*, comme les Évangélistes l'affirment unanimement, quoique de différentes façons : ainsi, selon saint Jean (xx, 1), *les ténèbres n'étaient pas encore dissipées* ; d'après saint Luc (xxiv. 1), *c'était dès le point du jour* ; suivant saint Marc (xvi, 2), *le soleil était déjà levé*. Cette contradiction apparente des Écrivains sacrés est facile à concilier quant au sens littéral ; car on peut dire que les saintes femmes partirent au moment où l'obscurité régnait encore, que durant leur marche l'aurore se montra, et qu'à leur arrivée le soleil se levait. Ce n'est point sans une raison profonde que le Saint-Esprit a permis cette divergence de langage ; car nous voyons indiqués par là les trois états où sont, relativement à la vie spirituelle, les élus que représentent les

trois Marie, comme il a été expliqué dans le chapitre précédent. Selon le sens mystique, en effet, l'obscurité n'a point encore cessé pour ceux qui débutent dans la pénitence, mais l'aurore paraît bientôt pour ceux qui progressent dans la vertu, et le soleil est déja levé pour ceux qui sont arrivés à la contemplation ou à la perfection.

Ainsi, les fidèles qui désirent sincèrement trouver le Sauveur ne doivent être ni paresseux, ni turbulents ; mais il doivent venir, *dès le matin et aussitôt après le sabbat,* c'est-à-dire sans négligence et toutefois avec calme, pour chercher Jésus dans le sépulcre, qui est leur propre cœur. On peut effectivement comparer à un sépulcre le cœur des Chrétiens qui se livrent soit au deuil salutaire de la pénitence, soit au soin charitable d'ensevelir les morts, soit à la sainte quiétude de la contemplation. Mais pour pénétrer dans ce sépulcre de leur cœur, les uns et les autres rencontrent des obstacles qu'ils doivent écarter, afin de produire les actes de la vie spirituelle qui leur sont propres. C'est ce que figurait la pierre roulée devant le tombeau de Gethsémani et renversée par un Ange du ciel, comme nous le verrons bientôt. Or, la pierre qui arrête dans l'accomplissement de la pénitence, c'est l'inclination au mal ; dans la pratique de la vertu, c'est la difficulté du bien ; et dans l'exercice de la contemplation, c'est la matérialité des objets sensibles. L'obstacle particulier de chaque état est ordinairement levé par la grâce du Saint-Esprit, sur le simple désir de l'âme appliquée à chercher son Seigneur. Heureuse cette âme pieuse qui, comme une autre Marie, vient le visiter par une méditation assidue, le pleurer par une tendre compassion, et l'embaumer par une fervente dévotion. A l'imitation des saintes femmes, comme l'explique saint Grégoire (Hom. 21 in Evang.), allons avec un affectueux empressement porter

à notre divin Maître les aromates des bonnes œuvres, les essences des vertus chrétiennes et les parfums de nos prières; toutefois cherchons-le non plus dans le tombeau d'où nous savons qu'il est sorti triomphant, mais dans le ciel où nous croyons qu'il est monté pour régner à jamais.

Ce même passage de l'histoire évangélique est susceptible d'une autre interprétation mystique, donnée par le Vénérable Bède (in cap. ultimum Marc.). Ainsi, le sépulcre où nous devons surtout chercher le Sauveur, c'est le sacrement de l'Eucharistie et l'autel même du sacrifice où le corps de Jésus-Christ est présent en réalité comme mort spirituellement. Nous devons en approcher *le lendemain du sabbat*, c'est-à-dire avec cette paix de la conscience que figure le jour du repos ; *de grand matin*, c'est-à-dire avec le grand désir qu'inspire un ardent amour ; *dès le moment de l'aurore*, ou en d'autres termes, aussitôt que la lumière de la grâce commence à chasser de notre âme les ténèbres des vices ; nous devons y apporter en même temps les aromates odoriférants des actions vertueuses et les suaves parfums des ferventes oraisons. Quiconque oserait se présenter à l'autel comme au tombeau du Seigneur sans ces dispositions convenables, devrait craindre d'y trouver son jugement et sa condamnation.

En voyant ici les généreux exemples que donne la femme, remarquons comment elle prend alors pour le bien, l'initiative qu'elle avait prise autrefois pour le mal. Elle, qui avait commencé à perdre notre race, commence maintenant à solliciter son pardon ; elle, qui dans le paradis de délices avait montré sa perfidie avant l'homme, manifeste avant lui sa foi au sépulcre du Rédempteur ; elle, qui la première avait puisé la mort à la source de la vie, est aussi la première qui vient chercher la vie dans le sein même de la mort.

Comme le Sauveur était déjà sorti du tombeau avant que les saintes femmes y fussent arrivées, on demande quand est-ce qu'il ressuscita ? Il est bien certain que ce fut *le lendemain du sabbat au matin*, comme l'assure saint Marc (xvi, 9). Quant au moment précis, selon saint Augustin (de consensu Evang. l. 3, c. 24), ce serait à l'aube du jour (*diluculo*), c'est-à-dire avant le lever du soleil, qui en ce temps de l'équinoxe commence à briller vers six heures du matin. Ainsi, comme le pense ce saint Docteur, le corps du Seigneur resta trente-six heures enseveli dans le sépulcre, depuis le soir du vendredi jusqu'à l'aurore du dimanche ; et il demeura quarante heures séparé de son âme bienheureuse, en comptant les quatre heures de la journée du vendredi qui précédèrent sa sépulture, depuis l'instant où il expira sur la croix, entre sexte et none, vers deux heures de l'après-midi. Saint Jérôme paraît adopter une opinion contraire (in cap. 16 Marc.) ; car, selon cet illustre Père, Jésus-Christ serait sorti du tombeau vers le milieu de la nuit, de même qu'autrefois vers minuit Samson était sorti de Gaza où il était prisonnier, enlevant les portes de cette ville jusqu'au sommet d'une montagne. Pierre le Chantre, célèbre théologien de Paris, prétend concilier les deux explications, en disant que le Sauveur est ressuscité dans l'intervalle de minuit au jour naissant. L'Église semble suivre ce sentiment, puisqu'elle fait célébrer le matin vers l'aurore les laudes en l'honneur de la Résurrection dominicale.

Cependant, lorsque les saintes femmes, allant au sépulcre, eurent franchi les portes de Jérusalem, elles repassaient en leurs cœurs tout ce que leur bon Maître avait souffert en ces derniers jours ; et dans chacun des lieux marqués par quelques circonstances douloureuses, elles

s'arrêtaient, puis fléchissant les genoux, elles baisaient la terre qu'elles arrosaient de leurs larmes. C'est ici, disaient-elles avec des soupirs et des sanglots, que nous l'avons rencontré portant la croix sur ses épaules et qu'en le voyant ainsi, sa sainte Mère est restée à demi-morte ; c'est là qu'il s'est retourné vers nous afin de nous consoler ; c'est sur cette pierre qu'il s'appuya pour se reposer un peu ; c'est en cet endroit, qu'épuisé de fatigue, il tomba sous le fardeau, tandis que ses bourreaux impitoyables le forcèrent par leurs cruels traitements de se relever aussitôt et de marcher plus vite ; voici le lieu où ils le dépouillèrent de tous ses vêtements, et où ils le clouèrent au gibet infâme sur lequel il expira. Alors elles redoublaient leurs gémissements et leurs larmes ; elles se prosternaient avec respect et embrassaient avec vénération la croix encore teinte du sang précieux dont elle avait été inondée naguère. S'étant relevées, elles poursuivaient leur chemin ; mais songeant à leur propre faiblesse et à la masse énorme qui fermait l'entrée du sépulcre, *elles se disaient l'une à l'autre : Qui nous ôtera la pierre posée devant le tombeau ? Car elle était fort grande*, au point qu'il fallait plusieurs hommes pour la mouvoir (Marc. xvi, 3 et 4). Quoique convaincues de leur insuffisance pour écarter cet obstacle, elles continuaient néanmoins leur route, dans la persuasion que ce qui était impossible à la nature humaine était facile à Dieu. Comme elles approchaient du tombeau, *elles s'aperçurent que la pierre était enlevée* (Luc. xxiv, 2) ; *car un Ange, descendu du ciel,* pour annoncer que le Christ était déjà ressuscité, *avait renversé cette pierre, sur laquelle il s'était assis*, en dehors du monument (Matth. xxviii, 2).

Ce monument funéraire peut représenter l'Écriture, où le Messie futur était jadis caché sous de nombreux symboles ;

mais après qu'il fut ressuscité, l'Ange du grand conseil, qui n'est pas autre que lui-même, dissipa l'obscurité de l'Écriture. En effet, selon le Vénérable Bède (in cap. 16 Marc.), la loi ancienne, gravée sur des tables de pierre, était justement signifiée par cette pierre sépulcrale, dont l'enlèvement miraculeux figurait la révélation des mystères chrétiens, contenus sous l'enveloppe des termes légaux. De plus, selon le même interprète, comme pour montrer que Notre-Seigneur, par sa propre vertu, avait détruit les barrières des enfers, un Ange était assis sur la pierre qu'il avait renversée à l'ouverture du tombeau. Dans un sens moral, la grosseur de cette pierre marque la difficulté de la pénitence, dont la première vue effraie les pécheurs désireux de se convertir au Seigneur ; ils craignent d'abord de ne pouvoir accomplir la réforme de vie qu'ils veulent commencer, et ils semblent dire en gémissant : *Qui nous ôtera la pierre mise à l'entrée du sépulcre*, c'est-à-dire à la porte du cœur dans lequel Jésus-Christ souhaite d'être enseveli ? Mais qu'ils ne perdent point confiance et qu'ils n'abandonnent pas leur bonne résolution ; à l'exemple des saintes femmes, qu'ils marchent toujours avec courage, et bientôt ils verront avec joie que l'obstacle a disparu ; car l'Ange du Seigneur ou plutôt la grâce du Saint-Esprit descendra sur eux et leur rendra facile ce qu'ils jugeaient naturellement impraticable. Le Sauveur en effet n'a-t-il pas dit lui-même (Matth. XI, 30) : *Mon joug est doux et mon fardeau est léger*, quand on est aidé du secours divin ?

Cependant les pieuses femmes *pénétrèrent* par le côté oriental *dans le monument*, c'est-à-dire dans la grotte où était le tombeau ; là, *elles virent un jeune homme assis du côté droit et revêtu d'une robe blanche* ; *elles en furent stupéfaites d'admiration* (Marc. XVI, 5). Sous cette forme ex-

térieure d'un jeune homme, l'envoyé céleste, différent du précédent, représentait l'immortalité de la résurrection bienheureuse, par laquelle la jeunesse de l'homme se renouvelle comme celle de l'aigle sans subir jamais les atteintes de la vieillesse. Il était placé du côté droit, c'est-à-dire vers la partie méridionale de ce lieu où l'on avait déposé le corps du Sauveur, en mettant sa tête à l'occident et ses pieds à l'orient, par conséquent sa droite vers le midi et sa gauche vers le nord ou septentrion. De là, chez les Chrétiens l'ancien usage d'inhumer les corps couchés dans une position semblable. La droite où se tient l'Ange signifie la vie éternelle, et l'éclat de son vêtement indique la splendeur de la solennité qui cause sa joie comme la nôtre. Car, par sa Résurrection, dit saint Grégoire (Hom. 21 in Evang.), Jésus-Christ a reconquis pour les hommes l'immortalité qu'ils avaient perdue, et a comblé parmi les esprits célestes les places qui étaient restées vacantes par la chute des démons. Dans la blancheur de la robe que portait le messager de la Résurrection on peut encore voir un emblème de l'innocence ou de la pureté que l'on doit conserver, après avoir reçu le Sacrement de la régénération ; voilà pourquoi l'Église revêt les nouveaux baptisés d'une robe blanche, en signe de la glorieuse résurrection à laquelle ils sont destinés.

Ce fut pour rendre un témoignage irrécusable à la Résurrection du Sauveur que deux Anges apparurent ainsi aux saintes femmes ; car, d'après le principe de la loi que rappelle saint Paul (II Cor, XIII, 1), *on doit tenir pour véritable tout ce qui est confirmé par la déposition de deux ou trois témoins*. Déjà s'était fait sentir le tremblement de terre qui accompagna la Résurrection du Seigneur, et lui-même s'était retiré du tombeau en le laissant scellé, ainsi

que le soir de ce même jour, en laissant les portes closes, il pénétra dans la maison où ses disciples étaient réunis. Ce fut seulement après l'événement que l'Ange renversa la pierre, afin de montrer que le sépulcre était vide, et que Celui qui naguère y était renfermé s'en était échappé de lui-même ; car pour s'affranchir des liens de la mort, il n'avait pas besoin d'être aidé par les esprits célestes, lui qui, par sa propre puissance, avait brisé les portes de l'enfer. Pourquoi donc, dit saint Chrysostôme (Hom. 84 in Joan.), un Ange vint-il enlever la pierre tumulaire après la Résurrection ? Ce fut à cause des femmes, afin que, ne trouvant plus dans le tombeau le corps qu'elles y avaient vu déposé, elles pussent croire qu'il était vraiment ressuscité. Le Vénérable Bède dit également (in cap. 16 Marc.) : « Un Ange ôta la pierre du sépulcre, non pour livrer passage au Sauveur avant qu'il en fût sorti, mais pour montrer aux hommes qu'il en était déja sorti ; car Celui qui, en naissant mortel, avait pu entrer dans le monde sans ouvrir le sein de sa Mère, ne pouvait-il pas, en ressuscitant immortel, s'élancer hors du monde sans lever la pierre de son tombeau ? » Cependant, comme nous l'avons déjà remarqué, il y a une différence notable entre ces deux faits ; car Notre-Seigneur naquit ainsi d'une façon miraculeuse, tandis qu'il ressuscita de la sorte avec un corps glorieux auquel rien de matériel ne pouvait faire obstacle.

En cherchant le Sauveur avec leurs parfums, les saintes femmes méritèrent de voir les Anges, dit saint Grégoire (Hom. 21 in Evang.) ; de même les âmes fidèles qui tendent à Dieu par de pieux désirs, en lui offrant la bonne odeur des vertus chrétiennes, se rendent dignes de participer à la société des esprits célestes. L'Évangéliste (Matth. xxviii, 3) représente l'Ange assis près du sépulcre *avec un*

visage éblouissant comme l'éclair pour terrifier les méchants, *et avec un vêtement blanc comme la neige* pour rassurer les bons, en portant les uns et les autres à croire à la Résurrection du Seigneur ; car la crainte et l'amour doivent incliner l'esprit vers la foi. Si l'éclat éblouissant du visage était propre à inspirer la frayeur, la douce blancheur du vêtement était un signe de la joie que devait causer le triomphe du Sauveur ; car les habits de cette couleur servent en Palestine pour les jours de fête, et l'Église a conservé cet ancien usage pour la solennité pascale. Cependant, à la vue de l'Ange, *les gardes furent saisis d'effroi*, parce qu'ils n'avaient point la confiance de la charité, *et ils devinrent comme frappés de mort,* parce qu'ils rejetaient la vérité de la Résurrection, comme l'explique Raban-Maur (in cap. XXVIII, 4, Matth.). Ces soldats veillaient sur le tombeau du Sauveur, non point par zèle ou piété, mais par haine et malice, ajoute saint Sévérien ; faut-il s'étonner s'ils n'ont pu rester calmes, eux qui étaient agités par les remords d'une conscience coupable? — Apprenons ici à distinguer dès le principe les bons Anges des mauvais. Les bons, s'ils effraient d'abord par leur splendeur extraordinaire, rassurent bientôt par de suaves discours et réjouissent enfin par de salutaires consolations ; les mauvais, au contraire, épouvantent d'abord par leur affreux langage, trompent ensuite par de fallacieuses promesses, et affligent enfin par de cruelles déceptions.

Voulant tranquilliser les saintes femmes qu'il voyait effrayées, l'Ange leur dit : *Quant à vous, n'ayez point peur* (Matth. XXVIII, 5). Selon saint Grégoire (Hom. 21 in Evang.), c'est comme s'il disait ouvertement : Qu'ils craignent ceux qui n'aiment pas la présence des célestes habitants ! qu'ils tremblent ceux qui, se laissant séduire par des désirs char-

nels, désespèrent de participer à leurs joies éternelles ! Mais vous, que pouvez-vous redouter en voyant les serviteurs de Celui que vous cherchez, c'est-à-dire vos concitoyens et vos frères ? Voilà comment les bienheureux esprits se montrent doux envers les bons et terrible à l'égard des méchants. C'est ainsi qu'après la résurrection générale, Jésus-Christ appelé l'*Ange du grand conseil* se montrera formidable aux réprouvés et aimable aux justes ; car, aux uns il dira avec indignation : *Retirez-vous de moi, maudits, allez dans le feu qui ne s'éteindra jamais* ; et aux autres il dira avec bonté : *Venez, vous qui êtes bénis de mon Père, entrez en possession du royaume qui vous est préparé de toute éternité.* Pareillement, le prélat ou le pasteur, qui veut paraître aussi l'ange du Dieu des vertus, doit traiter avec rigueur les pécheurs obstinés, mais user de miséricorde vis-à-vis des coupables repentants. Par conséquent, deux conditions ou qualités doivent se trouver réunies dans les prêtres et les prédicateurs qui sont les anges ou ministres du Seigneur : il faut qu'ils tâchent d'inspirer l'horreur du péché par l'appréhension des châtiments, et l'amour de la vertu par l'espérance des biens éternels.

L'Ange ajouta : *Vous cherchez Jésus, le Nazaréen crucifié* (Marc. xvi, 6). Par la qualification de *Nazaréen*, le céleste messager indique la patrie terrestre de l'Homme-Dieu, afin de le distinguer des autres personnages qui ont porté ce même nom de Jésus; puis par le titre de *Crucifié,* il rappelle le bienfait de la Passion que nous ne devons jamais oublier, suivant cette recommandation de saint Paul (Hebr. xii, 3) : *Souvenez-vous de Celui qui a souffert une si grande contradiction de la part des pécheurs insurgés contre lui.* Les saintes femmes sont justement louées de ce que, sans respect humain, elles s'attachaient encore au Sauveur, même

après sa mort ignominieuse. Combien au contraire cherchent Jésus comme sauveur mais non point comme crucifié ! car ils ne veulent point le suivre sur la croix qui est la seule voie pour arriver jusqu'à lui. C'est là ce qui fait dire à saint Chrysostôme (Hom. 90 in Matth) : Beaucoup cherchent le divin Rédempteur dans son triomphe et sa gloire, mais peu le cherchent dans ses humiliations et ses souffrances ; néamoins on ne peut le trouver sur le trône, si on ne l'a suivi préalablement sur le Calvaire. Maintenant, continua l'Ange, *il n'est plus ici*, du moins avec sa chair et son corps, bien qu'il soit présent partout quant à sa divinité et à sa majesté. *Il est ressuscité* comme homme, lui qui comme Dieu est immuable; et il est sorti du tombeau, ainsi que lui-même l'avait annoncé avant sa Passion (Matth. XXVIII, 6). A présent *venez et voyez l'endroit où était déposé le Seigneur* (Matth. XXVIII, 6). C'était dire équivalemment: Voulez-vous être certaines de sa Résurrection, regardez vous-mêmes avec attention la place où il avait été mis ; vous voyez bien qu'elle est vide. Si donc vous ne croyez pas à mes paroles, rapportez-vous-en du moins à vos propres yeux. En effet la pierre qui fermait le tombeau avait été renversée, dans le but de montrer que le corps sacré n'y était plus renfermé. Ce même corps est ici désigné sous le nom de Seigneur, parce que, selon saint Chrysostôme (loc. cit.), la divinité n'en fut jamais séparée un seul instant par la mort.

S'adressant toujours aux mêmes personnes : *Hâtez-vous* leur dit le député du Seigneur, *allez annoncer à ses disciples et* spécialement *à Pierre qu'il est ressuscité. Voilà qu'il vous précède en Galilée; c'est là que vous le verrez, comme il vous l'a déclaré* avant sa Passion. Ne tardez donc pas à le suivre au rendez-vous qu'il vous a donné (Matth. XXVIII, 7). C'était dire en d'autres termes : La joie que vous procure une

semblable nouvelle, vous ne devez pas la concentrer dans le secret de votre cœur ; empressez-vous plutôt de la communiquer aux amis de votre Maître, non point aux amateurs du monde mais aux disciples du Christ. Or, selon saint Grégoire (Hom. 21 in Evang.), ils ne sont pas véritablement disciples du Sauveur ces Chrétiens indifférents qui refusent de célébrer la Pâque avec lui, ni les inconstants qui après leur conversion regardent en arrière, ni ceux qui se laissent entraîner par de vaines sollicitudes, ou captiver par les charmes de la volupté, ou arrêter par les épines du scandale. Jésus voulut précéder les siens en Galilée, afin que cette contrée, la première favorisée des merveilles de sa grâce, devint aussi la première témoin des splendeurs de sa gloire ; c'était encore pour manifester d'une manière éclatante la vérité de sa Résurrection dans le pays où il avait opéré la plupart de ses miracles, où il avait séjourné plus longtemps et où il était mieux connu. Si l'Ange recommande à des femmes de notifier aux Apôtres la Résurrection du Sauveur, c'est en réparation de ce que le démon persuada jadis à Ève de porter à Adam le fruit de mort ; car de même que la première tentation de ruine générale fut suggérée par le démon à Ève et par Ève à Adam, de même aussi la première assurance de vie nouvelle devait être transmise par un Ange à des femmes et par des femmes aux Apôtres. — Cette heureuse annonce devait être faite principalement à Pierre pour plusieurs raisons ; soit à cause de sa prééminence sur les autres disciples, soit pour qu'il ne désespérât point d'obtenir le pardon de sa criminelle apostasie, soit afin qu'il ne redoutât pas de paraître avec ses collègues en présence du Seigneur ; car suivant saint Jérôme (in cap. 16 Marc), depuis sa chute il se regardait comme indigne de l'apostolat. Après avoir renoncé

son Maître, dit saint Grégoire (Hom. 21 in Evang.), il n'eût jamais osé se joindre aux disciples, si l'Ange ne l'eût expressément désigné ; c'est donc de crainte qu'il ne fût découragé par son triple reniement, qu'il est ici appelé par son propre nom. Concluons de là, avec le même saint Jérôme (loc. cit.), que les péchés passés ne sauraient nous nuire si nous cessons de les aimer.

Examinons avec saint Augustin (de consensu Evang. l. 3) pourquoi le Seigneur avait prédit à ses disciples qu'après sa Résurrection il les devancerait en Galilée, où ils le verraient, comme si là seulement ou premièrement il devrait se montrer aux siens, tandis qu'il a daigné se manifester à eux plusieurs fois ailleurs et même auparavant. Selon le même saint Docteur, cette promesse de Jésus-Christ et du messager céleste doit s'entendre d'une façon prophétique et mystique tout à la fois, selon la double étymologie du mot *Galilée* qui signifie *transmigration* et aussi *révélation*. Selon le premier sens, *il vous précédera en Galilée*, c'est-à-dire : Dans la transmigration que vous ferez en passant des Juifs chez les Gentils, il marchera devant vous en préparant les cœurs à écouter vos prédications. *C'est là que vous le verrez* ; car parmi ces Gentils qui vous accueilleront favorablement, vous trouverez les membres qui composent l'Église, son corps mystique. Selon le second sens, *il vous précédera en Galilée*, c'est-à-dire : Dans la jouissance de la nature divine qui lui appartient, non comme à un simple serviteur, mais comme au Fils consubstantiel du Père éternel, il vous préviendra, parce qu'il disposera vos âmes à en recevoir la glorieuse participation au ciel. *C'est là que vous le verrez;* car, comme l'assure saint Jean (I Ep. III, 2), *lorsqu'il apparaîtra, nous lui serons semblables, parce que nous le verrons tel qu'il est.* Telle sera la révélation parfaite à laquelle

nous conduira une heureuse transmigration de cet exil à l'éternelle patrie, si nous suivons les traces et si nous observons les préceptes du Sauveur.—Puisque le nom de Galilée signifie *transmigration* ou *passage*, ajoute saint Grégoire (Hom. 21 in Evang.), c'est avec une juste raison que le Seigneur a fait annoncer qu'il se manifesterait aux siens en Galilée. Il est effectivement passé d'une vie corruptible et mortelle à une autre incorruptible et immortelle ; et ceux qui désirent le contempler en ce nouvel état de bonheur et de gloire doivent auparavant passer du vice à la vertu, de l'amour du monde à celui de Dieu, en évitant le mal pour accomplir le bien, et en renonçant aux choses de la terre pour s'attacher à celles du ciel.—*C'est là que vous le verrez.* O quelles immenses promesses renferment ces courtes paroles ! s'écrie saint Jérôme (in cap. 16 Marc.), car c'est là que nous trouverons la source d'une joie inépuisable et le principe du salut éternel ; c'est là que seront réunis les fidèles jusqu'alors dispersés et que les cœurs affligés seront parfaitement consolés.

Stupéfaites à l'apparition insolite des esprits célestes, les pieuses femmes n'osèrent pas trop croire aux nouvelles extraordinaires qu'elles entendaient de la part de ces personnages inconnus ; et elles demeurèrent toutes désolées de ne point rencontrer le corps sacré qu'elles venaient visiter. Déçues dans leur espoir, elles retournèrent en gémissant vers les Apôtres pour chercher, ou du moins pour pleurer avec eux le Maître qu'elles avaient perdu. Madeleine qui les conduisait courut donc trouver Pierre et Jean ; et sans parler des Anges qu'elles avaient vus, ni des avertissements qu'elles avaient reçus, elle se contenta de dire : *On a enlevé du sépulcre le Seigneur, et nous ne savons où on l'a mis* (Joan. xx, 2). A cette nouvelle, Pierre et Jean sortirent

aussitôt, poussés par le désir de connaître la vérité ; car leur amour ardent était pareil à un feu dévorant dont on ne peut comprimer l'activité. *Ils allèrent au sépulcre* avant tous les autres, parce qu'ils étaient les plus attachés à Jésus-Christ ; et comme ils étaient aussi plus étroitement unis entre eux, *ils couraient tous deux ensemble*. Toutefois, Jean, plus jeune et plus agile que Pierre, *arriva le premier au monument ; il se baissa* pour regarder dans l'intérieur ; *mais il n'entra point*, par considération pour Pierre, supérieur en âge et en dignité, qu'il attendit avec respect (Ibid. 3-5). Après eux, Madeleine et ses compagnes se dirigent promptement vers le tombeau ; tous s'empressent de chercher Celui qui faisait l'unique objet de leur regret et de leur désir. La vitesse avec laquelle ils marchent, témoigne de leur fidélité et de leur affection. Quant à vous, admirez et imitez le zèle et le dévouement qu'ils montrent à l'égard du divin Maître ; suivez-les ou plutôt courez vous-même avec eux, afin de trouver comme eux la consolation et la joie.

Lorsqu'ils furent arrivés au sépulcre, saint Pierre y pénétra d'abord, puis saint Jean qui lui avait cédé le pas comme à son chef. Ici, selon saint Grégoire (Hom. 22 in Evang.), Jean représente la Synagogue et Pierre figure l'Église ou la Gentilité convertie. La Synagogue, en effet, vint la première au tombeau du Sauveur, mais elle n'y entra point alors ; car bien que, initiée d'avance aux prophéties de l'Écriture, elle refusa d'abord de croire aux mystères de la Passion du Sauveur. La Gentilité vint ensuite et entra tout aussitôt; car dès qu'elle connut le Christ mort en tant qu'homme, elle crut qu'il était le Dieu vivant. Toutefois, en pénétrant à la suite de Pierre dans le sépulcre du Rédempteur, Jean montra par là qu'à la fin du monde les Juifs se réuniront aux Gentils dans la même foi du christianisme.

Quand les deux Apôtres se furent avancés jusque dans l'intérieur du tombeau, ils n'y trouvèrent point le corps qui y avait été déposé, mais ils virent seulement les linges dont il avait été enveloppé. *Le suaire de la tête était séparé du linceul et plié dans un endroit à part,* comme à dessein (Joan. xx, 7). Tout semblait disposé de la sorte pour attester que Jésus-Christ était vraiment ressuscité. Néanmoins ils crurent tout le contraire ; et saisis de stupeur, ils se retirèrent convaincus que, comme les femmes l'avaient déclaré, le corps avait été furtivement enlevé ; car ils n'avaient point encore l'intelligence de l'Écriture qui annonce la Résurrection du Seigneur. Ce qu'ils avaient observé aurait dû naturellement suffire pour leur prouver que son corps n'avait point été dérobé. « En effet, selon la remarque judicieuse de saint Chrysostôme (Hom. 84 in Joan.), des voleurs ne l'auraient point dépouillé pour l'emporter nu, mais ils l'auraient pris simplement tel qu'ils le trouvaient enveloppé. La myrrhe, avec laquelle le Sauveur avait été embaumé, a pour propriété spéciale de coller les bandelettes aux membres qu'elles entourent ; or des hommes pressés de consommer leur larcin en cachette auraient-ils perdu le temps à les arracher les unes après les autres, puis à plier les linges avec soin et à les placer séparément en des endroits divers ? de pareilles gens n'ont point coutume de prendre ainsi des précautions minutieuses pour des choses qui leur semblent superflues. »

Dans un sens moral, le tombeau ouvert, où l'on ne retrouve plus le corps du Sauveur mais seulement les linges avec lesquels il avait été enseveli, est l'image du monastère relâché, où l'on ne conserve plus de la religion que les apparences et l'habit sans les vertus ni l'esprit intérieur. Ainsi, ceux qui cherchaient David en son lit n'y découvrirent que

son simulacre ; et Jacob qui redemandait Joseph n'en retrouva que la robe. On ne rencontre plus là que des sépulcres blanchis, et des loups déguisés sous la peau de brebis.

Saint Grégoire (Hom. 22 in Evang. nous fait admirer ici la mystérieuse conduite de la Providence divine à l'égard des disciples du Sauveur : elle les remplit d'ardeur pour le rechercher, et cependant ne leur accorde point la consolation de le recouvrer aussitôt. En les faisant passer par de douloureuses épreuves, elle voulait purifier leurs dispositions imparfaites, afin qu'ils fussent mieux préparés à le recevoir, et qu'après l'avoir trouvé, ils fussent plus vigilants pour ne pas le perdre de nouveau. Sachons compatir à l'extrême désolation des Apôtres et des femmes pieuses qui s'affligent de n'avoir point obtenu le résultat espéré de leurs anxieuses perquisitions ; les uns et les autres ignorent de quel côté désormais ils doivent diriger leurs pas incertains. N'osant rester plus longtemps auprès du sépulcre à cause des Juifs ennemis, *les disciples s'en retournèrent chez eux*, tout chagrins (Joan. xx, 10) ; et sans savoir d'une manière certaine ce que leur Maître était devenu, ils revinrent se renfermer dans la maison d'où ils n'étaient sortis que pour courir à son tombeau.

Les trois Marie restèrent là cependant, occupées à considérer comment avait été renversée l'énorme pierre qui fermait l'entrée du sépulcre. *Comme elles étaient consternées* de voir que le corps si digne de vénération avait disparu, *elles aperçurent tout-à-coup devant elles deux hommes avec des habits éclatants* (Luc. xxiv, 4). C'étaient des Anges qui se présentaient deux ensemble pour confirmer d'une façon plus solennelle la Résurrection triomphante du Seigneur ; et comme ils se montrent toujours en la forme convenable à leur mission et à notre instruction, ils apparaissaient alors

revêtus de robes brillantes, symbole de la joie et de la gloire qu'ils venaient proclamer. Le Vénérable Bède dit à ce sujet (in cap. 24 Luc.) : « Comme on lit que des Anges se tenaient près du sépulcre où avait été enseveli naguère le corps du Sauveur, de même aussi on doit croire qu'au temps de la consécration ils se tiennent près de l'autel où ce même corps adorable est offert ; c'est pourquoi l'Apôtre recommandait aux femmes chrétiennes (I Cor. xi), de ne point venir à l'assemblée des fidèles sans y porter un voile sur la tête par égard pour les Anges. » Celles dont nous parlons ici *baissaient les yeux à terre, parce qu'elles étaient saisies de crainte* à l'aspect inaccoutumé des messagers célestes (Luc. xxiv, 5). Mais ceux-ci tâchèrent de les rassurer en leur certifiant la Résurrection de Jésus-Christ. Pourquoi, dirent-ils avec douceur, *pourquoi cherchez-vous parmi les morts Celui qui est vivant?* Comme s'ils disaient : Ne pensez pas trouver dans le tombeau, séjour de la mort, Celui qui en est sorti plein de vie. *Il n'est point ici*, ajoutent-ils ; ou en d'autres termes : Il n'est plus dans le sépulcre avec son corps Celui qui est partout avec sa divinité. *Il est ressuscité* par sa propre vertu. A l'appui de cette déclaration, *rappelez-vous comment il vous parlait*, lui qui ne peut ni mentir ni tromper ; *quand il était encore dans la Galilée, il vous disait que le Fils de l'homme devait être livré entre les mains des pécheurs, et qu'après avoir été crucifié, il devait ressusciter le troisième jour* (Ibid. 5-7). Puisque ces événements vous ont été d'avance annoncés, ne soyez donc point surprises d'apprendre qu'ils sont accomplis : car le souvenir des prédictions que vous avez entendues doit vous porter à croire plus fermement les faits aujourd'hui réalisés.

Le Vénérable Bède dit encore ici (loc cit). : « Prenant pour modèles ces femmes qui furent si dévouées au Sei-

gneur Jésus, toutes les fois que nous pénétrons dans le lieu saint ou que nous participons au divin sacrifice, nous devons être remplis d'une humilité profonde et d'une religieuse terreur, tant par respect pour la présence des esprits célestes, que par révérence pour la célébration des sacrés mystères. Or nous nous courbons devant les Anges, lorsque, contemplant leur gloire et leur félicité, nous reconnaissons que nous sommes cendre et poussière comme le patriarche Abraham le confessait de lui-même devant le Seigneur (Gen. xviii, 27). Remarquons, ajoute le même interprète, qu'en cette circonstance solennelle, à la vue des sublimes envoyés, les pieuses femmes ne se prosternent point mais s'inclinent seulement. De là vient l'usage suivi dans l'Église de ne point fléchir le genou mais de pencher la tête pour prier publiquement chaque dimanche, comme aussi durant tout le temps pascal. »

Cependant les trois Marie, qui cherchaient uniquement le Seigneur des Anges et non point ses illustres messagers, ne firent pas attention à leurs avertissements et ne ressentirent aucune consolation de leurs visites. Bien plus, terrifiées et éperdues, deux d'entre elles, savoir Marie Cléophas et Marie Salomé, quittèrent promptement le sépulcre et se retirèrent à quelque distance où elles s'assirent avec une douloureuse anxiété (Matth. xxviii, 8). La vue des Anges et des gardes les avait plongées dans une telle consternation et stupeur, qu'elle n'osèrent rien dire à ceux-ci et rien répondre à ceux-là (Marc. xvi, 8) ; et c'est alors qu'elles se tinrent dans le plus complet silence, comme le fait observer saint Augustin (l. iii de consensu Evang. c. 24).

Prière.

Seigneur Jésus, Fils unique du Très-Haut, vous qui,

après avoir été enseveli dans le tombeau, aviez inspiré à plusieurs personnes pieuses le désir de vous chercher, mais qui, pour accroître leur ferveur, ne leur avez point accordé sans quelque délai le bonheur de vous trouver, et qui de plus leur aviez promis par vos saints Anges la faveur de vous voir en Galilée, je vous en supplie, malgré mon indignité, ô doux Sauveur, faites aussi que je vous cherche avec ardeur, que je vous trouve avec joie, que passant alors du vice à la vertu et de l'amour du monde à celui de vous-même, je mérite de passer un jour de cette triste vie à la bienheureuse éternité ; daignez ainsi me réunir à vos élus dans la véritable Galilée, afin que je puisse vous contempler face à face comme le Dieu des dieux en la céleste Sion. Ainsi soit-il.

CHAPITRE LXXII

JÉSUS APPARAIT A MARIE-MADELEINE

Joan xx.

Le cœur rempli d'amertume et brûlant d'amour, Marie-Madeleine ne savait quel parti prendre ; car elle ne pouvait se passer du divin Maître qu'elle ne voyait point où elle avait espéré le trouver. Ignorant où elle irait le chercher, *elle se tenait* avec une ferveur constante, sans s'asseoir ni se reposer, *près du tombeau, en dehors* toutefois, c'est-à-dire dans le jardin contigu (Joan. xx, 11). C'est là qu'en face du monument sacré *elle pleurait* et gémissait sur la perte de son adorable Seigneur. Les flammes qui la consumaient, les charmes qui l'attiraient, les liens qui la

captivaient ne lui permettaient pas de s'éloigner un instant du sépulcre qu'elle arrosait de ses larmes. La véhémence de sa charité lui faisait oublier la faiblesse de son sexe; car, sans redouter la cruauté des persécuteurs, elle demeurait là toute seule, tandis que les autres disciples étaient partis. Le désir impatient dont elle était tourmentée ne lui laissait goûter aucun soulagement; elle ne se plaisait qu'à pleurer, en sorte qu'elle aurait pu s'appliquer justement ces paroles du Psalmiste: *Mes larmes m'ont servi de nourriture le jour et la nuit, pendant qu'on me disait: Où est ton Dieu?* (Ps. XLI, 4). Selon saint Augustin (in sabbato Paschæ), Marie était plus dévouée et plus fortement attachée que ses compagnes à Jésus-Christ; aussi, elle en reçut toutes les faveurs insignes qu'elle sollicita par les larmes de componction, de compassion et de dévotion qu'elle répandit succesivement. Elle obtint d'abord que tous ses péchés lui fussent pleinement remis sans aucun retard, ensuite que son frère enseveli depuis quatre jours revînt à la vie corporelle, et enfin que son doux Sauveur la consolât lui-même en la rendant la première témoin de sa glorieuse Résurrection. « Admirons, dit saint Grégoire (Hom. 25 in Evang.), la généreuse piété de Madeleine qui ne voulut point abandonner le tombeau du Seigneur, même après le départ des Apôtres; en restant seule pour le chercher, elle mérita seule de le voir sur le champ, parce que la persévérance est le couronnement de toute bonne œuvre. » « Ainsi, conclut saint Augustin (Tract. 121 in Joan.), le sexe naturellement le plus faible se montra le plus fort en cette circonstance; car tandis que la crainte chassait les hommes loin du sépulcre, l'affection y retenait une simple femme; et Celui qu'elle ne pouvait encore apercevoir de ses propres yeux, elle ne se lassait point de l'appeler par

ses larmes éloquentes. Plus désolée de ce qu'il avait disparu du tombeau que de ce qu'il était mort sur la croix, elle semblait oublier la cruelle Passion qu'il avait subie pour ne songer qu'au monument funèbre où on l'avait déposé naguère. »

A ce propos écoutons les touchantes réflexions qu'Origène exprime en ces termes (Hom. x in divers.): « L'Évangile nous montre Marie qui se tenait debout et éplorée près du sépulcre ; l'amour y arrêtait ses pas et la douleur faisait couler ses larmes. Elle regardait de tous côtés si elle ne découvrirait pas enfin Celui qu'elle convoitait uniquement. Cette absence imprévue renouvelait en elle une douleur plus poignante encore que celle qui avait déchiré son âme lors du crucifiement; alors du moins elle éprouvait quelque consolation de voir que ce corps inanimé lui restait ; maintenant qu'il lui est enlevé, elle ne trouve plus aucun adoucissement à son amère affliction. Elle craint que son amour, n'étant plus réchauffé par la vue du divin Maître, ne soit bientôt refroidi. Elle s'efforce donc de noyer ses chagrins dans ses larmes ; mais ne pouvant y réussir, elle sent défaillir son esprit et son corps sans savoir que faire ni que devenir. Pierre et Jean s'étaient retirés, parce qu'ils étaient saisis de frayeur. Madeleine au contraire n'était plus accessible à la peur, parce qu'elle croyait n'avoir plus rien à redouter en ce monde. Après avoir perdu le Maître qu'elle estimait et chérissait exclusivement, elle ne pouvait plus rien aimer ni désirer sur la terre, parce qu'il était la joie et la vie de son âme; désormais elle préférait mourir dans l'espoir de trouver ailleurs Celui qu'elle ne pouvait rencontrer ici-bas. Si, comme l'assure le céleste Époux du Cantique (viii, 6), *la dilection est forte comme la mort*, que ne devait-elle pas faire en Marie ? Cette chaste amante ne voyait

et n'entendait pas plus que si elle n'avait point eu d'yeux ni d'oreilles, elle n'avait aucun sentiment ni aucune pensée que pour son Bien-aimé; car son âme était là où se trouvait, non pas son propre corps, mais son cher Maître, dont elle ignorait néanmoins le séjour. Dans cette incertitude navrante elle ne savait plus que soupirer après lui, et, sans quitter le sépulcre, elle ne cessait de se lamenter. N'espérant et ne craignant plus rien, elle avait tout oublié, excepté Celui qu'elle regrettait et souhaitait par-dessus tout. » Ainsi parle Origène.

Pendant qu'elle pleurait sur la disparition du Seigneur, *Marie se pencha pour regarder dans l'intérieur du sépulcre,* parce qu'elle espérait toujours l'apercevoir à l'endroit où on l'avait mis naguère (Joan xx, 11). Ainsi, lorsque nous avons perdu quelque objet précieux, quoique nous le cherchions de tous côtés, nous revenons de préférence au lieu même où nous nous rappelons qu'il était présent. Madeleine également cherchait partout avec une inquiète sollicitude le corps du Christ, mais d'une manière plus spéciale dans le tombeau où elle savait qu'on l'avait enseveli. «Celui qui aime véritablement, dit saint Grégoire (Hom. 25 in Evang.), ne se contente point de regarder une fois, mais il se plaît à tourner souvent les yeux du côté où il croit trouver l'objet de ses affections. Marie continuait donc ses perquisitions sans se lasser ; et ses désirs devenaient d'autant plus intenses que leur accomplissement était plus longtemps différé, jusqu'à ce qu'elle méritât de voir enfin ses efforts couronnés de succès. C'est ainsi que, par la persévérance, nous nous rendrons dignes d'arriver à la perfection ; car les obstacles, bien loin de rebuter, ne font qu'enflammer d'avantage le cœur animé d'un amour sincère pour la vertu. » Cette sainte femme avait déjà remar-

qué que le corp du Sauveur n'était plus renfermé dans le tombeau, et néanmoins elle examinait encore si elle n'en découvrirait pas quelque trace ou vestige. En se baissant pour mieux regarder dans le sépulcre, elle nous donne à entendre que nous devons considérer la mort du divin Rédempteur avec un sentiment d'humilité profonde; et en réitérant ses recherches infatigables à la même intention, elle nous montre que ce douloureux souvenir doit être l'objet habituel de nos plus sérieuses méditations.

Lorsque Marie s'inclinait de la sorte, *elle aperçut deux Anges*, les mêmes probablement que ses compagnes avaient vus précédemment; mais en récompense de sa ferveur constante, elle méritait bien cette nouvelle vision toute spéciale. *Ils étaient vêtus de blanc* pour honorer la Résurrection du Sauveur, *et assis l'un à la tête et l'autre au pied* du tombeau, par respect pour le lieu où avait reposé le corps adorable de l'Homme-Dieu (Joan. xx, 12). L'Ange placé à la tête figurait par sa position la divinité de Celui dont saint Paul a dit: *Le Christ a pour chef Dieu lui-même* (I Cor. xi, 3). L'Ange placé au pied représentait l'humanité de cette même personne qui nous a rachetés miséricordieusement en prenant notre faible nature. *Femme, pourquoi pleurez-vous* ? dirent les messagers célestes à Madeleine; en d'autres termes: Vous n'avez pas sujet de vous attrister mais plutôt de vous réjouir, puisque le Christ est ressuscité; ce jour-ci est un jour d'allégresse et non point de deuil. Nous venons vous annoncer une heureuse nouvelle; cessez donc vos larmes et jetez plutôt vos regards vers Celui qu'avec tant d'amour vous désirez de voir.

Mais Marie, qui prenait ces deux personnages pour des hommes et non pour des Anges, crut qu'ils lui demandaient la cause de sa douleur sans la connaître. Je pleure,

répondit-elle, *parce qu'ils ont enlevé mon Seigneur* du sépulcre; *et je ne sais où ils l'ont mis* (Joan. xx, 13). Elle semblait dire : Pourrais je jamais pleurer assez une telle perte, et pourrais-je n'être pas accablée de la plus profonde tristesse ? Elle craignait que les Juifs, jaloux de la sépulture honorable décernée au corps de Jésus, ne l'eussent emporté pour le jeter en quelque lieu infâme, ou pour le traiter d'une manière plus ignominieuse encore Les vives alarmes que lui inspirait la véhémence de son amour étaient par conséquent le motif de son affliction ; et dans la cruelle persuasion que le précieux dépôt avait été dérobé, elle était désolée de ne pas savoir où elle pourrait le découvrir pour lui rendre ses pieux devoirs. Prenant le tout pour la partie, elle ne dit pas qu'ils ont enlevé le corps de son Seigneur, mais *son Seigneur ;* de même, dans le symbole de la foi, nous confessons que Jésus-Christ a été enseveli, bien que son corps seulement ait été mis dans le tombeau.

Considérons ici dans Madeleine les admirables effets de l'amour spirituel. Peu auparavant, un Ange lui avait annoncé que le Sauveur était ressuscité; maintenant, deux Anges à la fois l'assurent qu'il est vivant ; néanmoins, comme si elle ne s'en souvenait pas, elle dit : *Je ne sais où ils l'ont mis.* C'est son extrême affection qui la faisait agir et parler de la sorte; car suivant la remarque d'Origène (loc. cit.), son âme était plutôt dans le corps de son Maître qu'au dedans d'elle-même; elle ne savait s'occuper et s'entretenir que de lui. Voyant que la pierre tumulaire avait été renversée, elle supposait tout naturellement que le corps sacré avait été ravi ; car c'était une entreprise facile, une fois que cet obstacle était levé. De même tant que la crainte de Dieu garde l'entrée de notre cœur, Jésus-Christ qui y réside ne peut

lui être enlevé ; mais si cette salutaire impression s'efface, l'hôte divin disparaît bientôt.

Tandis que Marie s'abandonnait à la douleur sans prêter attention aux discours des Anges, le Sauveur ne put résister plus longtemps à tant d'amour ; il en fit part à sa Mère qu'il était allé visiter aussitôt après être ressuscité ; et en prenant congé d'elle, il lui dit qu'il allait consoler Madeleine. Il revint donc au sépulcre, et trouva Madeleine qui pleurait dans le jardin. Au moment même où, *après avoir répondu* aux envoyés du ciel, *elle se retournait par derrière*, Jésus se présenta devant elle (Joan. xx, 14). Ce fait nous montre que pour voir le Seigneur, il faut se retourner vers lui ; car nul ne peut jouir de sa sainte présence à moins de se convertir à lui par un amour sincère. «Mais pourquoi, demande saint Chrysostôme (Hom. 85 in Joan.), pourquoi donc, sans attendre la réponse des Anges, Marie se retourna-t-elle par derrière? ne semblait-elle pas manquer de la déférence la plus commune vis-à-vis de personnages qui en étaient si dignes? C'est qu'à l'instant même où elle achevait de parler, le Sauveur parut ; alors les deux sublimes messagers s'étant levés pour honorer leur divin Maître, Madeleine étonnée fit un mouvement de tête pour découvrir ce qui avait occasionné cette marque de vénération. » *Elle aperçut Jésus qui était là, mais elle ne savait pas que c'était lui* ; car elle ne le voyait point sous cette forme éclatante que les esprits bienheureux contemplaient avec une respectueuse admiration. Parce qu'elle ne croyait pas encore à la réalité de sa Résurrection, il ne s'offrait à ses yeux que comme elle se l'imaginait en son esprit. Ce n'est pas toutefois, comme quelques hérétiques l'ont prétendu, que le Sauveur changeât de figure à volonté ; mais c'est qu'elle ne le reconnaissait point à cause de la stupeur qui

troublait sa raison. « O spectacle délicieux pour la piété, s'écrie saint Bernard, Celui qui est cherché avec empressement se cache en se manifestant ; s'il se cache ainsi, c'est pour être recherché avec plus d'ardeur, trouvé avec plus de joie, gardé avec plus de sollicitude, en sorte qu'après en avoir acquis la possession on ne la perde jamais. » Selon saint Grégoire (Hom. 25 in Evang.), Marie se détourna par derrière pour voir Jésus, parce qu'elle lui tournait le dos de quelque façon en ne le croyant point ressuscité. Elle le vit néanmoins, parce qu'elle l'aimait ; mais elle ne le reconnut point, parce qu'elle doutait. L'amour lui faisait apercevoir Celui que le doute l'empêchait de distinguer.

Jésus lui dit alors : Femme, pourquoi pleurez-vous ? qui cherchez-vous ? Il feint d'ignorer les choses, afin de la mieux instruire par la réponse qu'elle lui fera. D'après saint Grégoire (loc. cit.), il lui demande la cause de ses larmes pour accroître la flamme de ses désirs, afin que, nommant Celui qu'elle regrette, elle sente se raviver tout l'amour qu'elle lui porte. En voyant tout-à-coup cet homme qu'elle ne reconnaissait pas, Madeleine le prit pour le jardinier lui-même ; car elle ne pensait pas trouver de si grand matin en ce même lieu d'autre personne que le gardien chargé de le cultiver. Dans un sens spirituel, Jésus-Christ était en effet pour Madeleine un véritable jardinier ; car n'est-ce pas lui qui avait arraché de ce cœur les épines de l'infidélité et des vices ? n'est-ce pas lui qui avait jeté dans cette âme les germes féconds de la foi et des vertus chrétiennes ? Comme un bon horticulteur doit déraciner les herbes nuisibles afin de laisser toute la place aux plantes utiles, Notre-Seigneur ne cesse également d'extirper de l'Église qui est son jardin les vices qui empêchent les vertus de s'y développer. « O Madeleine ! s'écrie Origène (Hom. x in diversos),

si vous cherchez Jésus, pourquoi donc ne le reconnaissez-vous pas? Celui que vous désirez si ardemment de trouver daigne venir à vous, et vous le prenez pour un jardinier! Il est l'un et l'autre tout ensemble ; car c'est lui qui a répandu dans le jardin de votre âme la bonne semence, comme il la répand chaque jour dans les cœurs des fidèles. Celui qui arrose et qui fertilise les âmes de tous les Saints, c'est Jésus lui-même qui en ce moment s'entretient avec vous. » Le Sauveur apparut à Madeleine sous la figure d'un jardinier pour apprendre aux imparfaits qu'ils doivent en exercer les fonctions, c'est-à-dire, détruire et retrancher les inclinations mauvaises de leur cœur, afin d'y planter et d'y cultiver les habitudes salutaires ; c'est le moyen d'attirer en eux-mêmes Celui qui est le Jardinier par excellence.

Madeleine cependant toute troublée répondit à Jésus, comme s'il eût été simplement le jardinier de ce lieu : *Seigneur, si c'est vous qui l'avez enlevé, indiquez-moi où vous l'avez mis, et je l'emporterai* ; car tout mort qu'il soit, il est mon unique trésor (Joan. xx, 15). Afin de gagner la bienveillance de cet inconnu, elle le qualifie de *Seigneur*, et elle ne lui dit pas en termes précis : Si vous avez enlevé Jésus qui a été crucifié, mais d'une manière générale : *Si vous l'avez enlevé.* Elle ne nomme point Celui qu'elle désire, elle ne désigne point Celui qu'elle cherche ; car dans l'excès de son amour, elle croit que tous doivent le connaître et que nul ne peut l'ignorer. Appréhendant que les Juifs ne fissent subir à ce corps sacré quelques traitements indignes, elle voulait le cacher en un lieu où il fût à l'abri de toute profanation. Admirable courage d'une femme délicate ! Dans l'ardeur de son zèle, elle oublie sa propre faiblesse ; car bien loin d'être effrayée par l'aspect d'un mort, elle s'imagine qu'elle transportera sans peine Celui qui est

l'objet de son affection. Le propre de l'amour est de ne voir aucun obstacle ; ce qui paraît impossible aux autres semble toujours facile à celui qui aime véritablement. « Par crainte des Juifs, dit Origène (Hom. x in diversos), Joseph d'Arimathie n'avait osé descendre de la croix le corps de Jésus que vers le soir, après en avoir obtenu l'autorisation de Pilate. Madeleine, au contraire, n'attend point l'obscurité, ne sollicite point de permission ; mais sans redouter personne ni réclamer de secours, elle dit hardiment d'une manière absolue : *Moi-même, je le prendrai.* O femme supérieure à votre sexe ! généreuse Madeleine ! que votre confiance est grande, que votre amour est fort ! » Aussi mérita-t-elle de revoir vivant Celui qu'elle cherchait comme mort. Considérez-la suppliant avec larmes, conjurant avec instances le Sauveur lui-même qu'elle croit être le jardinier, de lui révéler le lieu où est le corps du Seigneur ; car elle espérait toujours recevoir quelque nouvelle touchant son Bien-aimé,

Voulant mettre fin à la douloureuse anxiété d'une personne qui lui était si dévouée, Jésus ne l'appelle plus d'un nom générique : *Femme*, comme s'il ne savait pas distinctement qui elle était ; mais pour fixer davantage son attention, il l'appelle maintenant par son nom propre : *Marie*, comme s'il disait clairement : Reconnais donc enfin Celui dont tu es bien connue. Or, comme Dieu dans ses décrets éternels a déterminé d'une manière spéciale ceux qui devaient être certainement sauvés, il accorde une faveur insigne à ceux qu'il désigne par leur nom individuel ; car il montre par là qu'il les connaît comme ses élus ou amis privilégiés. Aussitôt qu'elle eut entendu son nom, Madeleine se retourna vers le Sauveur, non-seulement de corps, comme auparavant, mais aussi de cœur ; elle le regarda

avec les yeux de l'esprit plus encore qu'avec ceux de la chair, car elle le reconnut à la voix, comme une brebis fidèle entend celle de son pasteur. Semblable à une personne qui renaîtrait à la vie, elle l'adore, et dans un transport d'allégresse elle s'écrie : *Rabboni, c'est-à-dire Maître* (Joan. xx, 16). C'est ainsi qu'elle avait coutume de le désigner avant la Passion ; car chez les Juifs on qualifiait de ce titre les docteurs qui instruisaient les autres. Elle semblait dire : C'est vous que je cherchais avec tant de regrets ; pourquoi vous êtes-vous si longtemps dérobé à mes regards ? En continuant de le chercher elle obtint de le trouver enfin ; car, selon saint Grégoire (loc. cit.), Celui-là même qu'elle cherchait extérieurement lui enseignait intérieurement la manière de le chercher. « O changement merveilleux opéré par la droite du Très-Haut ! s'écrie Origène. Une grande tristesse est convertie en une joie non moins grande, les larmes de la douleur sont remplacées par celles de l'amour et de la joie. A peine Jésus a-t-il prononcé ce nom de Marie qui lui était familier, elle ressent une douceur inexprimable qui lui fait aussitôt discerner la voix de son Maître chéri. »

A ce sujet écoutons saint Anselme. « N'abandonnez pas la compagnie de Madeleine ; mais, après avoir préparé des aromates avec elle, allez visiter ensemble le tombeau du Sauveur. Appliquez-vous à contempler intérieurement en esprit ce qu'elle mérita de voir extérieurement en réalité. Considérez à la porte du monument un Ange assis sur la pierre qu'il a renversée, puis dans l'intérieur de la grotte deux envoyés célestes placés l'un à la tête et l'autre au pied du sépulcre. Après les avoir entendus annoncer la Résurrection du Seigneur, tandis que Marie ne cesse de pleurer la disparition du corps sacré, admirez le Seigneur lui-

même qui la regarde avec bonté et qui lui dit avec douceur: *Marie!* Aussitôt que cette parole divine a frappé son oreille, de nouveaux torrents de larmes jaillissent de ses yeux, et du fond de ses entrailles s'exhalent de nouveaux soupirs. O femme privilégiée, que se passa-t-il dans votre esprit et dans votre cœur, lorsque, reconnaissant le divin Maître à sa voix, vous vous êtes prosternée en répondant à son salut : *Rabboni* ? Oh ! avec quelle intensité d'affection et avec quelle ardeur de sentiment vous avez poussé cette exclamation ! Les sanglots vous empêchent d'y rien ajouter, et l'émotion vous impose silence, parce que tous les sens de votre âme et de votre corps sont comme absorbés par la véhémence de l'amour. » Le même saint Docteur dit encore : « Dès que le Seigneur prononça le nom accoutumé de sa servante, celle-ci distingua promptement la voix ordinaire de son Maître bien-aimé ; car en ce moment elle goûta la suavité qu'elle éprouvait chaque fois qu'elle s'entendait appeler par lui : *Marie !* O voix délectable ! que de charmes tu renfermes, que d'affections tu inspires ! Un seul mot te suffit pour faire comprendre ce que tu es et ce que tu veux. Alors les larmes que répandait Marie ne furent point arrêtées, mais plutôt changées ; elles sortirent d'un cœur non plus désormais oppressé par la douleur mais dilaté par la jubilation.

Quand Madeleine eut reconnu Jésus, elle s'empressa de l'adorer en courant se jeter à ses pieds ; elle voulait même les embrasser comme elle avait coutume de le faire. O sainte impatience d'une ardente dilection ! La vue et la conversation de son Bien-aimé ne lui suffisait pas, elle n'était pas contente qu'elle ne l'eût touché ; car elle savait par sa propre expérience que de lui émanait une vertu puissante, capable de guérir tous les maux. Mais le divin

Jardinier voulut faire germer une foi parfaite en cette âme si bien disposée, et il essaya de l'élever vers les choses célestes par ces paroles mystérieuses: *Ne me touche pas, car je ne suis pas encore monté vers mon Père* (Joan xx, 17). Comme s'il lui disait : Je veux que tu me touches spirituellement en m'estimant égal à mon Père, et non point corporellement en me jugeant inférieur à lui ; mais parce que tu me pleures comme un pur homme, tu ne mérites pas de saisir de tes mains Celui que tu ne sais pas encore atteindre par tes sentiments comme Dieu véritable ; car je ne suis pas encore monté dans ton esprit jusqu'à mon Père, puisque tu me cherches dans le sépulcre parmi les morts. En d'autres termes : Tu ne seras digne de toucher mon corps vivant et glorieux que quand tu le croiras non point enlevé par des mains étrangères, mais ressuscité par ma puissance souveraine ; cette faveur te sera justement accordée, lorsque dans ta pensée je serai élevé à la hauteur même de Dieu, comme étant son Fils coéternel et consubstantiel. « O doux Jésus ! s'écrie saint Anselme, pourquoi éloignez-vous de votre personne adorable celle qui vous est si fortement attachée ? Eh quoi ! Seigneur, semble-t-elle vous dire : M'empêcherez-vous d'embrasser ces pieds sacrés qui pour mon salut ont été percés de clous aigus et teints de votre sang précieux ? Seriez-vous devenu plus sévère, parce que vous êtes maintenant plus glorieux ? Non, divin Maître, je me garderai bien de vous quitter ; je ne cesserai de pleurer et de gémir jusqu'à ce que vous me permettiez de vous toucher. Rassure-toi, semble répondre Jésus, le bonheur que tu ambitionnes ne t'est point refusé absolument, il n'est que différé pour un temps. » A cause de l'inquiétude et de la tristesse trop humaine dont elle était accablée, Marie avait donc besoin d'être préparée gra-

duellement à l'honneur d'approcher de la Sainteté suprême pour traiter familièrement avec elle. Or, si cette sainte femme toute dévouée et très-chère à Jésus-Christ qui l'avait purifiée de toutes ses fautes, si celle qui, après la Vierge-Mère, mérita la première visite du Sauveur ressuscité, ne fut pas encore jugée digne de baiser ses pieds sacrés, à plus forte raison est-il défendu aux Chrétiens souillés de vices de prendre son divin corps, soit en l'offrant sur l'autel du sacrifice, soit en le recevant à la table de communion.

Après avoir consolé et réjoui Madeleine, Jésus ajouta (Joan xx, 17): *Va maintenant trouver mes frères* les Apôtres ; et en les informant de ma Résurrection, *dis-leur que je monte vers* Celui qui est à la fois *mon Père et votre Père; mon Dieu et votre Dieu.* Il est *mon Père*, puisque je suis son Fils par génération et par nature ; il est aussi *votre Père*, puisque vous êtes ses enfants par adoption et par grâce. De plus, il est *mon Dieu*, parce que comme homme j'ai reçu de lui l'existence et que je lui dois à ce titre la soumission ; il est pareillement *votre Dieu*, parce qu'il vous a retirés d'abord du néant et ensuite de l'erreur; je suis moi-même médiateur entre lui et vous. Comme s'il disait : Bientôt vous me verrez monter au ciel. Ici Jésus-Christ parle évidemment comme homme ; car en tant que Dieu il ne saurait être élevé davantage, puisqu'en cette qualité il est infiniment supérieur à toutes les créatures. En outre, s'il appelle les Apôtres ses *frères*, c'est à cause de la ressemblance naturelle et de l'amitié spirituelle qu'il a daigné contracter avec eux par son humanité, c'est aussi parce qu'ils sont les enfants adoptifs de ce même Père dont il est le propre Fils. D'après saint Sévérien, Jésus-Christ qualifie de frères ceux qu'il a choisis pour ses proches et ses parents selon la chair, ceux qu'il a rendus par sa grâce

les enfants de son Père et les cohéritiers de son royaume, ceux auxquels il a témoigné spécialement son affection et sa tendresse. « Seigneur Jésus, dit saint Ambroise (in cap. 24 Luc.), en devenant Fils de l'homme, vous avez voulu venir en ce monde sans quitter votre Père ; et vous êtes ainsi descendu pour nous sur la terre, afin que, vous voyant extérieurement, nous vous reconnaissions intérieurement par la foi. Montez donc aussi pour nous dans le ciel, afin qu'en cessant de vous apercevoir corporellement, nous puissions du moins vous suivre en esprit par l'ardeur de nos désirs. »

Contemplons un instant le divin Sauveur et sa digne servante ; ils goûtent le bonheur et la joie de se retrouver ensemble et de converser l'un avec l'autre, comme un ami avec son ami. Et c'est encore ici une grande Pâque, c'est-à-dire un grand passage de la douleur à l'allégresse. Ainsi, après avoir visité sa très-sainte Mère, Notre-Seigneur *apparut premièrement à Marie-Madeleine*, avant de se montrer à ses Apôtres ou à quelques autres personnes (Marc, xvi, 9). Selon la remarque de saint Jérôme (in cap. 16 Marc.), s'il se manifesta d'abord à celle dont il avait chassé sept démons, c'était sans doute pour signifier par là que les courtisanes et les publicains précéderaient la Synagogue ou les Juifs endurcis dans le royaume des cieux, comme le larron pénitent y devança les Apôtres eux-mêmes. Or le lieu où le Sauveur se découvrit à Madeleine est à une distance de quinze pas du sépulcre. — Quant à nous, imitons le zèle de cette femme admirable qui tout éplorée court de grand matin rechercher son Maître bien-aimé, et qui mérite par sa ferveur extraordinaire de le voir avant tous les autres disciples. A son exemple, ne nous lassons point de rechercher constamment le Seigneur avec larmes,

afin que, comme elle, nous puissions le rencontrer heureusement avec toutes sortes de consolations.

« Ayons les sentiments affectueux de Madeleine, dit Origène (Hom. x in diversos), et nous verrons nos désirs également satisfaits. Poussons vers Jésus-Christ des soupirs accompagnés de larmes ; cherchons-le de tout notre cœur, car il ne fait défaut à personne, *et il se montre débonnaire à l'âme qui l'implore* (Thren. III, 25). O pécheur, apprends d'une femme autrefois pécheresse, à laquelle néanmoins furent remis tous ses crimes, apprends d'elle à pleurer l'absence de ton Dieu et à désirer son retour en toi. A l'imitation de Madeleine, aime Jésus, espère en lui, et cherche-le sans cesse. Qu'aucune difficulté ne t'épouvante, que nulle prospérité ne te séduise, méprise tout ce qui lui est étranger. Le divin Maître qu'elle cherchait dans le sépulcre, cherche-le pareillement en ton cœur ; ôte la pierre qui en ferme l'entrée, c'est-à-dire fais disparaître ton endurcissement et ton incrédulité ; bannis de cette demeure toute concupiscence et toute souillure, puis examine avec grand soin s'il y est présent. Si tu ne l'y trouves pas, reste dehors à gémir sans perdre confiance ; et considère attentivement autour de toi, s'il ne se trouve point quelque part ailleurs. Redoublant alors tes larmes, conjure-le d'approcher de toi et de venir en toi fixer son séjour. Mais de crainte que ton orgueil ne vienne à l'éloigner, humilie-toi profondément, et en t'abaissant regarde de nouveau dans le monument que tu dois avoir préparé au Seigneur en toi-même. Si tu y aperçois deux Anges, placés l'un à la tête et l'autre au pied; en d'autres termes, si tu découvres dans ton cœur certains désirs célestes par rapport à la vie contemplative ou à la vie active, sans que toutefois tu puisses encore contempler et posséder Jésus, garde-toi de t'en tenir là, mais continue

de l'appeler par tes gémissements jusqu'à ce qu'il daigne répondre à tes désirs. Si tu parviens à reconnaître et à sentir de quelque manière sa divine présence en toi, n'attribue point cette faveur à ton propre mérite mais à sa seule bonté et à sa compassion pour ta misère ; prie-le et supplie-le alors de se manifester lui-même à toi de plus en plus. Si tu t'appliques à chercher le Sauveur avec de semblables dispositions, tu ne manqueras point de le trouver ; il se montrera certainement à toi, sans que tu aies besoin de demander à personne où il est ; et tu pourras l'annoncer aux autres, en disant comme Madeleine : *J'ai vu le Seigneur*, *et il m'a parlé de telle façon* (Joan. xx, 18). » Ainsi s'exprime Origène.

Après avoir conversé quelques instants avec Madeleine, le Seigneur la quitta, lui disant qu'il allait consoler d'autres personnes. Avant de partir, il bénit sa pieuse servante qu'il laissa ravie de joie ; dans l'élan de sa foi, elle alla rejoindre ses compagnes, et leur raconta tout ce qui venait de lui arriver. Celles-ci, très-heureuses d'apprendre la Résurrection du Seigneur, regrettèrent vivement de ne pas encore l'avoir vu lui-même. *Saisies de crainte et transportées d'allégresse*, *elles s'éloignèrent promptement du sépulcre*, et avec Madeleine *elles coururent porter ces nouvelles aux disciples* (Matth. xxviii, 8). Selon la Glose, deux sentiments excitaient ces saintes femmes à précipiter leur marche, d'abord la crainte que leur inspirait la grandeur du miracle récent, puis la joie que leur causait la gloire du divin Maître.

Prière.

Seigneur miséricordieux, très-doux Maître ! combien vous êtes plein de bonté et de suavité pour ceux qui vous dé-

sirent et vous affectionnent sincèrement ! Bienheureux ceux qui courent après vous et qui espèrent en vous ! Oui vraiment, vous chérisssez ceux qui vous chérissent, et vous n'abandonnez point ceux qui s'abandonnent à vous. Ainsi votre fidèle servante Madeleine qui vous cherchait avec empressement, vous a rencontré avec jubilation ; elle vous avait donné sa confiance, et vous ne lui avez point refusé votre assistance ; elle a même obtenu de de vous plus de faveurs qu'elle n'attendait. Animé par son exemple, je vous en supplie, Seigneur, faites que je vous aime, afin de mériter que vous m'aimiez ; apprenez-moi à vous chercher, afin que je puisse vous trouver; accordez-moi de toujours espérer en vous, afin que vous ne me délaissiez jamais. Ainsi soit-il.

CHAPITRE LXXIII.

JÉSUS APPARAIT AUX TROIS MARIE.

Matth. XXVIII, 9-10.

Pendant que les trois Marie, revenant du sépulcre, cheminaient ensemble vers la cité, Jésus s'offrit à leurs yeux étonnés. Selon la remarque de saint Jérôme (in cap. 28 Matth.), « elles couraient trouver les Apôtres, afin que par eux la semence de la foi fût répandue dans tout l'univers. » Mais elles marchaient avec tant de vitesse pour annoncer la Résurrection, et elles avaient cherché le Seigneur avec un tel empressement qu'elles méritaient bien de le rencontrer

dans le trajet. Par cette nouvelle apparition, d'après Raban-Maur, le Sauveur voulut montrer comment il vient en aide à tous ceux qui désirent progresser dans le chemin de la vertu, afin qu'avec son secours ils puissent arriver au bonheur éternel. *Jésus donc*, pour ranimer leur courage et dissiper leur tristesse, *se présenta devant elles en leur disant* avec une douce bonté : *Je vous salue* (*Avete*). Ainsi par l'heureuse inversion d'un seul mot, il changeait *Eva* en *Ave*. Et suivant saint Jérôme (loc. cit.), « par cette formule de bénédiction qu'il adressait tout d'abord à de pieuses femmes, le Sauveur ressuscité les affranchissait de la sentence de malédiction fulminée jadis contre leur première mère. » Remplies d'une allégresse ineffable et éclairées d'une foi vive, *elles s'approchèrent* de leur divin Maître ; car, comme le déclare l'Apôtre (Hebr. XI, 6), *pour s'approcher de Dieu il faut croire premièrement qu'il existe.* Puis afin de témoigner leur profonde vénération envers son humanité sainte qu'elles voyaient, *elles embrassèrent ses pieds* , et certaines alors de sa Résurrection glorieuse, *elles l'adorèrent lui-même* comme vrai Dieu, en professant par ce culte suprême qu'elles reconnaissaient l'auguste Trinité (Matth. XXVIII, 9). En ce moment Madeleine, ravie de toucher le Sauveur, obtint la faveur qui lui avait été différée, tant qu'elle cherchait comme mort dans le tombeau Celui qui en était sorti vivant.

« Mes frères, dit à ce propos saint Chrysostôme (Hom. 90 in Matth.), quelqu'un de vous désirerait peut-être se trouver à la place des trois fortunées Marie, afin de tenir et de baiser affectueusement les pieds sacrés de Jésus ; eh bien ! vous pouvez tous dès maintenant, si vous le voulez, presser sur vos lèvres non-seulement ses pieds, mais encore ses mains et sa tête souverainement respectable, pourvu que

vous participiez avec une conscience pure aux redoutables mystères de l'autel. Bien plus, si vous vous appliquez avec un zèle constant aux œuvres de miséricorde, vous mériterez de le voir dans toutes les splendeurs de sa majesté au jour solennel où, accompagné d'Anges innombrables, il viendra juger l'univers ; et vous entendrez alors de sa propre bouche ces paroles à jamais consolantes: *Venez, vous qui êtes bénis de mon Père, recevez en héritage le royaume qui vous a été préparé dès le commencement du monde* (Matth. xxv, 34). » —Nous voyons en ce trait de l'Évangile le moyen que nous devons employer pour obtenir sûrement le pardon de nos fautes; c'est d'aller par de ferventes prières nous prosterner aux pieds du Sauveur en considérant son humanité sainte, car il faut le prendre de ce côté d'abord, afin de parvenir jusqu'à la divinité elle-même. Ainsi donc, approchons-nous de lui par les lumières de la foi, attachons-nous à lui par les liens de la charité, et adorons-le en lui rendant les hommages qui lui sont dus comme au souverain Seigneur. Imitons de la sorte les saintes femmes, joyeuses de contempler et d'entendre leur bon Maître, avec lequel elles font une Pâque délicieuse et célèbrent une grande fête. Jouissons de son aimable présence, tant que nous pouvons ; et sans que ni le sommeil ni le tumulte extérieur puissent nous en éloigner ou distraire, répétons avec l'Épouse des Cantiques (III, 4) : *Je l'ai saisi, et je ne le laisserai point aller.*

Pour les rassurer tout à fait, *Jésus leur dit encore : Ne craignez point*; car la frayeur qui les avait saisies n'était point entièrement dissipée. *Allez annoncer à mes frères qu'ils se rendent en Galilée ; c'est là qu'ils me verront* (Matth. XXVIII, 10). Selon la remarque de saint Jérôme (in hunc locum), le Seigneur convoque ses disciples, non point en Judée mais en Galilée, au milieu des peuples infi-

dèles, parce que la grâce devait passer des Juifs aux Gentils, et que lui-même, en précédant ses Apôtres dans le pays indiqué, allait préparer les cœurs à la recevoir. Ici comme plus haut, Jésus appelle les Apôtres *ses frères,* soit pour leur marquer plus de tendresse et d'affection, et leur inspirer plus d'amour et de confiance, soit afin qu'ils ne craignissent point de revenir après leur lâche défection, et qu'ils pussent rendre témoignage à sa glorieuse Résurrection. Raban-Maur dit à cette occasion : « La véritable fraternité consiste à traiter nos frères avec respect et à les reprendre avec douceur, à les obliger quand ils sont présents et à ne point les dénigrer quand ils sont absents, à se réjouir de leurs prospérités et à les assister dans leurs infirmités, enfin à ne point provoquer leur emportement. » En parlant des Apôtres, l'Ange les avait qualifiés de disciples par un juste honneur pour le divin Maître ; Celui-ci néanmoins les qualifie de *frères* par un motif de charité et de modestie. Il apprenait de la sorte aux supérieurs à montrer de la bienveillance et de la déférence envers leurs subordonnés, conformément à cet avis de l'Esprit-Saint : *Vous a-t-on établi pour diriger les autres? n'en soyez point orgueilleux ; regardez-vous comme leur semblable* (Eccli. XXXII, 1). Bien que souverain Seigneur, Jésus ne cessa jamais de pratiquer l'humilité, à laquelle il resta fidèle durant toute sa vie, même après sa mort et jusqu'après son ascension. Ne l'avons-nous pas vu, la veille de sa Passion, laver les pieds à ses disciples et au traître Judas ? En se soumettant au supplice infâme de la croix, ne s'est-il pas mis au rang des scélérats ? Après être sorti triomphant du tombeau, n'a-t-il pas donné le doux titre de *frères* à ses disciples qui l'avaient honteusement abandonné lors de son arrestation ? N'était-il pas déjà monté au ciel, lorsqu'il

interpellait comme son égal l'ennemi acharné des Chrétiens, en lui disant : *Saul, Saul, pourquoi me persécuter?* Et dans cette circonstance, il ne se nomma point Dieu, mais simplement *Jésus le Nazaréen* (Act. xxii, 7 et 8). Enfin, au jour du jugement, lorsqu'il siégera sur le trône de sa gloire, il s'exprimera encore de cette manière modeste : *Tout ce que vous avez fait à l'un de mes moindres frères, c'est à moi-même que vous l'avez fait* (Matth. xxv, 40). Assurément, ce n'est point sans raison que le Sauveur aima tant l'humilité jusqu'à la recommander de toutes façons et par ses paroles et par ses exemples ; car si on ne prend cette vertu comme fondement, c'est en vain qu'on essaie de construire ou d'élever l'édifice des autres vertus. Ainsi ne faites aucun fond sur la chasteté, sur la pauvreté volontaire, ni sur quelque bonne œuvre que ce soit, si elle ne repose sur la base nécessaire de l'humilité.

Marie-Madeleine, en compagnie des deux autres Marie, *alla donc trouver les disciples qui étaient plongés dans le deuil et l'affliction* (Marc. xvi, 10); elle leur porta la bonne nouvelle en disant : *J'ai vu le Seigneur et il m'a chargée de vous en avertir* (Joan. xx, 18). Ces saintes femmes remplissent ici les fonctions d'évangélistes et deviennent les apôtres des Apôtres, en se hâtant de leur annoncer dès le matin les merveilles que le Seigneur venait d'opérer en sa miséricorde. Ainsi quiconque comprend bien les choses utiles doit les transmettre aux autres, suivant cette prescription de l'Apocalypse (xxii, 17) : *Que celui qui entend dise aussi : Venez.* Madeleine qui, comme la plus empressée de visiter le saint sépulcre, mérita la première de voir son Maître ressuscité, réprésente toute personne qui, par son vif désir de savoir la vérité divine, mérite d'en acquérir une claire connaissance; à l'exemple de Madeleine, cette

personne zélée doit instruire les autres des vérités salutaires quelle a pu découvrir, autrement elle encourrait un juste reproche pour n'avoir point fait fructifier le talent reçu. Apprenons de là, dit le Vénérable Bède (in Joan.) que tous qui que nous soyons, mais principalement si nous sommes prédicateurs ou pasteurs, nous sommes obligés de communiquer au prochain les lumières célestes dont Dieu daigne nous favoriser.

Admirons ici la bonté miséricordieuse du Seigneur envers le sexe féminin. La femme reçoit la première nouvelle de la Résurrection, et par sa fidélité à remplir l'ordre qui lui est intimé elle répare l'antique erreur de la prévarication. D'après saint Grégoire (Hom. 25 in Evang.), « la femme dans le paradis avait communiqué la mort à l'homme, mais en revenant du sépulcre elle annonce la vie aux hommes ; elle qui avait transmis le conseil pernicieux du démon rapporte maintenant l'avis salutaire du Rédempteur ; en persuadant la désobéissance elle avait ouvert la porte de l'enfer, en proclamant aujourd'hui la Résurrection elle montre la porte du ciel. De cette façon, Dieu semble dire à l'humanité déchue : De la main qui vous présenta jadis le poison fatal recevez l'antidote assuré. » En effet, selon saint Augustin (Serm. 144 de tempore), la femme proposait la damnation à l'homme dans le jardin de délices, mais ensuite des femmes révélèrent le salut aux hommes dans l'Église ; car elles apprirent la Résurrection du Sauveur aux Apôtres qui la publièrent parmi toutes les nations. Ainsi donc, suivant saint Ambroise (in cap. 24 Luc), « la femme induite la première au mal fut aussi initiée la première au remède ; elle qui avait goûté le fruit de perdition avant l'homme vit avant lui le prodige de la réhabilitation. Et pour ne pas porter l'opprobre d'une

culpabilité perpétuelle devant l'homme, la femme qui l'avait rendu complice de sa faute le rendit participant de sa grâce ; car par l'annonce de la Résurrection elle compensa le malheur de la chute originelle, en sorte qu'après avoir été l'occasion de notre ruine elle devint la messagère de notre réparation. » « Heureuses, s'écrie le Vénérable Bède, heureuses les trois Marie, choisies pour notifier d'abord le triomphe de la Résurrection et la victoire remportée par le Christ sur la mort qu'Ève séduite par le serpent avait introduite dans le monde ! Plus heureuses encore seront au jour du jugement toutes les âmes tant des hommes que des femmes qui, par leur fidèle correspondance à la grâce divine, auront mérité d'être affranchies des liens de la mort et admises aux joies de la résurrection glorieuse,tandis que les réprouvés saisis d'effroi seront condamnés au supplice éternel ! »

La femme, chargée de porter la bonne nouvelle aux Apôtres, tient ici la place de l'Église dont elle est la figure. Elle n'exerce point cette mission extraordinaire en qualité de simple femme, car le ministère de la prédication est réservé aux hommes ; aussi saint Paul défend aux personnes du sexe d'enseigner publiquement dans l'assemblée des fidèles (I Corin. XIV, 34 et 35). Néanmoins, la première messagère de la Résurrection fut justement Marie-Madeleine, que Jésus-Christ avait autrefois délivrée des sept démons qui la tourmentaient, c'est-à-dire de tous les vices et de tous les péchés dont elle s'était souillée précédemment. Ainsi, où le péché avait surabondé la grâce parut surabondante. De cet exemple mémorable apprenons qu'aucun pénitent sincère ne doit désespérer d'obtenir un pardon complet, quels que soient ses crimes antérieurs ; car celle qui était tombée si bas, nous la voyons élevée tout-à-

coup jusqu'à devenir l'apôtre des Apôtres pour leur annoncer le miracle de la Résurrection. Apprenons encore à ne point présumer de notre propre innocence et à ne point mépriser les plus grands coupables ; car avec le secours tout-puissant de la grâce divine le pécheur peut devenir meilleur que le juste ; d'ailleurs le juste lui-même n'est point garanti de toute chute, mais le mal se change en bien pour les élus du Seigneur.

Prière.

O Jésus, l'auteur de notre rédemption et de notre salut, l'objet de nos affections et de nos vœux, après être ressuscité d'entre les morts, vous vous êtes bénignement offert aux yeux ravis des pieuses femmes qui revenaient du sépulcre où elles vous avaient cherché sans vous trouver. Je vous cherche aussi moi sur cette terre sans vous y rencontrer, ô doux Maître que mon âme chérit par-dessus tout ! veuillez enfin vous montrer à moi qui désire ardemment de vous contempler comme le Fils unique de Dieu le Père. Si ce bonheur inestimable ne m'est point accordé en ce monde, du moins qu'il ne me soit pas refusé dans l'autre. Au dernier jour de la résurrection générale, daignez m'apparaître avec un visage propice, afin que, dans la compagnie de vos fidèles élus, je puisse jouir éternellement de votre délicieuse présence. Ainsi soit-il.

CHAPITRE LXXIV.

AVEU, PUIS MENSONGE DES GARDES AU SUJET DE LA RÉSURRECTION.

Matth. XXVIII, 11-15.

Après que les saintes femmes se furent éloignées pour remplir leur joyeux message, *quelques-uns des gardes*, surpris des prodiges qu'ils avaient observés au sépulcre, *allèrent* en ce même jour *à la ville* de Jérusalem ; *et ils racontèrent aux princes des prêtres* qui les avaient apostés *ce qui était arrivé* au moment de la Résurrection (Matth. XXVIII, 11). Bon gré, mal gré, en déposant de ce qu'ils avaient alors vu et entendu, ils assurèrent que Jésus était sorti du tombeau et que par conséquent il avait triomphé de la mort. En effet, selon saint Chrysostôme (Hom. 91 in Matth.), la merveilleuse apparition des Anges ainsi que le violent tremblement de terre avaient eu lieu en ce moment solennel, afin que les soldats effrayés rendissent un témoignage irrécusable à la vérité ; car elle ne paraît jamais plus manifeste que quand elle est divulguée par ses ennemis eux-mêmes. C'est ce qui arriva en cette circonstance, lorsque les sentinelles vinrent faire leur rapport aux chefs des Juifs. Remarquons ici comment ceux qui veulent entraver les desseins de la divine Providence ne font qu'en accélérer l'accomplissement contre leur propre intention. Ainsi, jadis les frères de Joseph qui l'avaient vendu pour ne pas être obligés de l'adorer, comme il le leur avait prédit, furent précisément contraints de l'adorer parce qu'ils l'avaient vendu. De même aussi, les princes des prêtres pour anéantir le nom du Christ avaient eu soin de placer à son tom-

beau des gardes qui, en constatant le miracle de sa Résurrection, proclamèrent la gloire de son nom.

Souvent, dit à cette occasion Raban-Maur (in cap. 28 Matth.), les gens simples et grossiers laissent éclater sans déguisement la vérité, tandis que les grands et les politiques s'efforcent d'accréditer la fausseté par de spécieux artifices. En effet, après la déclaration des gardes, la malice des chefs ne se donna point de repos. *Les princes des prêtres s'assemblèrent* aussitôt *avec les anciens* du peuple pour empêcher que la Résurrection du Christ fût publiée ; *et ils prirent le parti de donner aux soldats une grosse somme d'argent, en leur recommandant de dire : Ses disciples survenus la nuit ont enlevé son corps, pendant que nous étions plongés dans le sommeil* (Matth. xxviii, 12 et 13). « Aveugles et insensés que vous êtes ! s'écrie Remi d'Auxerre (in Matth.), vous produisez comme témoins de l'enlèvement des hommes qui dormaient ! S'ils dormaient vraiment, comment ont-ils pu le remarquer ? S'ils ne l'ont pas vu, comment peuvent-ils l'attester ? Mais s'ils l'ont vu pourquoi ne s'y sont-ils pas opposés comme ils le devaient ?» — « Une telle allégation est une imposture évidente, dit saint Chrysostôme (Hom. 91 in Matth.). Comment des disciples pauvres, inhabiles et qui n'osaient pas même se montrer publiquement, auraient-ils tenté de ravir par ruse ou violence le corps de leur Maître ? Tandis que le Christ vivait encore, ils l'avaient abandonné lors de son arrestation ; comment donc après sa mort auraient-ils audacieusement affronté la troupe armée qui gardait le sépulcre ? Auraient-ils pu, sans occasionner de bruit ni rencontrer de résistance, pénétrer dans le tombeau qui était fermé d'une pierre énorme et muni du sceau public ? Ainsi, les suppositions imaginées pour expliquer l'enlèvement du corps sont

invraisemblables, et les mensonges inventés pour obscurcir la vérité de la Résurrection la rendent plus éclatante. Car prétendre que le corps avait été enlevé, c'était avouer qu'il avait disparu réellement; mais cette disparition ne provenait point d'un enlèvement que la pusillanimité des disciples et la vigilance des gardes rendaient impossible et incroyable. »

Néanmoins par une telle calomnie, les Juifs perfides cherchaient non-seulement à décrier le Maître, mais encore à perdre les disciples, en les faisant passer pour des voleurs. Dans le sens spirituel, ces disciples ont été effectivement des ravisseurs; car ils ont soustrait à la profanation de la Synagogue les livres saints du Nouveau et de l'Ancien Testament qu'ils ont transférés à l'usage de l'Église. Lorsque les Juifs obstinés dans leur incrédulité étaient comme endormis durant la nuit, les Apôtres leur ont retiré le Sauveur qui leur avait été promis, et ils l'ont confié aux Gentils qui en sont devenus les possesseurs. Ainsi, selon la remarque de saint Sévérien, le Maître que les soldats ont laissé échapper et que les Juifs ont perdu, les disciples et les Chrétiens l'ont pris et retenu, non point par crime, fraude ou larcin, mais par la foi, la vertu et la sainteté dont ils ont fait profession.

Après avoir entendu leurs délégués rapporter tant de prodiges, les chefs si criminels auraient dû revenir à de meilleurs sentiments, dit saint Jérôme (in cap. 28 Matth.); mais au lieu de chercher Jésus ressuscité, ils persévérèrent dans leur malice invétérée. Déjà pour acheter son sang et sa vie ils avaient remis trente deniers à Judas ; maintenant, ils donnent *une forte somme* aux gardes pour détruire sa gloire et sa réputation. Cet argent ne provenait point de leurs bourses, mais du trésor du temple qu'alimentaient les offrandes des pauvres. Ainsi beaucoup sont prodigues

des biens communs qu'ils administrent, et très-avares des biens propres qu'ils possèdent ; ils ménagent ce qui est à eux, et n'épargnent point ce qui ne leur appartient pas spécialement. A ces scribes et à ces prêtres prévaricateurs qui payaient le mensonge et la trahison ressemblent tous ceux qui emploient à satisfaire leurs passions ou leurs caprices l'argent destiné à l'entretien des églises et au soulagement des indigents, tous ceux aussi qui travaillent avec de grands frais et de grands efforts à renverser ou étouffer la vérité, comme le font tant d'astucieux avocats et de docteurs ambitieux. « Ne soyons pas étonnés, dit saint Chrysostôme (Hom. 91 in Matth.), si l'argent a pu séduire les sentinelles du sépulcre ; n'avait-il pas déjà réussi à pervertir un disciple du Seigneur ? Il n'y a point de secret qu'on ne puisse pénétrer ni d'obstacle qu'on ne puisse surmonter au moyen de l'argent. De là cette maxime du Sage : *Il n'y a point d'iniquité que ne fasse commettre l'amour du gain* (Eccli. x, 10). » — « O détestable avarice ! s'écrie Raban-Maur (in Matth.); tous les cœurs honnêtes doivent te fuir comme la peste la plus dangereuse, car il n'est rien que tu ne puisses infecter et corrompre. N'est-ce pas toi qui as perdu le genre humain ? toi qui d'un Apôtre as fait un infâme apostat ? toi qui as rendu calomniateurs les soldats témoins de sa Résurrection ? Aussi n'a-t-on pas dit justement ? *Tout obéit à l'argent* (Eccl. x, 19). » O combien ces Juifs et ces gardes iniques trouvent encore aujourd'hui d'imitateurs, surtout parmi les grands et les puissants du siècle, qui s'appliquent à suborner les autres et se laissent gagner eux-mêmes à force d'argent ! Attachés qu'ils sont aux biens temporels et périssables, ils espèrent vainement que leurs âmes pourront reposer en paix et ressusciter avec gloire à la suite du Sauveur.

Les gardes soudoyés firent ce qu'on leur avait commandé (Matth. xxviii, 15); pendant que nous dormions, répétèrent-ils, les disciples de Jésus ont dérobé le corps de leur Maître. Mais *l'iniquité se trahit elle-même* en cette circonstance, comme il arrive souvent (Ps. xxvi, 12); car l'avarice des soldats corrompus, ainsi que celle du traître Judas, tourna à leur propre confusion. En achetant ainsi à grand prix leur fausse déposition, dit Raban-Maur, les Juifs tombèrent eux-mêmes dans une funeste erreur qui les empêche encore d'embrasser la foi chrétienne. Bien que dénué de toute vraisemblance, *ce bruit* d'un enlèvement nocturne *est demeuré répandu parmi eux jusqu'à présent*, de sorte qu'en s'obstinant à nier la Résurrection du Sauveur ils continuent de subir la juste peine de leur première perfidie. Cependant la calomnie divulguée dans la multitude ne prévalut point dans tous les esprits, parce que le mensonge des gardes fut aussitôt combattu victorieusement par le témoignage des défunts rappelés à la vie.

En effet, comme l'Évangile nous l'apprend (Matth. xxvii, 52-53), *plusieurs corps des Saints qui étaient morts ressuscitèrent après Jésus-Christ, et sortant de leurs tombeaux vinrent dans la ville sainte*, à Jérusalem. Cette ville est appelée *sainte* pour la distinguer des cités païennes où l'on adorait les idoles, car elle seule renfermait avec le Saint des saints un temple consacré au culte légitime du vrai Dieu ; ou bien encore, elle est ici nommée *sainte* pour indiquer ce qu'elle avait été précédemment, de même que saint Matthieu est qualifié de *publicain* même après être devenu apôtre (Matth. x, 3). Selon saint Chrysostôme (Hom. 91 in Matth.), ces morts ressuscités entrèrent à Jérusalem pour rendre inexcusable l'incrédulité de ses habitants en confirmant la certitude de la Résurrection. La

divine Providence le permit ainsi, afin de prouver contre les Juifs et les gardes infidèles que Jésus-Christ était vraiment ressuscité comme *les prémices d'entre les morts* (I Cor. xv, 20). Ces saints personnages étaient peut-être ceux qui avaient demandé d'être ensevelis dans la Terre promise pour ressusciter avec le Sauveur, comme on le lit dans un commentaire sur l'Épître aux Hébreux. Quoi qu'il en soit, *ils se montrèrent à plusieurs*, à ceux sans doute qui étaient plus dignes et mieux disposés, mais non point à tous sans distinction ; car cette résurrection n'était point générale, comme le sera celle à laquelle assisteront les bons et les méchants. Si on en croit l'Évangile des Nazaréens, deux de ces saints personnages, décédés depuis plus de quarante ans, apparurent ce jour-là même dans le temple ; et ils racontèrent comment les âmes dans les limbes tressaillirent d'allégresse et comment les démons dans les enfers frémirent de rage, quand Jésus-Christ descendit jusqu'à leurs demeures souterraines.

Par les circonstances de sa Résurrection, dit saint Grégoire (Moral. lib. 14), le Seigneur a voulu éclairer notre ignorance et fortifier notre faiblesse. S'il était ressuscité seul, notre résurrection future aurait pu nous sembler douteuse ; car nous sommes de purs hommes, tandis qu'il est lui-même un Homme-Dieu. Mais en voyant de simples mortels ressuscités en même temps que lui, notre propre résurrection doit nous paraître certaine. D'après saint Léon (Serm. de Resurrect.), ce qui s'est opéré jadis dans les corps qui ressuscitèrent avec le Sauveur doit s'opérer maintenant dans les cœurs ; car les hommes qui gisent comme ensevelis dans leurs sépulcres de chair doivent lever les obstacles qui s'opposent aux progrès de l'esprit, et montrer dans la Cité sainte ou l'Église de Dieu les

signes précurseurs de leur résurrection bienheureuse.

Par ce qui précède, apprenons combien grande fut la malice des Juifs qui ne cessèrent de persécuter Jésus-Christ même après sa mort, et combien aussi fut grande la bonté du Sauveur qui, malgré leur endurcissement, mit tout en œuvre pour les attirer à lui et procurer leur salut. A l'exemple de notre divin Modèle, efforçons-nous de rendre le bien pour le mal, en nous montrant toujours charitables et indulgents à l'égard même de ceux qui nous chargent d'injures et de malédictions.

Prière.

Seigneur Jésus, en considérant que, pour empêcher la renommée de votre Résurrection, les Juifs ont donné une forte somme d'argent aux gardiens de votre tombeau, je vous supplie de ne pas permettre que l'argent serve à me corrompre ou que je l'emploie à corrompre les autres ; ne souffrez pas que pour des biens temporels et périssables je commette jamais d'injustices ou de péchés ; mais accordez-moi de rester toujours fidèle à la vérité, afin qu'elle me délivre de tout mal. A l'exemple des saints personnages qui ressuscitèrent aussitôt après vous, afin de vous rendre témoignage par leur apparition sur la terre, miséricordieux Sauveur, faites que je vive de manière à vous rendre témoignage ici-bas par mes paroles et mes œuvres ; qu'ainsi je mérite de participer un jour à votre triomphante Résurrection avec tous les élus, et de me réjouir éternellement avec eux dans votre céleste royaume. Ainsi soit-il.

CHAPITRE LXXV.

JÉSUS APPARAIT A PIERRE, A JOSEPH D'ARIMATHIE, A JACQUES LE MINEUR ET AUX SAINTS PÈRES.

Lorsque les saintes femmes en compagnie de Marie-Madeleine furent arrivées à la maison où les disciples étaient assemblés, elles leur rapportèrent comment elles avaient vu le Sauveur ressuscité. Pierre, attristé de n'avoir point obtenu cette insigne faveur, ne put rester en repos ; et entraîné par son ardente affection, il sortit pour chercher son divin Maître. Ne sachant où il pourrait le rencontrer, il se dirigea seul vers le sépulcre. Soudain, à un moment et à un endroit que l'Évangile ne détermine point, *le Seigneur apparut à Simon* (Luc. XXIV, 34). A cette vue, l'Apôtre humblement prosterné lui demanda pardon de l'avoir abandonné lâchement et renié même plusieurs fois. Le Sauveur lui remit toutes ses fautes avec une touchante bonté, et le rassura en lui recommandant de confirmer aussi ses frères affligés. O colloque admirable ! quelles délicieuses paroles furent échangées de part et d'autre en cette conversation remplie de la joie pascale !

De tous les hommes que mentionnent les Auteurs sacrés, saint Pierre fut le premier à qui le Seigneur daigna se manifester. 1° C'était pour récompenser d'abord celui qui le premier avait proclamé la divinité du Christ ; 2° c'était pour relever avant tout par la certitude de la Résurrection celui que la crainte de la Passion avait fait tomber plus profondément ; 3° pour consoler son amour pénitent, en l'assurant de vive voix que son triple renoncement était pardonné ;

4° pour confirmer par cette marque d'honneur la prééminence qu'il avait reçue sur tous les autres ; 5° pour lui apprendre avec quelle charitable indulgence lui-même devait traiter ses sujets repentants, quelque criminels qu'ils fussent ; 6° pour inspirer à tous les pécheurs une vive confiance à l'égard de la miséricorde divine qui ne rejette point les coupables sincèrement contrits ; 7° d'après saint Chrysostôme (Hom. 38 in Epist. I ad Corint.), c'était pour répandre d'une manière progressive la semence de la foi dans les cœurs. Ainsi Jésus-Christ ne se montra point d'abord à tous les Apôtres ensemble, mais à leur Chef en particulier ; car il voulait que celui-ci, honoré comme le plus digne de sa première visite, préparât les autres par son témoignage irrécusable à jouir bientôt d'une pareille faveur. Lorsque Pierre eut reçu la bénédiction du Seigneur, il revint trouver ses collègues réunis avec la sainte Vierge, et leur raconta tout ce qui s'était passé. Désormais inébranlable dans la foi, il demeura fidèle à Dieu jusqu'à la mort qu'il souffrit pour son nom. Saint Pierre, dont le nom signifie *obéissant*, est le type et le modèle des Chrétiens qui, par leur soumission parfaite, méritent de recevoir en leurs âmes la visite privilégiée de Jésus-Christ.

Quand le Sauveur eut quitté le Prince des Apôtres, il apparut à Joseph d'Arimathie qui lui avait donné la sépulture. Voici ce que nous lisons à ce sujet dans l'Évangile des Nazaréens. En apprenant qu'après avoir demandé à Pilate la permission d'enlever le corps de Jésus, Joseph l'avait transporté honorablement dans le tombeau construit pour lui-même, les Juifs furent saisis d'indignation. Dès le soir même de la Passion, ils s'emparèrent de sa personne, et l'enfermèrent dans une étroite prison où ils l'attachèrent à une colonne. Ils voulaient le tuer après le sabbat ; mais

le jour même de la Résurrection, le Sauveur vint le consoler. Essuyant les larmes qui coulaient de ses yeux, il l'embrassa tendrement; et, après l'avoir fait sortir de prison sans briser même les sceaux apposés sur la porte, il le conduisit à Arimathie dans sa propre demeure. Admirons ici la conduite du Sauveur qui n'oublie point et n'abandonne jamais ses amis et ses serviteurs; quand ils sont dans les peines et les afflictions, il vient toujours à temps pour les secourir et les délivrer, comme le fait remarquer saint Chrysostôme. Nicodème qui avait aidé à ensevelir Jésus-Christ parvint aussi à éviter la fureur des Juifs en se cachant plusieurs jours. Joseph, son illustre associé, dont le nom signifie *accroissement* ou *augmentation*, est le type ou modèle des Chrétiens qui, par leur persévérance dans la pratique des bonnes œuvres, se rendent dignes de recevoir également la visite du Sauveur.

Comme nous l'apprend saint Paul (I Cor. xv, 7), le Seigneur apparut ensuite à saint Jacques le mineur. En effet, selon que saint Jérôme le rapporte (de Viris illust.), ce disciple dévoué avait juré de ne prendre aucune nourriture jusqu'à ce qu'il eût vu son Maître ressuscité d'entre les morts. Aussi Jésus, se présentant à lui, dit aux assistants : Dressez la table et préparez le repas; prenant alors du pain, il le bénit et le rompit; puis il l'offrit à Jacques, en lui disant : Mon frère, mange maintenant, parce que le Fils de l'homme est sorti du tombeau. Ainsi ce fervent disciple éprouvait une plus grande faim du pain surnaturel qui est Jésus-Christ que du pain matériel; aussi mérita-t-il d'être rassasié de l'un et de l'autre tout à la fois pour son entière satisfaction. Le Seigneur, en effet, ne laisse point succomber d'inanition ceux qui ont faim de lui, ou à cause de lui; mais il sait leur fournir les secours nécessaires en temps

opportun, et il comble de ses saintes bénédictions ceux qui mettent en lui toutes leurs espérances. Saint Jacques, dont le nom est synonyme de *lutteur*, représente les Chrétiens qui, en résistant avec courage aux tentations, méritent d'être visités particulièrement du Sauveur.

Quand le Seigneur daigne se manifester de quelque façon à une âme pieuse, il ne se retire point sans la consoler et l'instruire d'une manière salutaire ; nous en voyons des preuves sensibles dans les diverses apparitions qui suivirent sa sortie du tombeau. En effet, s'il se découvre d'abord triomphant et joyeux à sa très-sainte Mère, souverainement affligée de sa mort mais assurée de sa Résurrection, c'est pour la délivrer de toute tristesse et la remplir d'une allégresse ineffable. S'il se présente sous la figure d'un jardinier à Madeleine inquiète et éplorée, c'est pour tarir ses larmes en l'appelant par son nom propre *Marie*, puis pour lui intimer des ordres en lui disant avec douceur : *Va trouver mes frères, afin de leur déclarer que je monte vers mon Père.* S'il s'offre aux trois saintes femmes qui, saisies de stupeur, revenaient ensemble du sépulcre, c'est pour relever leur courage en leur disant avec bonté : *Je vous salue, ne craignez point*, puis pour leur communiquer sa volonté en ajoutant : *Allez annoncer à mes frères qu'ils se rendent en Galilée ; là ils me verront.* S'il se montre sous la forme d'un pèlerin aux deux disciples qui vont à Emmaüs, c'est pour leur expliquer les Écritures et échauffer leurs cœurs en conversant et mangeant avec eux comme un compagnon de voyage et de table. S'il se révèle enfin en sa propre forme aux Apôtres réunis, c'est pour confirmer leur foi et ranimer leur confiance par ces paroles familières : *La paix soit avec vous. N'ayez pas peur, c'est moi. Voyez mes pieds et mes mains* etc. *Alors il éclaira leur in-*

telligence afin qu'ils comprissent les Écritures. C'est ainsi que Dieu console et instruit encore aujourd'hui ses amis qu'il daigne visiter par sa grâce. Or nous pouvons mériter cette divine faveur par les sentiments de crainte respectueuse, les larmes de dévotion, la patience au milieu des épreuves, l'amour des humiliations, la fuite des jouissances terrestres et la considération des récompenses éternelles.

Cependant, depuis sa Résurrection, le Sauveur n'avait point encore visité les saints Pères qu'il avait laissés dans le paradis de délices après les avoir retirés des limbes, comme nous l'avons dit. Accompagné de tous ses Anges, il alla donc les trouver. A la vue de leur divin Libérateur revêtu de son humanité glorieuse, ces Saints furent remplis d'une indicible jubilation. Entonnant leurs hymnes d'action de grâces, ils s'avancèrent à sa rencontre et se prosternèrent en sa présence pour l'adorer avec une profonde humilité ; puis se relevant, ils entourèrent de leur affectueuse vénération Celui qu'ils honoraient comme le Rédempteur si longtemps désiré. Oh ! qui pourrait concevoir et décrire leurs joyeux transports et leurs concerts ravissants ! Bienheureux ceux qui assistèrent à cette solennelle réception, ou du moins ceux qui y participent en quelque manière ! Unissez-vous, autant que vous le pourrez, à cette triomphante assemblée; mêlez vos faibles voix à leurs cantiques harmonieux, ou du moins écoutez-les de loin pour bénir intérieurement le Seigneur avec eux.

Prière.

Seigneur Jésus, faites que je sois obéissant comme saint Pierre pour accomplir vos préceptes, mortifié comme saint

Jacques pour combattre mes vices, zélé comme le noble Joseph pour progresser dans la vertu et persévérer dans le bien; et de même que vous avez daigné apparaître à ces illustres personnages dans l'affliction où ils étaient plongés, veuillez aussi me visiter souvent par votre grâce miséricordieuse. A l'exemple des anciens justes qui furent comblés d'allégresse par votre présence quand ils virent la gloire de votre Résurrection, puissé-je goûter éternellement dans la contemplation de votre Majesté le bonheur ineffable dont ils jouissent dès maintenant au ciel ! Ainsi soit-il.

CHAPITRE LXXVI

JÉSUS APPARAIT A DEUX DISCIPLES D'EMMAUS.

Luc. xxiv, 13-35.

Le jour même de la Résurrection, *deux* des soixante-douze *disciples*, sortis de Jérusalem, *se rendaient au bourg d'Emmaüs*, *éloigné de la ville de soixante stades*, c'est-à-dire de sept mille cinq cents pas, environ deux ou trois lieues (Luc. xxiv, 13). Saint Luc nous apprend que l'un de ces disciples s'appelait *Cléophas* (Ibid. 18), mais il ne nomme point le second, probablement par humilité ; car, d'après saint Grégoire, c'était l'Évangéliste même qui rapporte le fait. Saint Ambroise prétend au contraire que c'était Amaon, fils de Rufus. Quoi qu'il en soit, ces deux disciples, désespérant de revoir leur Maître, cheminaient tristement, le cœur en proie au chagrin. *Ils s'entretenaient*

de tout ce qui venait d'arriver, en gémissant sur l'injustice et la cruauté des Juifs qui avaient fait mourir Jésus, malgré l'innocence de sa vie et la sainteté de sa doctrine (Ibid. 14). *Tandis qu'ils conversaient ensemble, Jésus lui-même s'approcha* corporellement et spirituellement à la fois ; *il marchait avec eux* comme un compagnon de route, les interrogeant ou leur répondant pour les instruire et les édifier. (Ibid. 15). De cette manière, dit le Vénérable Bède (in cap. 24 Luc.), il voulait ranimer dans leurs esprits la foi en sa Résurrection, et réaliser cette promesse qu'il avait faite précédemment : *Lorsque deux ou trois personnes sont réunies en mon nom je suis au milieu d'elles* (Matth. XVIII, 20). Plus tard, dans le lieu même où Jésus se joignit aux deux voyageurs on fit construire une chapelle. Mais d'abord *leurs yeux étaient retenus de telle sorte qu'ils ne le reconnaissaient point* (Luc. XXIV, 16); car à cause de l'incrédulité qui les captivait alors, ils ne pouvaient encore découvrir la vérité. Voilà pourquoi saint Marc déclare que Jésus leur apparut *sous une forme étrangère*, c'est-à-dire différente de celle qu'ils avaient coutume de voir en lui, comme l'explique saint Augustin (de Consensu Evang. l. III, c. 25). Ainsi ces disciples voyaient réellement le Seigneur, parce qu'ils l'aimaient sincèrement ; mais parce qu'ils doutaient de sa Résurrection, ils ne distinguaient pas bien sa personne.

Néanmoins *Jésus leur dit: De quoi vous entretenez-vous là tout tristes en marchant* (Ibid. 17)? S'il leur adresse cette question, assurément ce n'est point par ignorance, mais seulement afin de trouver dans leur propre réponse une occasion favorable de reprendre leur incrédulité ; car, selon la remarque de saint Grégoire, ils parlaient entre eux comme des hommes affligés d'avoir à jamais perdu le

Christ qu'ils ne croyaient point être ressuscité. Cléophas répondit alors : *Etes-vous si étranger dans Jérusalem que vous ne sachiez point ce qui s'y est passé durant ces derniers jours* (Ibid. 18)? En d'autres termes : Parmi les nombreux pèlerins qui sont venus à Jérusalem pour les fêtes pascales, il est étonnant que vous ignoriez ce que tous les autres connaissent. Ou bien, selon saint Théophile, si vous ne connaissez pas les grands événements dont cette ville vient d'être le théâtre, vous y êtes seul comme un étranger qui demeure loin de ce pays sans en recevoir de nouvelles. Suivant le Vénérable Bède, ces deux disciples regardaient Jésus comme un étranger, parce qu'ils ne le reconnaissaient pas ; en effet, il était bien étranger aux faiblesses de leur nature dont il était affranchi par la Résurrection, et aux pensées de leur cœur qui n'était point éclairé par la foi. Cependant comme le Seigneur continuait à s'enquérir de ce qui était arrivé, ils lui dirent : *C'est relativement à Jésus de Nazareth, qui était un Prophète puissant en œuvres et en paroles devant Dieu et devant tout le peuple : ne savez-vous pas que les pontifes et les magistrats l'ont fait condamner à mort et attacher à la croix* (Ibid. 19,20)? D'après le Vénérable Bède, soit parce qu'ils ne croyaient pas parfaitement, soit parce qu'ils craignaient de se compromettre aux yeux des Juifs persécuteurs, ces disciples ne déclarent point que Jésus était Fils de Dieu, mais ils avouent simplement qu'il était un Prophète. Puis, comme si leur espérance s'était évanouie, ils ajoutent : *Nous nous attendions qu'il rachèterait Israël ; cependant voici déjà le troisième jour que ces choses se sont passées* (Ibid. 21). Il avait promis de ressusciter en ce jour ; mais nous ne l'avons pas encore vu paraître, quoique la nuit approche. Ils rapportent ensuite comment ils avaient été consternés

d'apprendre que quelques-uns d'entre eux n'avaient point trouvé son corps dans le tombeau ; car ils appréhendaient beaucoup qu'il n'eût été enlevé.

Le Seigneur, blâmant alors leur peu de foi et de confiance, répliqua : *O esprits aveugles et cœurs lents à croire toutes les choses qu'ont annoncées les Prophètes* touchant la mort et la Résurrection du Messie ! *Ne fallait-il pas que le Christ endurât tout cela* pour accomplir la volonté de son Père céleste et opérer la rédemption du genre humain, *afin qu'il entrât ainsi* par la Passion *dans sa gloire* ? car nul ne peut parvenir au terme du bonheur éternel sans avoir passé par la voie des tribulations. Ensuite, *parcourant tous les Prophètes depuis Moïse, il se mit à leur interpréter tous les passages des Saintes Écritures qui le concernaient lui-même* (Ibid. 25-27). Par les témoignages qu'il allégua et par les mystères qu'il expliqua, il fit voir clairement que tout ce qui lui était arrivé avait été prédit exactement ; car ce qui montre la solidité inébranlable de la foi chrétienne, c'est le parfait accord des événements évangéliques avec les anciennes prophéties.

Admirons ici les différentes manières dont le Sauveur manifeste son extrême bonté. Et d'abord, son ardent amour ne peut laisser plus longtemps ses chers disciples dans l'affliction et l'erreur. Comme un ami dévoué et un compagnon fidèle, il se présente sur leur route, se mêle à leur conversation, s'informe de leur tristesse, les instruit des Saintes-Écritures et les enflamme de célestes affections. N'est-ce pas ce que Jésus-Christ opère chaque jour spirituellement dans nos âmes ? Si dans nos peines et nos angoisses nous parlons de lui pieusement, il vient aussitôt éclairer nos esprits et embraser nos cœurs ; car le remède le plus efficace contre les chagrins, c'est de prendre

Dieu pour l'objet habituel de nos pensées et de nos discours. A l'exemple de ces deux disciples, lorsque nous sommes en voyage, entretenons-nous volontiers de ce qui regarde le salut; le Sauveur ne manquera pas alors de nous accompagner et de nous enseigner, comme il le fit autrefois sur le chemin d'Emmaüs. Il est bon d'avoir son nom présent à l'esprit et à la bouche en tout temps et en tout lieu; car, ainsi que nous le voyons ici, il n'oublie point ceux qui songent à lui. N'a-t-il pas dit en effet? *Quand deux ou trois personnes sont réunies en mon nom, je suis au milieu d'elles* (Matth. XVIII, 20). Mais il se plaît surtout avec ceux qui s'entretiennent de sa Passion et de ce qu'il a souffert pour notre salut; de là cette recommandation spéciale qu'il nous adresse par la bouche du Prophète (Jérém. III, 19): *Souvenez-vous de ma pauvreté et de mon anéantissement, de l'absinthe et du fiel* dont j'ai été abreuvé; ce souvenir vous portera sûrement à renoncer aux richesses, aux honneurs, aux plaisirs et aux jouissances de ce monde.

En second lieu, admirons la bonté de Jésus-Christ, non-seulement dans la tendre affection qu'il témoigne à ses deux disciples, mais encore dans l'humilité profonde avec laquelle il agit à leur égard. Bien qu'il soit le Maître du ciel et de la terre, il ne refuse pas de marcher et de converser avec eux comme s'il était un de leurs collègues ou de leurs égaux. Ne semble-t-il pas être revenu à cette humilité qu'il avait pratiquée pendant toute sa vie mortelle? Ces disciples sont inférieurs aux Apôtres; n'importe, il s'approche d'eux, se joint à eux et leur parle familièrement. Qu'ils sont loin d'imiter la modestie et la condescendance du Sauveur, ces grands et puissants personnages qui craindraient de se déshonorer et de s'avilir s'ils se trouvaient et s'entretenaient avec les petits et les pauvres, ces ora-

teurs orgueilleux qui croiraient perdre leur temps et leur peine s'ils adressaient quelques pieuses exhortations à un auditoire peu considérable ! Le souverain Seigneur au contraire n'a point dédaigné le petit nombre ; n'a-t-il pas révélé ses mystères à deux simples disciples, et même précédemment à une femme toute seule, à la Samaritaine, lorsqu'il était assis près du puits de Jacob ?

En troisième lieu, admirons la bonté avec laquelle Notre-Seigneur instruit et console ses deux disciples, en leur expliquant les Saintes-Écritures et en leur rappelant ses propres exemples. Afin de nous inspirer également la foi et la patience, il semble nous dire : Hommes insensibles et négligents à rechercher et à remplir les préceptes et les volontés de Dieu ! *O stulti et tardi corde ad credendum !* Humilions-nous donc pour apprendre et pour observer les commandements contenus dans les Livres saints ; humilions-nous jusqu'à supporter les adversités comme Jésus-Christ, afin qu'après avoir participé à ses peines nous soyons associés à ses triomphes ; car nul ne peut régner avec lui, s'il ne commence par souffrir comme lui ici-bas. « Nous sommes doublement obligés de nous humilier, dit à ce propos le Vénérable Bède (in cap. 24 Luc.), parce que nous ne connaissons point comme il faut ce qu'enseigne l'Écriture, et parce que nous n'accomplissons point comme il convient ce que nous connaissons. En effet, si tous les Prophètes depuis Moïse ont parlé du Christ en prédisant qu'il arriverait à la gloire par la souffrance, comment seraient-ils véritablement Chrétiens ceux qui ne s'efforcent point de tout leur pouvoir d'arriver à la science du Christ par l'intelligence des Écritures, et à la participation de sa gloire par la voie des souffrances ? » Insensés ceux qui prétendraient parvenir au royaume de Dieu sans

passer par le chemin de la tribulation ! Si Notre-Seigneur à qui ce royaume appartient par nature voulut y passer, à plus forte raison doivent y passer ceux à qui ce royaume appartient seulement par grâce. De simples sujets refuseraient-ils d'entrer par la même porte que leur propre Roi et que tous ses serviteurs dévoués ? « Nous voyons notre Chef entrer au ciel par la douleur, dit saint Bernard (Serm. de Passione), et nous présumerions d'y pénétrer d'une autre manière? Est-ce que le corps pourrait s'introduire par une autre ouverture que la tête ? Ne serait-ce pas une chose monstrueuse que des membres vécussent dans la délicatesse sous un chef couronné d'épines ? » Ajoutons que, quand un héritage se présente avec des avantages et des charges, il faut remplir les charges pour recueillir les avantages. Or Dieu n'a promis l'héritage céleste qu'à ceux qui souffriraient patiemment sur la terre ; c'est à cette onéreuse condition qu'il l'a donné à Jésus-Christ, aux Apôtres et à tous les élus. Vouloir parvenir à la béatitude éternelle sans supporter aucune tribulation serait se croire plus digne que Jésus-Christ lui-même, plus saint que les Apôtres, meilleur enfin que tous les élus.

Lorsque les deux disciples furent proches du village où ils se rendaient, le Seigneur feignit d'aller plus loin (Luc. xxiv, 28). « Il faisait semblant de passer outre, dit saint Bernard (Serm. 74 in Cant.), non pas qu'il voulût effectivement les quitter, mais afin qu'ils le suppliassent de rester avec eux. » De cette façon le Seigneur ne blessait pas la vérité ; car pourquoi la fiction ne serait-elle pas permise en action comme elle l'est en parole ? Nous la voyons, en effet, employée souvent dans les paraboles ou allégories de l'Ancien et du Nouveau-Testament pour représenter plus convenablement la vérité sous certaines images. Selon la

remarque de saint Augustin (de Quæst. evang. l. 2, c. 51), la fiction n'est un mensonge que quand elle signifie une fausseté, mais quand elle signifie une réalité elle est une figure de la vérité, et de cette sorte on peut, sans mentir, feindre une chose non-seulement en parlant, mais aussi en agissant. Ainsi, Jésus-Christ feignit justement d'aller plus loin que les deux disciples pour montrer que leurs cœurs ne pouvaient le suivre par défaut de foi. Mais quoiqu'ils ne reconnussent pas encore leur divin Maître, ils éprouvaient un tel désir de l'entendre qu'*ils le contraignirent de rester*, en le prenant par les mains et le conjurant avec instances. *Demeurez avec nous*, *disaient-ils : car la nuit approche et le jour baisse* (Luc. xxiv, 29). Par cet exemple, dit saint Grégoire (Hom. 23 in Evang.), apprenons comment nous devons exercer l'hospitalité ; il ne suffit pas d'inviter, il faut obliger en quelque sorte les étrangers à entrer dans nos maisons. En outre, quiconque voit arriver pour lui le soir de la vie et les ténèbres de la mort devrait se tourner vers Dieu de toutes ses forces, en répétant de cœur et de bouche la touchante prière des deux disciples : *Mane nobiscum, quoniam advesperascit.*

Cédant avec bonté à leurs sollicitations, *Jésus entra avec eux ; et tandis qu'ils étaient ensemble à table, il prit du pain et le bénit ; puis l'ayant rompu, il le leur présenta*, comme il avait coutume de le faire avant sa Passion, lorsqu'il vivait parmi les siens. *Leurs yeux s'ouvrirent et ils le reconnurent* à la fraction du pain (Luc. xxiv, 29-31). L'Évangile rapporte en effet plusieurs circonstances dans lesquelles le Sauveur bénit et rompit le pain de cette manière : d'abord dans le désert lorsqu'il nourrit cinq mille hommes avec cinq pains d'orge, puis dans une pareille occasion lorsqu'il rassasia quatre mille hommes avec sept

pains ; ensuite à la dernière cène quand il consacra son corps adorable ; enfin ici où il éclaira les yeux des deux disciples. Ces quatre circonstances figurent les quatre différentes manières d'interpréter les Saintes-Écritures selon les sens historique, tropologique, allégorique et anagogique. D'après saint Augustin (de Consensu Evang. l. 3, c. 25), le démon lui-même avait obscurci les yeux des disciples pour qu'ils ne reconnussent point le Seigneur ; et le Seigneur le permit ainsi, pour montrer comment la communion de son corps dissipe les ténèbres répandues dans notre esprit par l'ennemi du salut. Suivant saint Théophile (in Lucam), nous apprenons par là quelle vertu ineffable possède la chair du Sauveur ; car elle le fait reconnaître clairement en ouvrant les yeux de ceux qui reçoivent le pain eucharistique.

Jésus-Christ opère chaque jour dans nos âmes ce qu'il fit d'une manière sensible à l'égard de ces deux disciples, pour notre instruction. Il n'a rien tant à cœur que de se voir invité et retenu en nous par l'ardeur de nos désirs et la ferveur de nos oraisons. Ne nous lassons donc point de prier, comme lui-même nous y engage : *Oportet semper orare et non deficere* (Luc. XVIII, 1). Appliquons-nous en même temps à exercer la charité et l'hospitalité ; car il ne suffit pas de comprendre les livres inspirés, si l'on n'exécute ce qu'ils recommandent. Aussi le Seigneur ne se fit point reconnaître des deux disciples, lorsqu'ils l'entendaient expliquer les Prophètes, mais lorsqu'ils le contraignirent de partager leur repas. Comme il est plein de miséricorde, il se plut à la signaler surtout à l'égard de ceux-ci qu'il trouva fidèles à la pratiquer. Cet exemple remarquable nous prouve que *la foi sans les œuvres est morte* (Jac. II, 26). Ces disciples en effet furent illuminés surnaturellement, non point

en écoutant, mais en accomplissant les préceptes divins, c'est-à-dire *à la fraction du pain*, quand ils eurent pressé et forcé le Seigneur de loger et de manger en leur compagnie. Aussi le grand Apôtre a dit : *Ceux qui seront justifiés devant Dieu, ce ne sont point les auditeurs, mais les observateurs de la Loi* (Rom. II, 13). Ainsi on découvre Dieu plus parfaitement par la pratique des vertus que par la science des Écritures ; car la meilleure manière de parvenir à l'intelligence de la vérité, c'est de suivre ses enseignements plus encore que de les étudier, comme aussi elle-même se manifeste beaucoup mieux par les œuvres que par les paroles.

Nous sommes des pèlerins sur cette terre, puisque *nous n'avons point ici-bas de cité permanente et que nous cherchons notre habitation future* ailleurs (Heb. XIII, 14). Or, si nous sommes disposés spirituellement comme l'étaient les deux disciples, le Seigneur lui-même nous accompagnera dans le chemin de la vie. C'est pourquoi, à leur exemple, nous devons éviter un funeste repos, une vaine joie et toute conversation mondaine. Marchons donc vers la perfection chrétienne, livrons-nous à une sainte tristesse, et entretenons-nous de choses pieuses ; le Sauveur alors s'approchera de nous et se joindra à nous, il éclairera notre esprit et embrasera notre cœur en nous faisant comprendre et goûter les divines Écritures ; s'il feint néanmoins de nous quitter, ce ne sera que pour nous éprouver. En outre, un voyageur étranger se débarrasse et s'éloigne de tout ce qui ne lui appartient point ou ne le concerne point ; il s'informe soigneusement de sa route et soupire ardemment après sa patrie ; il n'arrête point ses affections et ses regards sur ce qui pourrait le détourner du but proposé. A ceux qui vivent ainsi dans le monde comme des voyageurs étran-

gers, Jésus-Christ lui-même daigne se montrer pour leur accorder trois sortes de faveurs : il les console par de doux colloques, il les dirige par des lumières surnaturelles, et il les nourrit par les dons eucharistiques ; s'il semble vouloir les abandonner quelquefois, il se laisse retenir par la sainte violence dont on use à son égard. Comme Emmaüs signifie *désir du conseil*, les deux disciples qui allaient vers ce lieu représentent les Chrétiens fervents qui tendent au parfait accomplissement des conseils évangéliques ; le Seigneur se plaît souvent à leur apparaître pour les assister de ses grâces privilégiées.

Le Sauveur cependant ne laissa pas longtemps les deux disciples jouir de sa présence sensible ; car aussitôt après leur avoir partagé le pain qu'il venait de bénir, *il se déroba à leurs yeux,* afin d'exciter leurs désirs par son absence même (Luc. xxiv, 31). Il montrait ainsi que son corps désormais glorieux pouvait disparaître tout à coup en vertu de son agilité ; et en retirant à leurs regards charnels les humbles apparences qu'il avait prises devant eux, il faisait entrevoir à leurs esprits étonnés les prérogatives merveilleuses dont il était doué. Alors convaincus que leur divin Maître était vraiment ressuscité, les deux disciples se dirent l'un à l'autre : *Notre cœur n'était-il pas tout brûlant, tandis qu'il nous parlait sur la route et qu'il nous initiait aux Écritures ?* (Ibid. 32.) Hélas ! Pourquoi ne l'avons-nous pas reconnu plus tôt et retenu davantage ? Pourquoi ne nous sommes-nous pas prosternés à ses pieds pour lui rendre nos hommages ? Où le chercher maintenant ? Où le trouver désormais? Par ce témoignage, dit Origène (Hom. 7 in Exod.), nous apprenons que les paroles de Jésus-Christ avaient allumé dans l'âme de ses dociles auditeurs le feu de l'amour divin. Lorsqu'on entend ainsi la voix du Seigneur,

dit saint Grégoire (Hom. 30 in Evang.), la charité s'enflamme et la tiédeur se dissipe, les concupiscences terrestres s'éteignent et les affections célestes se raniment ; on écoute avec plaisir et on observe avec empressement tous les préceptes divins qui deviennent comme autant de charbons ardents pour entretenir la ferveur. Si le Seigneur quitta promptement ces deux disciples, c'est qu'il avait hâte de consoler les autres, comme nous le verrons dans les chapitres suivants.

Prière.

Seigneur Jésus qui, en apparaissant à vos deux disciples sur la route d'Emmaüs, avez daigné éclairer et embraser leurs cœurs, je vous prie d'illuminer et d'échauffer également le mien, afin que je courre avec joie dans la voie de vos commandements et que je tende avec zèle à l'accomplissement de vos conseils. Accordez-moi donc, ô Fils unique de Dieu, d'éviter toutes les actions mauvaises et d'exercer les différentes bonnes œuvres envers le prochain, afin qu'au dernier jour de la résurrection générale j'aie le bonheur d'avoir part à votre délicieuse invitation adressée à tous les élus : *Venez, vous qui êtes bénis de mon Père, entrez en possession du royaume, qui vous a été préparé dès l'origine du monde.* Ainsi soit-il.

CHAPITRE LXXVII.

JÉSUS APPARAIT EN L'ABSENCE DE THOMAS AUX APÔTRES RÉUNIS.

Luc. XXIV, 33-50; Joan. XX, 19-26.

A l'heure même où Jésus disparut à leurs yeux, *les deux disciples se levèrent* de table ; et en ce même jour *ils revinrent à Jérusalem* vers leurs frères (Luc. XXIV, 33). Selon la remarque de saint Théophile, le feu de la charité que le Seigneur avait déposé dans leur âme n'y restait pas oisif ; car ne pouvant contenir leur joie, ils étaient impatients de la communiquer aux autres. Admirons ici l'ardeur de la foi qui leur inspire le zèle de la prédication. Quoique la soirée soit avancée et que le souper soit servi, sans être arrêtés par la fatigue de la route ni par la crainte de la persécution, ils courent annoncer aux Apôtres la Résurrection de leur bon Maître. Pour fournir par leur témoignage la preuve de ce joyeux événement, ils partent sur-le-champ, afin qu'on ne les accusât point de négligence ; car s'ils avaient différé leur voyage, ils auraient pu appréhender quelque reproche comme ceux qui disaient autrefois : *Voici un jour de bonne nouvelle ; si nous demeurons dans le silence sans en donner avis avant demain matin, on nous en fera un crime* (IV Reg. VII, 9). Apprenons par cet exemple que nous ne devons point taire, mais révéler promptement aux autres ce qui intéresse leur salut commun ; les supérieurs principalement doivent être très-diligents à instruire leurs subordonnés des vérités évangéliques.

Arrivés à Jérusalem, *les deux disciples trouvèrent* sur la

montagne de Sion *les onze Apôtres réunis avec plusieurs autres personnes.* Ainsi la joie de la Résurrection rassemblait ceux que l'horreur de la Passion avait naguère dispersés ; *ils disaient : Le Seigneur est vraiment ressuscité, et il s'est montré à Simon* (Luc. XXIV, 33 et 34). Les nouveaux venus, confirmant cette déclaration, *racontèrent ce qui s'était passé dans leur voyage, et comment ils l'avaient reconnu à la fraction du pain* (Ibid. 35). Considérez avec quelle satisfaction ils s'entretiennent tous ensemble de ce que les uns et les autres avaient vu et entendu. *Quelques-uns cependant,* peu convaincus de tous ces récits prodigieux, *n'y croyaient pas encore* (Marc. XVI, 13). Thomas entre autres, qui persévérait dans son incrédulité, sortit alors de la maison.

Après le départ de Thomas, les dix autres Apôtres continuèrent à parler de leur divin Maître durant toute la soirée de ce même jour qui était le premier d'après le sabbat, c'est-à-dire le dimanche de la Résurrection (Luc. XXIV, 36) ; mais *tandis qu'ils étaient assemblés, les portes restaient fermées dans l'appréhension des Juifs* (Joan. XX, 19). *Jésus* alors, attiré par les vœux ardents de ses chers disciples, *vint* avec les vêtements éclatants de son humanité renouvelée. Selon le Vénérable Bède (in Joan.), il apparut dans la nuit pour les rassurer de la frayeur qui les agitait surtout alors. Suivant saint Théophile, il entra sans ouvrir les portes, afin de prouver que son corps désormais glorieux ne connaissait plus d'obstacles. Il se présenta lorsque les disciples étaient réunis en son nom, pour montrer qu'il se manifeste aux hommes unis entre eux par la charité, comme le fit également le Saint-Esprit au jour de la Pentecôte. *Il se tint au milieu d'eux,* afin que tous le reconnaissant avec certitude fussent consolés par sa présence.

Le milieu, étant la place d'honneur, dit Salluste, est réservé aux personnages les plus dignes. Voilà pourquoi le Sauveur ressuscité se tint au milieu de ses Apôtres, comme le soleil au milieu des astres pour les illuminer, comme le lis au milieu des fleurs pour les embellir, comme un roi au milieu de ses soldats pour les encourager, comme un maître au milieu de ses élèves pour les instruire, comme un père au milieu de ses enfants pour maintenir la concorde, comme le cœur au milieu des membres pour leur communiquer la vie, comme un ami dévoué au milieu de ses amis pour se donner à tous en même temps. N'est-ce pas aussi la manière dont nous agissons nous-mêmes, quand nous sommes plusieurs réunis ensemble? Si un ami commun survient alors, ne le plaçons-nous pas au milieu de nous, afin que tous à la fois nous puissions mieux jouir de sa compagnie ?

En se montrant à ses Apôtres au moment où ils s'entretenaient de lui, le Sauveur a voulu nous apprendre encore ici qu'il daignera se manifester à nous-mêmes, si nous aimons à parler de lui, de ce qui intéresse sa gloire et notre salut ; c'est alors qu'il accomplira cette promesse: *Quand deux ou trois personnes se trouveront réunies en mon nom, je serai au milieu d'elles.* — Lorsque le Seigneur apparut ainsi au milieu de ses disciples, ils étaient effrayés, pendant que les ténèbres étaient répandues autour d'eux ; et ils étaient assemblés, tandis que les portes étaient fermées sur eux. Ces diverses circonstances indiquent les quatre dispositions où nous devons être pour recevoir la visite du Sauveur. La première disposition est cette crainte salutaire qui purifie la conscience de toute souillure, selon cette maxime de l'Ecclésiastique (I, 27 et 28): *La crainte du Seigneur bannit le péché, de sorte que*

sans elle on ne peut devenir juste. La seconde disposition est le renoncement généreux qui nous fait mépriser la gloire humaine comme une profonde obscurité. La troisième disposition est la charité parfaite qui doit unir tous les cœurs, suivant cette recommandation de l'Apôtre : *Gardez la paix et le Dieu de la dilection sera avec vous* (II Cor. XIII, 11). La quatrième disposition est le recueillement qui consiste à tenir l'âme éloignée de toute vaine curiosité dans l'attente du Sauveur. Les disciples qui se trouvent dans l'occasion présente figurent spécialement les religieux fervents qui, pour l'amour du divin Maître, ferment avec soin les portes de leurs sens extérieurs ; aussi méritent-ils d'être souvent visités par Jésus-Christ qui les comble de consolation et de joie.

Jésus dit avec tendresse : *La paix soit avec vous* (Joan. XX, 19). Comme le remarque saint Chrysostôme (Hom. 85 in Joan.), le Sauveur ressuscité avait exhorté à la joie les saintes femmes qui étaient accablées de tristesse, maintenant il exhorte à la paix les hommes pieux qui étaient menacés par la Synagogue. Cette paix qu'il leur souhaite n'est point temporelle ou mondaine, puisqu'ils doivent être exposés aux souffrances et aux persécutions ; mais elle est spirituelle et céleste, parce qu'ils doivent la trouver dès à présent dans leur cœur et plus tard dans le ciel. En disant : *Pax vobis,* il leur annonce la paix du pardon et de la réconciliation à l'égard de Dieu ; il leur recommande aussi la paix de la concorde et de la charité envers le prochain ; il leur promet enfin la paix de l'éternité et de l'immortalité pour eux-mêmes. Il commence par leur offrir cette triple paix qu'il était venu leur procurer avant tout. En souhaitant tout d'abord la paix à ses disciples après sa Résurrection, il montre que, s'ils veulent

participer à sa gloire, ils doivent auparavant vivre en paix. Apprenons par là que nous ne pouvons être vraiment disciples du Sauveur sans être amis de la paix. En mémoire de cette première parole que le Seigneur ressuscité adressa aux Apôtres assemblés, le pontife, qui célèbre la messe comme son principal représentant, dit au peuple vers lequel il se tourne une première fois : *Pax vobis* ; mais ensuite, pour montrer qu'il est semblable aux autres, il dit comme les simples prêtres : *Dominus vobiscum*. En signe de l'union fraternelle qui doit régner entre tous les Chrétiens, les fidèles assemblés se donnaient autrefois le baiser de paix. Or le moyen nécessaire pour entretenir la paix chrétienne, c'est la communion sacramentelle ; aussi dans les premiers siècles les fidèles la recevaient toutes les fois qu'ils assistaient au saint-sacrifice, c'est-à-dire tous les jours ou du moins tous les dimanches ; mais dans la suite lorsque la ferveur se fut relâchée, l'Église rendit cette communion obligatoire aux trois principales fêtes de l'année, et enfin au seul temps de Pâques.

Et de peur que ses disciples ne le prissent pour un autre personnage quelconque ou ne soupçonnassent quelque illusion diabolique, Jésus leur dit : *C'est moi, ne craignez point* (Luc. XXIV, 36). Cependant la stupeur et l'admiration les avaient remplis de trouble et de terreur ; car il est ordinaire aux vivants d'éprouver quelque horreur ou épouvante en présence des morts. *Ils s'imaginaient voir*, non point un corps, mais *un esprit* ; ils ne croyaient pas encore qu'une chair véritable pût sortir du tombeau le troisième jour, ou qu'étant ressuscitée elle pût entrer dans leur demeure les portes fermées (Ibid. 37). La divine Providence permit ainsi le doute des Apôtres, afin d'établir d'une manière plus certaine la foi de la Résurrection. Pour les rassurer et dé-

tromper, Jésus leur dit : *Pourquoi tremblez-vous ? et pourquoi vos cœurs* faibles et chancelants *s'abandonnent-ils à ces pensées* vaines et fausses ? *Regardez mes mains et mes pieds* qui ont été transpercés; *c'est moi-même* qui ai souffert. Comme s'il disait : Par ces cicatrices vous pouvez reconnaître que je suis ressuscité avec le même corps qui a été crucifié. Puis il ajouta : Pour vous convaincre par vos yeux et par vos doigts mêmes, *touchez et considérez ; car un esprit n'a ni chair ni os, comme vous voyez que j'en ai* (Ibid. 38 et 39). D'après cette expérience sensible, vous pourrez juger que je possède un corps réel et non point fantastique. Ainsi le Seigneur avait voulu conserver en son corps les traces de ses plaies, afin de guérir en leurs âmes les plaies qu'y avait faites l'incrédulité. *Il leur montra donc ses mains* pour exciter leur courage, *son côté* pour provoquer leur affection, *et ses pieds* pour les porter efficacement à la persévérance (Ibid. 40 et Joan. xx, 20). Il semblait leur dire par là : Ces mains qui ont été blessées prouvent que j'ai vaillamment combattu pour vous ; combattez aussi pour moi, parce que *je ferai siéger le vainqueur avec moi sur mon trône* (Apoc. III, 21). Ce côté qui a été entr'ouvert atteste que je vous ai beaucoup aimé ; aimez-moi pareillement. Ces pieds ont été fixés naguère sur l'arbre de la croix, afin d'affermir vos pas dans la pratique de la vertu. Que les sollicitations et les menaces, non plus que les succès ou les revers, ne vous détournent jamais de mes préceptes, ni même de mes conseils, si vous avez promis de les suivre.

Or, remarquons-le bien ici, dans la vie spirituelle il y a cinq grandes tentations contre lesquelles nous devons lutter avec énergie. La première est la concupiscence vicieuse, c'est-à-dire l'amour excessif des richesses, des plaisirs et

des honneurs qui fait oublier à un grand nombre d'hommes le bonheur souverain de la céleste patrie. La seconde est le désespoir ou découragement de ceux qui, n'attendant point le secours et la grâce de Dieu, regardent comme impossible ou trop difficile de se soutenir dans la pratique de la pénitence et de la vertu. Les insensés ! ils ne pensent point qu'ils s'exposent par leur négligence et leur lâcheté à des peines incomparablement plus longues et plus terribles qu'ils souffriront dans l'enfer durant toute l'éternité. La troisième tentation est la douleur ou le regret qu'on éprouve en renonçant aux jouissances de la chair et aux vanités du siècle. O aveugle créature ! oserais-tu donc préférer la maladie à la santé, la mort à la vie, la tristesse à la joie, des supplices interminables à une gloire immense ! La quatrième tentation est le respect humain ou la fausse honte qui empêche beaucoup de cœurs faibles de faire le bien, par exemple de jeûner ou de prier, dans la crainte d'être méprisés, raillés, tournés en ridicule. La cinquième tentation est la présomption des imprudents qui font le mal par l'espoir du pardon, en se disant : Le Seigneur qui est tout miséricordieux ne saurait nous condamner à des châtiments éternels ; Dieu ne nous a pas créés pour nous perdre ; puisque nous sommes chrétiens nous serons sûrement sauvés. O funeste présomption qui conduit à une confusion inévitable ! Prenons garde de nous tromper nous-mêmes ; car la véritable espérance chrétienne consiste à attendre avec certitude la vie bienheureuse, si nous travaillons à la mériter ; autrement, nous ne pouvons y prétendre sans folie.

En se laissant toucher par ses disciples, Jésus-Christ opérait un nouveau miracle, parce que son corps devenu incorruptible et immortel ne pouvait plus être touché na-

turellement par des hommes encore sujets à la corruption et à la mort. Selon saint Grégoire, en effet (Hom. 26 in Evang.), c'est d'une manière merveilleuse et ineffable qu'il l'a rendu palpable pour établir notre foi et qu'il l'a montré incorruptible pour exciter notre espérance ; s'il le faisait paraître en même temps palpable et incorruptible, c'était afin de prouver qu'il avait conservé sa nature précédente mais qu'il avait acquis une gloire nouvelle. Ainsi, dans la manifestation de sa propre Résurrection Jésus-Christ nous a donné une image sensible de la résurrection générale, dans laquelle nos corps devenus subtils comme le sien pourront néanmoins être touchés par d'autres semblables ; car alors notre chair sera pour toujours affranchie de la mort en cette même substance qu'elle avait auparavant. Le Vénérable Bède dit à ce propos (in Luc.): Non content de se découvrir aux regards de ses disciples, Jésus-Christ leur permit de le toucher de leurs mains, afin que dans l'état réel de sa Résurrection présente ils trouvassent le modèle certain de notre résurrection future. En effet, ajoute saint Grégoire (Moral. lib. 14, c. 29), nos corps ressuscités et glorieux ne seront point tellement impalpables qu'on ne puisse les toucher, ni tellement subtils qu'ils puissent être emportés au gré des vents, comme l'a supposé Eutychès ; mais ils seront subtils par une vertu spirituelle et palpables de leur propre nature. Suivant la remarque de saint Augustin (lib. 22 de Civit.), Jésus-Christ possédait la clarté qui rendra les justes resplendissants comme le soleil dans le royaume de Dieu leur Père ; cependant lorsqu'il apparut à ses disciples après sa Résurrection, il voila à leurs faibles yeux cette éblouissante clarté qu'ils n'auraient pu contempler, de manière à le reconnaître.

Malgré ces preuves évidentes de la Résurrection, les dis-

ciples ravis d'étonnement et de joie hésitaient encore à croire; pour les mieux convaincre Jésus leur demanda s'ils n'avaient rien à lui donner à manger. *Alors ils lui présentèrent un morceau de poisson rôti et un rayon de miel* (Luc. xxiv, 41 et 42). Ce n'est point sans raisons mystiques que ces deux objets lui furent offerts préférablement à bien d'autres ; car par la souffrance que son humanité avait endurée, n'était-il pas lui-même comme le poisson rôti ? et par la douceur que sa divinité avait conservée, n'était-il pas aussi comme le rayon de miel ? De plus ce rayon, dans lequel le miel se trouvait joint à la cire, signifiait l'union de la nature divine avec la nature humaine en la personne de Jésus-Christ. Aussi voulut-il justement qu'on lui servît pour nourriture un rayon de miel en même temps qu'un poisson rôti. Lui-même, en effet, avait daigné être comme un poisson plongé dans les abîmes et agité par les flots de ce monde, puis saisi dans les filets de la mort, brûlé par les feux de la tribulation et cuit sur le gril de la croix. Après avoir été comme un poisson rôti dans sa Passion, il est devenu pour nous dans sa Résurrection comme un très-suave rayon de miel. Voilà pourquoi ceux qui croient également à sa Passion et à sa Résurrection lui présentent en quelque sorte un poisson rôti et un rayon de miel. Ces deux espèces d'aliments sont aussi les symboles de ce que nous devons offrir au Sauveur, savoir la mortification de la chair figurée par le poisson rôti, et la dévotion de l'âme signifiée par le rayon de miel. En outre, d'après saint Théophile (in Luc.), le poisson rôti est l'emblème de la vie active, qui par des œuvres ferventes consume les faiblesses humaines ; et le rayon de miel est l'image de la vie contemplative, qui fait goûter d'ineffables délices dans les divines oraisons.

Le Seigneur ressuscité mangea devant ses disciples in-

crédules, afin de leur prouver qu'il avait un corps animé ; car la manducation est la fonction propre d'un corps vivant. Selon le Vénérable Bède (in Luc.), si Jésus-Christ daigna manger en présence des Apôtres, ce n'est pas qu'après sa Résurrection il eût besoin d'une nourriture matérielle, puisque nous-mêmes nous n'en aurons pas besoin après notre résurrection ; mais par ce fait il voulait montrer qu'il n'était point un pur esprit, qu'il avait une chair véritable, et que son apparition était réelle et non point imaginaire. — Ainsi donc, en cette occasion mémorable, le Sauveur garantit la certitude de sa Résurrection de trois manières différentes ; par les sens de la vue, du toucher et du goût, c'est-à-dire en se faisant voir, se laissant toucher et daignant manger lui-même. — Selon le sens mystique, ils voient Jésus ressuscité, ceux qui méditent sur sa gloire ; ils le touchent en quelque sorte, ceux qui s'unissent à lui par la charité ; ils lui présentent comme un poisson grillé, ceux qui, pour son honneur, supportent avec patience les flammes de la tribulation ; et ceux qui exercent envers le prochain les œuvres de miséricorde lui offrent comme un rayon de miel. Quant à lui, il admet en son corps mystique afin de les associer à son repos éternel ceux qui subissent pour Dieu l'ardeur des afflictions temporelles, et qui soupirent après la douceur des joies célestes.

Lorsqu'il eut mangé devant ses disciples, il leur remit ce qui restait, afin qu'ils reconnussent de leurs propres yeux qu'il avait absorbé l'autre partie (Luc. XXIV, 43). Il signifiait de la sorte qu'il leur laissait à imiter sa Passion, amère par la douleur qu'elle lui avait causée, mais suave par la gloire qu'elle lui avait méritée. Puis pour confirmer de plus en plus la vérité de sa Résurrection, il ajouta (Ibid.

44): *C'est là ce que je vous annonçais, lorsque je demeurais avec vous* en ce monde avant ma Passion ; *car ainsi devait s'accomplir tout ce qui avait été écrit à mon sujet dans la Loi de Moïse, dans les Prophètes et dans les Psaumes.* Ces trois parties de l'Ancien-Testament ont effectivement rendu témoignage à Jésus-Christ de quelque façon. Par ces paroles prononcées d'une manière sensible et opportune pour rappeler ce qu'il avait dit, il prouvait qu'il possédait comme auparavant le même corps doué d'une âme sensitive et intelligente. *Alors*, par sa grâce intérieure, *il ouvrit leur intelligence*, fermée jusqu'à ce moment, *afin qu'ils entendissent les Écritures* (Ibid. 45). Auparavant, il avait prouvé la vérité de sa Résurrection relativement à sa divinité même ; car il n'appartient qu'à celle-ci proprement d'éclairer tout à coup l'esprit des ignorants en leur donnant une parfaite connaissance des livres inspirés. De cette manière, après sa Résurrection comme avant sa Passion, Jésus-Christ a montré qu'il était tout à la fois vrai Dieu et vrai homme.

Le Sauveur conclut ses instructions en disant (Ibid. 46) : *Il était ainsi écrit* comme il est arrivé, et par conséquent vous devez croire à ce que vous voyez se réaliser en moi ; *car il fallait que le Christ souffrît de la sorte* sur la croix *et qu'il sortît du tombeau le troisième jour.* D'après le Vénérable Bède (in Luc.), s'il n'était pas ressuscité véritablement, c'est en vain qu'il serait mort. Il était nécessaire, non point pour lui mais pour nous, que par sa Passion imméritée il nous délivrât des peines dues à nos forfaits, et que par sa glorieuse Résurrection il nous introduisît dans son royaume éternel ; c'est pourquoi le grand Apôtre disait (Rom. IV, 25): *Le Christ est mort pour expier nos fautes, et il est ressuscité pour opérer notre justification.* Alors donc,

comme l'atteste l'Apocalypse (v), l'Agneau qui avait été immolé fut jugé digne de prendre le livre mystérieux, et d'en ouvrir les sept sceaux, c'est-à-dire de révéler tout ce qui était écrit touchant les mystères de son incarnation, de son baptême, de sa prédication, de sa puissance, de sa Passion, de sa Résurrection et de son Ascension. Apprenons par là que nous ne saurions comprendre suffisamment les Saintes-Écritures, si Jésus-Christ par sa grâce ne nous en donnait l'intelligence; car lui seul possède la clef de David qui peut ouvrir et fermer sans le secours d'une autre personne (Apoc. III, 8).

Faisant connaître le but, la fin de sa mort et de sa Résurrection, le Sauveur ajouta (Luc. XXIV, 47) : *Il fallait de plus qu'au nom du Christ la pénitence et la rémission des péchés fussent prêchées parmi toutes les nations, en commençant par Jérusalem.* Il déclarait ainsi qu'il voulait l'unité de son Eglise, sans faire acception des personnes ; car, selon saint Théophile, il ne voulait plus que le genre humain fût divisé en deux peuples opposés, comme l'étaient jusqu'alors les Juifs et les Gentils. Ainsi la pénitence, annoncée précédemment dans un seul pays par le divin Maître et par son saint Précurseur, devait être désormais annoncée dans le monde entier par les Apôtres et leurs successeurs. Jérusalem, étant située au centre de la terre habitée, fut convenablement choisie pour être le berceau de cette prédication universelle que les disciples du Seigneur devaient propager jusqu'aux extrémités de l'univers. D'après le Vénérable Bède (in Luc.), si l'Évangile fut promulgué premièrement à Jérusalem, ce n'est point que les Juifs fussent seuls destinés à conserver le dépôt de la sainte parole et à recevoir la gloire de l'adoption divine ; mais c'était afin que les Gentils plongés en diverses erreurs pussent mieux espérer la rémission de

leurs péchés, en voyant que, par un ordre miséricordieux de Jésus-Christ, le pardon était offert d'abord à ceux mêmes qui l'avaient crucifié. Que nul donc, quelque coupable qu'il soit, ne désespère d'obtenir la grâce de Dieu, puisqu'elle a été promise avant tout aux habitants de Jérusalem qui, par leurs mains cruelles et leurs criminelles sollicitations, avaient répandu le sang précieux du Rédempteur. En outre, dit saint Chrysostôme (Hom. 70 in Matth.), de peur que plusieurs ne refusassent de croire en Jésus-Christ, sous prétexte qu'il ne s'était point manifesté à des compatriotes mais à des étrangers, les Apôtres commencèrent à produire les preuves de sa Résurrection devant les auteurs de sa mort, dans cette capitale où avait été consommé le sacrilége attentat ; aussi la foi de ces meurtriers convertis rendit le plus éclatant hommage à la divinité du Sauveur ressuscité.

Avant sa Passion, Jésus avait dit à ses disciples : *Je vous verrai de nouveau, et votre cœur se réjouira* (Joan. XVI, 22). Il accomplit maintenant sa promesse ; *car à la vue du Seigneur, les disciples furent ravis d'allégresse* (Joan. XX, 20). Ils étaient naguère tristes et consternés, ils sont alors consolés et contents. Qui pourrait n'être pas rempli d'admiration et de joie en voyant Celui qui est la source de toute miséricorde et félicité ? Il leur montre ses mains qui sur la croix avaient été percées de clous pour le salut du monde, ses pieds qui s'étaient souvent fatigués à courir après les brebis égarées d'Israël, son côté sacré d'où avaient jailli les sacrements de notre rédemption ; dans toutes ces parties de son corps il conservait les marques brillantes de ses plaies, afin de guérir les cœurs déchirés par les incertitudes. A ce merveilleux spectacle, les Apôtres ravis se sentirent délivrés des poignantes inquiétudes que leur avaient causées

la mort douloureuse de Jésus et la persécution imminente des Juifs. Désormais qu'avaient-ils à regretter ou à redouter? N'avaient-ils pas retrouvé Celui qu'ils avaient perdu? Et puisqu'il avait pu se ressusciter lui-même, ne pouvait-il pas les protéger eux-mêmes? — *Il leur dit donc de nouveau : La paix soit avec vous* (Ibid. 21). Par cette même salutation deux fois répétée, il recommande les deux préceptes de la charité, soit envers Dieu, soit envers le prochain ; car quiconque veut jouir d'une double paix doit posséder en son cœur un double amour. Il enseigne aussi de cette manière qu'il a rétabli la paix dans le ciel et sur la terre ; car en mourant sur la croix, il a réconcilié les hommes non-seulement avec leurs semblables, mais surtout avec leur Créateur et avec ses Anges. Selon saint Chrysostôme (Hom. 85 in Joan.), par cette déclaration réitérée de la paix le Sauveur montre la merveilleuse efficacité de sa Passion, qui nous a affranchis des maux éternels et comblés de biens spirituels.

Jésus ajouta : *De même que mon Père m'a envoyé* pour annoncer la véritable foi dans la Judée, *je vous envoie aussi* pour la répandre dans l'univers (Joan. xx, 21). En d'autres termes, je vous établis mes représentants, je vous transmets mes fonctions, je vous communique mes pouvoirs pour enseigner, prêcher, baptiser, procurer la gloire de mon nom et celle de mon Père. En parlant ainsi, Jésus-Christ se déclare médiateur ; car si son Père l'envoya prendre notre nature, lui-même à son tour envoya les Apôtres publier son incarnation. Par ces paroles : *Je vous envoie comme mon Père m'a envoyé,* Jésus-Christ semble dire à ses Apôtres, d'après saint Grégoire (Hom. 28 in Evang.) : Mon Père qui m'aime parfaitement m'a envoyé souffrir et mourir pour le salut des hommes ; de même, quoique je vous aime spécialement, je

vous envoie subir toutes sortes d'humiliations et de persécutions pour l'honneur de mon Père. — Mais l'homme ne saurait remplir une pareille mission, s'il n'était aidé par la grâce puissante de l'Esprit-Saint. Voilà pourquoi, aussitôt après les derniers mots adressés à ses disciples, *Jésus souffla sur eux, en disant : Recevez le Saint-Esprit* (Joan. xx, 22). Il leur conféra l'Esprit-Saint en soufflant sur eux, pour montrer que c'était lui-même qui avait répandu un souffle de vie sur le visage du premier homme (Gen. II, 7). Selon saint Augustin (de Trinit. l. III, c. 20), le souffle du Sauveur sur les Apôtres n'était pas le Saint-Esprit, mais il en était un symbole convenable; car il signifiait que ce divin Esprit ne procède pas seulement du Père, mais aussi du Fils, comme le souffle corporel qui sortait de sa poitrine sacrée. De là vient dans l'Église la coutume que le prêtre souffle sur le visage des catéchumènes avant de les baptiser, pour indiquer qu'ils vont être régénérés par la grâce vivifiante du Saint-Esprit.

Le fruit principal du Saint-Esprit, c'est la justification, qui lui est spécialement attribuée comme l'œuvre de sa bonté suprême. Aussi, après avoir donné le Saint-Esprit à ses Apôtres, Jésus-Christ leur dit : *Les péchés seront remis à ceux à qui vous les remettrez, et ils seront retenus à ceux à qui vous les retiendrez* (Joan. xx, 23). Par ces paroles, il conféra à ses Apôtres le pouvoir de lier et de délier ceux qu'ils jugeraient devoir absoudre ou ne pas absoudre, pourvu toutefois que leur jugement fût conforme à celui de Dieu. Il les établit ainsi non point précisément les auteurs mais les ministres du pardon ; car comme l'explique saint Augustin (Hom. 23 lib. 50 homil.), s'ils peuvent remettre ou retenir les péchés, ce n'est point par l'effet de leurs mérites personnels, mais par la vertu du Saint-Esprit

qui, étant Dieu même, réside en l'Église comme dans son peuple. Quoique Dieu seul principalement par sa propre autorité remette les péchés, les prêtres secondairement y coopèrent par leur ministère légitime dans l'Église, comme ayant reçu le pouvoir des clefs afin d'ouvrir ou de fermer le royaume des cieux. Mais les péchés ne sont véritablement remis qu'à ceux qui sont membres de l'Église par l'unité de la foi. Déjà le pouvoir de consacrer le corps de Jésus-Christ avait été communiqué aux Apôtres la veille de la Passion, quand le Seigneur leur avait dit dans la dernière cène : *Faites ceci en mémoire de moi.* Mais le pouvoir des clefs qui avait été promis à saint Pierre, et en lui à ses collègues, ne leur fut concédé qu'au jour même de la Résurrection. C'est alors aussi qu'ils furent ordonnés évêques. Personne ne doute, dit saint Augustin (Tract. 121 in Joan.), que Jésus-Christ n'ait conféré la consécration épiscopale à ses Apôtres au moment où il souffla sur eux, en disant : *Recevez le Saint-Esprit ; les péchés seront remis à ceux à qui vous les remettrez.*

Dans cette soirée de la Résurrection qu'il faisait bon demeurer sur la montagne de Sion ! Par sa présence et par sa parole le Seigneur y remplit ses heureux disciples de lumières et de grâces inouïes jusqu'alors. Mais comme la nuit était avancée, il resta peu de temps en leur compagnie. Les instances qu'ils firent pour le retenir ne pouvaient assurément lui déplaire ; néanmoins il ne tarda point à se retirer après leur avoir donné sa bénédiction. Il avait disparu, lorsque Thomas rentra dans cette même maison. *Les autres disciples,* ravis de lui apprendre la bonne nouvelle, *lui dirent : Nous avons vu le Seigneur ;* c'est ainsi qu'ils appelaient leur Maître avant la Passion (Joan. xx, 25). Thomas leur répondit qu'il ne croirait point

avant d'avoir vu et même touché les cicatrices des plaies, afin que, s'il était trompé par ses yeux, il fût détrompé par ses mains. Il voulait constater la vérité de la Résurrection par la vue et par le toucher ; car ces deux sens sont moins sujets à l'erreur, lorsque leurs témoignages sont réunis. Cependant, après que le Sauveur les eut quittés, les autres disciples restèrent affamés et altérés de sa divine présence; car accoutumés qu'il étaient à vivre familièrement avec lui, ils soupiraient sans cesse après le bonheur de le contempler de nouveau.

Les nombreuses apparitions que nous avons signalées jusqu'à présent ont toutes eu lieu le jour même de la Résurrection ; mais l'Évangile signale seulement les cinq qui eurent successivement pour témoins, d'abord Marie-Madeleine, puis les saintes femmes, ensuite saint Pierre, plus tard les deux disciples d'Emmaüs, et enfin dix Apôtres assemblés. En mémoire de ces cinq apparitions du Seigneur ressuscité, le prêtre, qui le représente dans la célébration de la messe, se tourne cinq fois vers les fidèles assistants. La troisième fois seulement il se tourne en silence pour signifier l'apparition faite à saint Pierre d'une façon plus mystérieuse, sans qu'on en connaisse aucune circonstance; les autres fois il se tourne en disant à haute voix: *Dominus vobiscum*. Vous avez entendu cette parole, mais vous n'en avez peut-être pas senti la réalité, parce que vous n'avez point compati aux souffrances du Sauveur. Si vous désirez jouir de sa divine présence, vous devez vous y disposer par le recueillement habituel. Chaque dimanche surtout vous éprouveriez les heureux effets de sa Résurrection, si le vendredi et le samedi vous méditiez les douleurs salutaires de sa Passion; car comme l'assure saint Paul (II Cor. I, 7), nous n'aurons part aux consolations de Jésus-

Christ qu'autant que nous aurons participé à ses peines.

Après avoir pris congé de ses disciples bien-aimés, le Seigneur retourna vers les saints Pères qu'il avait laissés, comme nous l'avons dit, dans le paradis terrestre. De concert avec les esprits célestes, ils s'empressèrent de lui témoigner leur respect et leur amour en exaltant ses perfections et célébrant ses triomphes. Oh ! comme ils faisaient éclater leur reconnaissance et leur joie par des hymnes et des cantiques harmonieux ! Chrétiens fervents, associez-vous à ces bienheureux personnages en les félicitant de leur bonheur; apprenez par leur exemple à louer le Seigneur ressuscité ; comme eux, rendez-lui grâce pour les bienfaits dont il vous a comblés ; ne vous lassez point de tendre de toutes vos forces vers ce séjour de délices, où, en la noble compagnie des élus, vous contemplerez et chanterez éternellement la gloire de l'Homme-Dieu.

Prière.

Illustre Fils de Dieu le Père, qui avez apparu à vos chers disciples sans ouvrir les portes de la maison où ils étaient réunis, je vous prie de tenir mes sens intérieurs et extérieurs fermés à tous les périls des tentations par la sainte crainte de votre suprême majesté; captivez-les par les liens de votre douce charité, éclairez-les par les lumières de la foi divine, pour que je mérite d'être consolé par la vue de votre beauté ravissante. Sauveur miséricordieux, faites que je goûte ici-bas la paix du cœur et que je possède au ciel la paix de l'éternité, afin de vous bénir sans cesse d'accord avec tous les Anges et les Saints dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

CHAPITRE LXXVIII.

JÉSUS APPARAIT EN PRÉSENCE DE THOMAS AUX DISCIPLES ASSEMBLÉS

Joan. xx, 26-30.

Malgré le témoignage de ses collègues, Thomas continuait à ne point croire que le Seigneur fût vraiment ressuscité. Comme ce doute obstiné venait de l'ignorance plutôt que de la malice, le tendre Maître ne voulut point le laisser dans cette incrédulité funeste. *Huit jours donc après sa Résurrection, tandis que les disciples étaient encore dans la même maison où se trouvait alors Thomas*, ce bon Pasteur, plein de sollicitude pour son petit troupeau, *vint les portes étant fermées ; et debout au milieu des siens* pour être mieux remarqué de tous, *il leur dit : La paix soit avec vous* (Joan. xx, 26). Il nous apprend de la sorte qu'il n'y a point de véritable paix dans une société quelconque, si le supérieur n'est au milieu de ses sujets d'une manière égale et impartiale, sans incliner plus vers l'un que vers l'autre et sans les traiter tous avec la même affection. De même, une colonne ne soutient jamais mieux un édifice que quand elle est placée au centre. Si dans l'Évangile nous voyons souvent le Sauveur promettre ou annoncer, souhaiter et recommander la paix à ses disciples, c'est que sans elle il est impossible de plaire à Dieu ; car il n'établit sa demeure que dans ceux qui aiment la concorde et la tranquillité, *factus est in pace locus ejus* (Ps. LXXV, 3). Aussi Jésus-Christ venant sur la terre y apporta la paix qu'il y laissa en remontant au ciel ; c'est pourquoi toute la perfection chrétienne et religieuse con-

siste à vivre constamment dans cette paix que produit l'amour envers Dieu et envers le prochain. Nous devons donc la rechercher avec empressement et la conserver avec soin. Prenons garde, dit saint Grégoire de Nazianze (Orat. de Pace), de négliger ou de perdre la grâce que le Sauveur a daigné nous accorder avant de nous quitter. La paix ! Oh ! que son nom est doux, et que ses fruits sont délicieux ! Elle est un don de Dieu, et Dieu en est l'auteur, puisque l'Écriture dit tantôt *pax Dei* (Philip. IV, 7) et tantôt *Deus pacis* (II Cor. XIII, 11) ; bien plus, la paix c'est Dieu même, selon cette parole : *Ipse est pax nostra* (Ephes. II, 14). La paix est un bien précieux que tous réclament, mais, hélas ! que peu possèdent. Quelle en est donc la cause ? C'est que la plupart des hommes, tourmentés par l'ambition ou la cupidité, courent éperdument après les richesses et les honneurs de ce monde ; c'est que beaucoup se laissent entraîner à la jalousie, à la haine, au mépris du prochain et à l'oubli du Créateur.

Jésus, s'adressant à Thomas, comme pour satisfaire à sa demande, lui dit (Joan. XX, 27) : *Mets là ton doigt et vois mes mains*, ou en d'autres termes : Touche et vérifie toi-même. Ici le mot *voir* signifie *sentir*, *comprendre* ; car la vue est souvent prise pour les autres sens. C'est ainsi que nous disons fréquemment : Entendez et voyez comme ces chants sont harmonieux ; sentez et voyez combien cette fleur est odorante ; touchez et voyez comme cette étoffe est moelleuse ; goûtez et voyez combien cette liqueur est agréable. Selon saint Augustin (Tract. 121 in Joan.), la vue est prise non-seulement pour les quatre autres sens, mais parfois même pour l'intelligence ; ainsi on dit : Ne voyez-vous pas, au lieu de dire : Ne comprenez-vous pas telle chose. — Suivant une autre explication, le Seigneur répond simplement à la

protestation de Thomas qui voulait s'assurer de la Résurrection par la vue et par le toucher tout à la fois. Cet Apôtre avait dit : *Si je ne vois dans ses mains la marque de ses clous, et si je ne mets mon doigt à l'endroit des clous et ma main dans son côté, je ne croirai point* (Joan. xx, 25). — Montrant sa science divine, Jésus prouva qu'il connaissait ces paroles prononcées en son absence corporelle ; car comme pour y répondre, il dit à l'incrédule (Ibid. 27) : *Mets ton doigt ici* à l'endroit des clous, *et vois mes mains* avec la marque des clous ; *approche aussi ta main, et pose-la dans mon côté* percé par la lance. Reconnais donc enfin que je suis bien ce même homme naguère suspendu à la croix. Oh ! combien large et profonde devait être cette plaie pratiquée dans le flanc sacré du Sauveur, puisqu'on pouvait y mettre non-seulement le doigt, mais encore la main tout entière ! — Le Seigneur ajouta : *Ne sois plus incrédule, mais fidèle.* En d'autres termes : Ne sois plus lent à croire, mais inébranlable dans la foi ; car par ton infidélité coupable tu me crucifies de nouveau, en renouvelant la cause de ma Passion. En effet, tant que Thomas refusait d'admettre la vérité de la Résurrection, il ne pouvait profiter des souffrances endurées par le Sauveur. Lorsque nous considérons l'incrédulité de ce disciple obstiné, dit saint Chrysostôme (Hom. 86 in Joan.), admirons aussi la clémence de son divin Maître qui, pour sauver cette âme seule, daigne lui montrer ses plaies cicatrisées. Cet Apôtre n'a le bonheur de contempler Jésus ressuscité que huit jours après les autres, afin que leur commun témoignage lui fasse désirer davantage cette grande faveur et qu'après l'avoir obtenue, sa foi devienne plus ferme.

Thomas, touchant alors les cicatrices du Sauveur, non-seulement crut de cœur, mais encore confessa de bouche,

comme il est nécessaire pour le salut ; car il répondit par ce cri sublime : *Mon Seigneur et mon Dieu !* (Joan. xx, 28). Comme s'il disait : Oui, désormais je reconnais sans hésitation votre Résurrection et je proclame avec certitude votre immortalité ; vous êtes vraiment *mon Seigneur*, celui qui m'a conquis et racheté de l'enfer par son sang très-précieux ; vous êtes aussi *mon Dieu*, celui qui m'a créé et tiré du néant par sa bonté toute-puissante. Telle est ma croyance sincère, et j'en fais en ce moment à vos pieds une profession irrévocable. O bienheureux Apôtre ! quelle insigne faveur vous avez reçue de votre divin Maître ! Jusqu'à quelle intime familiarité il daigna descendre en vous permettant de sonder de votre propre doigt ses blessures adorables ! Quel honneur privilégié il vous octroya en vous faisant mettre la main dans ce côté sacré, d'où sont sortis le sang et l'eau qui nous ont délivrés de terribles châtiments, purifiés de nombreuses souillures, mérité la grâce de la régénération spirituelle et la gloire de la vie éternelle ! — Les deux états différents où se trouva Thomas avant et après cette apparition du Sauveur sont indiqués par les deux significations de son nom qui veut dire *Didyme* et *abîme*. En effet, il est justement appelé *Didyme*, c'est-à-dire *jumeau* ou *double*, à cause du doute qui partagea son cœur en deux sentiments, et *abîme*, à cause de la foi par laquelle il découvrit la divinité sous les voiles de l'humanité.

Le Sauveur lui-même loua la foi véritable de l'Apôtre converti, en disant : *Parce que tu as vu, Thomas, tu as cru* (Joan. xx, 29). Les choses qu'on voit ne sont pas proprement l'objet de la foi ; car, selon saint Paul (Heb. xi, 1), *la foi est la conviction des choses qu'on ne voit point.* Saint Thomas cependant produisit un acte de foi excellent ; car lorsqu'il vit en Jésus-Christ l'humanité ressuscitée, il crut en lui la

divinité cachée qu'il ne voyait pas. Quand il s'écria : *Dominus meus*, il confessa que cette humanité était maîtresse souveraine de toute créature ; et quand il ajouta : *Deus meus*, il proclama que cette divinité était la cause première de toute existence ; il déclara de la sorte que le même Jésus-Christ était en même temps vrai Dieu et vrai homme. Après avoir touché les plaies sacrées du Sauveur, dit saint Théophile (in Joan.), d'infidèle qu'il était, Thomas devint un parfait théologien ; car il reconnut l'union hypostalique des deux natures dans la seule personne de Jésus-Christ.

Pour nous consoler de n'avoir pas été témoins de ses apparitions, le Sauveur ajouta (Joan. xx, 29) : *Heureux ceux qui ont cru sans avoir vu !* Par ces paroles il prédit le salut des Chrétiens à venir ; car c'est comme s'il disait : Vous êtes heureux d'avoir cru, Thomas, mais heureux aussi et plus heureux encore ceux qui, sans me voir corporellement, croiront spirituellement. En effet, selon saint Augustin (Tract. 121 in Joan.), Notre-Seigneur emploie ici la forme du prétérit, pour marquer la certitude avec laquelle il parle ; car aux yeux de Dieu, les choses futures sont aussi claires et aussi manifestes que si elles étaient déjà passées. Aujourd'hui peut-être, dit saint Chrysostôme (Hom. 26 in Joan.), plusieurs Chrétiens envient le sort des Apôtres, en disant : Plût au ciel que j'eusse vécu de leur temps pour être spectateurs des miracles opérés par le Sauveur ; mais qu'ils se rappellent cette parole prononcée par sa bouche divine : *Heureux ceux qui ont cru sans avoir vu !* Selon saint Grégoire (Hom. 26 in Evang.), cette parole doit bien nous réjouir ; car elle s'applique spécialement à nous qui croyons de cœur en lui-même, quoique nous ne l'ayons point vu dans la chair. Mais pour que nous soyons

vraiment heureux, il faut que nous croyions sincèrement en conformant notre conduite à notre foi ; car suivant saint Jacques (II, 26), *la foi sans les œuvres est morte.* Malheureusement, il en est beaucoup qui, comme l'atteste saint Paul (Tit. I, 16), reconnaissent Dieu dans leurs discours et le renoncent par leurs œuvres.

Il peut se faire qu'après avoir entendu l'éclatante confession de Thomas, Notre-Seigneur lui ait donné le Saint-Esprit avec le pouvoir de remettre les péchés, comme il l'avait fait huit jours auparavant pour les autres Apôtres. Il est vrai que l'Écriture n'en fait pas mention ; mais, selon saint Jean lui-même (XX, 30), *Jésus a fait en présence de ses disciples beaucoup de choses qui ne sont point rapportées* dans l'Évangile. Cependant, comme la puissance du Sauveur ne dépend point des Sacrements, il a bien pu n'employer aucun signe sensible pour conférer à saint Thomas le caractère épiscopal. Quoi qu'il en soit du mode, il est certain que cet Apôtre a été ordonné évêque aussi bien que ses collègues.

Dans les circonstances de cette apparition, saint Grégoire nous fait admirer les dispositions de la Providence, quand il dit (Hom. 26 in Evang.) : « Ce n'est point par hasard qu'un membre choisi du collége apostolique s'est trouvé absent à une première manifestation du Seigneur ressuscité ; que ses frères assemblés lui en ont communiqué la joyeuse nouvelle ; que l'ayant apprise, il ait douté ; qu'en ayant douté, il ait touché ; et qu'après avoir touché, il ait cru. Non certes, toutes ces circonstances ne se sont point rencontrées fortuitement, mais par une permission spéciale de la bonté divine. Elle l'a voulu de la sorte, afin qu'en maniant les plaies corporelles de son Maître le disciple incertain guérît les blessures spirituelles de notre cœur. Et, en effet,

l'incrédulité de Thomas a plus contribué à nous donner la certitude que la conviction des autres disciples ; car lorsque nous voyons cet Apôtre forcé de reconnaître la vérité de la Résurrection par le témoignage réuni de ses yeux et de ses mains, nous sommes plus fortement portés à bannir toute hésitation pour embrasser cette même vérité. » La double épreuve que fit ce disciple obstiné est non-seulement une solide garantie pour les Chrétiens orthodoxes, mais encore la meilleure réfutation des sectaires qui ne veulent pas admettre en Jésus-Christ une chair réelle. Pour convaincre Thomas, dit saint Léon (Serm. de Ascensione), il lui suffit de remarquer ce qu'il apercevait, mais afin de mieux nous convaincre, il lui fallut en outre toucher ce qu'il voyait. Saint Grégoire ajoute (Hom. 29 in Evang.) : « La peine que les disciples ont témoignée à croire la Résurrection du Sauveur n'a pas tant fait ressortir leur faiblesse qu'elle n'a servi à confirmer notre foi ; car leur doute a contraint le Seigneur de prouver ce fait important par de nombreux témoignages, et la connaissance que l'Évangile nous en donne affermit notre créance par leur incrédulité. Ainsi, Madeleine qui crut plus facilement y a moins contribué que Thomas qui douta plus longtemps ; car en palpant les cicatrices de notre Sauveur, il fit disparaître les blessures de notre infidélité. »

Jésus-Christ voulut conserver, après sa Résurrection, sur son corps devenu glorieux et incorruptible, les marques des plaies qu'il avait reçues durant sa Passion. Sans doute, ce ne fut point par impuissance de les guérir; puisqu'il venait de renverser l'empire de la mort, ne pouvait-il pas effacer les traces qu'elle avait laissées sur sa propre chair ? Il ne le voulut pas cependant pour plusieurs raisons dignes de sa souveraine sagesse. 1° C'était pour affermir la foi

chancelante de ses disciples, en prouvant d'une manière évidente la réalité incontestable de sa Résurrection ; car les cicatrices qu'il présentait à leurs yeux démontraient clairement qu'il était sorti du tombeau avec le même corps qui avait été cloué sur la croix ; voilà pourquoi il leur disait : *Voyez mes pieds et mes mains, c'est moi-même* (Luc. xxiv, 39). 2° C'était afin que les signes manifestes de sa mort passée fussent les preuves constantes de l'affection qu'il nous porte et les motifs continuels de l'affection que nous lui devons ; car, comment n'aimerions-nous pas de tout notre cœur Celui qui nous a lavés dans son sang répandu par toutes ses blessures ? 3° C'était pour nous rappeler la grâce de la rédemption qu'il nous a méritée par ses plaies ; car, comme le Prophète l'avait prédit (Is. LIII, 5), *il a été percé pour nos iniquités, il a été brisé pour nos crimes ;* ne cessons donc de célébrer les miséricordes infinies de Celui qui a bien voulu être notre libérateur, au prix de tant de souffrances. 4° C'était pour nous instruire d'une façon plus efficace ; car s'il a daigné garder en son corps glorieux les marques de ses blessures, nous devons aussi les imprimer dans notre cœur, en compatissant à ses douleurs et le remerciant de ses bienfaits, selon la recommandation de l'Apôtre (Philip. II, 5) : *Ressentez en vous-mêmes ce que Jésus-Christ a ressenti* pour vous. 5° C'était afin de montrer que nous sommes toujours présents à sa mémoire ; car pourrait-il nous perdre de vue un seul instant Celui qui a souffert si cruellement pour nous ? Lui-même nous le déclare par la bouche d'Isaïe (XLIX, 15, 16) : *Je ne saurais vous oublier, puisque votre souvenir est gravé dans mes mains.* 6° C'était afin de solliciter plus instamment de Dieu le Père le pardon du genre humain pour lequel Dieu le Fils a bien voulu mourir. Aussi, selon saint Jean (1 Ep. II, 1 et 2),

notre avocat auprès du Père est Jésus-Christ qui a satisfait pour nos péchés. Il intercède et supplie le Père en notre faveur, parce qu'il lui rappelle sans cesse ce qu'il a fait pour lui obéir et ce qu'il a enduré pour nous sauver. « O homme, s'écrie saint Bernard (Serm. de Adventu), approche avec confiance du trône de la Divinité; tu y trouveras le Fils en présence de son Père, et la Mère en présence de son Fils. Le Fils montre à son Père les blessures qu'il a subies, et la Mère présente à son Fils les mamelles qui l'ont allaité. En voyant ces marques d'amour, le Fils pourrait-il rejeter les prières de sa Mère, et le Père ne point exaucer les demandes de son Fils. » 7° Le Sauveur a conservé les cicatrices de ses plaies pour confondre les pécheurs, en montrant qu'ils sont condamnés avec justice comme les auteurs de sa mort. Au dernier jour, selon saint Augustin (de Symbolo l. II, c. 8), il convaincra les impies d'avoir causé sa Passion, quand il leur dira : Voici l'homme que vous avez crucifié ; considérez les blessures dont vous l'avez criblé ; reconnaissez ce côté que vous avez transpercé, ce cœur entr'ouvert par vous et pour vous, dans lequel vous avez refusé d'entrer. 8° Il a conservé les traces de ses plaies pour réjouir les élus. Quel bonheur, s'écrie le Vénérable Bède, quelle allégresse pour les Saints, quand ils verront étinceler sur le corps désormais impassible du Rédempteur, les cicatrices des blessures par lesquelles il a vaincu l'enfer et sauvé le monde! Ainsi, lorsque Jésus-Christ viendra pour juger tous les hommes, il se montrera sous cette même forme aux justes comme aux pécheurs ; aux justes, afin d'exciter davantage leur amour et leur reconnaissance ; aux pécheurs, afin d'accroître leur regret et leur châtiment par le souvenir de ses bienfaits et de ses souffrances.

9° Enfin, pour relever la pompe et perpétuer la mémoire

de son triomphe, le Seigneur veut manifester à tous les hommes au dernier jour et garder durant toute l'éternité les traces de ses blessures, comme les titres de sa gloire et comme les insignes de la victoire qu'il a remportée sur les démons dans les siècles des siècles. Supposez un courageux soldat qui, après avoir chassé l'ennemi et délivré la patrie par d'héroïques exploits, revient couvert de blessures; si un médecin lui disait : Voulez-vous que je vous guérisse en faisant disparaître les cicatrices de vos plaies, ou bien en les laissant subsister sans aucune difformité ? ce vaillant guerrier ne préférerait-il point conserver ses glorieuses cicatrices comme un témoignage de sa bravoure, et comme un stimulant d'honneur pour animer les autres au combat? C'est ce que notre divin Sauveur a fait lui-même. Ses cicatrices, loin de défigurer son corps, ne servent qu'à rehausser sa beauté ; car, selon saint Chrysostôme, elles resplendissent sur sa chair sacrée d'un plus vif éclat que les rayons mêmes du soleil. Dans le royaume céleste, dit saint Augustin (de Civit. Dei l. XXII, c. 20), les corps des Martyrs garderont éternellement les marques des supplices qu'ils ont supportés en ce monde pour le nom du Christ ; leurs cicatrices brilleront comme les étoiles au firmament, comme des pierres précieuses enchassées dans l'or pur, comme des fleurs sur leurs tiges, comme l'incarnat des roses. Au lieu d'être une difformité, elles deviendront un ornement dans les corps saints, de telle sorte qu'elles y feront reluire les vertus admirables des âmes bienheureuses. N'allons pas cependant nous imaginer qu'à la résurrection générale les Martyrs sortiront des tombeaux sans avoir recouvré leurs membres autrefois coupés et séparés ; non assurément, mais ces membres rétablis porteront les traces des coups qui les avaient frappés et tranchés.

Admirons ici la bonté condescendante du divin Sauveur, qui ne dédaigne point de se manifester à de faibles mortels. Considérons avec quelle douce familiarité il montre ses nobles cicatrices à Thomas et aux autres disciples, afin de dissiper tous les doutes au sujet de sa Résurrection, et pour notre instruction comme pour la leur. Il demeure quelques instants au milieu d'eux, les rassurant et les entretenant du royaume de Dieu. Comme ils sont transportés d'allégresse! comme ils écoutent avec attention les suaves paroles du divin Maître! comme ils contemplent avec amour ce visage ravissant où brillent tout à la fois la grâce et la majesté! Accourons nous joindre à eux pour partager leur pieuse joie; ou plutôt tenons-nous dans un respectueux éloignement, attendant avec humilité que le miséricordieux Sauveur daigne nous appeler à lui, malgré notre indignité. Enfin Jésus leur recommande d'aller en Galilée où il doit leur apparaître, selon qu'il l'a promis; puis, après leur avoir donné sa bénédiction, il se retire. Les disciples consolés restent encore quelque temps ainsi réunis, et ils aspirent ardemment après le bonheur de le revoir de nouveau.

Prière.

Seigneur Jésus, qui avez retiré du doute et de l'erreur Thomas incrédule, en lui faisant voir les traces des clous et de la lance, et en lui faisant mettre le doigt et la main sur les cicatrices de vos plaies, faites aussi que, conservant toujours le souvenir de vos blessures et de votre Passion, j'applique et je consacre à votre service mes doigts et mes mains, c'est-à-dire tout le discernement et toute l'activité dont je suis capable. Donnez-moi de confesser, comme cet Apôtre converti, que *vous êtes mon Seigneur*, parce que vous

m'avez racheté, et que *vous êtes mon Dieu,* parce que vous m'avez créé. Accordez-moi d'expérimenter en ma propre personne ce que vous avez prédit du salut futur des vrais croyants, afin que, par le secours de votre grâce, je sois trouvé heureux devant vous. Ainsi soit-il.

CHAPITRE LXXIX

JÉSUS APPARAIT PRÈS DE LA MER DE TIBÉRIADE A SEPT DISCIPLES.

Joan. XXI.

Quelque temps après, Jésus apparut une autre fois à ses disciples; et ce fut sur le rivage de la mer de Tibériade. Alors se trouvaient réunis Simon Pierre, Thomas appelé Didyme, Nathanaël de Cana en Galilée, les deux fils de Zébédée, Jean et Jacques, *et deux autres disciples* que l'Évangile ne nomme point, soit qu'ils fussent inférieurs aux précédents, soit que ce fussent André et Philippe (Joan. XXI, 1 et 2). Pour se procurer la nourriture, ils pêchaient ensemble avec une barque qui ne leur appartenait point en propre ; car au moment de leur vocation, ils avaient abandonné les navires et les filets qu'ils possédaient auparavant. Selon saint Augustin (Tract. 2? in Joan.), afin de gagner leur vie, ils pouvaient licitement reprendre leur ancienne profession sans blesser la dignité de leur apostolat, puisqu'ils n'avaient pas d'autres moyens de subsistance. Aussi saint Paul lui même, comme il le rapporte, apprit à fabriquer des tentes, afin que dans le besoin il pût vivre du

travail de ses mains sans être à charge aux fidèles. Après la conversion, dit saint Grégoire (Hom. 24 in Evang.), on peut exercer la même profession qu'auparavant, si elle est innocente et honnête ; mais on doit y renoncer absolument, si elle est mauvaise ou dangereuse par elle-même. Ainsi, quoiqu'il eût été appelé à la prédication évangélique, saint Pierre revint à la pêche, tandis que saint Matthieu ne retourna plus à son bureau comme publicain. Les sept disciples mentionnés travaillèrent toute la nuit sans prendre aucun poisson ; car ils manquaient du secours divin, sans lequel nous sommes plongés dans la plus profonde obscurité. Dieu le permit de la sorte, pour faire mieux ressortir le miracle suivant :

Lorsque vint le matin, symbole de la Résurrection glorieuse, *Jésus parut sur le rivage.* Il ne se montra point sur l'onde mobile, mais sur la terre ferme, pour signifier qu'il n'était plus exposé aux flots orageux de ce monde périssable, mais qu'il était parvenu désormais à l'état permanent de la vie éternelle. D'abord *les disciples ne le reconnurent point* (Joan. XXI, 4). Selon saint Chrysostome (Hom. 86 in Joan.), il ne se découvrit point aussitôt à eux, afin qu'ils le reconnussent ensuite au prodige qu'il allait opérer sous leurs yeux. Considérez ici de quelle façon il leur ménage une agréable surprise. Comme un homme ordinaire, il semble vouloir leur acheter des poissons pour préparer quelque mets. *Enfants, leur cria-t-il, n'avez-vous pas quelque aliment* à me donner? Dans un sens mystique, le Seigneur nous adresse une pareille demande : ce qu'il désire de nous, c'est l'obéissance fidèle aux commandements divins que tous doivent observer. Lui-même n'avait-il pas dit précédemment à ses disciples : *Ma nourriture consiste dans l'accomplissement de la volonté de Celui qui m'a envoyé*

(Joan. IV. 34)? Néanmoins, le prenant pour un marchand qui cherchait quelque provision, *ils lui répondirent: Non,* nous n'avons absolument rien (Ibid. XXI, 5). *Jetez le filet à droite de la barque, ajouta-t-il, et vous prendrez quelque chose. Ils le jetèrent donc ; et bientôt ils ne pouvaient plus le retirer, tant il était rempli de poissons* (Ibid. 6). Parce qu'ils avaient ponctuellement obéi, ils recueillaient aussitôt le fruit de leur docilité.

Les sept pêcheurs ici mentionnés représentent tous les prédicateurs évangéliques. Sans la vertu du Sauveur, ils n'obtiennent aucun succès et ne retirent aucun profit ; parce que si sa grâce ne parle au cœur, c'est en vain que leur voix retentit aux oreilles des auditeurs. Mais quand le matin arrive, c'est-à-dire, quand, par la puissance du Seigneur, apparaît la lumière céleste, la pêche est abondante. C'est ce qui arriva par la conversion du monde presque entier à la prédication des Apôtres et de leurs successeurs. La pêche dépend beaucoup des instruments ou moyens qu'on emploie ; ainsi, dit-on, les poissons s'éloignent des filets sales et fétides où ils ne se laissent prendre que difficilement ; ils se laissent prendre au contraire plus facilement dans les filets bien nettoyés et de bonne odeur qui les attirent. Or, la parole de Dieu est le filet de Jésus-Christ ; les poissons, ce sont tous les pécheurs ; la barque, c'est l'Église à la droite de laquelle sont les biens spirituels et à la gauche les biens temporels. Celui donc qui prêche pour acquérir la gloire mondaine, ou quelque avantage matériel, pêche à gauche avec des filets infects ; aussi réussit-il peu ou point du tout. Celui au contraire qui prêche pour procurer la gloire de Dieu et le salut du prochain, pêche à droite avec des filets bien conditionnés, et ses efforts sont récompensés. N'en soyons pas surpris ; le

Sage n'a-t-il pas dit dans le livre des Proverbes (IV, 27) : *Le Seigneur recherche les voies qui sont à droite, mais il réprouve celles qui sont à gauche.*

Jean reconnut son bon Maître dans la réalisation merveilleuse de ce que Celui-ci avait annoncé ; et s'adressant à Pierre qu'il aimait et qu'il respectait surtout comme son chef, il lui dit : *C'est le Seigneur*, Celui auquel obéissent les poissons de même que toutes les créatures (Joan. XXI, 7). Le titre de Seigneur marque justement ici la souveraine puissance par laquelle Dieu se manifestait lui-même en ce prodigieux événement. Ainsi, avant tous ses collègues, le disciple bien-aimé discerna le Sauveur, parce qu'étant vierge il était plus pur et plus clairvoyant que les autres ; car c'est principalement la pureté de cœur et de corps qui dispose l'homme à percevoir les choses divines et spirituelles. Selon le Vénérable Bède, saint Jean fut le premier qui distingua le Seigneur, soit par le son de la voix qui lui était familière, soit par la vue du miracle présent, soit par le souvenir de l'ancienne pêche dont il avait été témoin. Suivant Pierre le Chantre, l'apôtre saint Pierre représente ici encore la vie active et laborieuse, tandis que l'évangéliste saint Jean figure la vie contemplative et paisible : celle-ci considère d'abord Dieu qu'elle découvre ensuite à celle-là. Ne nous laissons donc point tellement distraire par les œuvres extérieures que nous le perdions complètement de vue à l'intérieur ; si l'action nous occupe durant le jour, que la nuit du moins la contemplation nous le montre en disant : « Voici le Seigneur, *Dominus est !* »

Ayant appris que le Seigneur était là, Pierre se couvrit de sa tunique, pour se présenter à lui avec plus de respect ; *car il était nu*, ou en d'autres termes, selon le Vénérable Bède, il était peu vêtu, parce qu'il avait quitté ses habits

ordinaires de dessus, afin d'être plus agile pour la pèche. Entraîné par l'amour qu'il portait à son Maître, Pierre aussitôt *se jeta dans la mer,* afin d'arriver plus promptement jusqu'à lui (Joan. xxi, 7). Selon le Vénérable Bède, avec la même ardeur qu'il avait souvent montrée, il vint non pas toutefois sur les eaux, mais à la nage ou à pied. Moins empressés que leur chef, *les autres disciples vinrent dans la barque, ramenant le filet rempli de poissons ; car ils n'étaient éloignés de la terre que de deux cents coudées environ* (Ibid. 8). En cette occasion, dit saint Chrysostôme (Hom. 86 in Joan.), parurent admirablement les qualités distinctives de saint Pierre et de saint Jean ; celui-ci l'emporta par la perspicacité de l'intelligence, et celui-là par la ferveur de l'affection ; si avant tous les autres Jean reconnut le Seigneur, saint Pierre courut à lui avant eux. Ceux qui veulent pareillement aller à Jésus doivent braver les flots de la mer, c'est-à-dire affronter les peines de ce monde ; *car nous ne pouvons entrer dans le royaume de Dieu sans passer par de nombreuses tribulations* (Act. xiv, 21). Néanmoins le serviteur de Jésus-Christ qui, comme le prince des Apôtres, marche courageusement parmi les vagues des afflictions, arrivera sûrement au rivage de l'éternité. La barque où étaient montés les autres disciples est la figure de l'Église, dans laquelle tous les Chrétiens sont réunis à l'abri du danger ; et c'est d'eux que le Psalmiste disait au Seigneur : *Vous les protégerez dans votre tabernacle* (Ps. xxx, 21).

Quand ils furent descendus à terre, ils y trouvèrent des charbons allumés, un poisson dessus et du pain à côté (Joan. xxi, 9). Le Seigneur avait voulu opérer ce nouveau miracle pour confirmer de plus en plus la réalité de sa Résurrection. Alors il leur commanda d'apporter quelques-

uns des poissons qu'ils venaient de prendre. Toujours disposé à exécuter les ordres de son Maître, *Pierre courut à la barque et tira sur le rivage le filet rempli de cent cinquante-trois gros poissons; et malgré leur multitude, le filet ne se rompit point* (Ibid. 11). Quand il fut de retour, Jésus les invita à manger et daigna manger lui-même avec eux, afin de leur prouver qu'il n'était pas un fantôme, comme quelques-uns auraient pu se l'imaginer encore. *Nul d'entre eux n'osa lui demander : Qui êtes-vous? car ils savaient bien que c'était le Seigneur* (Ibid. 12). Il était inutile de l'interroger à ce sujet, dit saint Augustin (Tract. 123 in Joan.) ; car tous étaient tellement convaincus de sa présence, qu'aucun n'aurait pu la nier ni même en douter ; et quand une vérité est ainsi évidente, toute question devient superflue. C'est pourquoi, ajoute saint Chrysostôme (Hom. 86 in Joan.), ils se tenaient assis dans un religieux silence ; et saisis d'une crainte révérencielle, ils considéraient avec un profond étonnement ce visage transformé d'une manière admirable.

Jésus, qui avait l'humble habitude de servir lui-même ses disciples, voulut agir après sa Résurrection comme avant sa Passion, pour montrer qu'il était bien le même personnage. *S'approchant donc, il prit du pain et du poisson* qu'il bénit et rompit, *puis les distribua* (Joan. XXI, 13). Voyez ces sept disciples, pénétrés d'une joie respectueuse, entourer le divin Maître avec lequel ils prennent leur réfection. Ils reçoivent chacun leur portion de ses mains sacrées; et pendant que leurs yeux sont ravis de contempler son aimable figure, leurs âmes sont restaurées non moins agréablement que leurs corps. O l'excellent, le délicieux festin ! Tâchez d'y assister et d'y participer spirituellement; car c'est un grand bonheur que vous pouvez et devez ardem-

ment souhaiter. Jésus-Christ en effet a préparé un semblable festin pour tous les fidèles qui composent son Église. N'a-t-il pas apporté sur la terre le feu de la charité qu'il désire allumer dans tous les cœurs ? Le poisson rôti sur les charbons brûlants, n'est-ce pas le Sauveur lui-même dévoré par les flammes de son amour, lorsqu'il fut étendu sur le bois de la croix ? Le pain mystérieusement placé sur le rivage, n'est-ce pas encore le Seigneur lui-même qui devient notre nourriture spirituelle par sa doctrine salutaire et surtout par le sacrement adorable de son corps et de son sang précieux ? Jésus-Christ distribue à ses disciples le poisson et le pain, afin de leur montrer qu'ils doivent partager ses souffrances et ses récompenses. — Pourquoi dans ce repas qu'il fit avec les sept disciples, le Seigneur réunit il le pain et le poisson qu'il avait préparés avec les poissons qu'ils avaient pris? Selon saint Augustin (Tract. 123 in Joan.), il voulait nous apprendre par là que, pour être admis à sa béatitude éternelle, nous devons être associés à sa douloureuse Passion ; car le poisson rôti est l'emblème du Christ souffrant, qui est aussi le pain vivant descendu du ciel ; et les autres poissons joints au premier sont le symbole des sept disciples, qui représentent tous les Chrétiens fervents. Pourquoi, ajoute saint Grégoire (Hom. 24 in Evang.), Jésus-Christ voulut-il célébrer ce dernier festin avec sept de ses disciples, si ce n'est pour nous enseigner qu'il ne doit introduire à son banquet céleste que les fidèles remplis des sept dons du Saint-Esprit ? Et comme ces sept heureux convives pêchaient auparavant sur la mer, ils figurent spécialement les élus qui auront surmonté les flots de ce monde, en travaillant à gagner les âmes.

Nous lisons dans l'Évangile qu'il y eut deux pêches miraculeuses, l'une avant la mort du Sauveur et l'autre après

sa Résurrection. La première figure l'Église telle qu'elle est aujourd'hui sur la terre, et la seconde représente l'Église telle qu'elle sera après le jugement général. La mer est l'image de la vie présente, et le rivage est l'emblème de la vie éternelle. A la première pêche, Jésus était monté dans la barque, parce qu'il était encore exposé, comme ses disciples, aux vicissitudes de ce monde ; à la seconde pêche au contraire, il se tient sur le rivage, parce qu'il est parvenu désormais à l'état d'immortalité. Autrefois, sans déterminer aucun endroit, ni à droite ni à gauche, il disait simplement à ses Apôtres : *Jetez vos filets ;* ici il dit expressément : *Jetez vos filets à la droite de la barque.* Par là, d'abord il signifiait que tous les hommes devaient être évangélisés, sans distinction de bons ou de mauvais ; mais ensuite, il signifie que les bons seuls doivent être sauvés. Dans la première pêche, le nombre des poissons n'est point indiqué, parce que la multitude des fidèles doit être continuellement augmentée jusqu'à la fin des siècles. Dans la seconde pêche, le nombre des poissons est exprimé par le chiffre cent cinquante-trois, dans lequel nous voyons reproduit trois fois le nombre cinquante, symbole du jubilé perpétuel ou repos éternel dont jouiront les Saints, et de plus le nombre trois, marquant l'ineffable Trinité dont la contemplation doit faire leur souverain bonheur. Dans le dernier filet, il n'y a que de gros poissons ; car dans le ciel, tous les élus seront grands, bien qu'ils soient élevés à différents degrés de gloire. Le premier s'était rompu pour montrer que l'Église militante devait être déchirée par des schismes ; mais le second ne se brise point, parce que dans l'Église triomphante tous les Saints seront parfaitement unis.

Le Seigneur vient d'accorder un bienfait commun aux sept disciples, en daignant manger avec eux, il va main-

tenant conférer à leur chef une faveur spéciale. *Lorsqu'ils eurent achevé leur repas, Jésus dit à Pierre : Simon, fils de Jean, m'aimes-tu plus que ceux-ci* (Joan. XXI, 15) ? Comme s'il lui disait : Quelle preuve me donneras-tu d'un dévouement plus grand que le leur ? Selon la remarque d'Alcuin, puisque le nom de Simon signifie *obéissant* et celui de Jean *grâce*, saint Pierre est ici justement appelé *Simon fils de Jean*, c'est-à-dire *fils obéissant de la grâce*, pour montrer par là que l'ardente affection dont il était animé lui venait d'une vertu surnaturelle. Le Seigneur n'avait-il pas vu cet Apôtre lui témoigner en de nombreuses occasions un plus vif attachement que tous ses collègues ? Pourquoi donc cependant lui demande-t-il solennellement en leur présence, s'il l'aime véritablement plus qu'eux ? Au moment de l'établir son vicaire, comme Chef suprême de l'Église universelle, il voulait montrer que le prélat doit surpasser les autres non-seulement en autorité, mais aussi en charité, en cet amour de Dieu *qui est le lien de la perfection*; que par conséquent il faut élire pour prélat celui qui, toutes choses égales d'ailleurs, est le plus excellent et le plus parfait. En effet, dans tout genre d'administration, celui qui préside et gouverne doit être supérieur en pouvoir et en mérite, parce qu'il a des obligations plus nombreuses, plus importantes et plus difficiles que tous ses subordonnés; car par rapport à eux il doit se conduire comme l'âme relativement au corps, comme la raison à l'égard des autres facultés, comme le pasteur envers le troupeau. Dans les élections ou promotions ecclésiastiques, il faut donc choisir de préférence le meilleur, non pas le plus lettré ou le plus habile, mais celui que, d'après toutes les conditions bien pesées, on estime être le plus apte à procurer la gloire de Dieu et l'utilité de l'Église ; quiconque agit autrement ne

sera point exempt de faute au jugement de Dieu. Néanmoins, suivant la règle du droit, quiconque se contente d'élire un homme bon et capable est exempt de punition au jugement des hommes. En effet, selon saint Augustin, pour éviter des désordres plus graves, les tribunaux humains tolèrent certaines actions incorrectes ou défectueuses qui doivent être corrigées ou réformées au tribunal divin ; car ce qui suffit aux yeux des mortels ne suffit pas toujours aux yeux du Seigneur. Ainsi, devant la loi, il suffit que l'élu soit capable et que son élection soit régulière ; car les élections deviendraient presque impossibles, si elles étaient annulées par le seul motif qu'on n'a pas élu le meilleur. Cependant, en conscience, on est obligé de choisir le meilleur, comme nous l'avons expliqué ; c'est pourquoi, si, poussé par quelque sentiment d'affection charnelle ou par quelque espoir d'avantage temporel, on préfère un sujet moins bon à un meilleur, on fait acception de personne et on commet une injustice, de sorte que l'élection est frauduleuse, quoique valide.

Pierre, qui ne pouvait lire dans le cœur des autres, ne pouvait par conséquent connaître à quel degré ils aimaient eux-mêmes le Seigneur ; n'osant donc pas répondre qu'il l'aimait plus qu'eux, il se contenta de dire simplement : *Oui, Seigneur, vous savez que je vous aime* (Joan. XXI, 15). Comme s'il disait : Vous qui seul pénétrez le fond des cœurs, soyez mon témoin et mon juge ; car vous seul pouvez savoir si je vous aime plus que les autres; quant à moi, je ne le sais pas ; mais ce que je sais, c'est que je vous aime de tout mon cœur. Ainsi, depuis qu'il avait renié son divin Maître, Pierre avait appris à ne pas compter sur ses propres forces. Se défiant de lui-même, il n'en appelle point à son propre témoignage qui l'avait trompé naguère, mais

à celui de Jésus-Christ qui pénètre les secrets des âmes. Il répond alors avec une prudente modestie : Mieux que moi, *Seigneur, vous savez que je vous aime* ; et par une respectueuse humilité vis-à-vis de ses collègues, il n'ajoute pas : Je vous aime plus que les autres, nous montrant ainsi que nous ne devons jamais nous préférer aux autres, mais au contraire préférer les autres à nous-mêmes. Par cette réponse très-réservée, il affirme uniquement ce qu'il sait, c'est-à-dire qu'il aime sincèrement son Maître et il taît ce qu'il ignore, à savoir s'il l'aime plus que les autres. Par cet exemple de sagesse, apprenons à ne point juger des choses cachées avec une téméraire précipitation, mais à suspendre notre opinion tant que le doute existe.

Voulant confier à saint Pierre la charge pastorale, *Jésus lui dit : Pais mes agneaux* (Joan. xxi, 15). Comme s'il lui disait : Tu me prouveras l'affection que tu as pour moi par le soin que tu prendras de mon troupeau ; car l'affection se prouve par les œuvres. Ainsi celui qui aime vraiment Dieu, aime aussi le prochain ; mais celui qui n'exerce point la charité à l'égard de ses frères montre qu'il n'en a point non plus à l'égard de leur Père céleste. Jésus-Christ, dit saint Augustin (Serm. 49 de tempore), recommande son troupeau à l'Apôtre qui lui protestait son amour, comme si saint Pierre ne pouvait mieux témoigner une parfaite dilection envers le divin Maître qu'en devenant un pasteur fidèle sous la conduite de ce Chef suprême. — Le Seigneur adressa cependant une seconde fois la même question à son fervent disciple, dont il reçut la même réponse ; aussi lui dit-il encore : *Pais mes agneaux* (Joan. xxi, 16). Mais comme Jésus lui demanda pour la troisième fois s'il l'aimait, *Pierre fut contristé* d'une pareille insistance de la part de Celui qui n'ignorait point la vérité avant même d'en

exiger la déclaration (Ibid. 17). Il en fut alarmé et tout troublé ; car sachant bien que son Maître connaissait l'avenir comme le présent, il craignit que, par cette interrogation réitérée, le Seigneur ne voulût lui prédire quelque chute nouvelle, comme au temps de sa Passion. Selon saint Chrysostôme (Hom. 87 in Joan.), le prince des Apôtres appréhendait alors que, s'il n'aimait point véritablement tandis qu'il le pensait, il en fût repris et puni, comme il l'avait été récemment à cause de sa présomption quand il s'était cru ferme et inébranlable. Dans sa juste appréhension, il s'en remit à Jésus-Christ, en poussant vers lui ce cri du cœur : *Seigneur, vous savez toutes choses,* soit actuelles soit futures ; par conséquent *vous savez que je vous aime* maintenant ; que m'arrivera-t-il ensuite ? vous le savez aussi, mais je ne le sais pas. Après avoir entendu cette dernière exclamation, le Seigneur ajouta : *Pais mes brebis* (Joan. xxxi, 17).

En demandant trois fois à saint Pierre s'il l'aimait, Jésus-Christ n'ignorait point sans doute combien il en était aimé ; mais, selon saint Augustin (Tract. 123 in Joan.), il voulait que le prince des Apôtres réparât la faute d'un triple reniement par le mérite d'une triple confession. Ne convenait-il pas que l'affection du disciple pénitent lui fît louer son divin Maître autant de fois que la crainte le lui avait fait renoncer ? De plus, suivant saint Ambroise (de Apologia David), le Seigneur interrogea saint Pierre non point pour s'instruire lui-même, mais pour instruire celui qu'il allait laisser comme son vicaire en ce monde, au moment de monter au ciel ; car, après avoir aimé son troupeau jusqu'à sacrifier sa vie pour lui, il ne veut le confier qu'au disciple dont il est spécialement aimé lui-même. C'est pourquoi avant d'établir saint Pierre chef de l'Église, il l'oblige à lui

faire une triple protestation de sincère attachement ; et il apprend ainsi à l'Apôtre converti qu'après avoir eu le malheur de montrer sa lâcheté en reniant le Pasteur, il doit désormais montrer son dévouement en paissant le troupeau. Selon saint Chrysostôme (Hom. 87 in Joan.), « Jésus-Christ semble dire à saint Pierre : Si tu m'aimes vraiment, dirige sagement tes frères ; tu prouveras de cette manière l'amour fervent que tu m'as témoigné en tout. Et puisque tu as promis de livrer ta vie pour moi, donne-la pour mes brebis ; c'est en leur rendant service que tu me causeras plus de plaisir. » Donc, conclut saint Grégoire (Epist. l. VI, 5), si le soin qu'on prend du troupeau est le signe de l'amour qu'on a pour le Maître, il s'ensuit que quiconque ne soigne pas le peuple dont il est chargé, n'aime pas Dieu qui en est le Pasteur suprême. « *M'aimes-tu?* dit le Sauveur. *Pais mes brebis;* par conséquent, comme l'explique saint Augustin (Tract. 124 in Joan.), ne désire point te repaître toi-même, mais mon troupeau ; nourris-le comme étant à moi et non point à toi ; cherche en lui ma gloire et non la tienne, mon avantage et non le tien. »

« Ce n'est point sans motif, dit saint Bernard (Serm. 76 in Cant.), qu'avant de recommander ses brebis à saint Pierre, le Seigneur lui a demandé plusieurs fois : *Simon, m'aimes-tu?* c'était dire en d'autres termes : Si tu ne m'aimes point parfaitement, plus que tes biens, plus que tes proches, plus que toi-même, tu ne peux convenablement gouverner mon troupeau, pour le salut duquel j'ai versé mon sang. Paroles terribles, qui devraient effrayer tous les maîtres égoïstes, durs envers leurs sujets comme des tyrans ! Vous donc qui exercez le ministère pastoral, veillez non-seulement sur vous-mêmes, mais encore sur le dépôt précieux qui vous a été confié. » Remarquons comment Jésus-

Christ, en conférant à saint Pierre la juridiction spirituelle, l'examine lui-même jusqu'à trois fois par rapport à la divine charité ; car les supérieurs ecclésiastiques doivent en être animés plus que les autres hommes. Par conséquent, on ne doit point élever à quelque dignité dans l'Église celui qui n'a donné aucune preuve d'affection sincère envers Dieu et le prochain. « N'est-ce pas à bon droit, ajoute saint Bernard (Serm. 23 in Cant.), que le Seigneur recherche s'il possède vraiment l'amour de l'Apôtre destiné à régir tout son troupeau ? Celui qui est chargé de conduire les âmes doit être tellement rempli de la charité qu'il en soit comme enivré et enflammé, au point de s'oublier lui-même pour songer aux seuls intérêts de Jésus-Christ. » Enfin, par l'exemple de Notre-Seigneur, apprenons avec quelle attention on doit examiner quelqu'un avant de le revêtir de l'autorité pastorale.

Pourquoi Jésus-Christ a-t-il dit à saint Pierre deux fois d'abord : *Pais mes agneaux*, et une fois ensuite : *Pais mes brebis?* C'est que, dans l'Église de Dieu, il y a trois classes de Chrétiens fidèles. Les parfaits sont figurés par les brebis auxquelles il faut une nourriture solide ; et les imparfaits de deux sortes qui débutent ou qui progressent dans la vie spirituelle sont représentés par les agneaux qui ont besoin de quelque lait Ceux-ci encore faibles et tendres dans la foi réclament la sollicitude et la vigilance du pasteur plus que les autres assez forts et assez grands pour se conduire facilement eux-mêmes. Néanmoins, les uns comme les autres ont été simultanément confiés à saint Pierre, puisqu'il a été chargé de paître en même temps les agneaux et les brebis, c'est-à-dire les enfants et les mères, les sujets et les prélats ; et comme dans l'Église il n'y a que des agneaux et des brebis, il s'ensuit qu'il est le pasteur com-

mun de tous ceux qui composent le troupeau de Jésus-Christ. — Mais pourquoi le Sauveur établit-il saint Pierre le chef suprême de l'Église entière préférablement à saint Jean qu'il chérissait d'une manière spéciale ? D'abord, c'est que saint Jean était encore très-jeune, tandis que saint Pierre était âgé déjà ; par conséquent le choix de celui-ci pouvait moins être un sujet de scandale pour les autres Apôtres. De plus, Notre-Seigneur voulait montrer par là que dans les promotions ou élections ecclésiastiques on ne doit pas tenir compte de l'amitié et de la parenté. Plût à Dieu que cet exemple eût été constamment imité ! — Admirons encore ici la bonté condescendante de Jésus-Christ envers nous. Avec quelle affectueuse précaution il recommande nos âmes à saint Pierre comme à son vicaire ! Il commence par exiger du prince des Apôtres une triple protestation d'amour comme garantie solennelle de dévouement ; puis il lui remet son propre troupeau, en disant non pas : Tonds, trais et tue ; mais en répétant trois fois : *Pasce*, c'est-à-dire : Nourris-le de trois façons, par de salutaires paroles, de vertueux exemples et des secours temporels, autant que possible. Mais, hélas ! combien de mauvais pasteurs négligent de remplir ces trois devoirs envers les sujets qui leur sont confiés ! au lieu de les instruire, de les édifier et de les assister, ils les oppriment par leurs exactions, les corrompent par leurs discours et les perdent par leurs scandales.

Saint Pierre venait de donner une triple assurance de son amour présent ; il ne tarda point à recevoir l'assurance prophétique de son amour constant jusqu'à la fin ; car le Seigneur lui prédit aussitôt comment il devait subir le martyre, parce que les pasteurs animés d'une généreuse charité doivent être prêts à souffrir la mort pour leur trou-

peau. Jésus-Christ ajouta donc dans un langage figuré (Joan. XXI, 18) : *En vérité, en vérité, je te le déclare : Quand tu étais plus jeune, tu te ceignais toi-même et tu marchais où il te plaisait ; mais lorsque tu seras devenu vieux, un autre te ceindra et te mènera où tu ne veux pas.* En effet, dans un âge très-avancé, saint Pierre étendit les mains sur la croix, où le bourreau le ceignit ; car au lieu de l'y fixer avec des clous, il l'y attacha avec des cordes, afin de prolonger le tourment avec la vie du patient. L'Apôtre fut alors traîné avec violence où naturellement il ne voulait point, à la mort cruelle que fuyait son appétit sensitif mais qu'accepta néanmoins son appétit intellectuel ou raisonnable ; car à la suite de son divin Maître qui disait au Père céleste : *Qu'il soit fait selon votre volonté et non point selon la mienne*, saint Pierre consentit par raison à être conduit au supplice pour y être réuni à Jésus-Christ dans la vie éternelle, quoiqu'il souhaitât par instinct d'y arriver sans passer par les angoisses du trépas.

A ce propos, remarquons qu'il y a dans l'homme deux appétits distincts ; l'un vient des sens et l'autre de l'intelligence. Le nom de volonté ne convient proprement qu'à l'appétit intellectuel ; néanmoins dans un sens large on l'applique également à l'appétit sensitif. Dans saint Pierre donc, quoique la volonté raisonnable ou supérieure fût disposée au martyre, la volonté sensible ou inférieure y était opposée, parce que la nature redoute la mort comme son mal suprême. Nous avons vu qu'il en avait été de même en Jésus-Christ, au moment de son agonie dans le Jardin des Olives. N'en soyons pas étonnés ; car entre le corps et l'âme il existe une sympathie tellement profonde qu'ils souhaiteraient n'être jamais séparés l'un de l'autre. Voilà pourquoi Notre-Seigneur dit à saint Pierre en lui parlant de

la mort : *Tu ne veux point y aller.* Cependant ce sentiment de la nature que la vieillesse ne put lui enlever, l'attrait de la grâce le lui fit surmonter, en sorte qu'il put dire comme saint Paul (Philip. I, 23) : *Je me trouve pressé de deux côtés; mais je désire, comme un plus grand avantage, être dégagé du corps pour être avec Jésus-Christ.* Cependant, selon saint Chrysostôme (Hom. 87 in Joan.), pour que les hommes ne fussent point portés à se causer une mort violente, Dieu a voulu sagement leur en inspirer une horreur naturelle. Mais, comme le remarque saint Augustin (Tract. 123 in Joan.), puisque Jésus-Christ a daigné mourir pour nous, l'amour que nous devons avoir pour lui doit être assez fort pour vaincre la répugnance que nous fait ressentir la chair à l'égard de la mort. « Si donc, ajoute saint Grégoire (Moral. lib. 31), si Pierre eût absolument refusé d'aller à la mort, il n'aurait pu souffrir pour Jésus-Christ ; mais par la vertu de l'esprit il embrassa courageusement le martyre qu'il repoussait par la faiblesse de la chair. Ainsi, tandis que la chair lui faisait appréhender la peine capitale, l'esprit lui faisait rechercher la gloire céleste, de sorte que le martyre fut à la fois l'objet de ses vœux et de ses craintes. De même, nous consentons à goûter l'amertume d'un remède pour recouvrer la joie de la santé ; car si la potion que nous devons prendre nous déplaît, la guérison que nous devons en retirer nous plaît. »

Comme récompense de l'affection que saint Pierre venait de lui témoigner, le Seigneur lui prédit donc la prérogative du martyre, au moyen duquel il devait paître les brebis et les agneaux, multiplier les enfants de l Église et suivre les traces de son Maître. Alors, selon la Glose, « Jésus-Christ annonça la passion glorieuse de celui dont il avait annoncé le honteux reniement ; car désormais l'Apôtre devenu plus

fort sera capable de souffrir pour son divin Maître, comme il l'avait promis trop tôt lorsqu'il était encore faible. Maintenant il ne craint plus la perte de cette vie fragile, depuis qu'il a vu dans la Résurrection du Sauveur l'exemple d'une autre vie meilleure. » « D'après cette prédiction, comme le remarque saint Chrysostôme (Hom. 87 in Joan.), saint Pierre fut certain d'obtenir ce qu'il avait voulu et demandé en disant au Seigneur : *Je donnerai ma vie pour vous* (Joan. XIV, 37). *Quand même il me faudrait endurer la mort avec vous, je ne vous renoncerai point* (Marc. XIII, 31). Comme donc ce généreux disciple souhaitait toujours davantage lui prouver son entier dévouement au milieu des plus grands périls, Jésus-Christ semble lui dire : Aie courage ; j'accomplirai enfin ton ardent désir, de telle sorte que tu souffriras dans ta vieillesse ce que tu n'as pas souffert dans ta jeunesse. » « Ainsi, comme l'explique saint Augustin (Tract. 123 in Joan.), *tu étendras tes mains,* c'est-à-dire tu seras crucifié ; mais pour en venir là, *un autre te ceindra et te mènera ;* car c'est avant d'être crucifié que tu seras conduit où tu ne voudrais pas aller. » Toutefois, ô bienheureux Apôtre, cela n'arrivera que *quand tu seras vieux.* En effet, trente-sept ans s'écoulèrent depuis le moment de cette prophétie jusqu'au jour de sa réalisation. En subissant ainsi le supplice de la croix dans un âge très-avancé, saint Pierre nous apprend que, même après avoir obtenu le pardon de nos péchés, nous devons en faire pénitence et en subir la peine pendant toute notre vie. Selon la Glose, le châtiment dure plus longtemps que la faute, de peur que celle-ci parût légère si celui-là finissait en même temps qu'elle. Considéré aux deux époques de sa jeunesse et de sa vieillesse, saint Pierre est la figure des séculiers et des religieux ; car le séculier, maître de sa vo-

lonté, va où il lui plaît; mais le religieux, que sa profession et sa règle ont rendu plus grave et plus mûr, se laisse souvent conduire par l'ordre de son supérieur là où il ne voudrait point aller, s'il n'y consentait pour le mérite de l'obéissance.

Ainsi Jésus-Christ signifia par quel genre de mort Pierre devait glorifier Dieu (Joan. xxi, 19). D'abord, aux yeux des Juifs témoins de sa lâcheté, cet Apôtre avait rendu son Maître méprisable, en le renonçant de crainte d'être attaché avec lui ; mais ensuite, aux yeux des bourreaux témoins de sa constance, il le rendit estimable, en le confessant lorsqu'il consentit à être crucifié avec lui. De la sorte, bien que Jésus-Christ ne soit pas glorifié directement par les injustes persécutions des méchants et des infidèles, il l'est néanmoins chaque jour par les vertueux exemples des saints et des fidèles, dont elles sont l'occasion. La mort des Martyrs fait donc la gloire du Seigneur ; car elle montre la grandeur de Celui pour la confession duquel ils sacrifient leur propre vie ; et en se soumettant aux plus grands maux pour son amour et son honneur, ils prouvent qu'il mérite d'être honoré et aimé souverainement. Remarquons ici que le Sauveur avait été crucifié la tête en haut, mais que, par respect pour son divin Maître, saint Pierre demanda d'être crucifié la tête en bas ; saint André, son frère, subit un pareil supplice, mais en travers, sur une croix dont les pièces étaient disposées obliquement.

Après ces paroles, qui annonçaient à saint Pierre sa mort violente, le bon Maître essaya de rendre cette prophétie moins dure, en proposant son propre exemple : *Suis-moi*, lui dit-il (Joan. xxi, 19). Or suivre le Seigneur, qu'est-ce sinon l'imiter? Il semblait donc dire : Veux-tu aller plus volontiers au martyre, pense que tu marches sur mes

traces; car tu dois endurer pour la confession de mon nom le même supplice de la croix que je n'ai point balancé de subir pour le salut de ton âme; et tu mériteras ainsi une couronne d'autant plus illustre que tu acquerras une ressemblance plus parfaite avec ton souverain Seigneur. D'ailleurs, cet Apôtre ne s'était-il pas offert déjà lui-même à l'accompagner particulièrement, quand il avait dit : *Pourquoi ne puis-je vous suivre? Je veux donner ma vie pour vous* (Joan. XIII, 37). Le Sauveur exige l'exécution de cette promesse en lui disant : *Suis-moi*, ou en d'autres termes : Si tu m'aimes, viens après moi; et puisque je suis mort pour toi, meurs à ton tour pour mon amour ; monte comme moi sur la croix, pour sortir de ce monde de la même manière que moi. Cette invitation ne s'adressait pas à saint Pierre seulement, mais à lui spécialement, parce que lui-même entre tous les autres devait donner sa vie pour le troupeau confié à sa sollicitude pastorale. En lui parlant ainsi, le Seigneur se leva pour quitter le lieu du repas ; et par ce mouvement corporel, il indiqua d'une façon plus sensible ce qu'il venait d'exprimer de vive voix; c'est ainsi que les anciens Prophètes signifiaient les volontés divines tantôt par leurs discours et tantôt par leurs actions.

Fidèle à l'ordre qu'il avait reçu, *Pierre* suivait déjà le Sauveur, lorsque, *s'étant retourné, il vit venir après lui le disciple que Jésus aimait* (Joan. XXI, 20). Voulant savoir comment mourrait Jean qu'il aimait aussi particulièrement, il dit : *Seigneur, et celui-ci que deviendra-t-il?* (Ibid. 21). Il semblait dire : Je vais souffrir comme vous, mais celui-ci qui nous est cher à tous deux va-t-il mourir avec moi? Selon saint Chrysostôme (Hom. 87 in Joan.), après avoir appris qu'il devait être crucifié, saint Pierre désira connaître si, dans son martyre, il aurait pour associé saint

Jean avec lequel il était très-lié ; car il souhaitait de partager avec son collègue le plus affectionné le sort glorieux qui lui était réservé, c'est-à-dire l'honneur de suivre Jésus-Christ sur la croix où il les avait précédés. Saint Jean, pieusement jaloux de cette faveur signalée, aurait bien posé cette même question que saint Pierre, s'il l'avait osé. Entre les autres Apôtres, il était tendrement chéri de son divin Maître, qui lui donna plusieurs preuves d'une dilection spéciale, surtout en le laissant exhaler le dernier soupir en paix et sans violence. Il était ainsi devenu l'ami privilégié du Sauveur pour d'excellentes raisons : 1° pour l'éclat de sa pureté, qui le porta à demeurer toujours vierge, après comme avant sa vocation à l'apostolat ; 2° pour la sublimité de sa sagesse, qui lui permit de pénétrer dans les plus profonds mystères de la divinité ; 3° pour la ferveur de sa charité envers Jésus-Christ, qui ne se laisse jamais vaincre en affection sincère.

Au sujet de ce disciple bien aimé, Jésus répondit à Pierre : *Je veux qu'il reste ainsi jusqu'à ce que je vienne,* c'est-à-dire qu'il demeure sur la terre jusqu'à ce que je l'introduise dans le ciel par une mort paisible. En d'autres termes : Je ne veux point qu'il me suive dans la voie de la Passion, mais plutôt qu'il se livre au repos de la contemplation, en attendant que je l'appelle à passer doucement de cette vie en l'autre. On raconte en effet que, dans une extrême vieillesse, saint Jean reçut la visite de Jésus-Christ accompagné de ses disciples, qui l'invitait à la participation de sa gloire et de leur félicité éternelle. — Mais *que t'importe?* ajouta le Sauveur à Pierre. Comme s'il lui disait : Il ne t'appartient pas de savoir quel sort je destine à Jean ; il t'importe seulement d'accomplir avec promptitude et humilité l'ordre que je t'ai donné ; aussi je te le répète : *Suis-moi* jusqu'au

supplice de la croix (Joan. xxi, 22). Selon saint Chrysostôme (loc. cit.), Jésus-Christ par cette réponse nous apprend à ne point nous préoccuper et inquiéter de recherches et de connaissances qui ne nous sont point nécessaires et ne lui sont point agréables. En faisant une pareille question, Pierre était poussé par un sentiment inopportun à l'égard de Jean. Puisque tous deux devaient être chargés d'évangéliser diverses contrées, il n'était pas expédient qu'ils fussent constamment réunis ; autrement l'univers en aurait éprouvé un grave dommage. Aussi le Seigneur semble répliquer à Pierre : Veille, travaille et combats jusqu'au dernier soupir pour exercer la charge que je viens de te confier; mais si je veux laisser celui-ci tranquille, que t'importe?

Là-dessus le bruit que ce disciple ne mourrait point courut parmi les frères, c'est-à-dire parmi les autres disciples unis ensemble par une charité très-étroite (Joan. xxi, 23). Cette opinion publique venait du sens qu'on attachait aux paroles du Sauveur ; et on en concluait que saint Jean continuerait de vivre jusqu'au moment où le Seigneur viendrait juger le monde. Mais s'il en avait été ainsi, cet Apôtre privilégié n'aurait pas reçu un grand avantage ; car mieux vaut être affranchi de cette chair corruptible pour être associé à Jésus-Christ, comme le déclare saint Paul (Philip. i, 23). Ce sentiment était donc erroné, puisque l'ancienne Église d'Éphèse s'est glorifiée de posséder le tombeau de saint Jean. Cet Apôtre devait être soumis à la sentence portée contre tous les hommes conçus ainsi que lui dans le péché originel. Aussi, comme pour détromper les fidèles d'une fausse interprétation, lui-même fait remarquer dans son Évangile que *Jésus n'avait pas dit : Il ne mourra point; mais : Je veux qu'il reste ainsi jusqu'à*

ce que je vienne. En effet, il n'a point subi la douleur du martyre comme saint Pierre; mais, après qu'il eut vécu quatre-vingt-dix-neuf ans et qu'il eut prêché soixante-huit ans, le divin Maître l'enleva de ce monde par une mort naturelle et le transporta dans la céleste patrie. *Ce même disciple a écrit ces choses* qu'il a vues et entendues; *par conséquent le témoignage qu'il en rend est vrai* et irrécusable (Ibid. 24). Jésus-Christ assurément ne pouvait avoir un historien plus convenable qu'un témoin aussi assidu de ses paroles et de ses actions.

Les deux principaux Apôtres désignés dans la scène qui vient d'être racontée représentent encore les deux sortes de vie spirituelle. Saint Pierre, auquel le Sauveur dit : *Suis-moi*, figure le Chrétien adonné aux labeurs de la vie active; il travaille pour le prochain afin de l'assister en son corps ou en son âme, et il combat jusqu'à la mort, s'il est nécessaire, pour défendre la justice et la vérité. D'un autre côté, saint Jean, dont Jésus dit : *Je veux qu'il reste ainsi jusqu'à mon arrivée*, figure le Chrétien appliqué aux douceurs de la vie contemplative ; il s'efforce de renoncer à tous les soins temporels pour s'occuper de Dieu seul, et il tâche de demeurer en ce paisible état jusqu'à ce que le souverain Juge vienne l'élever à la vision intuitive de sa gloire. L'une et l'autre vie ont pour objet et pour fin Dieu lui-même. Le Chrétien témoigne plus d'amour à Dieu dans la vie active, parce que, ressentant davantage les angoisses présentes, il désire plus vivement d'en être délivré pour aller à lui ; mais Dieu témoigne plus d'amour au Chrétien qu'il laisse dans la vie contemplative, car il lui fait commencer sur la terre les saints exercices qu'il lui fera continuer éternellement au ciel. De là cette parole du Psalmiste : *Le Seigneur aime les portes de Sion plus que toutes les tentes de Jacob*

(Ps. LXXXVI, 2). En effet, tandis que le Seigneur dit aux uns de le suivre dans la souffrance, il dit aux autres de l'attendre en paix jusqu'à ce qu'il les transporte en son royaume. Ainsi, la vie active s'exerce et se consomme exclusivement en ce monde, tandis que la vie contemplative y est simplement ébauchée et y reste imparfaite.

Après tout ce que nous venons de rapporter, pour consoler les sept disciples de son absence, Jésus les bénit avec effusion et disparut à leurs regards. Si nous voulons profiter de cette salutaire visite, n'oublions point les prodiges et les enseignements nombreux que nous y avons remarqués. Saint Jean déclare que cette manifestation était la troisième (Joan. XXI, 14), non pas sans doute en comptant toutes celles qui eurent lieu en un même jour, mais celles qui eurent lieu en divers jours : ainsi le Sauveur se fit voir la première fois, à différentes reprises, le dimanche même de Pâques ; la seconde fois, le dimanche suivant ; et la troisième fois, en un jour indéterminé sur le bord de la mer. Ou plutôt, ce fut alors la troisième fois que le Seigneur ressuscité apparut à ses disciples réunis ; car saint Jean lui-même raconte comment le divin Maître s'était montré auparavant à eux, d'abord en l'absence de Thomas, puis en présence de cet Apôtre. Cette nouvelle apparition aux sept disciples qui pêchaient dans le lac de Tibériade fut suivie de plusieurs autres jusqu'à l'Ascension du Sauveur ; mais elles ne sont point toutes mentionnées dans les Évangiles.

Prière.

Seigneur Jésus, dans mon extrême misère, accordez moi de vous servir la nourriture que vous désirez en accomplissant votre sainte volonté ; car notre obéissance vous

plaît tellement qu'elle devient votre réfection. Malgré ma profonde indignité, faites-moi participer à votre festin mystique, de telle sorte qu'en souffrant pour vous, je sois restauré par vous-même, poisson sacré rôti pour nous sur le bois de la croix. Puisque vous êtes aussi le pain vivant descendu du ciel, faites que je sois rassasié dès maintenant par la foi de votre doctrine salutaire et la communion de votre adorable sacrement, puis par la jouissance de votre glorieuse société durant toute l'éternité. Bon Maître, donnez-moi de vous aimer comme saint Pierre vous a aimé, en me sacrifiant pour vous généreusement ; daignez m'aimer aussi comme vous avez aimé saint Jean, en m'attachant à vous uniquement ; aidez-moi, je vous en conjure, à progresser sans cesse et à persévérer jusqu'à la fin dans ce bienheureux état de l'amitié divine. Ainsi soit-il.

CHAPITRE LXXX

JÉSUS APPARAIT SUR UNE MONTAGNE DE GALILÉE AUX ONZE APOTRES ET A PLUS DE CINQ CENTS FRÈRES.

Matth. XXVIII.

Selon la remarque du Vénérable Bède, Jésus-Christ avait dit à ses disciples réunis avant la Passion : *Lorsque je serai ressuscité, je vous précéderai en Galilée* (Matth. XXVI, 32) ; ensuite il avait dit aux saintes femmes accourues à son sépulcre : *Allez annoncer à mes frères qu'ils se rendent en Galilée, c'est là qu'ils me verront* (Ibid. XXVIII, 10). Cet

ordre, que les Anges avaient également transmis (Marc. xvi, 7), ne manqua pas d'être rempli. L'apparition du Sauveur sur le bord du lac de Tibériade eut bien lieu dans la Galilée, mais ce n'était point celle qui avait été principalement annoncée ; car les disciples n'étaient alors que sept, tandis que tous se trouvèrent à une autre plus importante. En effet, comme saint Matthieu nous l'apprend (xxviii, 16), *les onze disciples se rendirent en Galilée, sur la montagne que Jésus leur avait assignée.* Si nous en croyons quelques interprètes, l'endroit ici désigné serait une montagne, portant le nom de Galilée, laquelle est située dans la province de Judée, à un mille du mont des Oliviers, vers le nord. Mais d'après l'opinion la plus vraisemblable, le lieu mentionné est la célèbre montagne du Thabor, qui s'élève dans la province même de Galilée. C'est là que, pendant sa vie, le Sauveur avait voulu donner un échantillon de sa gloire future à trois Apôtres seulement ; c'est aussi là qu'après sa mort, il voulut manifester à tous ses disciples la vérité de sa triomphante Résurrection.

Saint Matthieu ne désigne comme témoins de cette nouvelle manifestation que les onze Apôtres, parce qu'ils étaient les plus notables personnages ; mais on croit que beaucoup d'autres disciples étaient alors présents. En effet, selon Eusèbe, c'est de cette apparition solennelle que saint Paul disait aux Corinthiens (I Ep. xv, 6), en parlant du Sauveur ressuscité : *Il s'est fait voir à plus de cinq cents frères ensemble.* Puisque les disciples étaient si nombreux sur cette montagne, comment n'étaient-ils que cent vingt dans le Cénacle, où tous cependant étaient réunis au jour de la Pentecôte, selon le livre des Actes ? C'est qu'en cette dernière circonstance se trouvaient tous les fidèles logés alors à Jérusalem ; mais auparavant le Seigneur s'était

montré à beaucoup d'autres fidèles de différentes villes pour les consoler par sa présence et les affermir dans la foi. D'après Raban-Maur (in cap. 28 Matth.), en se manifestant ainsi à ses disciples sur le sommet d'une montagne, Notre-Seigneur a voulu signifier que son corps, précédemment soumis aux infirmités humaines, était élevé désormais au-dessus de toutes les choses terrestres, et que, pour participer aux sublimes prérogatives de sa glorieuse Résurrection, nous devons renoncer aux basses affections de ce monde et aspirer aux jouissances supérieures de la céleste patrie.

A la vue de leur bon Maître rendu à la vie, *les disciples*, pénétrés d'une joie respectueuse, *l'adorèrent* humblement; le visage prosterné contre terre, ils lui rendirent leurs profonds hommages, en reconnaissant tout à la fois sa divinité et son humanité très-sainte. *Quelques-uns cependant*, surpris d'un événement si extraordinaire, *éprouvèrent du doute* touchant la réalité de sa Résurrection (Matth. XXVIII, 17). D'où l'on doit conclure que les Apôtres n'étaient pas seuls présents ; car dès auparavant tous étaient convaincus de la vérité, sans excepter Thomas lui-même qui avait été le plus incrédule. Mais l'hésitation des autres disciples servit encore à la confirmation de notre foi ; car plus leur incertitude fut grande et plus leur examen fut attentif, plus leur expérimentation fut constante et plus leur croyance fut ferme ; non-seulement ils corroborèrent ainsi la doctrine des catholiques, mais ils confondirent par avance la perversité des hérétiques qui devaient ensuite attaquer le dogme de la Résurrection. Le Seigneur très-clément vint exprès affermir ceux qui croyaient déjà et éclairer ceux qui doutaient encore. Afin donc de rendre sa Résurrection plus évidente pour tous ses disciples, *il s'approcha d'eux et s'entretint avec eux*.

D'abord il leur dit : *Toute puissance m'a été donnée au ciel et sur la terre* (Ibid. 18). Cette puissance, Jésus-Christ la possédait de toute éternité en sa divinité, et depuis sa conception en son humanité ; mais il ne voulut pas l'exercer avant d'être ressuscité d'entre les morts ; et jusqu'à ce moment, il demeura sujet aux souffrances, afin d'opérer notre rédemption. Jésus-Christ parle donc ici selon cette nature créée, en laquelle il s'était rendu inférieur aux Anges sous quelque rapport, et non point selon cette nature créatrice en laquelle il était égal à son Père de toutes manières. En effet, comme Dieu, il a toujours joui d'une autorité suprême conjointement avec le Père et le Saint-Esprit ; en tant qu'homme, il a été revêtu d'une semblable autorité dans l'univers entier ; car en cette dernière qualité, il peut couronner au ciel et choisir sur la terre ceux qu'il lui plaît ; sa volonté s'exerce partout sans obstacle. Bien plus, ainsi que le déclare saint Paul (Philip. II, 9-11), *Dieu l'a exalté* au-dessus de toute créature, en le faisant siéger à sa propre droite ; *et il lui a donné un nom supérieur à tout autre, afin qu'au nom de Jésus tout genou fléchisse au ciel, sur la terre et dans les enfers, et afin que toute langue confesse que le Seigneur Jésus-Christ est associé à la gloire de Dieu son Père.* En effet, à qui des hommes ou des Anges fut donné le droit d'être appelé Fils de Dieu par nature, sinon à Jésus-Christ dont le Père céleste a dit : *Voici mon Fils bien-aimé en qui reposent toutes mes complaisances* (Matth. III, 17) ? A qui des Saints ou des esprits bienheureux fut accordé le privilége de racheter le monde, sinon à Jésus-Christ, dont le Prince des Apôtres a dit : *Le salut ne peut venir d'aucun autre* (Act. IV, 12)? Ainsi, ce que Notre-Seigneur avait toujours possédé comme Dieu avec son Père, il l'a reçu comme homme de son Père ; et d'après

saint Sévérien, on peut dire que son humanité a tout reçu de sa divinité, car en lui le Fils du Très-Haut a tout donné au Fils de la Vierge.

Bien qu'il soit tout-puissant, le Sauveur ne dédaigne point les pauvres pécheurs, mais il les accueille tous également avec bonté, quand ils sont sincèrement convertis. C'est pourquoi en vertu de son autorité souveraine, il dit à ses disciples : *Allez donc enseigner toutes les nations.* Il faut par conséquent que les ministres de l'Évangile ne soient point négligents, ni ignorants ; mais qu'ils veuillent aller partout où ils sont envoyés et qu'ils sachent enseigner comme il convient ; il faut de plus qu'ils instruisent indistinctement les pauvres et les riches sans faire acception de personne. Après avoir prêché l'Évangile aux différents peuples, *baptisez-les*, dit Jésus-Christ, *au nom du Père, et du Fils et du Saint-Esprit* (Matth. XXVIII, 19) ; *car quiconque ne renaît par l'eau et le Saint-Esprit ne peut entrer dans le royaume de Dieu* (Joan. III, 5). Ce baptême nécessaire doit être administré au nom des trois personnes divines, pour marquer que la grâce de la régénération spirituelle doit être produite en l'âme par la vertu de la Trinité tout entière. Non contents de baptiser ainsi toutes les nations, *apprenez-leur*, ajouta le Sauveur, *à observer tout ce que je vous ai commandé* ; c'est-à-dire à mettre en pratique tout ce qui est ordonné par rapport aux sacrements de la loi nouvelle, aux dogmes de la foi catholique, et aux préceptes de la morale chrétienne (Matth. XXVIII, 20). Avant sa Passion, Jésus-Christ avait recommandé à ses disciples de ne point prêcher sa doctrine aux Gentils mais aux Juifs seulement, parce qu'il n'était pas temps de répandre l'Évangile dans tout l'univers ; mais après sa Résurrection, il les envoya vers tous les peuples pour les instruire d'abord et les

baptiser ensuite. Les adultes, en effet, avant d'être baptisés doivent connaître ce que Jésus-Christ a révélé, parce que *sans la foi il est impossible de plaire à Dieu* (Hebr. xi, 6) ; et après avoir été baptisés ils doivent pratiquer ce que le Sauveur a prescrit ; car pour être sauvé, il ne suffit pas d'écouter mais il faut en outre accomplir la parole de Dieu, comme le déclare saint Jacques (i, 22). Ainsi le baptême ne doit être conféré qu'aux personnes instruites préalablement des vérités nécessaires, et il ne peut être profitable qu'aux Chrétiens appliqués à des actions vertueuses ; car *de même qu'un corps sans âme n'a plus de vie, ainsi la foi sans les œuvres est morte* (Ibid. ii, 26).

S'il vous semble difficile ou même impossible de pratiquer toutes les prescriptions divines, efforcez-vous simplement d'acquérir et de garder la charité. « Celui dont le cœur est plein de charité, dit saint Augustin (lib. 1 de Doct. Christ.), embrasse sans erreur et observe sans peine les divers enseignements des Saintes-Écritures, selon cette parole de l'Apôtre (Rom. xiii, 10) : *L'accomplissement de la loi consiste dans l'amour.* De là cette recommandation du céleste Législateur : *Vous aimerez le Seigneur votre Dieu de tout votre cœur, de toute votre âme ; et vous aimerez votre prochain comme vous-même. Ces deux préceptes renferment toute la Loi et les Prophètes* (Matth. xxii, 37-40). Si donc vous ne pouvez lire toutes les pages, ni comprendre toutes les maximes, ni approfondir tous les mystères des livres inspirés, ayez du moins la charité qui en est la fin, le sommaire et l'abrégé. L'homme qui s'attache fermement à la foi, à l'espérance et à la charité, n'a besoin de la science des Ecritures que pour l'instruction des autres ; car avec ces trois excellentes vertus, beaucoup de solitaires ont vécu très-saintement sans aucun livre. » « Remarquez

combien la charité a d'efficacité, dit ailleurs le même saint Docteur (in Psal. 121); si, dans votre condition particulière, vous ne pouvez accomplir quelque prescription divine, aimez du moins celui qui l'accomplit, et vous l'accomplissez en lui de la sorte. » Saint Grégoire dit également : « Si nous ne pouvons imiter les bonnes œuvres dont nous sommes témoins, qu'elles nous soient chères dans les autres, et elles nous deviendront propres à nous-mêmes. » « Que les hommes envieux considèrent l'excellence de la charité, ajoute saint Augustin (Tract. 5 in Epist. Joan.); elle nous fait jouir des biens d'autrui sans travail de notre part. En effet, si vous aimez l'union fraternelle, tout ce qui appartient à un autre appartient aussi à vous-même; faites disparaître l'envie, et tout ce que j'ai est à vous, comme aussi tout ce que vous avez est à moi. La charité nous rend ainsi commun ce que la jalousie nous rend étranger. » Le Chrétien qui possède cet amour surnaturel participe à tous les biens de l'Église; mais il n'en retire aucun profit, et perd même tout le mérite de ses bonnes œuvres, s'il n'a pas cette dilection nécessaire. Aussi, selon saint Bernard, la charité est une vertu qui donne du prix aux moindres actions, et sans laquelle les œuvres les plus éclatantes n'ont point de valeur. Concluons que la charité est la reine de toutes les vertus; sans elle nul ne peut parvenir à la perfection, car l'homme n'est parfait que quand il est rempli de charité.

Afin que les Apôtres ne fussent point effrayés de leur sublime mission, le Sauveur voulut les rassurer en ajoutant (Matth. xxviii, 20) : *Je suis avec vous tous les jours jusqu'à la consommation des siècles;* c'est-à-dire : Je reste au milieu de vous d'une manière continuelle et perpétuelle, par la présence de ma divinité et de ma grâce, pour vous aider

et vous assister jusqu'à ce qu'après avoir terminé vos travaux et vos œuvres, vous veniez partager ma récompense et ma gloire ; et comme gage de ma parole, je vous laisse la présence de mon corps dans le sacrement de l'autel. Comme s'il leur disait, selon saint Chrysostôme (Hom. 91 in Matth.) : Ne vous excusez point en alléguant la difficulté d'accomplir les ordres que je vous ai donnés ; car je serai toujours avec vous afin de vous en faciliter l'exécution. Dans cette promesse admirable nous trouvons la plus sûre garantie pour surmonter tous les obstacles, car *si Dieu est pour nous, qui sera contre nous?* (Rom. VIII, 31.) Avec un pareil défenseur, que pouvons-nous craindre des ennemis les plus acharnés? Disons hardiment comme le Psalmiste : *Avec le secours de Dieu nous remporterons des victoires, et lui-même exterminera nos persécuteurs* (Ps. LIX, 14). C'est surtout aux prédicateurs de l'Évangile que le Sauveur semble dire ici : *Je suis avec vous*, afin de rendre vos discours efficaces pour le salut de vos auditeurs et l'accroissement de vos mérites. Selon saint Chrysostôme (loc. cit.), Jésus-Christ ne s'adresse pas seulement aux disciples qui étaient devant lui, puisqu'ils ne devaient pas rester sur la terre jusqu'à la consommation des siècles ; mais en parlant à ses Apôtres, il parlait aux fidèles qui devaient hériter de leur foi, de manière à former le corps de son Église dans le cours des temps ; c'est avec eux tous successivement qu'il s'engage à demeurer comme leur chef au milieu de ses membres. De là, dit Raban-Maur (in cap. 28 Matth.), nous devons conclure que, jusqu'à la fin du monde, il y aura toujours ici-bas des Chrétiens fidèles qui, par leurs vertus, mériteront de posséder parmi eux le Sauveur.

Jésus-Christ allait retirer à ses disciples la présence sensible de son humanité, mais non point la présence salutaire

de sa divinité qui devait leur continuer l'assistance de sa grâce jusqu'au dernier jour du monde. Un sage pilote ne quitte pas le vaisseau qui lui a été confié avant de l'avoir conduit heureusement au port. L'Église est le vaisseau qui a Jésus-Christ pour pilote ; aussi ne cessera-t-il point de la diriger avant de l'avoir introduite sûrement dans la bienheureuse éternité. En remontant vers son Père, dit saint Léon (Serm. de Ascens.), le Sauveur n'a point abandonné ceux qu'il avait adoptés pour ses enfants ; et du trône où il est assis, il les invite à venir dans son royaume en les excitant à la patience. Bien que l'humanité du Seigneur ne soit plus présente parmi nous d'une manière visible, elle n'y est pas moins d'une façon très-réelle ; car il est caché tout entier dans l'Eucharistie sous les apparences du pain et du vin, jusqu'à ce qu'enfin il se manifeste à nous face à face, sans nuage ni obscurité. En promettant ainsi d'être avec ses disciples jusqu'à la consommation des siècles, dit le Vénérable Bède (in Homil.), Jésus-Christ indique le fini pour l'infini ; car s'il demeure en cette vie avec ses élus pour les protéger et les diriger continuellement, il ne demeurera pas moins avec eux en l'autre vie pour les récompenser et les glorifier éternellement. Selon saint Chrysostôme (loc. cit.), le Sauveur rappelle à ses disciples la consommation et la fin de ce monde, pour les attirer plus fortement à lui, en leur inspirant par là le mépris des biens terrestres et périssables ainsi que le désir des biens futurs et permanents ; car c'est comme s'il leur disait : Les peines que vous endurerez pour mon amour finiront avec cette vie ; mais les récompenses que vous aurez méritées par votre résignation dureront éternellement.

Arrêtons-nous à considérer les disciples réunis sur le Thabor ; comme ils entourent avec allégresse et écoutent

avec attention le divin Maître qui leur adresse de solennelles paroles ! car il leur révèle sa puissance souveraine et leur confère une mission universelle, en les chargeant d'enseigner et de baptiser toutes les nations ; puis il leur communique une vigueur merveilleuse, en leur promettant son assistance continuelle. Avec quelle douce familiarité il les instruit ! avec quelle exquise bonté il les console, *en leur parlant du royaume de Dieu !* S'ils ont mérité de le contempler heureusement, c'est qu'ils n'avaient pas manqué de le désirer ardemment ; et nous pourrons jouir d'un pareil avantage, si nous nous disposons comme eux à recevoir la visite divine. Ces disciples fervents, auxquels le Seigneur voulut encore apparaître sur la montagne de la transfiguration, représentent les Chrétiens contemplatifs, auxquels il daigne souvent se manifester au sommet de la perfection. Après avoir conversé quelque temps avec eux, Jésus les quitta pour rejoindre, selon sa coutume, les âmes saintes qui l'attendaient dans le paradis terrestre. De leur côté, les disciples satisfaits ne tardèrent pas à reprendre le chemin de Jérusalem.

Prière.

Seigneur Jésus, Fils du Dieu vivant, qui avez rempli d'une joie inénarrable les disciples affligés de votre mort, en les rendant témoins de votre présence sur une montagne de Galilée, daignez actuellement me retirer de la profonde misère où je suis plongé, pour m'attirer à une sublime perfection ; apprenez-moi à fouler aux pieds les affections terrestres et à tendre de toutes mes forces vers les biens supérieurs, afin que je mérite de vous contempler un jour dans les hauteurs des cieux. Bon Maître, aidez-moi

à observer tout ce que vous avez commandé ; et comme vous l'avez promis, restez avec nous afin de nous protéger et diriger constamment en ce monde, puis, après cette vie afin de nous récompenser et rassasier éternellement par la vue de votre gloire. Ainsi soit-il.

CHAPITRE LXXXI

ÉPILOGUE DES APPARITIONS DE JÉSUS RESSUSCITÉ.

Nous avons signalé douze apparitions du Sauveur ressuscité qui eurent lieu avant le jour de son Ascension, où nous en remarquerons deux autres. De ces quatorze apparitions dix seulement sont rapportées dans les Évangiles; car ils ne nous disent point, ce que nous savons d'ailleurs, que le Seigneur se montra d'abord à la très-sainte Vierge, puis séparément à saint Jacques le Mineur, à Joseph d'Arimathie et aux justes des limbes. Il est vraisemblable néanmoins que le divin Maître visita souvent sa digne Mère, ses chers Apôtres et sa servante la plus dévouée Marie-Madeleine, pour conforter et réjouir ces personnes qui avaient été si vivement effrayées et affligées de sa douloureuse Passion. Tel paraît être le sentiment de saint Augustin, quand il dit (in cap. 20 Joan.) : Tout ce qui concerne le Sauveur ressuscité n'est point écrit ; car avant de monter au ciel, il conversa fréquemment avec les disciples qu'il allait laisser sur la terre. Peut-être même les saints Patriarches, surtout Abraham et David, auxquels le Fils de

Dieu avait été promis spécialement, venaient avec lui voir leur très-excellente fille qui avait trouvé grâce pour eux comme pour tous auprès de Dieu, en devenant la Mère de leur Rédempteur. Oh ! avec quelle complaisance ils contemplaient et avec quelle vénération ils saluaient cette Vierge bénie entre toutes les femmes ! Comme ils s'empressaient de lui rendre leurs hommages, sans être aperçus néanmoins de ceux qui étaient là présents corporellement !

Mais après être sorti du tombeau et après avoir triomphé de la mort, pourquoi le Sauveur n'alla-t-il pas immédiatement au ciel jouir du repos et de la gloire qu'il avait mérités par trente années de labeurs et de sacrifices, surtout par les ignominies et les douleurs de sa Passion ? C'est pour plusieurs raisons très-dignes de sa sagesse et de sa bonté. Il voulait d'abord nous enseigner la patience, en nous apprenant par son exemple que nous devons attendre avec résignation notre récompense. Il voulait dès ici-bas dédommager surabondamment ses disciples des peines que ses tourments leur avaient fait éprouver ; car, après être resté victime de la mort pendant quarante heures, il les rendit témoins de sa Résurrection durant quarante jours, en montrant ainsi qu'il procure à ses fidèles serviteurs des consolations bien supérieures à leurs tristesses. De plus, il voulait instruire et confirmer ses Apôtres, non point simplement par des Anges, comme il le pouvait facilement, mais par lui-même en personne ; car afin de leur prouver surtout la vérité de sa Résurrection, *il leur apparut pendant quarante jours qu'il leur parla du royaume de Dieu* (Act. I, 3). Ne pensons pas néanmoins que durant ce temps il leur apparut chaque jour ; car pour mieux faire ressortir la gloire de sa Résurrection, il convenait qu'il ne se rendît point constamment visible comme il l'était autrefois, de

peur qu'on ne supposât qu'il avait repris une vie mortelle ; aussi ne se manifesta-t-il que momentanément à diverses reprises, pour faire sentir qu'il était doué d'une vie immortelle, bien différente de l'existence commune des hommes.

Dans les diverses occasions où Jésus-Christ apparut *depuis sa Passion, il montra par de nombreuses preuves qu'il était vivant* (Ibid.). Pour établir la foi véritable et ne laisser aucun doute à cet égard dans l'esprit de ses disciples et de leurs successeurs, il fit voir en son propre corps des effets sensibles qui n'étaient point réclamés par sa nature incorruptible. Ainsi, quoique sa chair désormais impassible ne pût être défigurée par ses blessures antérieures, il n'en garda pas moins les cicatrices perpétuelles; et aussi, quoiqu'elle ne pût être assujétie à des nécessités animales, il but et mangea cependant avec ses disciples. En effet, comme l'explique saint Augustin (de Civit. l. 13, c. 22), les corps glorieux, qui possèdent la prérogative inviolable de l'immortalité, conservent encore la faculté de manger et de boire sans en éprouver la nécessité ; ils peuvent, s'ils le veulent, user de nourriture sans en avoir besoin. Le Sauveur ressuscité en usa donc, afin de témoigner par là que sa nouvelle vie était réelle et non point fantastique ; car le fruit de sa Passion eût été perdu, si la vérité de sa Résurrection n'eût été sûrement constatée. Toutefois remarquons ici une différence notable entre la nouvelle et l'ancienne vie de Jésus-Christ. Avant sa mort, les aliments qu'il prenait d'habitude servaient à le restaurer, parce qu'il se les assimilait ; mais après sa Résurrection, ceux qu'il prit par accident ne servirent nullement à le sustenter, parce qu'il ne se les assimila point ; car par la vertu spirituelle dont jouissait son corps glorifié, ils étaient aussitôt enlevés comme l'eau jetée dans le feu. C'est ainsi que le

soleil brûlant a la force de consumer l'eau, tandis que la terre desséchée a besoin de l'absorber pour entretenir sa propre fécondité.

Le Sauveur ressuscité s'est montré non point à des impies et à des mondains, mais à ses Apôtres et à ses disciples ; car il ne convenait pas qu'étant désormais sorti du tombeau et revêtu d'immortalité, il se découvrît à des hommes ensevelis dans le péché et privés de la grâce qui est la vie de l'âme. C'est pourquoi il avait dit à ceux qui le suivaient avant sa Passion : *Encore un peu de temps, et le monde ne me verra plus, tandis que vous au contraire vous me verrez* (Joan. XIV, 19). Dorénavant, dit saint Théophile (in Joan.), il ne se mêla plus parmi le peuple ; car le commun des hommes n'était pas digne de converser avec le Sauveur ressuscité dont la vie était divine ; et à son exemple, quand nous serons ressuscités, nous ne devrons converser qu'avec les Anges, si nous sommes vraiment enfants de Dieu. Ainsi, selon saint Augustin (Tract. 76 in Joan.), il se manifesta exclusivement à ses amis, c'est-à-dire à ceux qui vivaient spirituellement comme lui. De là vient que saint Pierre disait (Act. X, 40) : *Après l'avoir ressuscité le troisième jour, Dieu le fit voir non point à tout le peuple, mais à des témoins prédestinés par Dieu, à nous-mêmes qui avons mangé et bu avec lui, depuis qu'il fut revenu d'entre les morts.* Il convenait effectivement que Jésus-Christ ne commençât point par manifester sa Résurrection à tous les hommes sans distinction, mais à des témoins spéciaux préparés d'avance ; car, comme il a coutume d'employer des intermédiaires pour élever les êtres inférieurs à des degrés supérieurs, il choisit premièrement quelques médiateurs pour faire connaître à l'univers entier la victoire qu'il avait remportée sur la mort. Lors donc que durant quarante

jours il se montra familièrement de diverses manières à ses disciples privilégiés, par les preuves qu'il leur fournit et par les promesses qu'il leur fit, il nous disposa à croire et à espérer en lui, afin que bientôt, après leur avoir communiqué ses dons d'en haut, il nous excitât plus efficacement à l'aimer. Selon saint Jérôme (in cap. 16 Marc.), le Sauveur, voulant nous inspirer une juste reconnaissance pour le bienfait de la rédemption, a fait voir son corps immortel à de simples mortels, afin de rappeler ce que nous devions être avant le péché et de révéler ce que nous devons être depuis sa Résurrection.

Écoutons comment le Vénérable Bède applique aux divers états des fidèles les différentes apparitions du Sauveur (Serm. de Resur.). « Par les manifestations réitérées de sa divine personne, Notre-Seigneur a voulu signifier qu'il est présent en tout lieu d'une manière effective selon les désirs des bons. Il apparut aux saintes femmes qui pleuraient près de son tombeau vide ; et il nous assiste quand nous sommes pieusement affligés de son absence. Il apparut encore aux saintes femmes qui couraient annoncer sa joyeuse Résurrection ; et il nous assiste encore lorsque nous nous empressons d'adresser au prochain de salutaires avertissements. Il se découvrit à ceux qui, le prenant pour un voyageur, lui avaient offert l'hospitalité ; et il se découvre à nous aussi quand nous communiquons volontiers nos propres biens aux pèlerins et aux pauvres ; mais il se découvre à nous plus spécialement à la fraction du pain, lorsque nous recevons avec une conscience pure le sacrement de son corps sous les espèces eucharistiques. Il se présenta à ceux qui s'entretenaient de sa merveilleuse Résurrection dans un lieu retiré ; et il se présente à nous maintenant que nous nous entretenons de ce même sujet,

comme aussi toutes les fois que nous suspendons les occupations extérieures pour vaquer à des conférences spirituelles. Il se manifesta, lorsque ses disciples, redoutant les Juifs ennemis, se tenaient renfermés dans une maison commune, puis quand, moins effrayés, ils allèrent le chercher sur la montagne qu'il leur avait assignée, et lorsqu'ensuite il vint les conforter par son divin Esprit au moment où les persécuteurs incrédules les empêchaient de prêcher en public. Il se manifeste également à son Église, maintenant que la majesté royale, soumise à la foi chrétienne, ne lui fait plus appréhender de sanglantes persécutions, parce que les puissances séculières s'inclinent avec respect devant les prescriptions apostoliques. Il se montra aux sept pêcheurs, qu'il dédommagea de leurs longues fatigues par un prodigieux succès ; et il se montre à nous, en nous prêtant un secours efficace, quand nous travaillons utilement avec une droite intention. Il se montra de nouveau aux Apôtres qui étaient réunis à table ; et il se montre pareillement à nous, lorsque, comme saint Paul le recommande, nous agissons pour la gloire de Dieu, soit que nous mangions ou buvions, soit que nous fassions autre chose. Il se fit voir premièrement en Judée, puis en Galilée, et postérieurement en Judée, au jour où il s'éleva dans les cieux. Ainsi il était présent avec l'Église, lorsqu'elle était composée seulement des Juifs fidèles ; il est aussi présent avec l'Église, maintenant que, après avoir abandonné les Juifs opiniâtres, elle embrasse les Gentils convertis ; il sera présent encore avec l'Église, quand vers la fin du monde, après avoir admis toutes les nations dans son sein, elle y recevra la Synagogue entière, comme saint Paul l'a clairement prédit (Rom. xi, 26). En dernier lieu, il apparut aux siens lorsqu'il était près de quitter la terre ; il se présentera de même à nous,

pour que nous méritions de le suivre au ciel après notre mort, si auparavant nous tâchons de le suivre en Béthanie, c'est-à-dire *dans la maison d'obéissance*, d'où il est parti. Il y vint par le fait avant de monter sur le trône de sa gloire; c'est pourquoi l'Apôtre disait : *Parce qu'il s'est fait obéissant jusqu'à la mort de la croix, Dieu l'a exalté* (Philip. II, 9). Nous aussi, venons à Béthanie, en accomplissant ce qu'il prescrit et en espérant ce qu'il promet; car il dit : *Soyez fidèle jusqu'à la mort, et je vous décernerai la couronne de vie* (Apoc. II, 10). Grâce aux largesses de sa miséricorde, non-seulement il restera avec nous jusqu'au terme de notre carrière, mais de plus il nous transportera avec lui dans le séjour de la béatitude, afin de nous y communiquer éternellement les richesses de son royaume. » Ainsi parle le Vénérable Bède.

Le même illustre Docteur des Anglais convertis expose clairement la raison mystique du temps pascal, en disant (loc. cit.) : « Les deux époques solennelles de la sainte quarantaine et de la cinquantaine pascale ont été primitivement instituées, non point par l'autorité de quelques hommes mais par celle même de notre divin Sauveur. Il a d'abord inauguré le Carême, lorsqu'il jeûna quarante jours et quarante nuits dans le désert où, aussitôt après, il déjoua la fourberie de Satan et reçut les services des Anges. Il a ensuite inauguré le temps pascal, lorsqu'à sa sortie du tombeau, *il apparut vivant à ses disciples en diverses occasions durant quarante jours.* Par la fréquence de ses apparitions il fit de ces mêmes jours une suite de fêtes ; et de cette manière, non-seulement il présagea l'éternelle félicité que nous devons goûter en sa compagnie, mais encore il prouva la charité affectueuse qu'il ne cesse d'avoir à notre égard. En effet, quoique, par la vertu de sa Résurrection,

il se fût dépouillé de nos faiblesses corporelles et revêtu de glorieuses prérogatives, il daigna néanmoins participer encore au repas de ses disciples, afin qu'il pût les associer un jour à son bonheur dans le ciel ; c'était aussi afin de leur inculquer plus vivement par cette familiarité renouvelée les préceptes qu'il leur avait donnés précédemment, et surtout afin de leur rappeler la promesse qu'il avait faite avant sa Passion, quand il disait : *Je vous prépare le royaume que mon Père m'a préparé, pour que vous mangiez et buviez à ma table dans mon royaume* (Luc. XXII, 29, 30). Mais en montant au ciel, le Sauveur ne leur enleva point la douceur de sa présence effective, il l'accrut plutôt par l'annonce de son Esprit-Saint qui allait les combler de grâces. C'est pourquoi, après l'Ascension de leur divin Maître, *ils rentrèrent pleins d'allégresse à Jérusalem, et ils étaient habituellement dans le temple où ils louaient et bénissaient Dieu* (Luc. XXIV, 52 et 53). Par ces transports de joie et ces exercices de dévotion, auxquels ils se livrèrent en attendant la visite du Saint-Esprit, les Apôtres nous ont appris à prolonger la solennité du temps pascal jusqu'au cinquantième jour appelé Pentecôte. C'est donc à bon droit que nous passons ces très-saints jours en des fêtes continues, soit pour honorer la Résurrection du Seigneur, soit en souvenir de ses manifestations réitérées, soit par l'espérance de notre repos futur et de la vie immortelle. Pendant cette époque solennelle, nous ne fléchissons point les genoux dans l'office divin ; car cette pratique est un signe de pénitence et de deuil que nos pères ont ordonné d'omettre pareillement tous les dimanches pour témoigner notre foi à la Résurrection. Mais afin de nous rappeler que, durant notre carrière terrestre, nous devons travailler à mériter la récompense céleste, nous jeûnons chaque année pendant la

quarantaine qui précède Pâques; puis nous célébrons la cinquantaine qui suit, en suspendant le jeûne, en chantant alleluia, en priant debout, pour exprimer par ces signes extérieurs que nous espérons le repos céleste, la glorieuse résurrection et le bonheur éternel. » Ainsi parle le Vénérable Bède.

Prière.

Sauveur débonnaire, je vous en supplie, faites que, d'accord avec les premiers témoins choisis par vous, je rende témoignage à votre glorieuse Résurrection, non-seulement par ma langue et mes paroles mais aussi par ma conduite et mes œuvres. Je vous demande cette grâce en considération de ce que, après être sorti du tombeau, durant quarante jours vous avez daigné apparaître de différentes façons comme vivant et immortel à vos Apôtres et à vos disciples, manger et converser familièrement avec eux, les affermir et les instruire en leur parlant du royaume de Dieu, de manière à les délivrer entièrement du doute et à les convaincre parfaitement de la vérité. Ainsi soit-il.

CHAPITRE LXXXII

ASCENSION DE NOTER-SEIGNEUR (1)

Marc. XVI, Luc. XXIV, Act. Apost. I.

L'Ascension de Notre-Seigneur doit être célébrée avec une grande dévotion, parce que la mémoire de cet illustre

(1) Voir la note II à la fin du volume.

événement est l'objet d'une fête très-solennelle. Pour nous y préparer, méditons attentivement toutes les circonstances de ce jour où Jésus-Christ, après avoir terminé sa carrière sur la terre, transporta dans le ciel son humanité glorieuse. Afin de se recommander humblement à lui et de se détacher parfaitement de tout le reste, l'âme fidèle doit considérer avec une fervente affection tout ce que son divin Époux a daigné dire et faire au moment d'achever son pèlerinage.

Le Sauveur voulut que son Ascension triomphante eut lieu quarante jours après sa joyeuse Résurrection, comme pour signifier que nous pouvons parvenir à la patrie céleste en accomplissant les dix commandements développés par les quatre Évangiles. Au bout des quarante jours, voyant que l'heure était arrivée de passer de ce monde à son Père, Jésus, après avoir aimé les siens pendant sa vie, leur prouva particulièrement alors qu'il les aimait jusqu'à la fin (Joan. XIII, 1). D'abord, il alla chercher toutes les âmes des Patriarches et des Justes qu'il avait conduites dans le paradis terrestre ; puis, après avoir béni Énoch et Élie qu'il y laissa vivants, il se rendit avec son illustre cortége sur la montagne de Sion. C'est là que sa divine Mère et ses onze Apôtres habitaient dans le Cénacle, tandis que les autres disciples et les saintes femmes logeaient dans les maisons voisines. En ce même lieu où il avait célébré sa dernière Cène, le Sauveur *apparut aux onze* Apôtres *pendant qu'ils étaient à table* avec la Sainte-Vierge, et peut-être aussi avec d'autres personnes ; car eux seuls sont désignés comme étant les principaux personnages (Marc. XVI, 14). Avant de les quitter, ce bon Maître voulut leur donner une marque de satisfaction et leur laisser un souvenir d'affection ; parce qu'ils ne devaient plus le revoir

corporellement sur la terre, il daigna manger encore une fois en leur compagnie, comme font des amis qui vont bientôt être séparés. Tous alors, vers l'heure de tierce, goûtèrent le bonheur ineffable de se trouver réunis avec le Seigneur ressuscité, afin de pouvoir raconter comme témoins dignes de foi ce qu'ils avaient vu et entendu tous ensemble.

Sur le point de retourner vers Celui qui l'avait envoyé, le Sauveur, en ce dernier repas qu'il prit avec ses Apôtres, voulut ranimer la vivacité de leur foi et l'ardeur de leur charité ; dans ce but, *il leur reprocha l'incrédulité et la dureté de cœur qu'ils avaient montrées, en ne croyant point au témoignage de ceux qui l'avaient vu ressuscité*, jusqu'à ce qu'ils l'eussent vu de leurs propres yeux. En leur adressant ce reproche au moment de les envoyer prêcher l'Évangile à tout l'univers, Jésus-Christ semblait leur dire : Sur votre témoignage les nations doivent croire à ma Résurrection sans m'avoir jamais vu, à plus forte raison deviez-vous y croire avant de m'avoir vu, puisqu'elle vous était certifiée par des preuves évidentes et par des déclarations irrécusables. Avant de les priver de sa présence sensible, le divin Maître leur fit une telle réprimande, afin que le souvenir de leur faute les remplît pour toujours d'humilité ; car à son départ, il voulut leur montrer encore combien cette vertu lui était agréable ; et il semblait leur en faire une recommandation plus spéciale par ses dernières paroles qui devaient rester imprimées plus profondément dans leurs cœurs.

Après cette correction salutaire, le Seigneur conféra une mission spirituelle à ses Apôtres, quand il leur dit (Marc. xvi, 15) : *Allez*, en faisant de continuels progrès par vos instructions, *dans le monde entier* et non plus seulement dans la Judée ; *prêchez l'Évangile*, qui l'emporte sur

toute autre doctrine, comme la tête sur tout le reste du corps. L'Évangile, en effet, selon le pape Innocent III, c'est l'expression du Verbe éternel qui résidait en Dieu dès le commencement (Joan. I, 1); c'est l'écho de cette parole sublime qui retentit des célestes demeures (Sap. XVIII, 15); c'est la manifestation de cette Sagesse incréée qui agit toujours avec force et suavité (Ibid. VIII, 1). Annoncez donc cette bonne nouvelle *à toute créature*, dit Jésus-Christ, *omni creaturæ*, c'est-à-dire à tout le genre humain, ou à tout homme sans acception ni distinction de personne; car tout a été créé pour l'homme qui est comme le but de la création. Ainsi, prêcher à l'homme, c'est en quelque manière prêcher à toute créature, puisqu'il n'en est aucune avec laquelle il n'ait quelque relation, ressemblance ou affinité. Voilà pourquoi il est appelé justement un *microcosme,* ou petit monde qui contient en soi comme en abrégé les différents êtres de l'univers. Il possède effectivement l'existence comme les minéraux, et la vie comme les végétaux; il partage aussi la sensibilité avec les animaux, et il jouit de l'intelligence ainsi que les Anges ou les purs esprits. En outre, ces mots *prêchez l'Évangile à toute créature*, peuvent signifier simplement : Annoncez-le à tous ceux auxquels il doit être annoncé ; car on trouve dans les Livres saints beaucoup de passages qui peuvent être traduits et interprétés d'une manière analogue, entre autres celui-ci : *Quand j'aurai été élevé de terre, j'attirerai tout à moi*, c'est-à-dire tous ceux qui doivent être attirés (Joan. XII, 32). — Cette prédication universelle ne devait commencer qu'après la Pentecôte ; car le divin Maître défendit expressément à ses disciples de quitter Jérusalem avant d'avoir reçu le Saint-Esprit, comme nous le verrons bientôt. En leur confiant cette mission suprême, le Sauveur marquait

clairement la réprobation des Juifs et l'élection des Gentils. Autrefois, avant sa Passion, il avait dit : *N'allez point sur les terres des Gentils, et n'entrez point dans les villes des Samaritains* (Matth. x, 5). Aujourd'hui, au contraire, il dit à ces mêmes Apôtres : *Allez dans le monde entier, prêchez l'Évangile à toute créature*, ou, en d'autres termes, à tous les peuples, d'abord aux Juifs, puis aux Gentils ; car, ainsi que le déclare saint Paul (I Tim. II, 4), *Dieu veut sauver tous les hommes, en les faisant parvenir à la connaissance de la vérité.*

Le Seigneur ensuite détermina quelle devait être la sanction de l'Évangile, par les promesses de salut et les menaces de damnation qu'il exprima, en disant d'abord (Marc. XVI, 16) : *Celui qui croira et qui aura été baptisé sera sauvé*, c'est-à-dire il sera affranchi du péché et de l'enfer, de manière à mériter la grâce de Dieu et la gloire du ciel. Pour obtenir ce bonheur souverain, deux conditions sont nécessaires, la foi et le baptême. Il faut, en effet, que les adultes croient par eux-mêmes à l'Évangile, et que les enfants y croient par autrui ; car n'est-il pas convenable que ceux-ci, ayant été souillés par la faute des parents, puissent être justifiés par la foi des parrains ? Il faut de plus que les enfants et les adultes soient baptisés afin de devenir chrétiens ou membres spirituels de l'Église, ce corps mystique de Jésus-Christ. Dans le cas où le baptême d'eau est impossible, celui de sang suffit, comme il arrive dans les Martyrs qui sacrifient leur vie pour Jésus-Christ ; le baptême de désir suffit même en ceux qui meurent avec l'amour du Sauveur, après avoir souhaité le sacrement de la régénération. Voilà pourquoi le Seigneur n'ajoute point : Quiconque ne sera pas baptisé, mais simplement : *Quiconque n'aura point cru sera condamné,* c'est-à-dire

soumis au châtiment éternel en punition de son incrédulité. On peut donc être sauvé par la foi sans le baptême proprement dit, lorsqu'on se trouve dans l'impossibilité de le recevoir, sans le mépriser néanmoins. Ainsi, quand Jésus-Christ dit à Nicodème (Joan. III, 3) : *Quiconque ne renaît de l'eau et du Saint-Esprit ne peut entrer dans le royaume des cieux*, ces paroles doivent être entendues de ceux qui négligent, dédaignent ou refusent de recevoir le sacrement de la régénération. — Ne présumons pas, néanmoins, trop facilement avoir la foi nécessaire ; car pour être vivante, elle doit être accompagnée de la charité qui lui fasse produire de bonnes œuvres. Selon la remarque de saint Grégoire (Hom. 29 in Evang.), « si vous dites en vous-même : Je crois, donc je serai sauvé, vous dites vrai, pourvu que dans votre conduite vous suiviez la foi ; car pour avoir une foi sincère il faut que les mœurs ne soient point en contradiction avec les paroles, et celui-là seul croit d'une manière salutaire qui agit conformément à ce qu'il croit. » *Mes frères*, dit saint Jacques (II, 14, 26), *à quoi sert à quelqu'un de prétendre qu'il a la foi, s'il n'a pas également les œuvres? Est-ce que cette foi pourra le sauver?* Non sans doute ; *car de même qu'un corps sans âme est mort, la foi sans les œuvres est pareillement morte*, comme aussi les œuvres sans la foi sont inutiles.

Notre-Seigneur promit ensuite à ses disciples le don des miracles comme moyen de confirmer et de propager la foi dans les cœurs (Marc. XVI, 17, 18) : *Quant à ceux qui croiront*, dit-il, *voici les prodiges qu'ils réaliseront*, par le mérite de leur foi, lorsque les temps et les circonstances l'exigeront. *En mon nom*, par ma puissance qu'ils invoqueront et honoreront, *ils chasseront les démons ;* souvent en effet à la voix des premiers disciples les esprits impurs

abandonnèrent les corps de ceux qu'ils possédaient depuis longtemps. *Ils parleront des langues nouvelles,* qui leur étaient auparavant inconnues ; c'est ce que firent surtout au jour de la Pentecôte les Apôtres et plusieurs autres. *Ils manieront les serpents,* les prendront et rejetteront sans en être incommodés, comme il est rapporté spécialement de saint Paul. *S'ils boivent quelque poison mortel, ils n'en éprouveront aucun mal ;* c'est ce qui est arrivé particulièrement à saint Jean l'Évangéliste. *Ils imposeront les mains sur les malades et leur rendront la santé ;* ainsi est-il raconté d'un grand nombre. Dans la primitive Église en effet, non-seulement les principaux saints personnages tels que les Apôtres, mais même les simples Chrétiens ont accompli de semblables merveilles, qui étaient alors nécessaires pour convertir les infidèles et affermir les croyants. Maintenant que la foi est solidement établie et répandue partout, les miracles jadis si multipliés ne sont plus également utiles ; il doit nous suffire de connaître ceux qui ont été produits autrefois. Si on demande pourquoi les prédicateurs et les Chrétiens de nos jours n'opèrent plus de pareils prodiges, il faut répondre avec saint Grégoire (Hom. 29 in Evang.) : Puisque la foi catholique a été prouvée manifestement par les œuvres éclatantes de Jésus-Christ et des Apôtres, elle n'a pas besoin dorénavant de l'être par de nouveaux miracles. Quand on a planté des arbres, on continue de les arroser tant qu'ils sont faibles ; mais lorsqu'ils sont bien enracinés, on cesse de leur prodiguer les mêmes soins qui deviennent désormais superflus. Dieu néanmoins a daigné faire bien des miracles dans la suite des siècles pour la consolation de ses dignes serviteurs, comme nous l'apprennent les actes des saints Martyrs et les biographies des saints Confesseurs.

D'après le même saint Grégoire (loc. cit.), les prodiges qui s'opéraient autrefois sur les corps se reproduisent encore aujourd'hui sur les âmes dans l'Église. Les ministres de Jésus-Christ, quand ils exorcisent et baptisent les peuples, ou qu'ils exhortent à la pénitence, ne chassent-ils pas véritablement les démons? Lorsque, abandonnant les maximes du monde, ils enseignent les mystères de l'Évangile, ne parlent-ils pas un langage nouveau ? Lorsque, par de sages instructions, ils arrachent les vices des cœurs et qu'ils détruisent de pernicieuses coutumes, n'éloignent-ils pas les serpents ? Quand ils lisent les blasphèmes des hérétiques pour les réfuter, ou qu'ils entendent les confessions des pécheurs pour les absoudre, sans en être aucunement souillés, ne boivent-ils pas alors du poison sans en éprouver de mal ? Toutes les fois que par leurs charitables avis ils affermissent les faibles dans la foi, ou que par leurs bons exemples ils excitent les négligents à la vertu, ou que par leurs ferventes prières ils amènent les coupables à résipiscence et les réconcilient avec Dieu, ne guérissent-ils pas les malades de leurs différentes infirmités ? Ces sortes de miracles sont d'autant plus estimables qu'ils procurent, entretiennent ou rétablissent non point simplement la vie naturelle mais bien la vie surnaturelle. Concluons de là que, si les prêtres veulent rendre leurs prédications efficaces, ils doivent les confirmer par leurs saintes œuvres. Les fidèles eux-mêmes ne chassent-ils pas les démons, quand ils repoussent les tentations de ces perfides ennemis par le mérite de la foi et par le signe de la croix ? Ne parlent-ils pas des langues nouvelles, ceux qui, fuyant les conversations frivoles ou dangereuses, publient les louanges divines ou rappellent de pieuses maximes ? N'enlèvent-ils pas des serpents, ceux qui répriment fortement les détracteurs ?

Ne boivent-ils pas du poison sans ressentir de mal, ceux qui entendent des sollicitations criminelles ou des invectives amères sans en être ni troublés ni offensés ? Ne guérissent-ils pas divers malades de leurs infirmités, ceux qui par des actes ou des discours édifiants détournent les autres du péché et les portent au bien ? Tous ces prodiges de l'ordre spirituel surpassent autant ceux de l'ordre physique que les intérêts de l'âme l'emportent sur ceux du corps.

Le Sauveur dit encore à ses Apôtres (Luc. XXIV, 48) : Quant à vous spécialement, *vous êtes les témoins de ces choses* que j'ai dites ou faites en votre présence ; et vous serez dans tout le monde les prédicateurs des mystères que vous avez vus ou appris touchant mon Incarnation et ma doctrine, ma Passion et ma Résurrection. Mais les Apôtres, effrayés d'une pareille mission, auraient pu penser : Comment, nous qui sommes illettrés et ignorants, pourrions-nous rendre témoignage de vous devant les Gentils et devant les Juifs qui vous ont mis à mort ? Aussi le Seigneur s'empressa d'ajouter (Ibid. 49) : Afin que vous soyez capables d'attester et d'annoncer partout constamment la vérité de l'Évangile, *je vous envoie Celui que le Père vous a promis.* Il emploie ici le présent au lieu du futur, pour mieux marquer la certitude et la proximité de l'événement, comme s'il disait : Bientôt, je vous enverrai d'une manière visible le Saint-Esprit qui vous assistera puissamment. Le Père céleste en effet l'avait promis, en disant par la bouche du prophète Joël (II, 28) : *Je répandrai mon Esprit sur toute chair.* Jésus-Christ l'avait aussi promis, en disant à l'heure de sa dernière Cène : *Je vous enverrai de la part du Père éternel le Paraclet, cet Esprit de vérité qui procède du Père* (Joan. XV, 26). Mais de crainte que les Apôtres ne commençassent leurs prédications avant d'être devenus

plus parfaits, le Seigneur *mangeant avec eux leur recommanda de ne point sortir de Jérusalem avant d'avoir vu l'accomplissement de la promesse que le Père avait faite* (Act. I, 4). Il leur dit alors : *Restez tranquilles en cette ville jusqu'au jour où vous serez revêtus de la vertu d'en haut,* ainsi que d'une armure spirituelle (Luc. xxiv, 49). Comme s'il leur disait : Maintenant vous n'êtes pas suffisamment préparés pour prêcher mon Évangile avec constance; attendez un peu, et lorsque vous aurez été fortifiés surnaturellement par la grâce divine, vous irez sans frayeur annoncer la vérité à la face des princes et des rois de la terre.

A ce propos écoutons saint Chrysostôme. « De même qu'un bon général ne lance point ses nouvelles troupes contre de nombreux ennemis sans les avoir complétement armées, ainsi Notre-Seigneur ne laissa point ses disciples engager la guerre avant que le Saint-Esprit ne les eût parfaitement disposés. Mais pourquoi ce divin Paraclet n'est-il pas descendu tandis que Jésus-Christ demeurait encore sur la terre, ou du moins au moment où il remontait au ciel? Il convenait que les Apôtres ne reçussent le bienfait promis qu'après en avoir conçu un grand désir ; car nous sommes plus fortement attachés à Dieu, lorsque nous y sommes contraints par la nécessité. En outre, pour maintenir ses disciples dans la vigilance, le Sauveur ne leur détermine point combien de temps ils devaient attendre l'arrivée du Consolateur. Puisqu'il n'a pas voulu leur découvrir ce jour cependant prochain, faut-il s'étonner ensuite s'il ne nous a point fait connaître le dernier jour de ce monde ou de notre vie ? » Telles sont les judicieuses réflexions de saint Chrysostôme.

Déjà Jésus-Christ avait communiqué l'intelligence de l'Écriture et confié la prédication de l'Évangile à ses Apôtres; néanmoins, il ne leur permit pas d'exercer leur

ministère avant qu'ils eussent reçu le Saint-Esprit sous une forme sensible ; il a voulu nous montrer par là que pour annoncer convenablement la parole divine, il ne suffit pas d'avoir la science de la Religion, il faut de plus posséder la grâce de Dieu d'une manière au moins probable, en sorte que la conscience ne soit pas souillée de péché mortel. A l'exemple des Apôtres, les ministres zélés de Jésus-Christ doivent demeurer en une communauté fervente comme dans une cité paisible, afin d'y acquérir par l'étude et la contemplation les connaissances qu'ils doivent ensuite transmettre aux autres par la prédication. « Ne regardons comme orthodoxe, dit saint Jérôme, que la doctrine que nous avons reçue comme traditionnelle ; c'est pourquoi écoutons longtemps comme disciples ce que nous devons enseigner plus tard comme maîtres. Néanmoins, hélas ! combien prêchent publiquement ce qu'ils ignorent eux-mêmes ? On n'apprend point les différents arts sans suivre des guides spéciaux ; la science religieuse est seule regardée comme si peu importante ou si facile, qu'on prétend l'acquérir par soi-même sans avoir besoin de consulter aucun docteur. » Saint Grégoire ajoute (Pastoral. III, 26) : « Il en est qui s'empressent de prendre la charge si grave de la prédication sans avoir la maturité nécessaire ou l'instruction suffisante. Mais qu'ils prennent garde de se fermer à jamais par leur téméraire précipitation le droit chemin d'une vie meilleure. Qu'ils considèrent attentivement ici la conduite du Sauveur. Étant la vérité même, il aurait pu sans doute former tout d'un coup ses propres disciples au ministère évangélique ; néanmoins, pour montrer que les imparfaits ne doivent point l'exercer sans y être préparés, après avoir confié une pareille mission à ses Apôtres, il leur fit cette recommandation expresse : *Restez tranquilles en cette ville, jusqu'au*

moment où vous serez revêtus d'une force supérieure. Nous aussi demeurons en paix dans la cité, c'est-à-dire renfermons-nous avec de pieuses pensées dans l'intérieur de notre âme, en évitant les conversations inutiles ; puis, lorsque nous serons bien remplis de la vertu divine, nous pourrons sortir de notre recueillement sans péril pour nous livrer avec succès à la prédication. » Ainsi parle saint Grégoire.

Tandis que le Seigneur à table donnait ses derniers avis, les Apôtres joyeux de sa présence étaient néanmoins troublés à cause de son départ qu'il leur avait annoncé ; ils l'aimaient avec tant d'affection que la seule pensée d'une séparation prochaine les plongeait dans la tristesse. Lorsqu'ils se furent levés de table, *Jésus les conduisit dehors vers Béthanie* (Luc. XXIV, 50). Afin de les rendre témoins de son Ascension glorieuse, il fait sortir ses disciples du lieu où ils avaient mangé, nous montrant par là que nous devons renoncer à la consolation des sociétés humaines pour vaquer à la contemplation des choses divines. Il les mène hors de la ville, pour indiquer qu'en ce monde nous n'avons point de cité permanente. Il les dirige vers Béthanie qui signifie *maison d'obéissance*, pour marquer qu'après être descendu du ciel par obéissance, il allait y remonter en récompense de cette même vertu, selon la parole de saint Paul (Philip. II, 8, 9) : *Il s'est humilié lui-même en se faisant obéissant jusqu'à la mort de la croix ; c'est pourquoi Dieu l'a exalté* jusqu'au sommet des cieux. Nous apprenons ainsi qu'après avoir été banni du paradis à cause de son insubordination, l'homme ne peut désormais y être introduit que par le mérite de sa soumission. Selon le Vénérable Bède (in cap. 24 Luc.), le Sauveur conduit ses disciples vers Béthanie, parce que ce village, situé sur le versant du mont des Oliviers, figure l'Église, cette véritable maison d'obéis-

sance, édifiée sur l'Incarnation du Verbe par les fondements de la foi, de l'espérance et de la charité. — Après avoir fait sortir ses Apôtres, Jésus leur dit de se rendre sur la montagne des Oliviers, parce qu'il voulait de là s'élever au ciel en leur présence ; puis il disparut à leurs yeux. Cette sainte montagne représente l'élévation de l'esprit adonné à la contemplation divine; et les olives qui croissent sur cette montagne bénie figurent les fruits onctueux produits par la vraie dévotion; l'âme qui les goûte n'a plus rien à désirer que le repos éternel dans la céleste patrie. Fidèles à l'ordre qu'ils avaient reçu, les onze Apôtres, ainsi que les autres disciples et les saintes femmes avec la Sainte-Vierge, s'empressèrent d'aller sur le mont des Oliviers, où le Sauveur leur apparut pour la seconde fois en ce même jour. Considérons les âmes bienheureuses des saints Pères qui accompagnent le divin Rédempteur, quoique d'une manière invisible ; comme ils admirent avec respect et bénissent avec affection cette glorieuse Reine qui leur a donné un si puissant Libérateur! Comme ils regardent avec joie ces héros et ces chefs illustres de l'armée chrétienne, que le Seigneur a choisis entre tous pour combattre et conquérir le monde entier !

Plusieurs de ceux qui étaient réunis sur la montagne interrogèrent Jésus en ces termes (Act. I, 6) : *Seigneur, est-ce en ce temps-ci que vous rétablirez le royaume d'Israël?* Par cette question ainsi posée, les plus simples et les plus charnels, encore préoccupés d'un règne temporel du Messie, lui demandaient : N'allez-vous pas maintenant relever le trône de David, en ramenant les dix tribus et en assujétissant tous les peuples ? Car en voyant que les Juifs étaient alors commandés par un prince étranger et soumis à un gouverneur romain, ils désiraient et ils croyaient avoir

bientôt pour puissant libérateur et pour souverain monarque Jésus-Christ lui-même. C'est en ce sens que les deux disciples, désolés de sa mort si prompte, disaient sur la route d'Emmaüs : *Nous espérions pourtant qu'il délivrerait Israël* (Luc. XXIV, 21). Par la même question précédente, les autres plus instruits et plus éclairés, qui attendaient le règne spirituel du Sauveur, lui demandaient : N'est-ce point présentement que, comme vous l'avez promis, vous devez fonder l'empire de l'Église dans tout l'univers? Ainsi, selon la remarque de saint Augustin (Serm. de Ascens.), « les Apôtres, près de perdre la présence visible du divin Maître, l'interrogent, pour savoir quand il manifesterait sa gloire au monde. Seigneur, quand viendra le royaume d'Israël, ce royaume dont nous sollicitons l'avénement par cette prière : *Adveniat regnum tuum*, ce royaume dont les élus recevront la possession par cette sentence : *Venite, benedicti Patris mei, percipite regnum?* Quand commencera le règne de vos humbles serviteurs? et quand cessera la domination de vos orgueilleux adversaires? Mais que nous importe de savoir cet instant? Vivons chacun comme s'il devait arriver aujourd'hui même, et nous ne craindrons point lorsque nous le verrons arriver tout à coup. »

Sans résoudre la question proposée, Jésus-Christ donna à comprendre que le parfait rétablissement du royaume d'Israël devait être beaucoup différé. Il commença par dire (Act. I, 7) : *Ce n'est point à vous de connaître les temps et les moments dont le Père s'est réservé la disposition.* Chercher à découvrir ce que nous révèlent l'Écriture et la Tradition, c'est une louable érudition; mais prétendre scruter ce que ni l'une ni l'autre ne nous révèlent, c'est une coupable présomption. Jésus-Christ semblait donc dire : Il ne vous appartient pas de connaître les choses futures dont

l'accomplissement dépend de Dieu seul, comme est, entre autres, le rétablissement du royaume d'Israël. Ce royaume ne doit point être rétabli temporellement, mais spirituellement, lorsque, vers la fin du monde, à l'approche du jugement général, les Juifs croiront en Jésus-Christ comme en leur véritable Roi ; c'est alors qu'il règnera sur la maison de Jacob à jamais, pendant les siècles des siècles. — Quant à vous, ajouta le Sauveur, sans vouloir sonder des secrets que vous ne pouvez maintenant pénétrer, appliquez-vous à vous rendre dignes de nouvelles grâces. Bientôt *vous recevrez la vertu du Saint-Esprit qui descendra sur vous*, pour vous purifier, vous fortifier, afin que vous soyez capables de communiquer mes enseignements. En publiant ma vie et ma doctrine, ma Passion et ma Résurrection, *vous me servirez de témoins à Jérusalem, dans toute la Judée, puis dans la Samarie et jusqu'aux extrémités de la terre* (Ibid. 8). C'était dire : Avant que le royaume d'Israël soit rétabli, le bruit de l'Évangile aura retenti partout, et même dans les pays les plus reculés. Les Apôtres, en effet, commencèrent leurs prédications à Jérusalem ; mais, après que saint Étienne eut été lapidé et saint Jacques décapité, ils se répandirent dans la Judée puis dans la Samarie, et se dispersèrent ensuite dans l'univers entier.

A cette occasion, saint Augustin (Epist. 80) demande : Comment les Apôtres ont accompli l'ordre qu'ils avaient reçu d'évangéliser toutes les nations, puisqu'il y a des peuples qui jusqu'à ce jour n'avaient point été évangélisés et qu'il y en a même d'autres qui ne le sont point encore ? Sans doute, répond le saint Docteur, le Seigneur n'a point confié aux Apôtres cette mission universelle, comme si elle devait être remplie par les seuls personnages auxquels il parlait actuellement. C'est dans un sens analogue qu'il a

dit : *Je suis moi-même avec vous jusqu'à la consommation des siècles* (Matth. XXVIII, 20). En effet, quoique cette promesse parût s'adresser aux seuls disciples alors présents, elle doit s'appliquer certainement à l'Église entière, qui durera jusqu'à la fin du monde par la succession continuelle des hommes qui naissent pour remplacer ceux qui meurent. Parce que la doctrine du salut a été prêchée d'abord dans la ville de Jérusalem, quand nous entendons lire le saint Évangile à l'église, nous tournons le visage vers l'Orient, en disant : *Gloria tibi, Domine ;* ainsi nous remercions Dieu qui nous a fait apporter de ce même côté la Bonne Nouvelle, selon cet oracle d'Isaïe (II, 3) : *La loi sortira de Sion, et la parole du Seigneur viendra de Jérusalem.* « En effet, dit saint Augustin, l'Église chrétienne a pris son origine dans la Jérusalem terrestre, afin de trouver sa félicité au sein même de Dieu dans la Jérusalem céleste ; la première a été le berceau de sa foi, et la seconde sera le terme de sa réunion bienheureuse. » Remarquons en outre que, pour chanter l'Évangile le Diacre tourne le visage contre le nord ou aquilon ; il montre ainsi que la parole de Dieu est dirigée contre Satan désigné par l'aquilon ; car n'est-ce pas Lucifer qui poussait ce cri de révolte (Isai. XIV, 13, 14) : *Je placerai mon trône du côté de l'aquilon, et je serai semblable au Très-Haut.*

Après avoir parlé à ses disciples pour les consoler (Marc. XVI, 19), le Seigneur Jésus les embrassa tous les uns après les autres avec une grande affection ; à son départ, il leur donna le baiser de paix, comme l'atteste saint Ambroise (in cap. 24 Luc.). Prenant congé d'eux, *il éleva les mains* pour les offrir à Dieu son Père ; *puis il les bénit* en leur souhaitant toutes sortes de biens, leur promit de puissants secours et leur conféra des dons célestes (Luc. XXIV,

50). Par cette dernière bénédiction, comme le pense saint Théophile, il leur assura sa protection efficace contre tous leurs adversaires, afin qu'ils attendissent sans crainte l'avénement du Saint-Esprit. De là vient cet usage pratiqué dans l'Église, que les Évêques donnent au peuple leur bénédiction solennelle, à l'issue de la messe. D'après Origène, en élevant les mains pour bénir ses disciples, Jésus-Christ a voulu signifier que celui qui bénit les autres doit exercer des œuvres surnaturelles. Comme un tendre père qui bénit ses chers enfants avant de s'en séparer, le Sauveur près de quitter ce monde bénit ses disciples pour deux raisons : d'abord, c'était parce qu'alors ils avaient un plus grand besoin de l'assistance divine, pour éviter tous les nombreux périls auxquels ils allaient être exposés ; c'était aussi pour leur prouver jusqu'à la fin la dilection qu'il n'avait cessé de leur témoigner pendant son séjour sur la terre. Par ce touchant exemple, il a montré aux prélats ou supérieurs ecclésiastiques à ne point s'éloigner de leurs sujets sans les avoir bénis et recommandés à Dieu.

Alors tournant le visage vers l'Orient, comme le dit saint Jean Damascène (Serm. de Ascens.), Jésus s'éleva dans les airs par sa propre puissance, devant les témoins privilégiés qu'il avait rassemblés sur la montagne (Act. I, 9). En vertu de son agilité, le Roi de gloire remonta triomphalement au plus haut des cieux d'où il était miséricordieusement descendu. Il permit à ses disciples de le suivre des yeux afin d'exciter de plus en plus dans leurs cœurs le désir d'aller à lui. A cette vue, tous les assistants réunis à la Sainte-Vierge se prosternèrent pour adorer humblement le Sauveur. Bien qu'ils fussent ravis de contempler sa glorieuse Ascension, ils ne pouvaient retenir leurs larmes en pensant qu'ils ne jouiraient plus de sa présence sensible. Avec

quel bonheur Marie aurait quitté ce monde pour accompagner son divin Fils ! Mais le Seigneur voulut que, dans l'intérêt de l'Église naissante, elle restât quelque temps encore sur la terre, afin de consoler et d'affermir les nouveaux Chrétiens. « O doux Jésus ! s'écrie saint Anselme (de Excellentia B. V.), ô vous le meilleur des fils, pourquoi délaisser ainsi dans un triste exil la meilleure des mères, exposée sans vous à toutes sortes de misères ? Pourquoi ne pas la conduire immédiatement dans la céleste patrie, afin de l'associer aux joies de votre triomphe ? Ah ! j'en conçois le motif ; il était expédient qu'après le départ du Seigneur elle demeurât en la compagnie des Apôtres pour la confirmation de notre foi. Sans doute, le Saint-Esprit leur révéla toutes les vérités nécessaires ; Marie néanmoins contribua beaucoup à leur en donner une parfaite intelligence par d'utiles instructions. Beaucoup plus éclairée que tous les disciples, elle comprenait incomparablement mieux tous les divins mystères ; car elle ne les connaissait pas simplement d'une science abstraite, mais effectivement par sa propre expérience, puisqu'elle y avait pris une part importante. D'ailleurs, le délai de son Assomption ou de sa glorification ne pouvait en rien nuire à l'immensité de l'amour et du bonheur dont elle était actuellement comblée dès ici-bas ; elle éprouvait même une consolation ineffable, en se voyant au lieu où la voulait principalement Dieu, l'objet souverain de ses affections. Aussi, quelque part qu'elle se trouvât, elle se réjouissait en Dieu et Dieu en elle ; la satisfaction qu'elle ressentait de cet heureux état lui faisait désirer partout de préférence ce qu'elle savait plaire davantage à la Sagesse suprême. » Ainsi parle saint Anselme.

Dans le récit précédent remarquons quatre circonstances

principales. Le Sauveur fait sortir de la ville ses disciples fidèles, il les dirige vers Béthanie, leur donne sa bénédiction et opère son Ascension. Ces quatre circonstances indiquent ce que Jésus-Christ accomplit spirituellement à l'égard des pécheurs convertis : il les retire du péché ; puis en les faisant passer du mal au bien, il les conduit à l'Église, cette maison d'obéissance signifiée par le nom de Béthanie; ensuite il les bénit, en les comblant de grâces ; enfin il les élève à la perfection, en les faisant monter de vertus en vertus, jusqu'à ce qu'ils parviennent heureusement à la gloire de l'éternité.

Jésus-Christ, prenant un sublime essor, emmena de nombreux captifs qui composaient son illustre cortége (Ephes. IV, 8). C'étaient les âmes des justes qu'il avait délivrées des limbes. Après avoir fait ouvrir la porte du ciel, *il marchait devant eux pour leur frayer le chemin*, comme l'avait prédit le prophète Michée (II, 13). Il les précédait avec majesté, tout éclatant de lumière et de gloire, resplendissant de joie et de beauté. Les anciens exilés qui le suivaient comme leur puissant libérateur célébraient avec allégresse et reconnaissance ses bienfaits et ses triomphes ; car il allait les introduire dans son royaume comme dans leur patrie, les rendre habitants de la même cité que les Anges et domestiques de la maison de Dieu ; il allait remplir les places laissées vacantes par les esprits rebelles, réparer l'honneur de son Père, se montrer lui-même le Vainqueur des enfers et le Seigneur des armées. Cependant l'archange saint Michel avait annoncé à la cour céleste l'arrivée de son Roi. Tous les esprits bienheureux, rangés par ordre selon leurs différentes hiérarchies, s'avancent à la rencontre de leur souverain Monarque ; ils s'inclinent devant lui avec amour et respect, l'accueillent avec des hymnes et des cantiques

ineffables. Qui pourrait en effet décrire leurs harmonieux concerts et leurs mélodieux accords? Qui pourrait aussi dépeindre l'immense jubilation des âmes saintes dans cette première entrevue avec les légions célestes? Parmi leurs acclamations unanimes, le Seigneur s'élevait environné de leurs troupes joyeuses ; les mains jointes devant la poitrine et dirigées en haut, il montait avec une majestueuse lenteur, afin que sa divine Mère et ses chers disciples pussent jouir plus longtemps de sa vue consolante.

Mais lorsqu'il fut arrivé à une certaine hauteur, *un nuage* lumineux, s'abaissant sous ses pieds sacrés, *le déroba à leurs yeux* mortels (Act. I, 9) ; car la clarté dont il fut enveloppé les empêcha désormais de l'apercevoir, en sorte que, après l'avoir connu selon la chair, ils ne le connurent plus que selon l'esprit. Ce nuage lui servit ainsi plutôt de voile que de véhicule, car il n'avait pas besoin d'être transporté par aucun secours étranger. Néanmoins la présence de ce météore et l'assistance des Anges contribuèrent à la pompe de son Ascension pour montrer que les diverses créatures, tant matérielles que spirituelles, sont assujéties à sa volonté suprême. Jusqu'alors Jésus avait conservé son corps sous la forme extérieure qu'il présentait avant sa Passion ; mais aussitôt qu'il eut disparu aux regards des hommes, il devint brillant comme au jour de sa Transfiguration. Un instant après, il parvint dans le séjour de la béatitude avec les purs esprits et les âmes saintes qui l'accompagnaient en son triomphe ; il pénétra ainsi dans les hauteurs des cieux par sa propre vertu, soit à raison de sa divinité toute puissante qui domine sur tous les êtres, soit à raison de son humanité glorieuse qui possède une merveilleuse agilité. Il n'en fut pas de lui

comme d'Énoch et d'Élie qui avaient été enlevés dans les airs, le premier par le ministère des Anges et le second sur un char de feu; tous deux n'étant que de simples hommes, encore revêtus de leurs corps mortels, ne pouvaient être transportés de la sorte sans un secours étranger.

Cependant, immobiles d'admiration, les Apôtres et les disciples avec la Sainte-Vierge et Marie-Madeleine suivirent du regard le Seigneur jusqu'à ce qu'il disparut dans la nuée ; puis, selon saint Ambroise (in cap. 24 Luc.), quand ils cessèrent de l'apercevoir, ils continuèrent de l'accompagner jusqu'au trône de sa gloire par l'ardeur de leur foi ; c'est pourquoi l'Apôtre disait des premiers Chrétens : *Nos pensées sont dans les cieux* (Philip. III, 20). O spectacle ravissant que celui du Sauveur élevé de la terre au milieu des chœurs angéliques et des âmes bienheureuses ! qui aurait pu en être témoin sans désirer de leur être associé ? Bien qu'ils ne vissent plus leur divin Maître, les disciples tenaient toujours les yeux fixés en haut (Act. I, 10). *Alors deux hommes,* ou plutôt deux Anges qui en avaient la figure, *se montrèrent à eux, revêtus d'habits blancs* en signe de réjouissance. *Hommes de Galilée, leur dirent-ils, pourquoi vous arrêtez-vous à regarder en haut ?* (Ibid. 11.) Comme s'ils disaient : Étrangers que vous êtes, pourquoi restez-vous là tout stupéfaits ? Avez-vous oublié ce que vous devez faire ? Retournez à Jérusalem pour y recevoir l'accomplissement prochain des divines promesses. Ne demeurez pas ici plus longtemps à attendre Celui que vous ne devez pas revoir de sitôt. A la fin des siècles, *ce même Jésus redescendra de la même manière que vous l'avez vu monter au ciel,* c'est-à-dire en sa nature humaine et sous une forme sensible. En effet, selon la remarque de saint Augustin (Serm. 178 de tempore), puisque ses enne-

mis l'ont jugé comme homme, il les jugera à son tour en cette qualité, afin de réaliser cette prophétie de Zacharie (XII, 10) : *Ils considèreront Celui qu'ils ont percé.* Il parut avec un corps passible et mortel à son premier avénement ; mais au second, il paraîtra avec ce même corps devenu glorieux et immortel, dans le même état où il l'a transporté aux cieux. Si nous croyons que le Seigneur doit venir pour nous juger, ajoute saint Augustin (Serm. 179 de tempore), nous devons nous préparer à le recevoir ; car si nous ne sommes point corrigés par les châtiments présents, nous serons condamnés à des peines éternelles.

Admirons ici la touchante sollicitude du Sauveur à l'égard de ses disciples. A peine a-t-il disparu à leurs yeux qu'il leur envoie ses Anges pour les consoler de son absence et les assurer de son retour. Ces sublimes messagers étaient aussi chargés de leur apprendre qu'il n'avait point été transféré dans le paradis terrestre comme Hénoch et Élie, mais qu'il était vraiment monté dans le ciel empyrée où habitent les esprits bienheureux. Et dans la crainte que ses pieux amis ne se fatiguassent inutilement à rester dans le même lieu, il les fit inviter par ses députés célestes de se retirer à Jérusalem pour y attendre en paix le divin Paraclet. Lorsque les Anges se furent éloignés, les disciples, humblement prosternés à l'endroit où le Seigneur les avait quittés, l'adorèrent comme réunissant en sa personne la divinité à l'humanité. *Ils revinrent ensuite de la montagne, située près de Jérusalem, à la distance du chemin qu'on peut faire le jour du sabbat*, c'est-à-dire l'espace de mille pas (Act. I, 12) ; car dans le jour consacré spécialement au service religieux les Juifs ne devaient point faire une plus longue route. Cette sainte montagne, dite communément des Oliviers, est aussi appelée *des trois lumières* ; car la

nuit elle était illuminée à l'occident par les reflets continuels du feu allumé dans le temple, le matin elle était éclairée à l'orient par les premiers rayons du soleil levant, et de plus elle était couverte d'arbres qui produisaient beaucoup d'huile pour alimenter les lampes. *Les disciples rentrèrent donc à Jérusalem tout joyeux* d'avoir vu la réalisation parfaite des mystères relatifs à Jésus-Christ (Luc. XXIV, 52). Les justes motifs d'allégresse ne leur manquaient pas en effet ; c'étaient la suprême glorification du divin Maître, la rédemption complète du genre humain, la restauration des chœurs angéliques, l'expulsion des esprits rebelles, la confusion des Juifs infidèles, la promesse du Saint-Esprit, l'espérance certaine de la résurrection générale, la future ascension et exaltation de tous les élus réunis dans la céleste patrie; car les membres fidèles ne devaient-ils pas avoir confiance de parvenir à cet état et en ce séjour de bonheur et de gloire, où leur Chef venait de s'élever triomphant ?

Ainsi, les disciples qui, sous la conduite du Sauveur, étaient sortis tous ensemble de Jérusalem, y rentrèrent aussi tous ensemble après l'Ascension de leur divin Maître. C'est ce que l'Église a voulu représenter par la procession solennelle qu'elle célèbre, non-seulement en cette fête, mais encore chaque dimanche avant la messe solennelle. Précédé de la croix, le clergé sort du temple ou seulement du chœur et y entre également à la suite de la croix, comme pour rappeler que, si Jésus-Christ n'est plus présent avec nous d'une manière sensible, il l'est toujours d'une manière spirituelle, selon cette promesse qu'il a faite : *Voilà que je suis avec vous jusqu'à la consommation des siècles* (Matth. XXVIII, 20).

Plusieurs faits merveilleux ont servi longtemps à rappeler

le souvenir de l'Ascension. Si nous en croyons d'anciennes traditions très-respectables que rapportent plusieurs saints Pères, le Seigneur, montant au ciel, laissa sur la roche, l'empreinte de ses pieds sacrés ; et quoique les pieux fidèles ne cessassent de creuser ce lieu vénérable pour en prendre la poussière, le vide se remplissait toujours, de façon que les divins vestiges restaient ineffaçables. Quand on les entoura d'une magnifique basilique en forme de rotonde, on ne put ni paver ni voûter l'endroit où ils étaient gravés; les pierres n'y pouvaient tenir. Ainsi, on fut contraint de laisser apparentes les dernières traces du Sauveur en ce monde, comme aussi de laisser ouvert l'espace par où son corps glorieux s'était élevé dans le ciel pour nous y frayer un libre passage.

Aussitôt après l'Ascension du Seigneur, les Apôtres et les autres disciples avec la Sainte-Vierge et les autres saintes femmes se retirèrent sur le mont Sion, dans le Cénacle, pour obéir à l'ordre qui leur avait été donné d'attendre l'accomplissement prochain des divines promesses. C'est là qu'avant la Pentecôte saint Mathias fut élu pour remplacer dans l'apostolat le traître Judas. *Et tous d'un commun accord persévéraient dans la prière*, à laquelle ils vaquaient assidûment aux heures convenables (Act. I, 14). Réunis dans un grand recueillement, ils se préparaient à recevoir dignement le Saint-Esprit par l'oraison et, en outre, par la mortification ou pénitence, comme plusieurs le croient pour de justes motifs ; car Jésus-Christ, parlant de ses disciples, avait dit précédemment (Luc. V, 35) : *Quand viendront les jours où l'Époux leur sera enlevé, c'est alors qu'ils jeûneront.* Maintenant que Jésus, le véritable Époux de leurs âmes, venait de les quitter, ils devaient donc jeûner. A leur imitation, de fervents Chrétiens s'appliquent à joindre le jeûne

à la prière, spécialement depuis l'Ascension jusqu'à la Pentecôte. Alors séparés du monde, *ils étaient continuellement dans le temple,* comme dans le lieu le plus propre au service divin ; là, *tout occupés à louer et à bénir le Seigneur,* ils ne cessaient de le glorifier pour les œuvres prodigieuses qu'il leur avait manifestées, et ils le conjuraient de leur accorder promptement les dons magnifiques qu'il leur avait promis (Luc. xxiv, 53). A leur exemple, tenons-nous toujours en la sainte présence de Dieu, constamment appliqués à le remercier des faveurs insignes dont il nous a comblés; c'est ainsi que nous mériterons d'obtenir les grâces nouvelles dont nous avons besoin.

Selon la remarque du Vénérable Bède (Hom. de Ascens.), en ce jour de la glorieuse Ascension de Jésus-Christ, nous devons surtout nous rappeler ces paroles qu'il adressait autrefois à ses disciples : *Heureux les yeux qui voient ce que vous voyez* (Luc. x, 23). Ils furent heureux, sans doute, de le considérer lorsqu'il demeurait sur cette terre, où ils étaient témoins de ses miracles et de ses enseignements; mais ils furent plus heureux encore de le contempler lorsqu'il montait au ciel, afin de leur en ouvrir la porte et de leur y préparer une place. Ce ne fut, néanmoins, pour eux un bonheur de le voir ainsi, que parce qu'ils eurent le mérite de croire ensuite. Aussi est-il beaucoup plus grand le bonheur de ceux qui ont consenti à croire sans le voir, comme Notre-Seigneur lui-même l'a déclaré à saint Thomas, en lui disant : *Vous avez cru, parce que vous avez vu; heureux ceux qui n'ont point vu et qui cependant ont cru* (Joan. xx, 29). En effet, à tous ceux qui ont une foi sincère, qu'ils aient vécu soit avant soit après son Incarnation ou son Ascension, le Sauveur a promis le plus grand bien auquel la créature puisse jamais aspirer, quand il a dit : *Heureux*

ceux qui ont le cœur pur, parce qu'ils verront Dieu, non plus seulement en son humanité, mais en son essence, tel qu'il est en lui-même (Matth. v, 8).

Le Seigneur, accompagné de son illustre cortége, entra le premier, comme un joyeux triomphateur, dans le paradis fermé jusqu'alors au genre humain. Il monta dans les hauteurs des cieux, par-dessus tous les astres, les esprits bienheureux et les êtres créés, parce qu'il avait reçu un nom supérieur à tout autre pour le temps et l'éternité. Pour concevoir son degré d'exaltation, il faut distinguer trois sortes de cieux : selon saint Augustin (lib. 12 de Genes. c. 2), le premier est le ciel physique où brillent le soleil, la lune et les étoiles ; le second est le ciel spirituel où habitent les chœurs angéliques ; le troisième est le ciel empyré où Dieu réside principalement comme dans son palais et sur son trône. C'est à celui-ci que saint Paul fut ravi, quand il fut admis, non point simplement à la vision des corps célestes ou à la connaissance des célestes intelligences, mais à la sublime contemplation de l'essence divine. Selon le même saint Augustin, c'est aussi à ce troisième ciel que Jésus-Christ fut élevé (Marc. xvi, 19). Là, *il est assis à la droite de Dieu*, non point corporellement, mais spirituellement, comme assesseur du Père éternel qui lui communique sa puissance judiciaire sur le monde entier. Il siége ainsi, soit à raison de sa divinité, qui le rend égal en dignité à Celui auquel il est par nature consubstantiel, comme étant son propre Fils unique, soit même encore à raison de son humanité, considérée sous un double rapport. D'abord, en elle-même, cette très-sainte humanité de Notre-Seigneur est comblée des biens les plus excellents, qui la placent au premier rang par-dessus toutes les pures créatures, comme étant la plus proche de Dieu. Bien plus, en tant qu'unie

hypostatiquement au Verbe, elle est inséparablement associée à la vénération suprême qui est due à cette personne divine ; ainsi le vêtement que porte un monarque en cérémonie partage l'honneur souverain que reçoit la personne royale. Quand donc l'Évangéliste nous représente *Jésus assis à la droite de Dieu*, il nous le montre justement dans la position d'un juge, d'un roi, et surtout d'un vainqueur ; après avoir supporté tant de travaux, d'humiliations et d'adversités, ne méritait-il pas à bon droit de se reposer dans la possession de la joie, du bonheur et de la gloire, qui appartiennent à Dieu lui-même ? Si cependant saint Étienne le vit ensuite *debout à la droite de Dieu* (Act. VII, 55), c'est que l'illustre martyr, combattant alors pour la foi, l'apercevait dans l'attitude d'un défenseur qui lui prêtait secours. Tandis que le Sauveur se tient toujours à la droite de son Père, il ne cesse d'intercéder pour nous, en lui montrant les cicatrices des plaies qu'il a daigné souffrir pour notre salut.

Réunis avec leur divin Chef dans l'éternelle patrie, les bienheureux esprits et les anciens justes s'empressèrent de lui témoigner toute leur reconnaissance et leur joie. En effet, si, après avoir miraculeusement évité les poursuites de Pharaon et traversé les eaux de la mer Rouge, Moïse et tous les Hébreux entonnèrent des cantiques d'allégresse, si Marie la prophétesse et les autres femmes employèrent alors des instruments de musique pour remercier le Seigneur de leur conservation et de leur délivrance ; avec quels transports de jubilation et quelles actions de grâces les saintes âmes ne durent-elles pas glorifier le Sauveur qui les avait soustraites aux dangers du monde et arrachées des abîmes de l'enfer ? Ce fut alors surtout que retentirent dans la céleste Jérusalem les applaudissements et les hymnes

de triomphe avec le continuel refrain de l'*Alleluia*. Depuis l'origine du monde, il n'y eut jamais au ciel pareille solennité, et il n'y en aura jamais, si ce n'est aussitôt après le jugement général, quand tous les élus s'y trouveront assemblés avec leurs corps glorieux devant le trône de l'Emmanuel.

Grande assurément est cette fête de l'Ascension ; car tout ce que Dieu avait fait auparavant, c'était afin d'y arriver. En effet, tout ce que renferme l'univers a été créé pour le service de l'homme, et l'homme lui-même a été destiné à la gloire du ciel ; mais quelque vertueux qu'il pût être, depuis le péché d'Adam, il n'y pouvait aucunement parvenir, jusqu'à ce que la porte lui eût été ouverte en ce jour tant désiré de l'Ascension. C'est principalement la fête de Notre-Seigneur, puisqu'aujourd'hui même il vient siéger à la droite de son Père, afin d'y goûter un repos éternel, après les extrêmes fatigues endurées pour le salut du monde. — C'est proprement aussi la fête de tous les esprits bienheureux ; aujourd'hui, ils s'applaudissent de contempler parmi eux, pour la première fois, l'humanité sainte de leur souverain Monarque ; et ils se félicitent de voir que les vides, causés dans leurs rangs par la défection des intelligences rebelles, sont remplis par la glorification des saintes âmes. Si, comme l'assure Jésus-Christ, les Anges du ciel se réjouissent dans le ciel à la conversion d'un pécheur, combien n'ont-ils pas dû tressaillir à la vue de tant de nouveaux frères associés à leur bonheur ? — C'est également la fête des Patriarches, des Prophètes, et de tous les autres justes, admis aujourd'hui dans le paradis après lequel ils avaient si longtemps soupiré. Si nous célébrons l'entrée de quelque Saint au ciel, combien plus devons-nous célébrer celle de plusieurs milliers de Saints à la fois, et en même temps

celle du Saint des Saints ? — C'est spécialement la fête de Notre-Dame; car cette glorieuse Mère voit aujourd'hui le Fils unique qu'elle avait conçu, s'envoler au delà de tous les astres avec son corps glorifié, s'élever au-dessus de toutes les simples créatures comme leur Maître, et s'asseoir à la droite de Dieu comme son égal.

Mais l'Ascension est particulièrement notre fête; car en ce jour notre nature a été exaltée par-dessus les cieux ; l'homme a été rappelé dans le royaume de Dieu d'où il avait été banni jusqu'alors, et il a été associé aux chœurs des Anges par la médiation de son Rédempteur triomphant. En effet, le Fils de Dieu qui était sorti de son Père, non point par un changement local mais par la génération éternelle, comme personne distincte de son principe, est aujourd'hui sorti de ce monde qu'il a privé de sa présence sensible ; il est retourné à son Père, en faisant participer la nature humaine à la gloire divine (Joan. XVI, 28). Ce jour est donc très-solennel ; et toute âme vraiment attachée à Jésus-Christ devrait être remplie d'une vive allégresse. Aussi la veille de sa mort, le Sauveur disait à ses disciples : *Si vous m'aimiez, vous vous réjouiriez sans doute de ce que je vais à mon Père* (Joan. XIV, 28). D'après saint Léon (Serm. 1 de Ascens.), c'est comme s'il disait : Mon Ascension vous sera très-avantageuse ; car, en ma personne, votre humble nature sera transportée dans les hauteurs des cieux pour y être assise à la droite de Dieu. Je vous ai uni à moi, et j'ai voulu devenir Fils de Dieu, afin que vous puissiez devenir enfants de Dieu. Ainsi l'Ascension de Notre-Seigneur est le fondement de notre propre élévation, et la gloire à laquelle notre divin Chef a pu atteindre nous donne l'espoir de l'y rejoindre comme ses membres mystiques. Livrons-nous à de pieux sentiments de gratitude et de jubilation. Aujourd'hui, non-

seulement nous avons recouvré la possession du ciel, mais en la personne de Jésus-Christ nous avons pénétré jusque dans les plus sublimes demeures de la divinité ; la grâce de ce puissant Rédempteur nous fait acquérir des biens supérieurs à ceux que l'envie de Satan nous avait fait perdre ; et les mêmes hommes que cet ennemi perfide avait arrachés au bonheur du paradis terrestre, le Fils de Dieu, en se les unissant comme frères, les a placés à la droite de son Père céleste.

Écoutons ce que saint Augustin nous dit de l'Ascension (Serm. 175 de tempore) : « Aujourd'hui, mes très-chers frères, Notre-Seigneur s'est élevé dans les cieux ; que notre cœur y monte avec lui. Il s'est élancé par-dessus les astres, sans toutefois nous abandonner ; que notre esprit s'empresse de l'accompagner, en attendant que notre corps puisse le rejoindre, comme lui-même nous l'a promis. Quoique maintenant séparés de lui par les lieux, restons-lui toujours unis par les sentiments. Il ne refuse point de nous communiquer son royaume, mais il nous crie en quelque sorte : Soyez mes membres, si vous voulez le posséder avec moi comme avec votre Chef. Tandis que nous sommes encore voyageurs sur la terre, tendons de tous nos vœux et travaillons de toutes nos forces à devenir ses concitoyens dans la patrie. Pour que notre chair soit un jour affranchie de ses infirmités, purifions actuellement notre âme de ses souillures ; car plus l'esprit sera déchargé des péchés qui l'appesantissent, plus notre corps sera facilement transporté par delà les astres. » Le même saint Docteur ajoute : « Privés ici-bas de la présence temporelle de Jésus-Christ, tâchons de nous rendre dignes de sa vision éternelle, et disons-lui avec le Prophète royal : *Mes désirs vous ont appelé, mes yeux vous ont cherché, Seigneur ; je soupire après le bonheur de con-*

templer votre visage (Ps. xxvi, 8). En prenant notre nature, Jésus-Christ n'a pas eu d'autre but que d'élever notre intention ; et il n'a rien négligé pour nous disposer à la manifestation éclatante de sa face glorieuse, afin de nous combler d'une félicité inépuisable. » — « Le but de cette solennité, dit encore saint Augustin, c'est que nous considérions des yeux de la foi notre Sauveur régnant déjà à la droite de son Père, et que dès maintenant nous nous envolions à sa suite sur les ailes de l'espérance et de la charité, afin de participer à son règne pendant l'éternité. Suivons-le de cœur présentement, et bientôt nous le suivrons de corps, quand viendra le jour promis. »

Saint Grégoire dit aussi (Hom. 29 in Evang.) : « Nous devons monter spirituellement où nous croyons que Jésus-Christ est monté corporellement. Renonçons donc à toutes les pensées terrestres et charnelles ; à quoi pourrions-nous être attachés ici-bas, sachant que notre véritable Père habite là-haut ? Si la faiblesse de notre chair nous retient encore loin de lui sur la terre, que la vivacité de notre amour nous transporte déjà près de lui dans le ciel. Le Seigneur qui nous inspire cet ardent désir ne le rendra pas inutile et vain. » Ajoutons que si le Sauveur nous a retiré temporairement sa vue et sa présence, c'est afin d'exciter davantage notre affection et notre ferveur. N'estimons et ne souhaitons rien par conséquent qui ne puisse nous conduire là où il réside. C'est ce que comprit heureusement un pieux chevalier dans un voyage d'outre-mer. Il avait visité avec grande dévotion tous les lieux sanctifiés par le passage du Sauveur. Parvenu sur la montagne qui avait été le théâtre de l'Ascension triomphante, il pria longtemps et pleura beaucoup ; enfin il s'écria tout hors de lui-même : O mon aimable Rédempteur ! j'ai marché religieusement

sur vos traces dans tous les endroits que vous avez parcourus ; me voici maintenant arrivé au lieu béni d'où vous êtes monté dans le ciel. Où pourrais-je désormais vous chercher en ce monde ? Accordez-moi, Seigneur, de vous suivre dans la gloire ; faites que j'aille sans retard vous contempler assis à la droite de votre Père. A peine ces mots étaient-ils prononcés, que son âme, se détachant de son corps sans douleur, s'envola tout à coup dans la patrie. A l'exemple de ce saint personnage, cherchons Jésus-Christ avec zèle par la pratique des bonnes œuvres, par l'exercice des vertus chrétiennes ; et nous mériterons comme lui de trouver dans le séjour de la béatitude Celui qui nous y a précédés.

L'Ascension du Sauveur avait été jadis signifiée dans la vision de Jacob par cette échelle merveilleuse, au moyen de laquelle les Anges descendaient sur la terre et remontaient au ciel. Jésus-Christ est également descendu sur la terre et remonté au ciel, afin de réunir ces deux extrêmes. Comme médiateur entre Dieu et l'homme, il devait être tout à la fois l'un et l'autre, pour opérer leur parfaite réconciliation. Entre la majesté suprême du Très-Haut et la créature infime de ce bas monde il est cette échelle mystérieuse, à l'aide de laquelle les Anges descendent sur la terre pour nous apporter des grâces et remontent au ciel pour y transporter nos âmes. — Le Sauveur lui-même nous a donné une image de son Ascension dans la parabole de la brebis perdue et retrouvée. L'homme en effet devint une brebis perdue, quand il transgressa le précepte divin. Mais laissant au ciel les quatre-vingt-dix-neuf autres qui sont les neuf chœurs des esprits bienheureux, le bon Pasteur vint en ce monde courir durant trente-trois années après la brebis égarée ; et il se fatigua tellement à la cher-

cher qu'une sueur de sang coula de tout son corps jusqu'à terre. Après l'avoir enfin retrouvée, il la chargea sur ses propres épaules, lorsque lui-même porta le fardeau de la croix pour expier nos égarements. Puis il invita ses amis à se réjouir de son heureux retour, lorsque, revenant avec notre humanité réhabilitée, il remplit d'une nouvelle allégresse la cour céleste tout entière. Nous trouvons une autre figure de cette admirable Ascension dans le sublime ravissement d'Élie. Cet illustre Prophète avait prêché la loi de Dieu aux Juifs, sans craindre de réprimander ceux qui la violaient ; aussi pour se venger, ils lui suscitèrent de violentes persécutions; mais pour le récompenser, Dieu le transporta dans le paradis terrestre en corps et en âme. De même, le Sauveur enseigna la voie de la vérité aux Juifs, qui ne répondirent à ses charitables instructions que par leurs mauvais traitements ; mais *Dieu l'exalta, en lui donnant un nom supérieur à tout autre* (Philip. II, 9). *Ne fallait-il pas que le Christ passât par la voie de la souffrance pour parvenir à la gloire qui lui était réservée* (Luc. XXIV, 26) ? A plus forte raison, ne devons-nous pas endurer tous les maux de cette vie temporelle afin d'obtenir les biens ineffables de la vie éternelle ?

Prière.

O Jésus, qui, après être ressuscité d'entre les morts, avez été couronné d'une gloire incomparable, en allant siéger à la droite du Père céleste, faites que mon âme vous suive avec empressement comme l'unique objet de ses désirs et de ses recherches. Accordez-moi, je vous prie, de tendre de tous mes vœux et de tous mes efforts vers le bienheureux séjour où vous êtes monté ; que je sois retenu seulement

de corps en ce misérable monde, mais que je sois constamment attaché à vous par la pensée et l'affection ; que mon cœur soit toujours là où vous êtes comme mon trésor très-précieux et très-cher. Attirez-moi si fortement que, par votre grâce, montant de vertu en vertu, je mérite de vous voir en Sion, ô Dieu très-haut ! Ainsi soit-il.

CHAPITRE LXXXIII.

DE L'ÉCRITURE ÉVANGÉLIQUE ET DE LA FOI CHRÉTIENNE.

Outre les miracles que racontent les Évangélistes, *Jésus a opéré beaucoup d'autres prodiges qui n'ont point été consignés* (Joan. xx, 30). Ainsi de tout ce qu'a dit ou fait Notre-Seigneur sur la terre, soit avant soit après sa Résurrection, nous ignorons bien des choses qui concernent sa personne sacrée et ceux avec lesquels il vivait. En effet, *si toutes ses œuvres avaient été écrites en détail* avec leurs circonstances particulières, *je ne crois pas*, ajoute saint Jean (xxi, 25), *que le monde pût recevoir les livres où elles seraient rapportées ;* car, à cause de la multitude et de la profondeur des mystères qu'ils exprimeraient, ils ne seraient point compris suffisamment ni admis facilement, par défaut d'intelligence ou de docilité de la part des lecteurs et des auditeurs. Les actions et les paroles de Jésus-Christ ne sont point simplement d'un homme, mais d'un Dieu, car en sa personne adorable l'humanité servait d'organe à la divinité. Aussi ses œuvres ne peuvent être expliquées et saisies dans

toute leur étendue par de simples mortels. Ce qui le montre clairement, c'est que, depuis l'origine de l'Église, les saints Pères et les docteurs catholiques se sont appliqués successivement à exposer et élucider les faits évangéliques ; néanmoins, malgré les beaux ouvrages qu'ils ont écrits, si le monde durait encore des millions d'années, pendant lesquelles on ne cesserait de composer de nouveaux livres dans le même but, on ne parviendrait point à épuiser les richesses infinies cachées dans le dépôt de la révélation chrétienne.

Puisque les paroles et les actions d'un Dieu sont incompréhensibles pour nous, soit à cause de leur propre excellence, soit à cause de notre faiblesse intellectuelle, nous devons captiver notre esprit sous l'obéissance de Jésus-Christ ; et en nous assujétissant à le connaître d'une manière énigmatique par la foi, nous mériterons de le contempler un jour face à face. D'après saint Chrysostôme (Hom. 86 in Joan.), les Évangélistes ont rapporté simplement ce qui était nécessaire pour convaincre leurs lecteurs et leurs auditeurs, de telle sorte que quiconque ne croit pas à leurs relations abrégées ne croirait pas à de plus développées. En effet, éclairés et dirigés par l'Esprit-Saint, les auteurs sacrés ont écrit ce qu'ils savaient être propre spécialement à établir la foi et à procurer le salut, comme le déclare saint Augustin (Tract. 49 in Joan.). Ainsi parmi les nombreux faits de Notre-Seigneur, ils en ont choisi seulement quelques-uns qui pouvaient être mieux compris et appréciés, acceptés et retenus plus aisément.

Or l'objet ou la matière qu'ont traitée les quatre Évangélistes, ce sont les grands mystères de la Trinité et de l'Incarnation que manifestent les paroles et les actions de l'Homme-Dieu vivant sur la terre. Le but ou la fin que se

sont proposée les écrivains inspirés, c'est d'amener les peuples à croire en Jésus-Christ par l'exposé de ses œuvres et de ses enseignements. Aussi saint Jean termine son Évangile en disant (xx, 31) : *Ces choses ont été écrites pour que vous croyiez que Jésus est le Christ Fils de Dieu,* ou en d'autres termes, qu'il a été engendré par le Père éternel comme égal à lui en puissance, de manière à ne former avec lui qu'un seul et même Dieu. Voilà ce que nous devons croire de cœur pour être justifiés, confesser de bouche pour être sauvés, et prouver par notre conduite afin de produire quelque fruit de vie ; car *la foi sans les œuvres est morte*, comme l'assure saint Jacques (II, 26). Cette foi fécondée par la charité est le premier avantage que procure non-seulement l'Évangile, mais l'Écriture sainte tout entière, soit de l'Ancien soit du Nouveau-Testament ; car l'Ancien annonce, figure et prépare le Nouveau, tandis que celui-ci conduit l'âme humaine à la béatitude suprême. Aussi saint Jean proclame cette utilité de la foi chrétienne, quand il ajoute (xx, 31) : *Ces choses ont été écrites, afin qu'en croyant vous obteniez la vie,* soit la vie bienheureuse de l'éternité dans laquelle vous verrez clairement un jour ce que vous attendez maintenant, soit la vie spirituelle de la grâce en ce monde et de la gloire en l'autre. Mais cette vie souverainement désirable vous ne l'obtiendrez qu'*au nom de Jésus-Christ*, c'est-à-dire par la foi en la vertu puissante de ce divin Rédempteur ; *car sous le ciel il n'a point été donné aux hommes d'autre nom par lequel nous puissions être sauvés*, comme l'atteste saint Pierre (Act. IV, 12). Notre-Seigneur lui-même s'adressant à son Père dit : *La vie éternelle consiste à vous connaître, vous qui êtes le seul vrai Dieu, comme aussi Jésus-Christ que vous avez envoyé* (Joan. XVII, 3).

Les vérités que nous devons croire sont contenues dans les symboles ou formulaires abrégés des principaux dogmes nécessaires au salut. Il y a trois symboles : celui des Apôtres, celui de Nicée, celui de saint Athanase. Le premier a été fait pour enseigner, le second pour expliquer et le troisième pour défendre les vérités de la foi catholique. Ici nous parlerons seulement du premier qui sert de base aux deux autres. Relativement aux personnages qui l'ont rédigé, il se divise en douze articles, suivant le nombre des douze Apôtres ; et relativement aux matières qui le composent, il se divise en quatorze articles, dont sept regardent la Divinité et sept le Sauveur en son humanité. C'est ce qui est signifié dans l'Apocalypse par les sept étoiles et par les sept candélabres dorés, au milieu desquels se promenait le Fils de l'homme.

Dans le Symbole des Apôtres nous trouvons sept articles qui ont rapport à la Divinité. *Je crois en Dieu.* Ce premier article enseigne qu'il y a un seul Dieu. Remarquons à ce propos que croire Dieu, c'est reconnaître son existence ; croire à Dieu, c'est recevoir sa parole et admettre l'Écriture sainte qui en est l'expression inspirée ; croire *en Dieu*, c'est tendre vers lui d'esprit et de cœur par la foi jointe à la charité. — Je crois en Dieu, *Père tout-puissant, créateur du ciel et de la terre.* Ce second article enseigne d'abord que le Père est Dieu. Le nom de *Père* désigne ici la première personne divine ; mais il indique aussi l'essence divine elle-même, là où il s'agit de la paternité soit d'adoption soit de création ; car la Trinité tout entière est père spécialement des bons qu'elle adopte comme ses enfants, et généralement de tous les êtres qu'elle a créés. En outre, Dieu le Père est ici qualifié de *tout-puissant*, quoique Dieu le Fils et Dieu le Saint-Esprit le soient également ; c'est que

par appropriation on attribue particulièrement la puissance à la première personne comme la sagesse à la seconde et la bonté à la troisième. De plus, le Père est ici proclamé *Créateur du ciel et de la terre,* c'est-à-dire de toutes les créatures tant spirituelles que corporelles ; car comme l'action provient directement de la puissance, la création semble l'effet propre de la puissance plutôt que de la sagesse et de la bonté. Cependant comme le Père crée toute chose par le Fils avec le concours du Saint-Esprit, la création appartient conjointement aux trois personnes divines qui font un seul Créateur. — Je crois aussi en *Jésus-Christ, son Fils unique, Notre-Seigneur*. Ce troisième article nous enseigne d'abord que le Fils est Dieu comme son Père, puisque nous croyons en l'un comme en l'autre. Dans le Nouveau Testament le Fils est souvent désigné de même qu'ici par les deux noms réunis de *Jésus-Christ*. Le nom de *Jésus* qui signifie *Sauveur* indique sa divinité; car c'est en tant que Dieu qu'il a sauvé les hommes. Le nom de *Christ* qui signifie *consacré* indique son humanité; car c'est en tant qu'homme qu'il a été consacré préférablement à tous ses semblables. Il est ensuite qualifié de *Fils unique* du Père éternel, non point simplement par adoption mais bien par nature; il est aussi *son Fils unique*, parce qu'il n'y a pas en lui deux fils, l'un Dieu et l'autre homme, mais un seul fils en deux natures, savoir la divinité et l'humanité, et en trois substances, savoir la divine, la spirituelle et la corporelle. Il est encore appelé *Notre-Seigneur*, car il est le souverain Maître de l'univers comme Dieu son Père qui lui a donné tout pouvoir au ciel et sur la terre. — *Je crois dans le Saint-Esprit*. Ce quatrième article enseigne que le Saint-Esprit est Dieu, puisque nous croyons en lui comme dans le Père et dans le Fils. Cette dénomination d'Esprit-Saint

peut avoir deux significations différentes, selon que l'exige le sens de la phrase où elle est employée ; dans un sens restreint elle indique la troisième personne divine, et dans un sens plus étendu elle marque l'essence divine. Ainsi les quatre premiers articles du Symbole expriment l'unité de l'essence divine en même temps que la trinité des personnes divines.

Le cinquième article nous apprend que les péchés sont remis aux fidèles chrétiens. C'est pourquoi nous disons d'abord : *Je crois la sainte Église catholique, la communion des Saints*, c'est-à-dire : Je crois que la sainte Église catholique, soit militante, soit triomphante, est la réunion, l'assemblée, la société des Saints ; ou bien : Je crois la sainte Église catholique encore militante sur la terre, et je crois aussi la communion des Saints, l'association des bienheureux qui composent au ciel l'Église triomphante ; c'est comme si l'on disait : Je crois l'une et l'autre Église. Remarquons ici que la sainte Église comprend trois parties distinctes : celle qui combat sur la terre vit encore dans la crainte et l'attente ; celle qui triomphe au ciel n'a plus rien à redouter ni à désirer ; et celle qui souffre dans le purgatoire tient le milieu entre les deux autres. Cette dernière est encore dans l'attente, puisque les âmes ne sont point en possession de la gloire éternelle ; elle est néanmoins sans crainte, parce que les âmes ont leur volonté confirmée dans le bien. La sainte Église est justement appelée *catholique* ou *universelle* pour deux raisons ; car ses enseignements sont prêchés partout dans les diverses parties du monde, et ils sont vrais en tout point sans aucun mélange d'erreur. Nous ajoutons : *Je crois la rémission des péchés*, c'est-à-dire : Je crois que les péchés sont remis aux hommes par le Baptême, par celui d'eau,

ou celui de feu, ou celui de sang ; et que les péchés commis après le Baptême sont remis par la Pénitence. — Le sixième article nous fait professer la résurrection des corps en ces termes : *Je crois la résurrection de la chair.* En effet, la même chair qui avait été dissoute par la mort sera réunie par la résurrection à la même âme qu'auparavant. — Le septième article nous fait reconnaître la rémunération des justes et la punition des coupables, quand nous disons chacun : *Je crois la vie éternelle*, comme si nous disions : Je crois que la vie éternelle sera la récompense des bons, tandis que la mort éternelle sera le supplice des méchants. Ces trois derniers articles que nous venons d'expliquer se rapportent à la divinité comme les quatre précédents ; car la rémission des péchés qui produit la vivification des âmes, comme aussi la résurrection des corps, et enfin la glorification simultanée des corps et des âmes pendant l'éternité ne sauraient provenir que de la toute-puissance ou de la vertu divine.

Les sept autres articles du Symbole se rapportent à l'humanité du Sauveur. Le premier consiste à croire que *Jésus-Christ a été conçu du Saint-Esprit*, c'est-à-dire que le Saint-Esprit l'a formé non point de sa propre substance mais par son opération spéciale ; car en un seul et même instant, il tira du corps virginal de Marie la chair sacrée du Sauveur, qui fut aussitôt jointe à une âme raisonnable et unie hypostatiquement à la divinité. Ce grand mystère de l'Incarnation est assurément l'œuvre commune de la Trinité tout entière ; car une personne divine ne fait rien sans que les deux autres le fassent également. On attribue néanmoins particulièrement au Saint-Esprit l'opération merveilleuse par laquelle l'humanité fut unie hypostatiquement à la divinité ; car cette œuvre admirable de la grâce est le

principal résultat de la charité ou bénignité qui est le caractère distinctif du Saint-Esprit. Dieu en effet nous a rachetés au moyen de l'Incarnation de son Fils, non point précisément parce qu'il est tout-puissant ou infiniment sage, mais plutôt parce qu'il est souverainement bon et miséricordieux. — Le second article nous fait connaître que *Jésus-Christ est né de la Vierge Marie*, c'est-à-dire qu'il est sorti du chaste sein où il avait été formé miraculeusement. — Le troisième article exprime que Jésus-Christ *a souffert sous Ponce-Pilate*, gouverneur romain de la Judée ; qu'*il a été crucifié*, en subissant le supplice le plus douloureux et le plus infâme celui des larrons et des scélérats ; qu'*il est mort*, de facon que son âme a été vraiment séparée de son corps, bien que tous deux soient restés toujours unis à la divinité ; qu'*il a été enseveli*, sans que toutefois sa chair ait été soumise à la corruption et réduite en poussière comme celle des autres hommes. — Le quatrième article enseigne que Jésus-Christ *est descendu dans les enfers* ; car tandis que son corps reposait dans le tombeau, son âme descendit dans les limbes ou lieux inférieurs de la terre. — Par le cinquième article nous professons que Jésus-Christ *est ressuscité d'entre les morts le troisième jour*, après avoir demeuré dans le sépulcre non point trois jours entiers, mais seulement le soir du vendredi et toute la journée du samedi ainsi que le matin du dimanche. Ces deux derniers articles indiquent tout ce que Jésus-Christ nous a mérité par sa mort ; il a délivré notre âme, en descendant aux enfers pour en briser les portes ; et il a ressuscité notre chair, en sortant le premier du tombeau pour glorifier nos corps. — Par le sixième article nous croyons que Jésus-Christ *est monté aux cieux* avec son humanité tandis qu'il est partout avec sa divinité, et de plus qu'*il*

est assis à la droite de Dieu le Père tout-puissant, c'est-à-dire qu'en sa qualité de Dieu il partage la suprême autorité du Père comme son égal, et qu'en sa qualité d'homme il possède les biens excellents du Père comme son associé, que par conséquent il jouit de la paix et de la gloire, qu'il juge et dispose de tout conjointement avec le Père. — Le septième article nous apprend que *de là* (*indè*), c'est-à-dire à la fin des temps, ou bien du haut des cieux *Jésus-Christ viendra juger les vivants et les morts.* Cela s'accomplira littéralement, parce que les vivants comme les morts devront être jugés ; néanmoins ceux qui seront alors vivants au dernier jour mourront tous, mais ils ressusciteront aussitôt en un instant afin de comparaître au suprême tribunal avec tous les autres hommes.

Ces quatorze articles sont renfermés dans le Symbole que les douze Apôtres ont eux-mêmes composé (1). Saint Pierre formula les deux premiers articles qui concernent la Divinité, saint André le troisième, saint Barthélemy le quatrième, saint Simon le cinquième, saint Thaddée le sixième et saint Mathias le septième. Les deux premiers articles touchant l'humanité de Jésus-Christ furent dressés par saint Jacques le Majeur, le troisième par saint Jean, le quatrième par saint Thomas, le cinquième par saint Matthieu, le sixième par saint Jacques le Mineur et le septième par saint Philippe. Sommes-nous tenus de croire d'autres vérités qui ne sont point contenues dans ce Symbole des Apôtres ? Oui, sans doute, puisque nous devons croire à Dieu, c'est-à-dire ajouter foi à sa parole communiquée soit par la Tradition orale, soit par l'Écriture-Sainte.

A ce propos, il importe de savoir que la partie de l'Écri-

(1) Voir la note III à la fin du volume.

ture-Sainte comprenant l'histoire de la révélation chrétienne est contenue dans les quatre livres des Évangiles. Ils sont rangés entre eux selon l'ordre où ils ont été publiés, sans tenir compte de la qualité des auteurs ou de la dignité des matières. Bien qu'ils aient pour objet le même personnage, à savoir Jésus de Nazareth, ils nous le présentent chacun sous un point de vue particulier ; car ils se distinguent les uns des autres par le but spécial que chaque Évangéliste s'est proposé, en rapportant comme témoin ce que Jésus a fait et dit devant ses propres disciples ou devant d'autres Juifs.

L'apôtre saint Matthieu écrivit le premier Évangile en hébreu et dans la Judée pour ses compatriotes convertis, afin de prouver que Jésus est le Christ ou Messie annoncé dans l'Ancien-Testament. Ainsi, il montre que les nombreuses prophéties relatives au Messie ont été accomplies en Jésus ; et il commence par relater la généalogie légale et la naissance temporelle de Celui qui avait été prédit comme devant être issu de David et fils d'une Vierge. Voilà pourquoi, parmi les quatre figures mystérieuses qui représentent les quatre Évangélistes, celle de l'homme désigne saint Matthieu.

Saint Marc, disciple de l'apôtre saint Pierre, composa le second Évangile en grec et dans l'Italie, surtout pour les Romains devenus chrétiens, afin de prouver que Jésus est le Roi et le Maître de l'univers, conformément aux oracles de Daniel (II, 44. — VII, 13 et 14). Sans s'étendre beaucoup sur les enseignements de Notre-Seigneur, il s'attache à raconter les principaux miracles qui font ressortir le domaine absolu de cet homme extraordinaire sur toutes les créatures. Aussi le lion, supérieur en force à tous les autres animaux, est l'emblème de saint Marc, qui commence son récit par rap-

peler la voix retentissant au désert comme le rugissement du lion.

Saint Luc, disciple de l'apôtre saint Paul, rédigea le troisième Évangile en grec, pendant qu'il parcourait l'Achaïe et la Bithynie. D'après saint Jérôme (de Viris illust.), comme il avait exercé l'art médical, il lui convenait particulièrement de nous révéler le céleste Médecin. Afin donc de prouver que, selon la déclaration de l'Ange aux bergers de Bethléem, Jésus est le Sauveur du monde, il expose les actes et les discours qui font éclater davantage la clémence et la miséricorde de Notre-Seigneur à l'égard des pécheurs ; ainsi, il est le seul Évangéliste qui raconte la conversion de Madeleine et qui mentionne la sueur de sang, répandue au jardin des Olives comme pour nous servir de remède spirituel. Le bœuf, autrefois immolé comme victime principale, est l'emblême de saint Luc qui, dès le début de son livre, nous fait assister au sacrifice offert dans le temple de Jérusalem par le prêtre Zacharie.

L'apôtre saint Jean, pendant qu'il résidait en Asie, écrivit en grec le quatrième Évangile, destiné à combattre les hérésies gnostiques. Afin de prouver que Jésus n'est pas simplement le fils adoptif, mais le propre fils de Dieu, ce disciple bien-aimé cite les faits et les paroles par lesquels son illustre Maître s'est manifesté comme égal à Dieu même et consubstantiel au Père éternel. Pour décrire la splendeur du Verbe, dès le début de son livre, cet Évangéliste se transporte dans les hauteurs des cieux sur les ailes de la contemplation ; aussi est-il représenté par l'aigle qui, dans son vol sublime, ose regarder fixement la lumière du soleil.

Les quatre Évangiles, qui nous élèvent par degrés à la connaissance parfaite de Jésus-Christ, sont comme l'échelle de Jacob, sur laquelle le Seigneur apparaissait appuyé. Les

œuvres merveilleuses, à l'aide desquelles il a voulu descendre jusqu'à nous et nous élever jusqu'à lui, nous sont rapportées par les quatre Évangélistes qui, selon la remarque de saint Jérôme (Prœm. in Matth.), sont comme autant de vrais Chérubins.

Prière.

Seigneur Jésus, je vous remercie de m'avoir appelé à la foi chrétienne au moyen de l'Écriture et de la doctrine évangélique, afin que, par cette croyance catholique, j'obtienne la vie de la grâce sur la terre et de la gloire au ciel en votre nom tout-puissant; car il n'y a point ici-bas d'autre nom en vertu duquel nous puissions être rachetés. Bien que je sois l'homme le plus misérable et le plus indigne, accordez-moi de croire en vous de cœur pour être justifié, de vous confesser de bouche pour être sauvé, et de vous louer par toute ma conduite en produisant des œuvres utiles, de telle façon qu'avec votre secours miséricordieux je ne cesse d'aspirer maintenant et que je mérite de parvenir enfin à la béatitude éternelle, ô Jésus, l'unique Sauveur du monde! Ainsi soit-il.

CHAPITRE LXXXIV.

LA PENTECÔTE (1).

Act. Apost. II.

Au jour de la Pentecôte, qui est le cinquantième après sa Résurrection et le dixième après son Ascension, le Seigneur

(1) Voir la note IV à la fin du volume.

Jésus rappelle à son Père céleste la promesse qu'il a faite à ses bien-aimés Apôtres de leur envoyer prochainement le Saint-Esprit. De concert alors, les deux premières personnes divines confient à la troisième la mission spéciale de descendre sur les disciples fidèles pour les consoler, les fortifier et les instruire, pour les remplir de grâces, les orner de vertus et les combler de joie. Selon la remarque du Vénérable Bède, cette troisième personne accomplit de plein gré cette grande fonction, parce qu'étant égale et consubstantielle aux deux autres, elle a la même volonté et la même puissance. Ainsi le Saint-Esprit fut envoyé conjointement par le Père et le Fils, dont il procède pareillement. Il vint donc en la fête de la Pentecôte. C'était, avec celle de Pâques et celle des Tabernacles, une des trois principales dont la solennité durait sept jours consécutifs chez les Juifs. A cette fête, qui se célébrait cinquante jours après Pâques, on avait donné le nom grec de Pentecôte πεντηκοστη, qui signifie *cinquante* ; car les Israélites, dispersés parmi les nations, parlaient communément la langue grecque, qui était alors la plus répandue et en quelque sorte universelle.

Lorsque la solennité de la Pentecôte était commencée, *les disciples étaient tous ensemble dans le même lieu*, où leur divin Maître avait célébré sa dernière Cène, sur le mont Sion (Act. II, 1). C'est là que, réunies dans l'attente du divin Paraclet, cent vingt personnes environ de l'un et l'autre sexe continuaient de prier ; ainsi le nombre des disciples était déjà dix fois plus grand que celui des Apôtres (Ibid. I, 14 et 15). Vers l'heure de tierce, *tout à coup on entendit venir du ciel comme le bruit d'un souffle violent*, c'est-à-dire d'un vent impétueux, ou plutôt de l'Esprit-Saint lui-même qui faisait sentir son action véhémente ; car il venait ainsi avec un bruit éclatant pour effrayer les cœurs rebelles, et avec

un souffle puissant pour ranimer les pieux fidèles (Ibid. II, 2). Ce vent impétueux *remplit toute la maison où les disciples étaient assis* ; ou mieux encore, le Saint-Esprit remplit tous ceux qui étaient assemblés dans le cénacle, selon la parole du Seigneur qui leur avait dit : *Retirez-vous dans la ville jusqu'à ce que vous soyez revêtus de la force d'en haut* (Luc. XXIV, 49). Apprenons ici que Dieu ne communique ses dons surnaturels qu'aux Chrétiens unis par la charité et disposés par le recueillement à recevoir sa visite bienfaisante.

Les assistants virent alors apparaître comme des langues de feu, c'est-à-dire des rayons de feu sous forme de langues, *qui se partagèrent et s'arrêtèrent sur la tête de chacun d'eux* (Act. II, 3). Ce n'est pas sans motif, dit saint Grégoire (Hom. 30 in Evang.), que le Saint-Esprit se manifesta sous la figure de flammes ; car dans tous les cœurs qu'il remplit, il dissipe l'engourdissement du froid et excite le désir ardent de son éternité. Suivant Origène, *notre Dieu est un feu qui consume*, tant qu'il trouve des vices à détruire en nous, puis quand il les a fait disparaître, il est un feu qui illumine. Selon saint Jérôme (in Psal. 77), comme le feu a la double propriété d'éclairer et de brûler; de même Dieu éclaire les justes et brûle les pécheurs qu'il châtie dans l'enfer. De plus, les sept dons que confère le Saint-Esprit sont convenablement signifiés par les sept effets que produit le feu. Ainsi, comme le feu purifie les corps, liquéfie la cire, embellit les métaux, durcit la brique, soulève les vapeurs, éclaire les lampes et adoucit les aliments ; de même le Saint-Esprit purifie les cœurs par le don de crainte, les attendrit par le don de piété, les décore par le don de science, les affermit par le don de force, les élève par le don de conseil, les éclaire par le don d'intelligence, et les adoucit par le don de sagesse.

Tous aussitôt furent pleins du Saint-Esprit, et commencèrent à parler diverses langues, selon qu'il leur en mettait l'expression à la bouche (Act. II, 4), car *l'Esprit qui souffle où il veut*, comme Jésus-Christ le disait (Joan. III, 8), *distribue ses dons ainsi qu'il lui plaît*, ajoute saint Paul (I Cor. XII, 11). Aussi, par la lumière resplendissante de la science, il les instruisit de toute vérité ; par l'ardeur inextinguible de sa charité, il les embrasa de toute dilection ; par la force invincible de sa puissance, il les confirma en toute vertu ; et de plus il leur communiqua la connaissance infuse de toutes les langues, selon cette prédiction de la Sagesse (I, 7) : *L'Esprit du Seigneur remplit le globe de la terre, et celui qui contient tout*, c'est-à-dire l'homme, petit monde, abrégé de la création, *possède la science de la parole.* En d'autres termes : l'Esprit-Saint remplit le monde entier, en conférant aux disciples le don des langues afin qu'ils pussent parler le langage de tous. C'était un signe prophétique que l'Église chrétienne, d'abord contenue dans la Judée seule, devait s'étendre à toutes les nations dont elle parlait déjà les différents idiomes. Les premiers Chrétiens qui s'exprimaient ainsi dans toutes les langues marquaient que dans toutes ces langues il y aurait de fidèles croyants. Comme la langue est l'instrument de la parole, et comme le feu est un principe de lumière, de chaleur et aussi de solidité pour la terre qu'il durcit, le Saint-Esprit, en descendant sur les Apôtres sous forme de langue de feu, montrait d'une manière sensible ce qu'il devait produire en eux ; car il venait leur mettre les paroles à la bouche, éclairer leur intelligence, échauffer leur cœur et fortifier leur volonté.

Remarquons que le Saint-Esprit est descendu deux fois ostensiblement sur les Apôtres, ainsi que sur Jésus-Christ

auparavant. Il descendit sur Jésus-Christ, à l'époque du Baptême, sous forme de colombe ; puis au moment de la Transfiguration, sous forme de nuée transparente ; la raison, en est que le Saint-Esprit devait communiquer la grâce du Rédempteur au moyen des sacrements, figurés par la colombe qui est un oiseau fécond, et au moyen de la doctrine, représentée par la nuée lumineuse d'où sortit cette voix céleste : *Voici mon Fils bien-aimé, écoutez-le* (Matth. XXII, 5). Il descendit aussi sur les Apôtres, en premier lieu sous forme de souffle, pour indiquer l'effusion de la grâce dont ils devaient être les ministres ; ce fut lorsque le Seigneur leur dit, en soufflant sur eux : *Recevez le Saint-Esprit, les péchés que vous remettrez seront remis* (Joan. XX, 22 et 23). Il descendit en second lieu sur tous les disciples, sous forme de langues de feu, pour marquer la diffusion de la grâce par la doctrine dont ils devaient être les prédicateurs ; ce fut lorsque, *tous remplis du Saint-Esprit, ils commencèrent à parler en diverses langues*. Ainsi, comme le fait observer saint Grégoire (Hom. 30 in Evang.), les Apôtres reçurent le Saint-Esprit deux fois manifestement après que le Sauveur fut ressuscité ; d'abord quand Jésus-Christ leur apparut encore sur la terre, puis quand il fut monté au ciel. Cette communication réitérée du Saint-Esprit signifiait le précepte de la charité répandue dans les cœurs par sa grâce ; car de même que la charité est une et comprend deux préceptes, de même aussi le Saint-Esprit est un et vint néanmoins deux fois. Jésus-Christ, étant sur la terre, le donna pour inspirer l'amour du prochain, ensuite il l'envoya du ciel pour exciter l'amour de Dieu ; mais s'il ne l'envoya du ciel qu'après l'avoir donné étant sur la terre, c'est parce que l'amour du prochain doit nous conduire à l'amour de Dieu, selon cette maxime de saint Jean (I Epist. IV, 20) :

Celui qui n'aime pas son frère qu'il voit, comment peut-il aimer Dieu qu'il ne voit pas ?

Avant la Passion du Sauveur, les Apôtres avaient déjà reçu deux fois le Saint-Esprit ; d'abord pour purifier leurs âmes, quand ils furent baptisés ; puis pour opérer des miracles, quand le Seigneur les envoya prêcher dans la Judée en leur disant : *Guérissez les malades, ressuscitez les morts, chassez les démons* (Matth. x, 8). Saint Jérôme dit à ce propos (Quæst. 9 ad Hedibiam) : « J'ose affirmer que, depuis le moment où ils ont cru en Jésus-Christ, les Apôtres ont toujours eu le Saint-Esprit; et que, sans sa grâce, ils n'auraient pu accomplir aucun prodige ; mais ils ne l'avaient reçu que dans une faible mesure selon leurs dispositions imparfaites. Au jour de Pâques, le Seigneur ressuscité le leur conféra de nouveau, afin qu'ils pussent administrer les sacrements ; et au jour de la Pentecôte, il le leur envoya plus spécialement, pour qu'ils fussent capables d'évangéliser toutes les nations. » — « Il est certain, ajoute saint Léon (Serm. 2 de Pentec.), qu'en remplissant les Apôtres au jour de la Pentecôte, le Saint Esprit n'a point alors distribué ses premiers dons, mais plutôt qu'il a répandu ses nouvelles largesses. En effet, il avait déjà dirigé et sanctifié les Patriarches et les Prophètes, les prêtres de l'ancienne loi et tous les justes des premiers siècles ; il n'y eut jamais de sacrements institués, ni de mystères célébrés sans sa grâce, de telle manière que ses secours ont toujours été également nécessaires, bien que ses faveurs n'aient pas toujours été aussi largement accordées. »

Remarquons encore que le Saint-Esprit se communique aux hommes de deux manières, visiblement ou invisiblement. Il s'est manifesté visiblement par cinq espèces de signes extérieurs : sous forme de colombe au Baptême du

Seigneur, sous forme de nuée en la Transfiguration du Sauveur, sous forme de souffle le jour de Pâques, sous forme de feu et de langue le jour de la Pentecôte. Il se donne invisiblement, lorsqu'il descend dans les cœurs purs pour les sanctifier, selon cette parole de Jésus-Christ : *L'Esprit souffle où il veut ; mais vous ignorez d'où il vient et où il va.* On ne doit pas en être surpris ; car, comme le dit saint Bernard (Serm. 74 in Cant.), il ne pénètre dans l'âme ni par les yeux puisqu'il n'a point de couleur, ni par les oreilles puisqu'il n'a point de son, ni par les narines puisqu'il n'est point aérien, ni par la bouche puisqu'il n'est point matériel ; il n'est susceptible ni d'être mangé ou bu, ni d'être touché ou palpé. Si ses voies sont étrangères aux sens extérieurs, comment puis-je savoir qu'il demeure en moi ? Par le mouvement du cœur je découvre sa présence véritable ; par la fuite des vices j'éprouve sa vertu puissante ; par l'examen et la désapprobation de mes secrètes pensées je comprends sa profonde sagesse ; par un certain amendement de mes mœurs je ressens sa bonté miséricordieuse ; par la forme et la rénovation de mes sentiments je perçois son admirable beauté ; par l'ensemble de toutes ces observations intimes je reconnais sa merveilleuse grandeur. » Ainsi parle saint Bernard.

Dans les premiers temps du christianisme, dit saint Augustin (Serm. 2 de Adventu Spir. S.), le Saint-Esprit descendait sur les fidèles, et il leur apprenait à parler des langues qui leur étaient inconnues jusqu'alors. Ces miracles étaient alors très-opportuns ; car il fallait que le Saint-Esprit se manifestât dans toutes les langues, au moyen desquelles le divin Évangile devait être prêché dans tout l'univers. Mais lorsque ce but eut été rempli, ces miracles ont cessé. Voulez-vous savoir comment le divin Paraclet atteste sa

présence aujourd'hui, et comment vous pouvez connaître si vous l'avez reçu véritablement? Interrogez votre cœur; si vous y trouvez l'amour sincère envers le prochain, soyez assuré que le Saint-Esprit habite en vous; car cette dilection surnaturelle ne peut venir que de la grâce céleste, comme l'Apôtre le déclare en disant : *La divine charité a été répandue dans nos cœurs par le Saint-Esprit qui nous a été donné* (Rom. v, 5). Saint Chrysostôme ajoute (Hom. 3 in Marc.) : Si nous ne désirons rien que le bien, sachons que l'Esprit-Saint demeure en nous; mais il s'est retiré de nous, si nous voulons le mal. De ce qui précède concluons que, si la présence du Saint-Esprit dans une âme n'est pas visible en elle-même, elle le devient par ses effets extérieurs.

Nous ne pouvons reconnaître avec certitude la présence du Saint-Esprit en une âme quelconque, parce que nous ne savons ni d'où il vient ni où il va, comme Jésus-Christ le disait à Nicodème (Joan. III, 8). Cependant, d'après les effets extérieurs qu'il produit ordinairement, nous pouvons conjecturer avec plus ou moins de vraisemblance qu'il existe ou agit en telle ou telle personne. Ces effets qui sont les signes probables du Saint-Esprit varient suivant les trois états de la vie spirituelle; car il n'opère point de la même manière en tous les hommes; il souffle ou respire (*spirat*) en ceux qui débutent, il habite en ceux qui progressent, et il remplit les parfaits. Or, selon saint Bernard (Serm. 74 in Cantic.), il y a trois signes particuliers pour distinguer si l'Esprit-Saint inspire vraiment les commençants ou pénitents. Le premier est la douleur d'avoir commis le péché; car le Saint-Esprit, qui déteste toute souillure, ne peut diriger une personne vicieuse encore livrée à l'iniquité. Le second signe est le ferme propos de ne plus commettre le péché; car nul ne peut former de lui-même cette salutaire résolu-

tion, si sa propre faiblesse n'est aidée par la grâce efficace du Saint-Esprit. Le troisième signe est une prompte disposition à faire le bien ; car, selon saint Grégoire (Hom. 30 in Evang.), l'amour divin que produit le Saint-Esprit n'est jamais oisif, et il accomplit de grandes choses partout où il est.

Quant aux âmes plus avancées et déjà vertueuses, il y a pareillement trois signes pour discerner si le Saint-Esprit habite vraiment en elles. Le premier est un exact et fréquent examen de sa propre conscience, non-seulement à l'égard des péchés mortels, mais encore à l'égard des fautes vénielles ; car, de même que le Saint-Esprit est opposé aux péchés mortels, ainsi la charité fervente qu'il excite est ennemie des fautes même vénielles qu'elle s'empresse de proscrire pour ne pas lui déplaire. Le second signe est la diminution de la concupiscence, parce que plus la charité s'accroît dans un cœur, plus la cupidité s'y affaiblit à l'égard des choses temporelles. Le troisième signe est l'observation fidèle des préceptes divins, parce que sans elle il n'y a point de véritable charité. Selon la remarque de saint Augustin, ne serait-ce pas se moquer que de dire : J'aime l'empereur, mais je déteste sa loi ? Si donc vous aimez Dieu sincèrement, gardez ses commandements.

Quant aux parfaits, trois autres signes peuvent nous indiquer s'ils sont vraiment remplis du Saint-Esprit. Le premier est la manifestation divine ; comme l'Esprit de Dieu est essentiellement un Esprit de vérité, il ne saurait posséder une âme sans l'instruire et lui communiquer sa doctrine ; aussi révèle-t-il des secrets particuliers à ses amis privilégiés comme à d'intimes confidents. Le second signe consiste à ne craindre que Dieu seul, non point d'une manière servile, mais filiale, qui n'a rien de pénible ; car *la*

charité parfaite chasse la crainte, que ressent un esclave à l'égard de son maître (Joan. I Ep. IV, 18) ; voilà pourquoi l'Apôtre disait (II Cor. III, 17) : *Où est l'Esprit du Seigneur, là est aussi la liberté*, qui porte l'homme à se conduire envers Dieu comme un enfant à l'égard de son père. Le troisième signe est le désir même de la mort ; car celui qui est embrasé de l'amour divin souhaite d'être délivré de la vie présente pour être réuni à Jésus-Christ. Heureuse l'âme qui éprouve ce généreux sentiment, à l'exemple de saint Paul ! elle peut très-justement présumer qu'elle est remplie du Saint-Esprit ; car lui seul peut ainsi la détacher de toute affection terrestre.

Outre les signes précédents, trois autres qui conviennent aux différents états induisent à croire que le Saint-Esprit agit ou existe vraiment dans une âme. Le premier est l'abondance des larmes pieuses, le second est le pardon des injures, et le troisième est le désir des biens célestes. Ces trois signes sont représentés par les trois formes sous lesquelles le Saint-Esprit a paru. En effet, sur Jésus-Christ transfiguré il est descendu sous forme de nuée ; et comme les nuées se résolvent en pluies au souffle du vent du midi, de même aussi à l'approche du Saint-Esprit les âmes se répandent en larmes. De plus, sur Jésus-Christ baptisé il est descendu sous forme de colombe ; et comme cet oiseau n'a point de fiel, il est l'emblême de la mansuétude qui doit régner dans le cœur du Chrétien. Sur les Apôtres assemblés, il est descendu sous forme de feu ; et comme cet élément tend toujours en haut, il est l'image du Saint-Esprit qui porte toujours les cœurs vers le ciel.

Il y avait alors à Jérusalem des Juifs pieux de toutes les nations qui sont sous le ciel (Act. II, 5) ; car les Hébreux, que leurs différentes captivités avaient dispersés de toutes

parts, s'étaient réunis par une disposition providentielle pour célébrer la solennité de la Pentecôte. *Au bruit de ce qui s'était passé, ils accoururent en grand nombre* au lieu où les disciples étaient assemblés; *et ils furent fort surpris de ce que chacun d'eux les entendait parler en sa propre langue* (Ibid. 6). *D'autres cependant se moquaient des disciples, en affirmant qu'ils étaient pleins de vin nouveau*, c'est-à-dire qu'ils étaient plongés dans une ivresse extrême; car celle qui vient du vin nouveau est la plus violente. Quoique ces incrédules parlassent ainsi par ironie, ils disaient vrai de quelque façon; car les disciples étaient pleins, non point de ce vin vieux qui jadis avait été servi aux noces de Cana, mais de ce vin nouveau dont le Sauveur disait: *On ne met point le vin nouveau en de vieux vaisseaux* (Luc. v, 37).

Pierre, se levant à la tête des Apôtres, prouva qu'ils n'étaient point ivres, comme on le prétendait, puisque, selon l'usage, ils n'avaient ni bu ni mangé avant cette heure-là, qui était la troisième du jour ou neuvième du matin; il montra qu'ils étaient plutôt remplis du Saint-Esprit, ainsi que l'avait annoncé le prophète Joël (II, 28). Jésus-Christ en effet, après être monté dans les cieux, venait de distribuer ses dons aux hommes, en leur envoyant le Saint-Esprit qui est la source de tous nos biens. Il avait ainsi accompli en ses disciples ce qu'il leur avait promis avant sa Passion, quand il leur disait (Joan. XVI, 7): *Si je ne m'en vais point, le Consolateur ne viendra point à vous; mais si je m'en vais, je vous l'enverrai.* En d'autres termes: Vous ne pouvez recevoir pleinement le Saint-Esprit, tant que je suis avec vous en la chair, parce que vous m'aimez d'une manière trop humaine. Aussi, après avoir reçu le Saint-Esprit, l'Apôtre disait (II Cor. v, 16): *Si nous avons connu Jésus-Christ selon la chair, maintenant nous ne le connaissons*

plus de la sorte. A ce propos voici comment s'exprime saint Bernard (Serm. 3 de Ascens.) : « Si les Apôtres, encore attachés à l'humanité du Sauveur, quoiqu'elle fût très-sainte comme appartenant au Saint des saints, ne pouvaient être remplis de son divin Esprit avant d'être privés de sa présence visible, à plus forte raison, étant liés et collés à votre propre chair qui est souillée et infectée par des imaginations impures, vous ne pouvez recevoir l'Esprit sanctificateur à moins que vous ne tâchiez de renoncer à toute consolation sensuelle. Il est vrai que vous éprouverez d'abord de la peine, mais si vous persévérez en cette abnégation, votre tristesse se changera en joie ; car lorsque votre affection sera purifiée et votre volonté renouvelée, vous exécuterez avec beaucoup de facilité et de ferveur des choses qui vous paraissaient auparavant difficiles et impossibles même. » Si donc vous désirez goûter les délices spirituelles, vous devez rejeter les voluptés charnelles ; car selon saint Grégoire (Hom. 30), il faut refuser au corps les plaisirs qui le flattent pour procurer à l'âme les douceurs qui la charment. Mais aujourd'hui, hélas ! même parmi les personnes dévotes ou religieuses, combien peu savent préférer les jouissances divines aux délectations mondaines !

L'Apôtre distingue deux classes d'hommes bien opposés, quand il dit : *Ceux qui sont charnels aiment les choses de la chair, ceux au contraire qui sont spirituels aiment les choses de l'esprit* (Rom. VIII, 5). Dans la pratique, on reconnaît un homme vraiment spirituel d'après plusieurs signes particuliers, par exemple : s'il ne montre pas moins d'ardeur pour fuir les dangers ou pour rechercher les remèdes de l'âme que ceux du corps ; car autant celle-là l'emporte sur celui-ci, autant on doit soigneusement éviter ce qui pourrait la blesser et employer ce qui pourrait la guérir. En outre, de

même que le corps trouve son plaisir et sa force dans la nourriture matérielle, l'âme en doit trouver pareillement dans la nourriture spirituelle que lui fournissent l'oraison, la prédication, l'Écriture sainte, la lecture pieuse, l'adorable Eucharistie et l'office divin ; aussi quand l'âme est privée de sa réfection accoutumée, elle n'en doit pas éprouver moins de peine que le corps quand il est privé de la sienne propre. On reconnaît encore d'une manière générale les hommes spirituels, quand ils veillent à tous les besoins de l'esprit avec la même sollicitude que les hommes charnels à ceux de la chair. Or les hommes charnels s'empressent de pourvoir en temps convenables à leurs diverses nécessités pour le vivre ou le vêtement, pour le froid ou le chaud ; l'homme spirituel doit également songer aux vertus et aux grâces qui lui sont nécessaires dans l'adversité ou la prospérité, par rapport à ses amis et à ses ennemis ; il doit aussi examiner attentivement sa conduite envers Dieu dans les exercices religieux, et envers le prochain dans ses relations sociales. *Mais où rencontrer celui-là pour lui décerner nos éloges?* (Eccli. xxxi, 9.) De nos jours on en voit encore plusieurs qui font le bien, mais ils ne le font qu'en partie ; car s'ils se montrent généreux, ils sont en même temps voluptueux ; si au contraire ils sont chastes, ils ne sont pas toujours désintéressés ; ceux-ci témoignent de la douceur, mais par faiblesse de caractère ils tombent souvent dans la pusillanimité ; ceux-là oublient les injures qu'ils pardonnent sans difficulté, mais, en ne veillant point assez sur leur cœur, ils provoquent des rixes par leur emportement ; les uns se glorifient des dons qu'ils ont obtenus de la miséricorde divine, comme s'ils les avaient acquis par leur propre industrie ; les autres se condamnent à des macérations, à des jeûnes et à des veilles, mais ils s'abandonnent à différents vices,

à l'orgueil, à l'avarice ou à l'envie ; beaucoup même déchirent la réputation d'autrui par leurs détractions. Aussi on peut dire avec le Prophète (Mich. VII, 4) : *Le meilleur d'entre eux est comme une ronce, et le plus juste comme l'épine d'une haie* ; ils piquent et blessent tout ce qui les approche et les touche.

Quiconque veut tendre à la perfection et plaire à Dieu dans la vie spirituelle doit suivre avant tout les règles suivantes : 1° Il doit avoir une connaissance claire et complète de ses défauts et de ses faiblesses ; 2° combattre avec courage et constance ses mauvaises inclinations ou passions ; 3° trembler en pensant aux graves et nombreux péchés qu'il a commis, parce qu'il n'est pas certain d'en avoir fait une pénitence suffisante ni même d'en avoir obtenu le pardon ; 4° il doit craindre beaucoup que sa propre fragilité ne l'entraîne en de nouveaux péchés, aussi grands ou même plus considérables que les précédents ; 5° garder avec soin et mortifier avec énergie ses sens corporels pour assujétir tous ses membres au service de Jésus-Christ ; 6° fuir avec empressement, comme on fuirait un démon de l'enfer, toute personne, toute créature qui porte au péché ou même à quelque imperfection de la vie spirituelle ; 7° il doit rendre au Seigneur de continuelles actions de grâces pour les bienfaits dont il l'a comblé jusqu'à présent et qu'il lui prodigue encore chaque jour ; 8° prier nuit et jour ; 9° enfin porter sans cesse la croix du Sauveur, en pratiquant les quatre prescriptions du Sauveur qui sont comme les quatre bras de cette croix, savoir : la mortification des vices pernicieux, l'éloignement des biens terrestres, le renoncement aux affections charnelles et le mépris de soi-même.

Après que le Saint-Esprit les eut éclairés de ses lumières, embrasés de ses feux, fortifiés de son secours et de sa puis-

sance, remplis de joie et de consolation, quelques hommes simples, c'est-à-dire les Apôtres, ébranlèrent le monde entier et le soumirent du moins en grande partie à la loi du Seigneur. Par la vertu de leurs paroles enflammées, de leurs sublimes exemples, de leurs admirables prodiges, ils établirent en tout l'univers l'Église chrétienne. L'Esprit-Saint la purifia, l'instruisit et la perfectionna de telle sorte que, par la variété de ses dons et de ses ornements, elle devint la glorieuse fiancée, l'épouse chérie du Roi céleste, et en même temps terrible aux légions infernales comme une armée rangée en bataille. Les Apôtres, premiers chefs de cette nouvelle armée, n'allèrent faire la conquête du monde qu'après la Pentecôte, comme leur divin Maître l'avait ordonné ; et même lorsqu'ils eurent reçu le Saint-Esprit, ils restèrent encore douze années dans la Judée pour y annoncer l'Évangile. *Partis enfin*, ils se dispersèrent parmi les différentes nations ; et *ils prêchèrent partout* ce qu'il fallait savoir, croire, accomplir et désirer. *Le Seigneur*, sans lequel ils ne pouvaient rien, *soutint leurs efforts et confirma leurs paroles par les signes qui les accompagnaient* (Marc. XVI, 20) ; car en invoquant le nom de Jésus, les disciples commandaient à toutes les créatures et à toutes les maladies. Les miracles étaient alors nécessaires pour accréditer les vérités qu'ils publiaient ; et des mystères incompréhensibles à la raison devaient être prouvés au commencement par des merveilles supérieures à la nature. Saint Grégoire dit à ce propos : Au commandement du divin Maître répondit l'obéissance des disciples fidèles qu'il récompensa par des opérations étonnantes. « Maintenant encore, selon saint Théophile, tous les prédicateurs, à l'exemple des Apôtres, doivent confirmer leurs enseignements évangéliques par des signes caractéristiques qui sont

principalement leurs bonnes œuvres. Accordez-nous donc, Seigneur Jésus, de garantir aux hommes par notre louable conduite votre excellente doctrine que nous sommes chargés de leur communiquer ; faites ainsi qu'avec votre concours efficace nous soyons parfaits en tous nos discours et nos actes; car nous devons contribuer à votre gloire souveraine par nos paroles et nos œuvres, puisque vous êtes la force et la sagesse même de Dieu dans les siècles des siècles. »

Alors fut réalisé l'oracle du Prophète royal qui avait dit : *Leur voix a retenti par toute la terre, et leur parole a pénétré jusque dans les plus lointaines contrées* (Ps. XVIII, 5). Les effets salutaires et les fruits abondants que la prédication des Apôtres a produits montrent avec quelle allégresse et avec quelle ferveur nous devons solenniser la Pentecôte. « Mes frères, dit saint Grégoire (Hom. 30 in Evang.), après l'Incarnation du Verbe divin, une des plus grandes fêtes est celle où nous honorons la descente du Saint-Esprit sur les Apôtres. Dans l'Incarnation, Dieu, restant ce qu'il était auparavant, s'est fait homme par nature ; et à la Pentecôte, les hommes eux-mêmes sont devenus dieux par adoption. Quel grand jour que celui où le Créateur vint établir son habitation dans ses créatures! Qu'il se purifie donc avec soin de toute souillure celui qui prépare une demeure au Très-Haut en son propre cœur ! » Mais pourquoi Jésus-Christ envoya-t-il l'Esprit-Saint aux Apôtres dix jours précisément après la triomphante Ascension ? Ce fut d'abord pour qu'ils pussent se disposer par le jeûne et la prière à cette importante visite, puis pour signifier que quiconque veut attirer le Saint-Esprit doit observer les dix commandements. En outre, pourquoi le Saint-Esprit est-il descendu ostensiblement cinquante jours après la glorieuse Résurrection ?

C'était afin que, comme le peuple juif avait reçu la loi de crainte cinquante jours après avoir été délivré de l'Égypte, le peuple chrétien pareillement reçut la loi d'amour cinquante jours après avoir été racheté de l'enfer. De plus, comme en chaque cinquantième année, qui était celle du jubilé, les Juifs recouvraient leur liberté, s'ils l'avaient perdue, et leur patrimoine, s'ils l'avaient aliéné, de même au cinquantième jour après Pâques, nous autres Chrétiens nous sommes rentrés en possession de la grâce dont nous avions été privés et du paradis dont nous avions été bannis.

Ainsi, la fête de la Pentecôte, que l'Église célèbre, avait été figurée par celle que la Synagogue célébrait, suivant l'ordre de Dieu : en ce jour mémorable, de même que le Seigneur était descendu sur le mont Sinaï, parmi les flammes et les tonnerres, pour graver le Décalogue sur des tables de pierre, de même aussi il est descendu sur le mont Sion, sous forme de feu et au bruit de la tempête, pour imprimer l'Évangile dans le cœur des fidèles. Cette solennité de la Pentecôte avait été signifiée encore par le prodige opéré en faveur d'une pauvre veuve, dont il est parlé au troisième livre des Rois (XVII). Le prophète Élisée touché de compassion obtint par ses ferventes prières que Dieu soulageât la misère de cette femme, en multipliant le peu d'huile qu'elle avait conservé. Cette veuve indigente représente la sainte Église, qui était restée sur la terre dans un triste isolement, après avoir vu son divin Époux monter au ciel ; mais le Seigneur ému de pitié lui envoya l'Esprit-Saint pour la consoler par l'onction abondante de ses grâces merveilleuses. Entre autres dons qu'il lui accorda, celui de parler et d'entendre diverses langues était devenu très-utile depuis qu'elles avaient été créées à la tour de Babel ; car autrefois pour confondre les hommes orgueilleux, d'une

seule langue Dieu en avait formé plusieurs ; et au moment de la Pentecôte, il donna l'intelligence de toutes à chacun des disciples, pour confondre les Juifs rebelles ; mais il n'aurait pas effectué ce dernier miracle, si lui-même n'avait déjà produit le premier.

Dans cette solennité de la Pentecôte louons le Seigneur de toutes nos forces, parce qu'elle a été le principe de grâces insignes pour nous tous Chrétiens, et aussi l'occasion de grandes joies pour Notre-Dame la glorieuse Vierge Marie, comme le remarque saint Anselme (de Excellentia B. Virg.). « En effet, dit-il, aussitôt que le Saint-Esprit fut descendu sur les premiers disciples, la divine Mère fut ravie de voir qu'à leur prédication une nombreuse multitude s'empressa d'embrasser la foi chrétienne. Elle reconnut alors par une heureuse expérience que son cher Fils n'avait pas souffert la mort inutilement, puisque la foi à cette mort opérait efficacement en ceux mêmes qui en avaient été les auteurs. La conversion immédiate des hommes réunis de différentes contrées lui montra d'une manière sensible le genre humain appelé réellement au salut, pour lequel Jésus-Christ s'était incarné en son sein et avait expiré sur la croix. Comme elle s'applaudit alors d'être témoin de cet événement merveilleux qu'elle espérait depuis longtemps ! De concert avec leur douce Maîtresse, les fidèles se félicitent en ce jour d'avoir recouvré au centuple les précieux avantages qu'ils avaient perdus, et d'être devenus les frères et les enfants du souverain Seigneur dont ils étaient auparavant les serviteurs ou plutôt les esclaves révoltés. » Ainsi parle saint Anselme.

Nous devons louer Dieu de la sorte non-seulement dans les fêtes solennelles qui nous rappellent ses bienfaits principaux, mais encore à tous les instants parce que toutes les

créatures nous représentent ses perfections admirables, comme le dit saint Grégoire. Mais pour remplir ce pieux devoir, la grâce divine nous est absolument nécessaire. Aussi, d'après saint Bernard (Serm. de Dedicatione), quiconque est négligent à bénir Dieu prouve par là qu'il ne possède point en lui-même l'Esprit-Saint; car cet hôte adorable nous excite à glorifier Dieu partout où il habite. Invoquant donc le Paraclet qui nous a été promis, ne cessons de louer le Seigneur, puisqu'il nous a créés pour remplir cette fin sublime durant toute l'éternité. Voilà l'unique occupation des citoyens célestes, dont la vie entière est une fête permanente, consacrée à glorifier le Très-Haut par des chants continuels d'allégresse et de reconnaissance. De là vient que le Prophète royal s'écriait : *Bienheureux, Seigneur, ceux qui demeurent en votre maison ; ils vous loueront dans tous les siècles !* (Ps. LXXXIII, 5). Ce que les Anges font dans le ciel, dit saint Jérôme (in Psal. 115), les moines le font sur la terre, en psalmodiant nuit et jour ; et ils doivent être purs comme les saints Martyrs, puisqu'ils sont martyrs eux-mêmes. Suivant saint Bernard, il n'y a point ici-bas d'état plus semblable à celui des chœurs angéliques que celui des religieux fervents, toujours occupés à louer Dieu.

Si nous désirons goûter un bonheur éternel dans le service du souverain Maître, ne nous lassons point de soupirer de tout cœur après la possession de la céleste patrie. Soyons tristes en ce monde de nous voir éloignés du Seigneur, tant que nous sommes enchaînés à notre corps ; mieux vaudrait assurément pour nous sortir de cette prison terrestre pour nous réunir à Jésus-Christ. Ne nous complaisons point en cette chair corrompue qui nous retient captifs loin du Bien suprême ; disons plutôt avec saint Paul (Rom. VII, 24) :

Malheureux homme que je suis, qui m'affranchira de ce corps mortel? Souhaitons et demandons continuellement une pareille délivrance que nous devons attendre de Dieu seul, sans en accélérer le moment définitif. Pour nous y préparer du moins, mourons au monde présent, à ses pompes et à ses convoitises ; renonçons avec une constante fermeté aux choses caduques et aux consolations sensibles, qui sont pour nous des occasions de vices pernicieux et des obstacles aux vertus chrétiennes. En effet, suivant saint Grégoire, celui qui recherche les biens visibles perd les biens invisibles ; et selon saint Chrysostôme, rien n'est plus nuisible aux forces morales que les voluptés corporelles. Aussi, d'après saint Léon (Serm. de Jejunio), c'est surtout en aimant les objets extérieurs que l'homme corrompt ses qualités intérieures, et son âme est d'autant plus épurée que sa chair est plus mortifiée. Pour estimer le Créateur seul, dit saint Augustin, il faut mépriser toute créature. En effet, comme l'atteste l'Apôtre (Rom. VIII, 20), *la créature est sujette à la vanité*, de telle sorte qu'elle y assujétit également ses amateurs, en trompant beaucoup d'imprudents. Heureux donc celui qui ne se laisse point séduire par la frivolité du monde présent, si funeste à un grand nombre ! C'est principalement aujourd'hui qu'il convient de répéter : *Vanité des vanités, et tout n'est que vanité* (Eccles. I, 1). « Si les puissants comprenaient bien cette sentence, dit saint Chrysostôme (Serm. in Eutropium), ils l'inscriraient sur toutes les murailles et sur leurs propres vêtements, ils la graveraient sur les portes d'entrée et de sortie, mais surtout ils l'imprimeraient au fond de leurs consciences, pour n'en jamais perdre la vue et la pensée. Puisque les hommes sont continuellement assiégés de fausses images et souvent abusés par des figures trompeuses, ils devraient se rappeler

les uns aux autres dans leurs repas et leurs réunions cette profonde maxime : *Vanité des vanités, et tout n'est que vanité.* »

Voulons-nous donc être sages, transportons aux choses incorruptibles l'amour que nous prostituons aux choses périssables; et puisque nous sommes destinés pour le ciel, ne demeurons point courbés vers la terre. Réjouissons-nous uniquement de ce qui réjouit les Saints ; pleins d'une louable émulation, souhaitons et tâchons de parvenir avec eux à la gloire et à la félicité qui ne finiront jamais ; imitons maintenant leur générosité, afin de partager éternellement leur dignité. Soutenus par cette espérance, efforçons-nous de répondre au Seigneur qui nous appelle de toutes manières ; car, selon la remarque de saint Augustin, afin de nous ramener à lui, il s'est élancé du haut des cieux comme un géant dans la carrière qu'il a parcourue sur la terre, en nous invitant à le suivre par ses paroles et ses actions, par sa vie et sa mort, par son Incarnation et son Ascension. S'il a disparu à nos yeux, c'est pour qu'en réfléchissant sur nos souvenirs nous le trouvions plus parfaitement. L'esprit et le cœur toujours attachés à ce divin Chef, ne cessons point de combattre vaillamment, parce que cette vie entière est une guerre incessante. En effet, la prospérité et l'adversité, la ferveur et la tiédeur, l'abondance et l'indigence, le sommeil et la veille, la sollicitude et le désœuvrement, le deuil et la joie, le repos et le travail, la santé et la maladie, la douleur et la volupté, ainsi que tous les divers accidents temporels, nous suscitent tour à tour des difficultés et des dangers. Et comme nous rencontrons partout des adversaires disposés à nous attaquer, notre volonté doit toujours être prête à leur résister, en songeant que la lutte sera courte tandis que la récompense sera éternelle. Ne déposons

jamais les armes ; car quelque victoire que nous avons pu remporter, il nous en reste toujours d'autres à gagner. « Quoique Dieu accorde chaque jour à ses fidèles serviteurs la grâce nécessaire pour triompher, dit saint Léon (Serm. de Pentec.), néanmoins il ne leur enlève point toute occasion de combattre ; car par un effet de sa miséricorde, en daignant nous protéger, il nous laisse lutter constamment, de crainte que notre nature inconstante ne s'enorgueillisse d'avoir surmonté toute opposition. » Saint Chrysostôme dit également : Les Saints, étant des hommes spirituels, ne peuvent être vaincus par la chair, mais ils peuvent en être troublés, parce qu'ils sont des êtres corporels.

En conséquence, lorsque s'offre à nous quelque agrément ou quelque déboire passager, considérons-le aussitôt comme déjà passé, et dirigeons notre attention vers ce qui dure toujours ; car tout ce qui est dans le monde disparaît promptement comme une ombre, de sorte qu'il est bientôt oublié comme s'il n'avait jamais existé. Ainsi les joies et les douleurs ne sont que transitoires en cette vie, au lieu que dans l'autre elles sont permanentes ; et tout ce que nous pouvons faire ou endurer sur la terre n'est rien en comparaison de ce que nous espérons obtenir ou éviter après la mort. Aussi, selon saint Bernard, les tribulations temporelles n'ont point de proportion avec les péchés que nous avons commis, avec les bienfaits que nous avons reçus, avec les peines infernales que nous avons encourues, avec les récompenses célestes que nous attendons. Les biens futurs surpassent tellement les maux présents que quiconque les apprécierait à leur juste valeur préférerait être tourmenté par les plus violents supplices durant de nombreuses années, pour ne pas perdre la moindre partie des précieux avantages qui lui sont réservés pendant toute l'éternité ;

car l'épreuve finira bientôt, tandis que la rémunération ne cessera jamais. « O mon âme, s'écrie saint Augustin (in Speculo), si, pour contempler la gloire du Sauveur et partager la compagnie des Saints, il nous fallait auparavant souffrir chaque jour en ce monde ou même brûler longtemps dans l'enfer, ne devrions-nous pas nous résigner à toutes les afflictions afin de mériter les jouissances éternelles ? Ainsi donc, que les démons me dressent des embûches et m'assiégent de tentations ; que les uns m'outragent et que les autres me tourmentent, que mon corps soit exténué par les jeûnes, desséché par les veilles, accablé de travaux, transi de froid et consumé de chaleur ; que ma tête se brise, que ma poitrine s'échauffe, que mon estomac s'irrite, que mon visage se décompose et que tous mes membres s'épuisent ; que mes années se passent dans les gémissements et que ma vie s'éteigne dans la douleur ; que la pourriture pènètre jusque dans mes os et la corruption dans mes chairs; qu'importe tout cela, pourvu qu'au jour formidable du jugement je sois introduit dans le lieu du repos et admis au bonheur de la patrie pendant tous les siècles des siècles. »

De là la conclusion que saint Chrysostôme exprime en ces termes (Hom. 63 ad populum Antiochenum) : « Mettons tout en œuvre pour ne pas être frustré de la gloire qui nous est promise. Il n'est point impossible ni même difficile d'atteindre ce but suprême, pourvu que nous le voulions et que nous y tendions. En effet, selon la doctrine de l'Apôtre (II Tim. II, 12) : *Nous règnerons avec le Christ, si nous souffrons avec lui,* c'est-à-dire si nous supportons courageusement les tribulations ou les persécutions, et si nous marchons jusqu'à la fin dans la voie étroite ; quoique laborieuse, cette voie nous semblera douce, si nous la suivons dans l'espoir de

parvenir au céleste royaume. Tenons nos regards fixés sur cet heureux terme, pour ne jamais perdre de vue les trésors qui nous sont réservés. Si nous ne cessons point de les estimer et de les désirer, nous ne ressentirons plus ni volupté ni tristesse, mais seulement de l'indifférence ou du dédain à l'égard des objets présents ; rien ne pourra désormais nous abattre de chagrin ni nous enfler d'orgueil ; tout ce qui est temporel ne nous paraîtra que comme un fantôme, une vaine image, un rêve. Alors nous répéterons avec saint Paul (Rom. VIII, 35) : *Qui pourra nous enlever l'amour de Jésus-Christ? Sera-ce la tribulation ou l'angoisse?* Il ne dit pas : Sera-ce l'argent, la richesse ou la beauté, qui sont des choses viles et méprisables? mais il dit: *Sera-ce la faim, la persécution et la mort*, qui semblent des choses redoutables et effrayantes? Sans craindre tous ces maux temporels, préférons sur la terre les joies de l'âme aux voluptés du corps, afin de posséder au ciel les biens éternels.

Prière.

Source inépuisable de tous les dons, miséricordieux Jésus, qui avez fait descendre l'Esprit-Saint sous forme de feu sur vos disciples réunis, je vous en supplie et vous en conjure, malgré mon indignité, faites-moi participer pour mon salut aux largesses dont vous les avez comblés si libéralement. Daignez répandre sur nous tous vos serviteurs, cet Esprit de charité, de paix et de dilection, afin qu'il vienne en nos âmes les purifier de tout vice et les orner des différentes vertus, les unir ensemble par le lien d'une affection fraternelle, les éclairer par la lumière de votre connaissance et les enflammer par l'ardeur de votre amour; enfin après nous avoir délivrés de tout péché, accordez-nous la vie éternelle. Ainsi soit il.

CHAPITRE LXXXV.

DES LOUANGES DIVINES.

Puisque l'occasion s'est présentée au chapitre précédent de parler des louanges dues à la majesté divine, étendons-nous un peu sur ce sujet important. O mon âme, les immenses bienfaits que tu as reçus de ton Créateur lorsqu'il t'a tirée du néant et façonnée de sa main, t'obligent à lui témoigner continuellement de la gratitude et de l'affection ; car c'est pour l'aimer et le louer toujours que, par une faveur toute gratuite, il t'a faite à son image et à sa ressemblance.

De là vient que saint Anselme s'écrie (in Meditat.) : « Réveille-toi, ô mon âme ; dédaignant et oubliant toutes les choses temporelles, ne pense plus et ne t'attache plus qu'aux choses divines et éternelles. Considère à quelle grandeur et à quelle dignité le Seigneur a voulu t'élever dès le commencement, et par conséquent avec quelle vénération et avec quel dévouement tu dois le servir. Certes, lorsque Dieu, créant et coordonnant tous les êtres visibles et invisibles, eut résolu de former la nature humaine, il ne manqua pas de pourvoir avec un soin particulier à l'honneur de ta condition, qu'il voulait établir au-dessus des autres créatures de cet univers. Pour concevoir la noblesse de ton origine, rappelle-toi qu'au moment de te donner l'existence Dieu dit : *Faisons l'homme à notre image et à notre ressemblance.* Si tu médites attentivement ces profondes paroles, tu comprendras quelle dette de reconnaissance tu as contractée envers ton suprême Auteur. Re-

marque d'abord qu'autre chose est l'image et autre chose la ressemblance. Par exemple, on trouve quelque ressemblance avec l'homme dans le cheval, le bœuf et les autres animaux de différentes natures qui mangent comme lui ; mais on ne trouve l'image de l'homme que dans les êtres identiques à sa propre nature. L'image est donc plus parfaite que la ressemblance. Ainsi, nous pourrons avoir quelque ressemblance avec Dieu, si, en considérant sa bonté, sa miséricorde et sa justice, nous tâchons d'imiter ses excellentes qualités ; mais pour reproduire en nous son image voici comment nous le pouvons. Dieu ne s'oublie jamais, il se contemple, il s'aime perpétuellement ; donc, ô mon âme, si tu ne l'oublies point, si tu le contemples, si tu l'aimes continuellement, selon ta faible capacité, tu reproduiras en toi-même sa propre image, parce que tu t'efforceras de faire toujours ce qu'il ne cesse de faire lui-même. De la sorte, l'homme doit appliquer sa vie tout entière à la pensée, à la connaissance et à l'amour de Dieu ; tel est le but vers lequel doivent être dirigées sa mémoire, son intelligence et sa volonté, pour correspondre d'une manière salutaire à sa destinée sublime ; car pour quelle autre fin Dieu l'aurait-il créé à son image par un privilége spécial, sinon parce qu'il le destinait à le louer sans cesse ? »

« O mon âme, continue saint Anselme, tu as donc été formée pour louer ton Créateur, de telle façon que sur la terre tu tendes incessamment vers lui par la justification, et qu'au ciel tu jouisses éternellement de lui par la béatitude ; car c'est en le louant que tu mériteras la justification et que tu t'assureras la béatitude. Mais si tu veux le louer dignement, que ce soit de tout ton cœur et avec un amour sincère ; car voilà la règle que doivent suivre les Saints.

L'Écriture en effet dit du juste : *Il a loué le Seigneur de tout son cœur, et il a aimé Celui qui l'a fait* (Eccli. XLVII, 10). Il loue Dieu à la vérité, mais non point de tout son cœur, l'homme que la prospérité porte à le bénir, mais qui s'en laisse détourner par l'adversité ; et il n'aime pas Dieu celui qui, en le louant, cherche autre chose que Dieu même. Pour louer le Seigneur d'une manière digne de lui, rapporte à sa gloire toutes tes pensées, tes intentions, tes affections et tes œuvres, autant que le comporte ta faiblesse. Qu'aucun succès ni qu'aucun revers ici-bas ne t'empêchent de lui rendre ce devoir ; n'attends de lui d'autre récompense que lui-même, afin qu'il soit l'objet de tes désirs, le salaire de tes travaux, ta consolation en cette vie passagère et ton héritage en la vie éternelle. Tu as donc été tirée du néant pour le louer sans cesse. Voilà ce que tu comprendras parfaitement le jour où, admise à le voir face à face, tu reconnaîtras que tu dois à sa pure bonté d'avoir été créée, choisie, sanctifiée et glorifiée pour posséder cette félicité sans égale. Cette contemplation béatifique t'inspirera un amour infatigable pour louer sans fin le Dieu de qui, par lequel, et en qui tu trouveras la jouissance complète des biens immuables. » Ainsi parle saint Anselme.

Non-seulement les bienfaits que ton Créateur et Seigneur t'a conférés, mais encore et surtout les grâces que t'a prodiguées ton Rédempteur et Sauveur t'invitent et t'obligent, ô mon âme, à louer Dieu de mille manières ; car lorsque tu étais perdue, il t'a rachetée et sauvée, souvent même il t'a visitée et sanctifiée. Applique-toi donc à le glorifier par tous les moyens qui sont en ton pouvoir ; car c'est pour célébrer ses louanges et pour lui rendre grâces que tu as reçu des facultés spirituelles et corporelles. En effet, selon saint Chrysostôme (in Psal. 143), Dieu nous a donné des membres,

des yeux, des oreilles et une bouche, afin que nous employions à son service ces différents organes ; car tout ce que nous entendons et ce que nous voyons, comme aussi toutes nos paroles et nos actions doivent contribuer à le bénir et à le remercier, de manière à purifier notre conscience de toutes souillures.

Ame chrétienne, pour être mieux disposée à louer Dieu, commence par t'humilier beaucoup devant sa majesté suprême, en lui disant du fond du cœur avec dévotion et humilité : Père des miséricordes, au lieu de vous louer avec des lèvres impures, misérable pécheur que je suis, je devrais plutôt rester prosterné à terre en votre sainte présence pour implorer avec larmes et gémissements le pardon de mes péchés. Mais plein de confiance en votre infinie bonté et en votre douce charité, je vous supplie comme mon Seigneur et mon Dieu de ne pas me rejeter, quoique je ne sois devant vous qu'un chétif vermisseau, un chien mort, un cadavre infect. Les puissances du ciel ne peuvent vous louer dignement, combien plus n'en sera-t-il pas incapable l'homme fragile, ce ver de terre, amas de pourriture ? Sans doute *vous n'avez pas besoin de mes biens*, mais vous nous faites connaître d'autant mieux votre miséricorde et votre clémence que vous daignez condescendre à nos infirmités et nous combler de vos grâces, par un pur effet de votre indulgente libéralité. Ce serait vouloir saisir l'ombre et poursuivre le vent que de prétendre vous louer dignement; essayer de le faire pleinement ce serait tenter l'impossible. Il ne faut pas néanmoins s'abstenir de louer le Créateur, car c'est un devoir pour moi comme pour toutes les autres créatures ; aussi il n'en est aucune qui ne s'empresse de remplir ou qui du moins ne porte à remplir cette obligation naturelle envers son souverain Auteur. Je n'ignore pas que,

selon la parole du Prophète (Ps. xxxii, 1), *il appartient aux justes de louer le Seigneur convenablement*, et que, d'après la maxime du Sage (Eccli. xv, 9), *la louange n'a point de valeur dans la bouche du pécheur*. Ainsi, malheur à moi ! dois-je m'écrier, parce que je n'ai rien à répliquer ; et coupable comme je suis, que pourrais-je alléguer ? *Si en effet j'entreprenais de me justifier, je serais condamné par mes propres lèvres.* Mais, Seigneur, est-ce que je ne dois point vous louer, parce que je me reconnais coupable ? Est-ce que les grenouilles immondes, en coassant dans les marais où elles sont engendrées, ne souhaitent pas de vous louer comme leur Créateur, autant qu'elles le savent et qu'elles le peuvent ? Si elles ne savent pas chanter aussi agréablement que l'alouette et le rossignol, si elles ne peuvent pas non plus vous connaître comme l'homme doué de raison, elles font au moins ce qui fournit aux êtres intelligents un juste sujet de vous louer.

Pour exprimer les sentiments des cœurs envers vous, Seigneur, puissent tous les suaves instruments de musique, d'accord avec les harmonies du ciel et avec les mélodies de l'univers, former un si doux concert de louanges qu'elles plaisent à votre souveraine majesté et qu'elles remplissent d'une joie ineffable votre cour céleste ! Mais que dirai-je moi-même ? Reconnaissant que je suis indigne de vous louer, je supplie les autres créatures qui l'emportent en dignité de suppléer à mon impuissance. Je souhaite donc sincèrement que les planètes qui roulent dans l'espace, que les étoiles qui scintillent au firmament, que les plantes ombragées de leur verdoyant feuillage, que les fleurs ornées de leurs vives couleurs, que les affections de la plus ardente charité, et que les désirs des âmes les plus dévouées ne cessent de vous bénir et de vous glorifier dans les siècles

des siècles. Je souhaiterais même de tout mon cœur que, si ma jeunesse trop promptement écoulée eût duré aussi longtemps que la vie entière du patriarche Mathusalem, chaque année, chaque mois, chaque semaine, chaque heure, chaque minute de cette longue existence eussent concouru à vous louer de ma part avec autant d'ardeur et de dévotion que jamais aucun des esprits bienheureux aurait pu vous louer pendant toute cette même durée, *au milieu des splendeurs des saints*. Enfin je souhaiterais avoir réuni en ma propre personne tous ces actes excellents de louange divine, à tel point que leur multitude incalculable surpassât toutes les espèces de nombres possibles.

Que pourrai-je ajouter encore ? Faites de moi ce qu'il vous plaira ; quoiqu'il m'arrive, je ne cesserai de vous louer tant que je continuerai de vivre. A l'heure même de la mort, quand je n'aurai plus la force de parler et quand une extrême faiblesse ne me permettra plus de prononcer le doux nom de mon Jésus, je demande qu'au moins le mouvement de mes yeux ou de mes doigts soit comme le renouvellement et la confirmation de toutes les pieuses affections, paroles et actions passées et futures que je voudrais vous offrir avec le plus parfait dévouement jusqu'au jour du jugement, si je pouvais vivre aussi longtemps. En outre, ô mon Bien-aimé, j'ose vous demander avec un amour sincère que, quand mon corps enfermé dans le sépulcre sera réduit en poussière, de chaque grain le plus petit de cette poussière très-fine s'élève une voix agréable qui, pénétrant la pierre du tombeau, monte dans les hauteurs des cieux pour proclamer votre gloire jusqu'au moment de la résurrection, enfin que depuis ce temps mon corps et mon âme réunis de nouveau vous louent de concert pendant toute l'éternité. En attendant ce bonheur suprême, je ne me lasserai point

de vous bénir tant que je serai prisonnier en cette chair mortelle. De même que dans les bois assez souvent, parmi le doux ramage des petits oiseaux, nous entendons se mêler au chant du rossignol le croassement du corbeau qui veut également servir le Créateur à sa manière, comme il l'a appris ; de même aussi, quoique pécheur, je veux louer Dieu, autant que j'en suis capable, selon mes faibles moyens. Or rien ne me semble plus consolant à redire en son honneur sinon que *le Seigneur est bon envers tous, et que ses miséricordes s'étendent à toutes ses œuvres* (Ps. CXLIV, 9). *Deus meus, misericordia mea* (Ps. CXLIII, 2) ! Ces suaves paroles réjouissent mon cœur, relèvent ma conscience et font tressaillir tous mes os d'une vive allégresse ; aussi mon âme trouvera son plaisir à les répéter jusqu'à la fin des siècles comme l'harmonieux refrain des esprits célestes.

O mon Dieu, quand je songe à ce que j'étais autrefois, à combien de dangers vous m'avez arraché, à combien de maux vous m'avez soustrait, je reconnais que vous avez brisé mes liens funestes et que vous avez guéri mes plaies corrompues ; quand je me rappelle ainsi les secours que vous m'avez accordés et les biens dont vous m'avez comblé si généreusement, je sens mon cœur pénétré d'une profonde gratitude et enflammé d'un ardent amour. En effet, combien de temps vous m'avez attendu avec patience, moi pécheur si souvent rebelle ? Combien de fois vous m'avez repris charitablement, tantôt avec douceur et tantôt avec sévérité, en me prévenant de vos célestes bénédictions, sans même que je le remarquasse ? Comme un tendre père, vous êtes accouru au-devant d'un enfant prodigue, chargé de crimes et dépourvu de vertus ; malgré ses égarements continuels, vous n'avez point refusé de le voir et de l'accueillir, toujours et partout vous avez paru compatissant et libéral. Mais,

hélas ! ce qui de ma part est souverainement déplorable, c'est qu'à tant d'affectueuses sollicitations je n'ai répondu que par de nouvelles infidélités; néanmoins, ô Clémence inépuisable, vous ne m'avez point délaissé, jusqu'à ce qu'enfin vous m'ayez attiré suavement à vous. Au souvenir de tant de grâces pourrai-je m'empêcher de vous louer, Bonté suprême ? Non certes jamais, ô Dieu rempli pour moi de miséricorde ! *Deus meus, misericordia mea !* En retour de vos immenses et innombrables bienfaits, je souhaite et je désire vous louer avec ferveur et allégresse, soit comme les esprits bienheureux, quand au premier aspect de votre infinie majesté ils s'applaudirent de vous être inséparablement unis tandis que les démons étaient repoussés éternellement, soit comme les âmes saintes, quand au sortir du purgatoire elles paraissent tout d'abord devant votre face glorieuse pour en contempler l'admirable beauté, soit enfin comme tous les élus assemblés dans la Jérusalem céleste après la résurrection générale, quand les bons séparés des méchants s'accorderont à remercier Dieu sans fin de leur béatitude à jamais consommée.

O très-aimable Sagesse, infinie Bonté, chaque matin à l'aurore, dès que mes yeux s'ouvrent à la lumière, faites que mon âme s'ouvre aussi afin de vous bénir, en laissant jaillir vers le ciel une flamme d'amour qui croisse comme la splendeur du jour et comme l'ardeur du feu. Que la vive expression de ma reconnaissance charme votre cœur paternel, comme un harmonieux concert de musique dilate le cœur épanoui du jeune homme; qu'elle monte jusqu'à votre trône céleste, comme une vapeur odoriférante de parfums composés de myrrhe, d'encens et de tous les plus précieux aromates ; qu'elle vous soit agréable, comme le sont au printemps les fleurs brillantes qui émaillent la prairie de

couleurs variées, et comme les arbres touffus qui embaument la campagne de suaves odeurs. Que l'incendie de la charité allume en moi un foyer continuel de louanges divines qui s'exhalent de mon cœur par de ferventes méditations, de ma bouche par de pieuses paroles, et de ma vie entière par toutes sortes de bonnes actions. Qu'en vous offrant sans cesse ce tribut d'hommages affectueux, je puisse plaire à votre suprême majesté et réjouir la cour céleste, repousser tous mes ennemis et acquérir des grâces nombreuses, obtenir une sainte mort et mériter une vie bienheureuse, afin qu'après avoir fini de vous bénir sur la terre je commence à vous glorifier éternellement dans la patrie.

Pour louer plus parfaitement le Seigneur, âme chrétienne, détachez vos pensées de ce monde et dirigez vos affections uniquement vers le ciel. Considérez donc combien les Saints goûtent en Dieu de paix, de joie et de bonheur, efforcez-vous alors d'entrer dans leurs sentiments, et criez de tout votre cœur avec saint Anselme (in Meditat.) : « O mon Dieu, qu'ai-je trouvé de plus excellent, de plus aimable que vous en ce monde pour me séparer et m'éloigner de vous ? Pourquoi ai-je chéri et convoité dans toute ma vie autre chose que vous, ô Seigneur Jésus ? Pourquoi ai-je différé, cessé un seul moment d'appliquer à vous mon esprit, mon cœur et ma volonté ? Pourquoi n'ai-je pas tourné vers vous toutes mes pensées, mes affections et mes résolutions ? Où étais-je quand je n'étais pas uni à vous ? Où s'en étaient allés mes désirs quand vous n'en étiez pas exclusivement le terme ? Maintenant, ô mes désirs, revenez tous avec empressement vers Celui qui doit être votre objet ; ne manquez pas au rendez-vous, et accourez pour réparer le temps perdu. *Vous cherchez, Jésus le Nazaréen crucifié.* Depuis qu'il est ressuscité, il n'est point resté ici-bas ; et

désormais il vit en sécurité comme Bien-aimé du Très-Haut, sans craindre qu'aucun mal vienne fondre sur sa demeure. Par sa propre vertu, il est monté plus haut que les cieux et s'est élevé au-dessus des Anges ; il est allé s'asseoir sur un trône de gloire incomparable, à la droite du Père auquel il est coéternel et consubstantiel. C'est là qu'en sa qualité de Fils unique il règne environné d'une lumière divine, couronné d'un honneur suprême, rayonnant d'une joie inaltérable, armé de la toute-puissance, et Maître de l'univers entier. Aussi tous les esprits angéliques, tous les innombrables citoyens de la sublime Jérusalem l'adorent humblement; tous les cœurs des justes se réjouissent de sa radieuse présence, tous les yeux des élus se repaissent de son aspect admirable, tous les désirs des Saints se concentrent sur lui ; à lui se rapportent toutes les jubilations, les louanges et les félicitations de la cité céleste que ses splendeurs illuminent et enrichissent. *O Sion, tressaille et applaudis, parce que le Dieu d'Israël habite magnifiquement au milieu de toi !* »

« Grâce à ce même Seigneur, continue saint Anselme, des millions de purs esprits le servent dans le sanctuaire des cieux, où, sans se fatiguer jamais, ils contemplent face à face l'essence de la Majesté infinie, et chantent un hymne harmonieux à l'honneur de l'ineffable Trinité. Grâce à lui également, des myriades d'Anges parcourent sans cesse les routes de la terre et du ciel pour accomplir avec un joyeux empressement les ordres secrets de Dieu le Père ; messagers fidèles, ils sont toujours prêts à exécuter sans le moindre retard les volontés supérieures, comme des abeilles diligentes qui volent de leurs ruches aux fleurs, en disposant toute chose avec suavité. Ce sont eux qui négocient les affaires importantes de notre salut et qui nous transmettent

les souverains décrets d'en haut; ils veillent aussi à la santé des hommes, à la prospérité des royaumes, à la tranquillité des empires. Nous connaissons entre tous les autres l'illustre prince de la milice céleste, Michel, qui porte l'étendard devant l'armée du Très-Haut, et qui brandit le glaive du combat en faisant tonner contre les esprits révoltés ce cri formidable de guerre : *Qui est semblable à Dieu?* »

« Illustres patriarches, ajoute le même saint Docteur, réjouissez-vous dans votre noble descendant, parce qu'en sa personne toute votre attente est réalisée ; car, ainsi que l'avait promis la parole divine, toutes les nations seront bénies en lui, c'est-à-dire en ce rejeton de votre race qui est grand par-dessus tout. — Réjouissez-vous en Jésus comme dans le Prophète par excellence, vous Prophètes de la vérité ; car vous voyez le merveilleux accomplissement de tout ce que vous aviez annoncé de lui d'après l'inspiration divine, et il a prouvé par les événements que vous étiez fidèles dans vos prédictions. — Réjouissez-vous dans le Seigneur votre bon maître, bienheureux Apôtres, illustres princes de son Église; oui, je le répète, réjouissez-vous avec le Christ, comme membres principaux de sa famille. En effet, Celui que vous avez vu au milieu de vous supportant la faim, la soif, les fatigues et les infirmités de la chair, réprouvé de ses compatriotes et rangé parmi les scélérats, voyez de quelle manière il a triomphé, comment il règne sur l'univers entier ; maintenant il vous associe à sa joie et à sa gloire, vous qui avez partagé ses souffrances et ses humiliations. Adorez aujourd'hui ces genoux sacrés qui s'abaissèrent devant vous jusqu'à terre, pendant que vous demeuriez assis à la dernière Cène ; adorez ces mains bénies avec lesquelles le Roi des rois daigna laver et essuyer la poussière de vos pieds. — Réjouissez-vous en Jésus le chef de

vos vaillantes légions, ô Martyrs victorieux, qui possédez comme récompense éternelle ce même Fils de Dieu pour lequel vous avez sacrifié votre vie temporelle. — Réjouissez-vous en Jésus la Vérité par essence, vous ses dignes Confesseurs et Docteurs ; car Celui-là même que vous avez reconnu devant les hommes par vos pieux enseignements et vos bonnes œuvres, vous reconnaît à son tour devant son Père, en présence de ses saints Anges. — Réjouissez-vous en Jésus le modèle et l'auteur de toute chasteté parfaite, ô vous Vierges nobles émules des purs esprits ; car Celui que vous avez uniquement affectionné et choisi, Celui que vous avez recherché et désiré si ardemment, Celui pour l'amour duquel vous avez dédaigné tous les époux mortels et tous les charmes mondains, à présent vous le contemplez et vous le possédez ce Fils du grand Roi ; vous jouissez de ses caresses et de ses faveurs, sans craindre qu'il puisse vous être ravi par la violence ou la trahison. »

« Mais plus que tous les autres habitants du paradis, vous devez tressaillir d'allégresse, ô Marie, Vierge admirable entre les vierges, rose mystique d'une beauté incomparable, étoile brillant d'un éclat supérieur à tous les astres du firmament ! Réjouissez-vous avec une complaisance sans pareille en votre très-doux Fils Jésus ; car Celui que vous avez conçu dans votre chaste sein et nourri de votre lait virginal, vous l'adorez de concert avec tous les Anges et les Saints comme le Dieu vivant et véritable. Réjouissez-vous, ô Mère la plus fortunée ! Celui que vous avez vu tristement attaché à l'arbre de la croix, vous le voyez régner glorieusement au sommet de l'empyrée ; tous ses superbes ennemis tombent à ses pieds, et devant sa majesté s'abaisse toute hauteur soit au ciel, soit en la terre, soit aux enfers. O Marie, réunissez en vous seule toute la joie des bienheureux, de

même que vous renfermez en votre personne toute la sainteté des élus ! — Céleste Jérusalem, notre mère, qui êtes la cité d'en haut, célébrez sans fin une fête solennelle dans la pacifique vision de votre Jésus, auteur de votre délivrance. Enfin, ô mon âme, élève-toi avec toute l'énergie possible pour t'associer à ces millions d'âmes qui se réjouissent dans le Seigneur Jésus ; sur les ailes de la foi et de l'espérance monte jusqu'à l'éternelle séjour ; par l'ardeur de la charité fixe ta demeure là où le Christ siége à la droite de Dieu ; considère avec les yeux de l'esprit les splendeurs de son visage ; contemple et baise avec allégresse et dévotion chaque marque de ses plaies glorieuses, d'où a coulé la liqueur salutaire du sang précieux par lequel le Fils unique de Dieu t'a rachetée et t'a sanctifiée pour la vie éternelle. » Ainsi parle saint Anselme.

Prière.

Grâces et louanges à vous, Seigneur mon Dieu qui, dans votre infinie miséricorde, avez daigné me créer et me racheter, me conduire à la connaissance de vos sublimes enseignements et m'admettre au nombre de vos enfants adoptifs, en me purifiant par le bain de la régénération. Je vous bénis et je vous glorifie de m'avoir délivré de nombreuses tribulations et de fréquents périls, comme aussi d'avoir souvent attendu ma conversion lorsque j'étais tombé en des fautes graves. Je vous remercie de tous les biens spirituels que vous m'avez prodigués jusqu'à présent ; veuillez les perfectionner de plus en plus, et ne cessez de me diriger dans la voie du salut éternel jusqu'à ce que je sois parvenu au bonheur de vous contempler face à face. Ainsi soit-il.

CHAPITRE LXXXVI

ASSOMPTION ET GLORIFICATION DE LA VIERGE MARIE (1).

Depuis que Jésus-Christ fut monté au ciel, la sainte Vierge demeura constamment sur le mont Sion, dans une petite chambre, où elle se retirait pour vaquer à la prière et à la méditation des grands mystères dont elle avait été témoin principal. En ce même lieu, une autre chambre destinée à saint Jean l'Evangéliste fut la première église du monde chrétien ; car c'est là que le disciple bien-aimé célébra la première messe en présence de la divine Mère, et qu'il y offrit l'auguste sacrifice tant qu'elle vécut ensuite. « Considérez, nous dit saint Jérôme (Serm. de Assumpt.), quels sentiments de douleur et quels transports d'amour pénétrèrent le cœur de Marie, restée sur la terre après le départ de Jésus. Sans cesse, elle se représentait comment s'étaient accomplis en lui les oracles des Anges et les prédictions des Prophètes ; elle se rappelait les miracles qu'il avait opérés et les peines qu'il avait souffertes en son humanité ; elle pensait continuellement à ce qu'elle-même avait vu et connu touchant son divin Fils. Personne au monde ne peut comprendre combien elle regrettait d'être séparée de lui, et combien elle désirait ardemment d'être réunie à lui dans le royaume céleste. Aussi, le reste du temps qu'elle passa sur la terre, elle voulut habiter près des saints lieux où il avait été enseveli et d'où il s'était élevé jusqu'au trône de Dieu ; elle ne se lassait point de les fréquenter et de les vénérer ; car leur vue calmait sa tristesse et consolait sa piété,

(1) Voir la note V à la fin du volume.

en attendant qu'elle pût contempler éternellement le digne objet de ses tendresses et de ses adorations. Cependant cette femme bénie, qui avait été visitée autrefois par l'ambassadeur céleste et confiée naguère au disciple vierge, ne fut point abandonnée des illustres Apôtres, après la Résurrection de leur bon Maître ; car jusqu'à ce qu'ils fussent dispersés parmi les nations, elle demeura habituellement avec eux pour leur donner un parfait exemple de vie chrétienne ; et ce fut alors que, dans des entretiens familiers, elle leur communiqua des détails intimes sur le mystère de l'Incarnation, auquel elle avait pris une si grande part. »

Dans les siècles postérieurs, on édifia sur le mont Sion une magnifique basilique, qui fut desservie par des chanoines réguliers de l'ordre de saint Augustin. On y voit encore une première cellule que la Sainte-Vierge avait habitée après l'Ascension de Notre-Seigneur ; puis non loin de là, une autre cellule d'où elle avait été transportée au ciel par les chœurs des Anges. On dit que tous les Apôtres assistèrent au trépas bienheureux de cette divine Mère, et qu'ils l'ensevelirent elle-même dans la vallée de Josaphat. Là se trouve, en effet, un tombeau que les Sarrasins eux-mêmes entourent d'une grande vénération. Quoique cette vallée soit encore très-profonde, elle a cependant été beaucoup exhaussée depuis longtemps ; car le tombeau, qui était situé d'abord à la surface du sol, est aujourd'hui complètement enfoui avec la basilique qu'on avait bâtie à l'entour. Au-dessus de cet emplacement s'élève maintenant une petite chapelle, où l'on descend par cinquante degrés dans l'église souterraine. Celle-ci, construite en rotonde et voûtée en pierres, est dédiée à la Mère de Dieu ; dans sa partie supérieure on voit quatre autels, et dans une crypte inférieure, vers l'orient, un très-bel autel en marbre, à la droite

duquel est un tombeau vide ; c'est là, dit-on, que reposa quelque temps le corps très-pur de la Sainte-Vierge. Lorsqu'on entre dans cette église, on peut remarquer, au côté droit, une pierre incrustée, sur laquelle Notre-Seigneur s'agenouilla pour prier la nuit même où il fut livré entre les mains de ses ennemis ; et on y aperçoit encore les traces de ses genoux qui y furent imprimés comme sur la cire molle. Cette basilique célèbre était jadis occupée par des moines noirs de l'ordre de saint Benoît, sous la conduite d'un abbé.

Aucun livre canonique ne nous raconte de quelle manière la bienheureuse Vierge fut enlevée au ciel ; et parmi les Latins, aucun ancien auteur ne donne d'histoire certaine sur ce sujet intéressant. Saint Jean lui-même, qui aurait pu nous en instruire mieux que tout autre, ne nous a laissé aucune relation écrite sur la précieuse mort de Celle qui lui avait été recommandée comme sa propre mère ; c'est sans doute parce que la divine Providence ne jugeait pas cette manifestation opportune. Saint Jérôme ajoute à ce propos (loc. cit.) : « Dans la vallée de Josaphat, qui est située entre la montagne de Sion et celle des Oliviers, s'élève une admirable église consacrée à Marie ; on y montre encore un tombeau vide, où, suivant la tradition commune, cette bienheureuse Vierge avait été ensevelie. Je dis cela, parce que plusieurs Chrétiens de nos jours doutent si elle a été transportée dans le ciel avec son corps ou si ce corps est resté en terre ; car on ne sait ni quand ni comment il a disparu de ce lieu, s'il a été déposé ailleurs ou s'il a été réuni à son âme triomphante. Beaucoup d'autres soutiennent néanmoins que la Sainte-Vierge est déjà ressuscitée, et qu'elle est désormais revêtue d'une glorieuse immortalité dans la possession éternelle de son Fils bien-aimé. De ces deux sentiments, quel est

le plus certain ? Nous n'osons le décider; nous préférons cependant croire celui qui est le plus honorable à la toute puissance divine, sans toutefois que nous prétendions définir par notre seule autorité ce qui nous paraît être plus probable. » Ainsi parle saint Jérôme.

Sur ce même sujet écoutons saint Augustin exprimer son sentiment en ces termes (Tract. de Assumpt.) : « Je fais remarquer d'abord que l'Évangile ne parle plus de la sainte Vierge depuis le moment où le Sauveur expirant sur la croix la confia à saint Jean ; et saint Luc se contente de dire dans les Actes des Apôtres (I, 14) : *Tous ensemble persévéraient dans la prière avec Marie, mère de Jésus*. Puisque l'Écriture ne fait mention ni de son trépas ni de son Assomption, nous devons chercher dans la raison ce qui, à cet égard, nous semblera plus conforme à la vérité ; car l'autorité n'a point de valeur sans la vérité. Quand donc je considère la condition humaine, je ne crains pas d'affirmer que la bienheureuse Vierge a subi la mort temporelle; mais la parfaite sainteté qui convient à sa dignité sublime permet-elle de supposer que cette noble Mère du Très-Haut est tombée en pourriture, a été livrée aux vers et réduite en poudre comme la masse commune ? Il est vrai que le Seigneur a dit à notre premier père : *Tu viens de la poussière, et tu retourneras dans la poussière* (Gen. III, 19). Cependant la chair que Jésus-Christ avait prise de la sainte Vierge a échappé à cette sentence générale, de manière à ne point éprouver la dissolution ordinaire. Il est également vrai que le Seigneur a dit à la première femme : *Je t'accablerai d'afflictions, et tu enfanteras dans la douleur* (Ibid., 16). La sainte Vierge a bien souffert d'immenses afflictions, lorsque son âme fut transpercée dans la Passion du Sauveur comme par un glaive acéré ; néanmoins, elle n'a point

enfanté dans la douleur. C'est ainsi qu'elle a été dispensée de plusieurs lois universelles à cause de son incomparable dignité. Serait-ce donc une impiété de penser que, si la mort l'a frappée, elle ne l'a point pourtant retenue captive? Si Jésus-Christ a voulu maintenir Marie toujours vierge sans tache ni souillure, pourquoi n'aurait-il pas voulu la préserver de toute infection et putréfaction ? Puisqu'il est venu dans le monde pour accomplir et non pour abolir la loi, ne devait-il pas comme un bon fils pourvoir à l'honneur de sa tendre Mère ? Et, puisqu'en naissant de son chaste sein, il l'a exaltée par-dessus toutes les créatures durant sa vie, ne peut-on pas pieusement croire qu'il l'a favorisée d'un juste privilége, en la gardant d'une corruption humiliante ? C'est un opprobre pour notre humanité d'être sujette à devenir un amas de pourriture et la proie des vers. Or comme notre Rédempteur en fut exempt, la Vierge dont il est né en fut pareillement affranchie ; car la chair de Jésus est la chair de Marie, de telle sorte qu'en élevant sa propre nature par-dessus les astres, le Sauveur a honoré celle de tout homme et principalement celle de son auguste Mère. Autant donc que je le conçois et que je le crois, Marie a reçu de son divin Fils une prérogative incomparable ; car non-seulement elle voit glorifié en Jésus-Christ le corps qu'elle a enfanté, mais de plus elle voit même glorifié en sa propre personne le corps où elle l'a conçu. Telle est mon intime conviction jusqu'à ce qu'elle soit renversée par une autorité constante ; car un sanctuaire aussi vénérable, un trésor aussi précieux que le corps de Marie est plus convenablement placé et conservé au ciel que sur la terre ; et parce qu'il resta pur sans être jamais souillé, il mérita bien de demeurer incorruptible sans être jamais dissous. Voilà pourquoi je n'ose ni dire ni penser qu'un dé-

pôt aussi sacré soit devenu la pâture des vers ; une pareille supposition semble inconciliable avec l'excellence de la divine maternité. D'après plusieurs raisons tirées des Écritures, je dois confesser que le Seigneur, après avoir rempli la sainte Vierge d'une grâce supérieure, l'a comblée d'une gloire suréminente, en l'associant aux joies de l'éternité plus parfaitement que tous les autres ; que par conséquent, après avoir donné le jour à son Sauveur et au Sauveur du monde, elle n'a point été abandonnée dans le tombeau à l'humiliation commune de la pourriture. En effet, si, par sa volonté miséricordieuse, le Seigneur a garanti des flammes dévorantes non-seulement les personnes, mais même les vêtements des trois jeunes Hébreux dans la fournaise de Babylone, s'il a délivré de tout mal le prophète Jonas dans le ventre de la baleine, s'il a protégé Daniel contre les dents meurtrières des lions affamés, est-ce que par une juste bienveillance, il n'aurait pas soustrait à la corruption, aux vers et à la poussière sa propre Mère ornée de tant de vertus, de mérites et de prérogatives ? Puisque, pour arracher à différents périls ses simples serviteurs, il ne s'est point astreint à suivre l'ordre de la nature, nous ne doutons point que, pour conserver Marie dans toute son intégrité, il n'ait préféré suivre l'ordre de la grâce. Donc, Marie règne en corps et en âme avec son divin Fils ; elle, qui l'a jadis enfanté sans éprouver d'atteinte à sa virginité, le possède maintenant sans subir d'altération en sa chair ; et Celle qui a produit l'Auteur de la vie pour tous jouit de la vie complète en tout son être. Si dans ce discours j'ai parlé comme je devais, veuillez l'agréer, Seigneur, vous et les vôtres ; sinon, daignez me le pardonner. » Telles sont les paroles de saint Augustin.

Nous devons croire par conséquent que, si la sainte

Vierge a été soumise à la mort, du moins elle ne l'a point été à la corruption. Après son paisible trépas, son âme bienheureuse ne tarda point à se réunir à son corps glorifié; elle fut alors portée en triomphe dans le ciel, comme l'a décrit saint Jérôme dans son sermon pour la solennité de l'Assomption: « C'est en ce jour illustre, dit-il, que la Vierge immaculée fut ravie dans les hauteurs des cieux, où elle est assise sur un trône de gloire, à côté de son divin Fils. Aussi la sainte Église ne craint pas de proclamer qu'elle a été exaltée par-dessus tous les chœurs angéliques; cet éloge lui convient d'une manière tellement exclusive qu'on n'en peut dire autant d'aucun autre Saint; car bien que les Saints soient semblables aux Anges, comme Jésus-Christ le déclare, ils ne leur sont cependant point supérieurs. Représentons-nous donc toute la cour céleste qui s'empresse d'aller à la rencontre de cette reine environnée d'une lumière étincelante; au milieu des hymnes et des cantiques, elle est conduite jusqu'à la place sublime qui lui fut préparée avant la création du monde. Nul doute que toute la Jérusalem céleste n'ait alors tressailli d'une allégresse ineffable, retenti d'immenses acclamations et ressenti un accroissement de dilection et de félicité. Ce n'est pas sans raison : car le Seigneur des armées, escorté de ses phalanges victorieuses, s'avança lui-même au-devant de sa digne Mère pour lui faire honneur; et après l'avoir introduite dans son royaume, en lui témoignant une tendre affection, il la fit siéger majestueusement à sa droite. Or, si les habitants des cieux se réjouissent en apprenant la conversion d'un pécheur sur la terre, quels ne durent pas être leurs transports en voyant l'exaltation de leur Souveraine dans l'empyrée. Son triomphe et sa glorification excitèrent leur jubilation et leurs applaudissements, parce que les

honneurs rendus à Marie se rapportent à Jésus, le Sauveur de tous. Cette intronisation solennelle dont nous célébrons la mémoire chaque année, ils en célèbrent la fête durant toute l'éternité avec des sentiments continuels d'allégresse et d'admiration, d'amour et de vénération ; car ils ne se lassent point de bénir et de féliciter la Vierge immaculée dont ils ne cessent point de servir et d'adorer le Fils comme leur Roi, devant lequel toutes les puissances s'abaissent et tous les genoux s'inclinent respectueusement. Aussi, n'y a-t-il point de perfection et de beauté, de splendeur et de gloire qui ne brillent avec un éclat incomparable en cette divine Mère. Toutefois, si vous aimez à contempler les prérogatives dont elle est décorée, n'oubliez pas de considérer les vertus qu'elle a pratiquées ; car sa vie est un modèle pour tous les Chrétiens, et sa conduite a servi de règle pour l'Église entière. Assurément, il n'est point au monde de créature plus excellente et plus puissante ; afin de mériter sa protection et d'obtenir son assistance, efforçons-nous de marcher sur ses traces et d'imiter ses exemples. »

Après avoir entendu saint Jérôme, écoutons saint Bernard (Serm. 1 de Assumpt.) : « Aujourd'hui notre terre envoie au ciel un présent très-précieux pour établir entre Dieu et l'homme un commerce d'amitié par un heureux échange de dons réciproques. Voilà qu'en effet un fruit merveilleux de la terre s'élève jusqu'au ciel, d'où descendent les grâces excellentes. La Vierge Marie monte au-dessus des astres afin de répandre ses bienfaits sur les hommes. Et que ne donnera-t-elle pas ? Elle en a la faculté et la volonté, parce qu'elle est toute-puissante et très-miséricordieuse, comme Reine de l'univers et Mère du Fils de Dieu. Ces titres sont les plus propres à relever la grandeur de son pouvoir et de sa bonté ; car pourrait-on sup-

poser que le Fils de Dieu n'honore point sa Mère? ou pourrait-on douter de l'affectueuse charité de Celle qui durant neuf mois a porté dans ses chastes entrailles la Charité incarnée ? Sans parler davantage des bienfaits que nous procure son exaltation, si nous aimons Marie, nous nous réjouirons certainement, parce qu'elle va retrouver son Fils ; et nous l'en féliciterons, à moins que nous ne soyons monstrueusement ingrats envers notre généreuse bienfaitrice. Aujourd'hui, dès son entrée dans la sainte Sion, elle est reçue par Celui qu'elle-même avait déjà reçu, quand il était entré dans ce monde inférieur. Avec quel honneur, quelle joie et quelle gloire il s'empresse de l'accueillir ? Sur la terre, il n'y eut jamais de temple plus auguste que le sein virginal où Marie admit le Fils de Dieu ; au ciel pareillement, il n'y a point de degré plus sublime que le trône royal où le Fils de Dieu place aujourd'hui Marie. Des deux côtés, on ne peut voir de plus dignes réceptions; elles sont l'une et l'autre ineffables, parce qu'elles sont incompréhensibles. Pourquoi donc, en cette fête de l'Assomption, l'Église fait-elle lire l'Évangile qui raconte comment une femme privilégiée eut le bonheur de loger le Sauveur ? A mon avis, c'est pour que cette réception nous fasse estimer de quelque manière celle dont nous célébrons aujourd'hui la mémoire ; ou plutôt c'est pour que la gloire inestimable de la première nous donne quelque idée de la seconde pareillement inestimable. En effet, lors même que quelqu'un parlerait le langage des hommes et des Anges, pourrait-il jamais expliquer comment par l'opération mystérieuse du Saint-Esprit s'est fait chair le Verbe de Dieu, par qui tout a été fait ; et comment le Seigneur d'une majesté infinie, qui n'est point circonscrit dans les limites de l'univers, s'est néanmoins renfermé dans les entrailles d'une Vierge, en

s'incarnant ? Qui pourrait aussi concevoir avec quelle splendeur la Reine du monde s'élève de la terre en ce jour ; avec quelle dévotion les légions célestes s'avancent en foule à sa rencontre ; avec quels cantiques harmonieux elle est introduite dans les tabernacles éternels ; avec quel gracieux visage, avec quel aimable sourire et quels joyeux embrassements Jésus-Christ l'aborde et la salue, l'exalte au-dessus de toute créature et la comble de toutes les faveurs, comme il convient à une telle Mère et à un tel Fils ? Assurément, elle fut heureuse autrefois de recueillir les baisers du divin Enfant, lorsqu'elle le pressait avec une pieuse tendresse sur son sein virginal, en le nourrissant d'un lait très-pur ; mais n'est-elle pas plus heureuse encore de recueillir les baisers de l'Homme-Dieu assis à la droite du Père éternel, aujourd'hui qu'elle monte triomphante vers le trône de gloire, en chantant les suaves paroles de l'épithalame sacré : *Qu'il me donne un baiser de sa bouche* (Cant. I, 1) ? Oh ! qui racontera la génération du Christ et l'Assomption de Marie ? Car autant cette divine Mère surpassait en grâce toutes les créatures, tandis qu'elle demeurait sur terre; autant elle les surpasse en gloire, maintenant qu'elle réside au ciel. Si, comme l'assure saint Paul (I Cor. II, 9), *l'œil n'a point vu, l'oreille n'a point entendu, le cœur de l'homme n'a point ressenti ce que Dieu a préparé à ceux qui l'aiment*, qui peut dire, savoir ou comprendre ce qu'il a réservé pour sa propre Mère qui l'aime plus que tous les autres ? Heureuse donc Marie et mille fois heureuse, d'abord quand elle reçoit le Sauveur, puis quand le Sauveur la reçoit elle-même à son tour ! »

Avant que saint Bernard s'exprimât de la sorte, saint Anselme avait dit sur le même sujet (de Excellent. B. V. M. c. 8) : « Quand Notre-Seigneur eut résolu d'appeler sa

propre Mère dans son royaume éternel pour lui manifester la magnificence de sa gloire, quel appareil d'honneur et de dignité ne déploya point toute la cour des Anges ? quels cantiques de louange et d'allégresse ne firent point retentir les anciens justes, associés depuis quelque temps aux purs esprits ? Tous les citoyens de l'heureuse patrie se disposèrent à recevoir leur Souveraine avec une pompe extraordinaire, en se livrant à une jubilation ineffable. Faut-il s'en étonner ? Jésus lui-même, leur divin Maître, Fils de cette très-chaste Vierge, voulut aller avec empressement à la rencontre de sa Mère bien-aimée ; est-ce qu'alors quelqu'un de ses familiers aurait négligé de participer à la joie de cette grande fête ? N'est-il pas d'usage parmi les hommes que tous les fidèles serviteurs témoignent une vive satisfaction en voyant venir un ami particulièrement cher à leur puissant seigneur ? et que ne font ils pas surtout pour accueillir convenablement ses plus proches parents ? S'il en est ainsi dans ce monde même, où ceux qui sont bons le sont beaucoup moins que dans la sainte Jérusalem, quels ne durent pas être les délicieux transports et les mélodieux concerts des célestes habitants, quand ils apprirent que la Mère de Dieu allait arriver en leur compagnie et que le Fils de Dieu allait l'admettre en son règne. Lui-même, en effet, accompagné de plusieurs myriades ou plutôt d'innombrables chœurs d'Anges, s'élance au-devant de cette Vierge auguste qui s'élève de la terre ; il la fait monter au plus haut des cieux, et la fait asseoir sur un trône d'honneur, d'où elle doit dominer éternellement avec lui sur toutes les créatures. Depuis ce moment fut-il jamais réception plus solennelle, exaltation plus sublime ? Ce jour de triomphe et de bonheur suprême pour vous, notre douce Reine, est un sujet de réjouissance et d'admiration continuelle pour

tous les siècles ; car aujourd'hui, non-seulement vous êtes comblée d'une gloire incomparable, mais encore le ciel même avec tout ce qu'il contient est orné d'une gloire nouvelle par votre présence, qui en accroît la splendeur au-delà de toute pensée et de toute expression. Lorsque vous avez pénétré dans ce bienheureux séjour, ô illustre Souveraine, vous l'avez ennobli par l'excellence de vos vertus et de vos mérites, en même temps que vous l'avez enrichi par la surabondance de vos grâces et de vos miséricordes. Alors, les purs esprits qui, depuis le commencement du monde, jouissaient de l'éternelle béatitude, tressaillirent d'une allégresse extraordinaire ; car en voyant que le fruit béni de votre féconde virginité avait réparé les nombreuses pertes de leur sainte cité, ils durent ressentir une joie plus grande à l'arrivée de Celle qui leur avait procuré des biens si considérables. »

« Femme bénie entre toutes les autres, continue le même saint Docteur, au jour de votre Assomption, la terre aussi fut arrosée d'une grâce merveilleuse ; car en apprenant que vous-même, formée d'elle et sortie d'elle comme tous les enfants de la race humaine, vous étiez exaltée jusqu'au trône du Créateur, elle crut fermement que, à la faveur des bénédictions dont vous étiez remplie, elle était soustraite désormais à la peine de l'antique malédiction, justement encourue par la faute de nos premiers parents. Que puis-je ajouter ? car celui qui désire célébrer la grâce et la gloire dont vous avez été comblée sent défaillir son intelligence et sa langue devant ce sujet immense. Votre triomphe, en effet, a non-seulement embelli d'une façon inappréciable tout ce qui est au ciel ; mais de plus il a relevé d'une manière ineffable tout ce qui est sur la terre. Tous les hommes ont acquis un très-haut degré d'honneur

quand, à cause de votre heureuse Virginité sans tache, ils sont devenus capables de connaître, d'aimer et de servir leur Dieu surnaturellement. En voyant que vous, leur sœur, après avoir vécu parmi eux ici-bas, vous étiez transportée par-dessus tous les cieux et placée près de votre divin Fils, ils ont reconnu qu'ils ne devaient rien aux vaines idoles, mais qu'ils devaient tout à leur Dieu, incarné dans votre sein très-chaste pour rétablir son œuvre détériorée. Quelles louanges et quelles félicitations l'univers entier doit aussi conséquemment à cette Vierge très-sainte qui, par son incomparable pureté devenant mère de Dieu, a mérité de devenir la réparatrice du monde perdu. Aucun simple mortel ne peut suffisamment estimer combien de reconnaissance elle mérite pour avoir procuré un si grand bien à toute la création ; car tout ce que Dieu avait fait bon originairement était dégradé, lorsqu'il fut ramené à son ancien état au moyen de cette Vierge immaculée. Ainsi donc, comme Dieu est le père et le maître de tous ceux qu'il a créés par sa puissance et constitués par sa sagesse, Marie pareillement est la mère et la maîtresse de tous ceux qu'elle a réhabilités par ses mérites et reconstitués par la grâce dont elle s'est rendue digne. Et comme Dieu a engendré de sa propre substance Celui qui a donné la première existence à toutes choses, Marie aussi a produit de sa propre chair Celui qui leur a rendu l'intégrité primitive. En outre, comme rien ne se maintient à moins que le Fils de Dieu ne le soutienne, de même nul ne se sauve à moins que le Fils de Marie ne le rachète. Quiconque voudra considérer l'influence prodigieuse que cette femme privilégiée a exercée pour la restauration du monde, sera frappé de stupeur et réduit au silence dans l'impuissance de concevoir l'éminence de sa dignité. C'est pourquoi, sans sonder des secrets pour nous

impénétrables, ne nous lassons point de la prier, afin de ressentir heureusement l'effet des mystères que nous ne pouvons comprendre. D'après les raisons que nous venons d'exposer, nous devons conclure qu'aucun homme ne peut être réprouvé de Dieu s'il implore et s'il obtient la protection de Marie ; car elle-même a conçu et enfanté Celui qui délivre les hommes de la mort et du péché, Celui-là seul qui peut les sauver ou les damner, Celui-là seul par conséquent qu'ils doivent craindre et en qui ils doivent espérer. Or, si Marie est la Mère de Dieu, elle est en même temps la Mère des hommes ; si son Fils est leur Juge et leur Sauveur, il est également leur Frère. Comment-donc pourrions-nous n'avoir pas confiance, puisque notre salut ou notre damnation dépendent d'un Frère aussi bon et d'une Mère aussi tendre ? Ce bon Frère nous laissera-t-il punir après avoir expié nos fautes ? et cette tendre Mère nous laissera-t-elle perdre après nous avoir donné un Rédempteur ? Assurément cette douce Mère suppliera son doux Fils ; et Celui-ci l'exaucera certainement en faveur des enfants qu'elle a adoptés et des frères qu'il a affranchis. » Ainsi s'exprime saint Anselme.

Misérables exilés que nous sommes, réjouissons-nous néanmoins, autant qu'il est en nous, d'accord avec les célestes habitants et toutes les créatures ; appliquons nous de tout notre cœur à célébrer cette illustre Vierge, comme saint Jérôme nous y invite par ces pressantes paroles (serm. de Assumpt.) : « Si le Seigneur, par la bouche de son Prophète (Ps. CLIX, 1), nous ordonne de le louer en ses Saints, à plus forte raison devons-nous le glorifier en la fête solennelle de sa propre Mère ; car tous les chants que nous consacrerons et tous les hommages que nous rendrons à cette heureuse Vierge reviendront à son divin Fils. Certes, elle ne pourra jamais être exaltée par les hommes mortels

autant qu'elle l'a été par les esprits immortels et par le Très-Haut lui-même. Aussi les Prophètes l'ont annoncée, et les Patriarches l'ont figurée d'avance ; les Évangélistes l'ont proclamée et l'ange Gabriel l'a saluée avec une profonde vénération. Malgré notre incapacité de la louer autant qu'elle le mérite, ne cessons jamais de le faire de toutes nos forces, bien que nous soyons de pauvres pécheurs ; car dans le Psaume (XLIX, 23) le Seigneur lui-même dit, en parlant du pécheur : *Il m'honorera par un sacrifice de louange, et c'est par cette voie que je lui montrerai le salut venant de Dieu.* Comme s'il disait ouvertement : C'est en commençant à me louer sur la terre, qu'il parviendra à me louer éternellement au ciel ; mais personne n'atteint ce but à moins que je ne lui en apprenne le chemin. Donc, mes frères, puisque le moyen d'arriver au salut, c'est d'offrir au Sauveur un sacrifice de louange, je vous exhorte instamment à le lui présenter surtout en cette fête de la bienheureuse Vierge, sa Mère. Quoique la louange ne soit point parfaite dans la bouche du pécheur, ne vous en abstenez point ; car c'est ainsi que vous obtiendrez la grâce nécessaire, comme il a été promis. Si nous ne tâchions pas, suivant nos facultés, de louer Dieu dans ses Saints, comment pourrions-nous le louer autant que l'exigent ses grandeurs infinies. Essayons de faire aujourd'hui en quelque manière ce que nous devons accomplir parfaitement un jour, selon cette parole du Psalmiste : *Heureux, Seigneur, ceux qui habitent en votre maison ; ils vous loueront pendant les siècles des siècles* (Ps. LXXXIII, 5). En attendant ce bonheur inestimable, si notre voix et notre intelligence ne peuvent suffire à l'accomplissement d'un devoir sans fin, efforçons-nous d'y suppléer par l'ardeur de nos désirs et de nos affections. Ainsi s'exprime saint Jérôme.

L'Assomption de la bienheureuse Marie fut autrefois figurée par la translation de l'arche sainte. Ce coffre précieux, qui renfermait la manne du ciel, représentait la Vierge bénie qui porta dans son chaste sein le pain des Anges, devenu la nourriture des hommes. Cette Mère de Dieu, dont le corps très-pur n'a point été sujet à la putréfaction commune, avait été justement signifiée par l'arche d'alliance, faite d'un bois incorruptible. Comme le roi David, jouant de la harpe et sautant de joie, vint chercher l'arche qu'il conduisit en son propre palais, au milieu des hymnes et des cantiques ; ainsi Jésus-Christ, le souverain Monarque, transporté d'allégresse et d'amour, voulut aller audevant de sa Mère qu'il introduisit dans sa propre cour, parmi les concerts des Anges et des Saints. — L'Assomption de Marie fut également figurée par une vision de l'Apocalypse. Saint Jean, exilé dans l'île de Pathmos, aperçut au ciel une femme mystérieuse qui était environnée du soleil comme d'un manteau ; elle avait la lune sous ses pieds, et portait sur sa tête une couronne formée de douze étoiles ; deux ailes lui furent données pour qu'elle s'envolât au lieu de sa retraite. Cette femme merveilleuse, c'est Marie que son divin Fils, Soleil de justice, a revêtu d'une splendeur éblouissante. Tandis qu'elle aspirait de tous ses vœux après les biens supérieurs et permanents, elle foulait aux pieds les biens inférieurs et périssables de ce monde, représenté par la lune qui est sujette à de continuelles vicissitudes. La couronne que cette glorieuse Vierge porte sur sa tête indique l'autorité suprême qu'elle possède sur la création. Les douze étoiles qui entourent son front raradieux désignent les douze Apôtres qui, comme on le rapporte, assistèrent à son bienheureux trépas. Enfin les deux ailes qui lui furent données dans sa fuite marquent qu'elle

fut enlevée de la terre en corps et en âme. — Nous trouvons une autre figure de cette triomphante Assomption dans la mère de Salomon; car, comme le fit Jésus-Christ à l'égard de Marie, ce puissant roi fit asseoir à sa droite, sur un trône d'honneur, Bethsabée qui lui avait donné naissance; et il ne lui refusa jamais aucune faveur qu'elle sollicita de sa bonté.

O glorieuse Mère de Dieu, vous êtes digne de tous nos respects et de tous nos hommages! Bienheureuse Vierge, qui avez conçu et enfanté le Fils unique du Père Éternel, le Créateur du Ciel et de la terre, Celui que le monde entier ne peut contenir! « Hélas! s'écrie saint Augustin (Serm. de Assumpt.), faibles et misérables que nous sommes, comment pouvons-nous convenablement célébrer vos grandeurs, puisque tous ensemble nous ne pourrions y suffire, quand même nos membres seraient changés en langues? Avec mon esprit borné que dirai-je donc en votre honneur? car toute louange de ma part est très-inférieure à ce que mérite votre excellence. » O Marie! le souvenir de votre nom est plus doux que le miel et plus suave que le nectar; il est notre soulagement dans la fatigue, notre joie dans la tristesse, notre soutien dans les épreuves et les tribulations; il ramène dans le chemin du salut ceux qui sont égarés, et rétablit l'espérance dans le cœur des pécheurs les plus découragés. De même qu'au printemps, lorsque le soleil remontant vers les hauteurs des cieux commence à féconder la terre par sa douce chaleur, les plantes et les arbres qui étaient engourdis par le froid se couvrent de verdure et de fleurs, les animaux et les oiseaux qui étaient cachés dans leurs retraites font retentir des chants ou des cris joyeux, les hommes aussi jeunes et vieux paraissent se ranimer et s'épanouir en voyant toute la nature renaître

et revivre ; ainsi, lorsque notre illustre Reine fait briller son souvenir et pénétrer son amour dans nos âmes attendries, elle en fond la glace et en éloigne la sécheresse; elle en chasse les ténèbres et y répand la lumière ; nos cœurs sont bientôt remplis de grâce et d'allégresse.

Marie! Nom admirable et délicieux qui rappelle de grands mystères et procure de grands biens ! Nom glorieux et sublime qui avant la création avait été l'objet spécial de la prédestination divine, et qui fut donné dans le temps à la personne la plus digne ! Nom que la société des justes répète avec amour, et que la bouche des pécheurs ne prononce point en vain ! Qui jamais en effet obtint le pardon de ses fautes sans l'entremise de Marie ? Que tous donc l'invoquent avec confiance et l'aiment avec prédilection; que tous les âges, que toutes les conditions réclament son secours et son assistance. Lorsque, par nos crimes, nous avons irrité le souverain Juge, que nous avons offensé les Anges et les Saints; lorsque nous ne pouvons plus nous supporter, et que nous ne savons plus à qui nous adresser dans notre détresse, tournons nos regards et nos cœurs vers Marie ; demandons conseil et protection à cette Mère de miséricorde qui ne nous rebutera point. Saint Anselme dit à ce propos (de Excellent. B. V. cap. 6) : « Nous avons vu et connu beaucoup d'hommes qui dans les périls ont été délivrés de leurs maux dès qu'ils ont eu invoqué le nom de Marie. Souvent même on est sauvé plus promptement en s'adressant à cette bonne Mère qu'en s'adressant à son divin Fils. Ce n'est pas qu'elle soit plus grande ou plus puissante que lui ; car c'est de lui et non point d'elle que viennent toute grandeur et toute puissance. Pourquoi donc le salut vient-il plus vite par elle que par lui directement ? A mon avis, en voici la raison. Jésus-Christ, comme souverain Seigneur,

étant le Juge de tous, discerne les mérites de chacun ; et s'il n'exauce pas sur le champ ceux qui l'implorent par son nom, c'est qu'il agit selon la justice. Au contraire, lorsque nous invoquons Marie ; malgré notre indignité, nous recevons ce que nous demandons, parce qu'elle supplée à nos mérites par les siens propres. Ne voyons-nous pas chose pareille chaque jour dans le monde, où l'on obtient facilement par le nom d'un ami des faveurs qu'on aurait vainement sollicitées en son propre nom ? » Ainsi parle saint Anselme.

O Mère de grâce et de miséricorde, qui êtes toute notre espérance et notre joie, je désirerais consacrer toutes mes facultés corporelles et spirituelles à célébrer vos bontés et vos grandeurs ; mais quand je considère tout ce que tant de saints et illustres personnages ont fait et publié dans tous les siècles pour votre honneur et votre amour, je suis saisi de stupeur et d'admiration. Convaincu que je suis incapable de vous louer comme vous le méritez, il ne me reste qu'à répéter : Salut, Vierge immaculée, Mère puissante du Très-Haut, vous que vénèrent et que bénissent les habitants de la terre et les citoyens du ciel, je voudrais pouvoir réunir tout ce qui a été dit, tout ce qui a été écrit ou entrepris pour votre gloire, en former un faisceau, le centupler et multiplier à l'infini, afin de l'offrir comme un parfum délicieux et comme une couronne magnifique à vous, Marie, qui êtes la plus heureuse et la plus excellente de toutes les Créatures.

Saint Augustin s'écrie en s'adressant à Marie (Serm. de Assumpt.) : « Daignez agréer nos louanges, quoiqu'elles ne puissent égaler vos mérites ; et en recevant le tribut de nos hommages, obtenez-nous le pardon de nos fautes. Procurez-nous les biens que nous demandons, et délivrez-nous des

maux que nous craignons ; car nous ne trouvons personne plus digne et plus capable d'apaiser la colère du souverain Juge que vous-même qui avez mérité de devenir la Mère du divin Rédempteur. Secourez donc les malheureux, rassurez les pusillanimes et consolez les affligés ; priez pour le peuple ainsi que pour le clergé, intercédez pour les religieux comme aussi pour les personnes pieuses ; faites ressentir votre protection à tous ceux qui célèbrent dévotement votre Assomption. Ayez pitié des misérables, ayez compassion des exilés qui gémissent loin de la patrie céleste. Tandis que vous goûtez en Dieu des joies perpétuelles, représentez-lui nos peines continuelles; et puisqu'il est votre propre Fils, nous vous supplions de nous le rendre favorable. Car pendant que nous languissons dans cette vallée de larmes, nous sommes en proie aux chagrins et aux tribulations, accablés d'opprobres et d'injures, assujétis à la faim et à la soif, appesantis par le sommeil et réduits en servitude. Vous, au contraire, dans le royaume éternel, vous commandez à toute l'armée céleste. Vous suivez partout l'Agneau sans tache ; au milieu de lis éblouissants et de roses vermeilles, vous conduisez à la source de l'immortalité les âmes pures qui ont fui les charmes trompeurs de la concupiscence charnelle. Dans ce paradis de délices, vous marchez la première en dignité parmi de verdoyantes plantations ; vos pieds parcourent tranquillement les campagnes émaillées de fleurs éclatantes, et vos mains se plaisent à cueillir des violettes qui ne se fanent jamais. De concert avec les chœurs angéliques, vous ne vous lassez point de proclamer les perfections infinies du Dieu trois fois saint, en redisant sans cesse l'harmonieux *Trisagion*. Ornée de diamants et de pierreries, vous êtes admise dans la chambre nuptiale du Monarque, qui est épris de votre merveil-

leuse beauté. Les Anges vous ont dressé un trône magnifique dans la cour du Roi des rois, qui vous chérit et vous embrasse comme sa véritable Mère et son Épouse privilégiée. Mais quoi d'étonnant, si le Seigneur qui règne dans les cieux daigne vous associer à son souverain bonheur, puisque sur la terre, après s'être fait votre petit enfant, il vous a prodigué ses tendres baisers ! Vous donc qui êtes comblée des plus insignes faveurs, ne soyez pas insensible aux nombreuses misères dont nous sommes assiégés. Et nous, mes très-chers frères, confions-nous entièrement à l'intercession bienveillante de cette bienheureuse Vierge. Implorons tous avec ferveur son puissant patronage ; car si nous nous appliquons à l'honorer humblement sur la terre, elle daignera plaider continuellement notre cause dans les cieux. Puisqu'elle a mérité de produire la rançon surabondante du genre humain, son suffrage a certainement une valeur plus considérable que celui de tous les Saints sauvés par cette même rançon. Mais que nous servirait de lui adresser nos cris de détresse, si nous ne tâchions d'imiter ses exemples d'humilité ? Et afin de participer à cette grande solennité, ne manquons pas d'y assister avec les dispositions convenables. Que l'envie ne nous tourmente point à cause de la félicité d'autrui ; que la colère ne nous sépare point de notre prochain ; que la cupidité ne nous éloigne point de Jésus-Christ. Ne nous laissons point abattre par une vaine tristesse, ni séduire par une dangereuse prospérité, ni souiller par l'impureté, ni corrompre par l'ambition, ni enfler par l'orgueil. Nous voyant ainsi ornés de vertus, unis par la charité, affermis dans l'humilité, lorsque nous célébrons sa propre fête, Marie s'empressera de nous assister auprès de son divin Fils, Notre-Seigneur Jésus-Christ qui, étant loué et désiré par tous les élus,

les glorifie et les couronne dans son royaume éternel. »

Après avoir entendu saint Augustin, concluons ce chapitre par cette belle prière de saint Anselme (de Excell. B. V., cap. 12) : « O notre Souveraine, en considération de cette grâce par laquelle le Dieu très-bon et très-puissant vous a élevée au comble de la gloire, nous vous supplions d'obtenir de lui qu'il nous rende participants de vos vertus et de vos récompenses ; car par vous il est devenu notre frère, afin que, comme il daigna s'unir à notre humanité, nous puissions être associés à sa divinité. O très-douce Reine, faites-nous donc parvenir au but pour lequel notre Dieu est venu parmi les hommes, en s'incarnant dans votre sein très-chaste. Ne faites point difficulté de nous écouter, puisque votre Fils très-débonnaire est tout disposé à vous accorder promptement tout ce que vous voulez. Veuillez simplement que nous soyons sauvés, et nous le serons infailliblement. Quoi donc ! ô Notre-Dame, vos entrailles pleines de miséricorde se resserreraient-elles à notre égard de telle sorte que vous ne voudriez point nous sauver ? Cependant, comme l'atteste le Prophète (Psal. LVIII, 18), notre Dieu est notre miséricorde ; et vous êtes assurément sa véritable Mère. Si vous, qui êtes la Mère de Dieu et par conséquent de la miséricorde, vous nous refusez l'effet de la miséricorde dont vous êtes merveilleusement devenue la Mère, que ferons-nous quand votre même Fils viendra juger tous les hommes selon la stricte équité ? A cause de l'affection qu'il vous porte comme à sa Mère, dès qu'il reconnaîtra votre volonté, il y conformera sa sentence, soit pour pardonner, soit pour punir, suivant les règles de la justice dont il verra que vous souhaitez l'application. O Reine, secourez-nous donc ; et sans considérer la multitude de nos péchés, ayez compassion de nos misères. Pensez, je vous

prie, et rappelez-vous que notre Créateur s'est incarné en vous, non point pour damner, mais pour sauver les pécheurs. Pourquoi donc n'aideriez-vous point des pécheurs comme nous, en faveur desquels vous avez été élevée à une dignité si éminente que toutes les créatures vous regardent et vous vénèrent comme leur Maîtresse ? Est-ce que désormais vous seriez indifférente à notre perte, parce que, quoi qu'il arrive dorénavant à nous misérables, votre gloire ne peut en souffrir aucun détriment ? Bonne Maîtresse, une telle supposition semblerait possible de quelque manière, si vous étiez devenue Mère de Dieu pour votre seule gloire ou utilité ; mais le Seigneur a pris de votre chair très-pure notre nature humaine pour le salut commun de vous et de nous. Si donc, vous qui possédez le salut parfait, vous ne travaillez pas à ce que ce même salut arrive jusqu'à nous selon notre mesure, vous paraîtrez négliger nos intérêts, en vous contentant de vos propres avantages. Mais vous qui êtes devenue la Mère du Très-Haut pour la Rédemption du genre humain, si vous ne nous aidez pas à éviter la damnation éternelle, que nous servira votre glorieuse exaltation, et quelle affectueuse satisfaction en éprouverons-nous ? Afin de nous montrer qu'en vérité votre Fils est le Sauveur et que vous êtes la Réconciliatrice du monde, nous vous en conjurons, assistez et défendez spécialement ceux qui ont un plus grand besoin d'être soutenus pour sortir de la corruption originelle où ils sont plongés. Depuis que la régénération humaine a commencé, vous avez secouru jusqu'à présent tous ceux qui se sont réfugiés sous votre protection ; aussi vous avez été justement proclamée très-digne de toutes sortes de louanges plus que toutes les autres créatures de l'univers. Nous souhaitons que toutes ces louanges qui vous ont été décernées

durant tant de siècles vous soient continuées jusqu'à la fin des temps, à cause de cette grâce par laquelle vous avez secouru le monde. Secourez-nous donc aussi, nous qui recourons à vous ; ne souffrez pas que nous périssions ; mais faites que notre salut soit de jour en jour plus assuré, et que notre vie soit employée continuellement à servir votre divin Fils Notre-Seigneur Jésus-Christ. » Ainsi s'exprime Saint-Anselme.

Prière.

O Dieu, qui délivrez de toute tristesse et affliction vos fidèles serviteurs, en les comblant de consolations et de délices, soyez à jamais béni de ce que, sur la terre et dans le ciel, vous avez rempli d'une immense jubilation la Vierge Marie, votre bienheureuse Mère, le miroir sans tache de la divine majesté, la restauratrice des chœurs angéliques, l'image de votre bonté et l'origine de notre salut. Je vous en supplie, faites que dans mes peines, en l'invoquant avec confiance comme la source inépuisable de la vraie joie, je puisse en ressentir l'heureux effet pour le temps et pour l'éternité ; enfin, par ses mérites et son intercession, accordez-moi de parvenir sûrement à cette ineffable béatitude, dont elle jouit avec vous dans le royaume glorieux où vous l'avez transportée. Ainsi soit-il.

CHAPITRE LXXXVII

JUGEMENT DERNIER.

Ce que nous avons rapporté jusqu'ici est accompli déjà; il nous reste maintenant à parler de plusieurs choses qui doivent encore arriver, et surtout du jugement dernier. Il sera précédé des peines du purgatoire, des suffrages de l'Église et des persécutions de l'Antechrist; il sera accompagné de la conflagration du monde et de la résurrection des corps; enfin il sera suivi des châtiments de l'enfer et des récompenses du paradis.

D'abord, quant au purgatoire, il faut remarquer qu'on y subit deux sortes de peines : celle *du dam*, ou privation de la vue divine ; et celle *du sens,* qui consiste dans les souffrances occasionnées par l'excès du froid, de la chaleur ou de toute autre douleur corporelle. Or, les moindres peines qu'on éprouve dans le purgatoire surpassent les plus cruelles qu'on endure sur la terre. C'est ce qui fait dire à saint Bernard : Un seul jour dans le purgatoire est plus terrible que tous les supplices des saints Martyrs. Si cette rigueur paraît étonnante, en voici la raison : Comme Dieu recherche l'amendement plutôt que le châtiment du coupable dans la pénitence, il estime moins l'intensité de l'affliction ressentie que la vertu de la bonne volonté. Voilà pourquoi, dans les balances de sa justice, une peine légère mais volontaire en cette vie a plus de poids qu'une peine considérable mais involontaire en l'autre vie, de même qu'aux yeux des hommes une pièce d'or vaut mieux qu'une masse de plomb. De là cette parole remarquable de saint Augustin (Serm. de

Purgat.) : Une seule larme de repentir ici-bas efface plus de péchés que dix années de purgatoire ; car il faut qu'en ce dernier lieu l'intensité de l'affliction supplée au défaut de la volonté. Puis il ajoute : Comme la douleur doit être d'autant plus cuisante que la concupiscence était plus vive, on y est tourmenté d'autant plus longtemps qu'on était attaché plus fortement à des fautes vénielles ; et on y reste privé de la gloire éternelle jusqu'à ce qu'on soit lavé de toute tache, comme on l'était au baptême. Ne méprisez donc pas les petites infidélités qu'il faudra expier par de si grandes douleurs. Le même saint Docteur dit en outre : Les âmes fascinées en ce monde par les images corporelles des choses visibles sont après leur mort affligées par ces mêmes images; elles sont ainsi soumises à des souffrances sensibles, parce qu'elles ne sont point encore purifiées des affections sensibles qui les avaient souillées ; car en aimant la chair, elles ont contracté une certaine grossièreté. Appliquons-nous donc à nous dégager de toutes les inclinations terrestres, parce qu'en sortant de ce monde nous n'emporterons rien de matériel, et que la chair ne nous causera plus aucune délectation. »

Les suffrages de l'Église peuvent se réduire à quatre principaux auxquels se rattachent tous les autres ; ils sont plus ou moins utiles aux âmes du purgatoire, selon la diversité de leurs mérites précédents et aussi selon la charité de leurs amis vivants qui prient pour elles sur la terre. Les suffrages spécialement offerts pour certaines âmes sont sans doute plus profitables à celles-ci qu'aux autres ; toutes néanmoins y participent de quelque façon. Les suffrages présentés pour toutes les âmes souffrantes en général leur profitent suivant leur capacité particulière ; ils sont pourtant plus avantageux à celles qui s'en étaient

rendues plus dignes durant leur vie mortelle. Saint Grégoire dit à ce propos (Dialog. lib. 4, cap. 58 et 59) : « Les saints sacrifices profitent aux défunts qui en ce monde avaient mérité d'être secourus après la mort par les bonnes œuvres de leurs amis vivants ; mais la voie la plus sûre est d'accomplir par nous-mêmes ces bonnes œuvres pendant notre vie au lieu d'espérer que d'autres les feront pour nous après notre trépas. Ne vaut-il pas mieux éviter le purgatoire que d'en attendre la délivrance, lorsque nous y serons tombés ? Le sacrifice alors ne sera offert efficacement à Dieu pour nous que si précédemment nous nous sommes offerts à lui en sacrifice. J'ose même dire que si, avant d'expirer, nous avons été victimes pour sa gloire, nous n'aurons point ensuite besoin de victimes pour notre salut. » Ainsi parle saint Grégoire. Ajoutons que les bonnes œuvres produites par un Chrétien en état de péché mortel ne sont point cependant perdues ; car si elles ne peuvent contribuer à son propre salut, Dieu les fait servir à celui des autres ; de même les biens d'un homme mort sont transférés à ses proches et à ses frères qui deviennent ses héritiers et successeurs.

Lorsque l'Antechrist sera venu dans le monde, il emploiera quatre moyens principaux pour séduire les hommes ; il s'efforcera de les pervertir par ses insinuations perfides et ses œuvres prodigieuses, par les promesses de biens temporels ou les menaces de tourments horribles. C'est ainsi qu'il en fera tomber un grand nombre dans ses filets ; il entraînera les méchants par l'appât des récompenses, les bons par la terreur des supplices, les simples et les ignorants par ses beaux discours et ses prestiges étonnants ; il aura pour lui les rois et les princes, comme aussi les devins et les magiciens. C'est de l'Antechrist que saint Jean veut parler quand il dit dans l'Apocalypse (XIII, 1) : *Je vis s'éle-*

ver de la mer une bête qui avait sept têtes et dix cornes. Les sept têtes désignent tous les puissants de ce monde qui seront ses principaux auxiliaires, et les dix cornes marquent les ennemis acharnés du Sauveur qui attaqueront les dix commandements de la loi divine. L'Antechrist naîtra de parents avancés en âge, dans la ville de Babylone et de la tribu de Dan. De même qu'en Jésus-Christ réside la plénitude de la divinité, ainsi sera dans l'Antechrist la plénitude de l'iniquité ; il se nommera *fils de perdition*, parce qu'en lui habitera l'esprit malin, chef de tous les impies. Entre les deux époques de sa naissance cachée et de sa manifestation publique, avant qu'il commence ses prédications et ses persécutions, Élie et Énoch apparaîtront sur la terre pour combattre ses erreurs et détromper ses adeptes. A cause de l'onction divine qu'ils posséderont et de la lumière céleste qu'ils répandront, ils sont figurés par les deux oliviers que signale le prophète Zacharie (IV) et par les deux candélabres qu'aperçut l'apôtre saint Jean (Apoc. I). Ils prêcheront pendant douze cent soixante jours, c'est-à-dire durant trois ans et demi, comme l'a fait Jésus-Christ ; et revêtus du cilice, ils annonceront la pénitence dont ils donneront l'exemple. Tous ceux qui voudront connaître et confesser le vrai Dieu, renonceront aux fausses doctrines pour s'attacher à ces deux témoins fidèles ; car ils parcourront tous les pays où le fils de perdition aura propagé ses enseignements impies ; et par la vertu du Saint-Esprit ils opéreront de grands miracles qui, en excitant l'admiration et la joie des bons Chrétiens, détruiront les funestes effets des faux prodiges. Néanmoins, l'Antechrist les fera mourir dans la ville même de Jérusalem ; et leurs corps y resteront sans sépulture durant plus de trois jours et trois nuits, parce que nul n'osera les ensevelir par crainte de leur per-

sécuteur. Mais ensuite, ils ressusciteront et, portés sur les nuages, ils monteront dans les cieux. Après leur mort, l'Antechrist dominera encore pendant quinze jours, de sorte que son règne aura duré trois ans et demi. Alors Notre-Seigneur le fera périr sur la montagne des Oliviers, à l'endroit même d'où le Sauveur s'est élevé dans le ciel. Le Juge suprême ne viendra pas encore immédiatement après ; il laissera un délai de quarante-cinq jours, afin que les justes se reposent un peu de la persécution précédente et que les pécheurs se convertissent par une sincère pénitence. Mais combien de temps s'écoulera depuis ces quarante-cinq jours jusqu'à la fin du monde ? nul ne le sait. Après la prédication d'Énoch et d'Élie, les Juifs embrasseront la foi chrétienne ; et dans les derniers jours la sainte Église jouira d'une paix complète, parce que la puissance de Satan contre elle sera anéantie.

Quant à la conflagration du monde, voici ce qui aura lieu (II Pet. III, 10-12). Le dernier avénement du souverain Juge sera précédé par un embrasement général, que la toute-puissance divine formera, en réunissant les feux répandus dans l'univers entier. C'est pourquoi ce feu nouveau possédera les différentes propriétés qui appartiennent à quatre autres : il servira, comme celui de l'enfer, à châtier les méchants de leurs crimes ; comme celui du purgatoire, à purifier les bons de leurs taches ; comme celui de la terre, à consumer les corps qu'elle produit ; comme celui du ciel, à dissoudre les éléments pour préparer leur restauration. Un immense incendie ravagera la surface du globe, de sorte que la figure de ce monde disparaîtra, comme il arriva jadis au temps du déluge universel. Ainsi, dans un premier jugement, Dieu fit périr le monde par l'eau, en le submergeant pour y éteindre l'ardeur de la concupiscence ; dans

le jugement dernier, au contraire, il fera périr le monde par le feu, en l'embrasant pour punir le refroidissement de la charité.

Lorsque les corps auront été réduits en cendres, les morts ressusciteront afin que le Juge suprême rende à chacun ses œuvres. Puisque chacun mérite ou démérite à l'aide de son âme et de son corps, il est juste qu'il soit récompensé ou puni en ces deux parties de lui-même. Aussi tous les hommes, bons ou méchants, ressusciteront en même temps, mais non point de la même manière. Plus les justes auront acquis de mérites considérables ou nombreux, plus aussi leurs corps seront beaux et brillants. Les petits enfants eux-mêmes auront des corps sept fois plus éclatants que le soleil l'est maintenant ; les autres personnes dix, cent ou mille fois plus saintes qu'eux auront en conséquence des corps dix, cent ou mille fois plus lumineux ; et comme Notre-Seigneur est infiniment plus saint que tous les autres, son corps aussi sera infiniment plus lumineux. Les réprouvés, au contraire, ressusciteront avec un corps difforme et passible, si affreux et si repoussant que leur âme contrainte de le reprendre frémira d'horreur en le voyant ; elle préférerait même le retrouver dans l'état où il était quand les vers avaient déjà commencé à le ronger. Tous cependant, tant les bons que les méchants, ressusciteront avec des corps incorruptibles et complets, dans leur intégrité naturelle, sans retranchement d'aucun membre, et dans leur stature convenable, selon la mesure de l'âge parfait de Jésus Christ ; mais les bons seuls posséderont une impassibilité absolue et une immortalité glorieuse. Saint Augustin dit à ce propos (De Civit. Dei, lib. 22, c. 15): « Si Jésus-Christ est ressuscité en la même stature qu'il est mort, on ne peut supposer qu'au jour de la résurrection

générale sa taille sera plus haute de manière à égaler celle des plus grands. On ne peut supposer non plus que tous les corps, ceux des plus grands comme ceux des plus petits, doivent être réduits à la taille du Sauveur ; car alors beaucoup de corps perdraient de leur stature antérieure, et pourtant le Seigneur lui-même a déclaré que nous ne perdrions pas même un cheveu de notre tête. Reste donc à penser que chacun reprendra la taille qu'il avait en sa jeunesse, s'il est mort vieux, ou qu'il aurait eue à cet âge, s'il n'était pas mort auparavant. Aussi saint Paul (Ephes. IV, 13), dit que *nous parviendrons tous à la mesure*, non point de la taille même, mais *de l'âge parfait de Jésus-Christ ;* par conséquent les morts ressusciteront dans la vigueur de la jeunesse à laquelle Jésus-Christ est arrivé, comme nous le savons. » Ainsi s'exprime saint Augustin.

La résurrection, en laissant aux corps leur nature, corrigera dans elle trois sortes de vices ; elle en fera disparaître les défauts, tels que ceux des membres tronqués ou mutilés, puis les superfluités comme celles des ongles ou des cheveux, et les altérations ou anomalies dans la constitution et la forme des différents organes. Après la résurrection, les corps seront les mêmes qu'avant leur mort, c'est-à dire qu'ils seront formés de la même matière ; ainsi, en quelque lieu que leur poussière ait été dispersée par les vents, elle sera réunie par la volonté divine à la même âme qui leur communiquera la vie comme précédemment. Les corps qui avaient été réduits en cendres ressusciteront de la sorte non-seulement avec leurs principaux membres, mais encore avec les parties accessoires qui, comme les cheveux, leur servaient d'ornements; c'est-à-dire qu'ils ressusciteront avec leur nature propre dans son intégrité et sa beauté spéciales. Cette résurrection générale se fera, comme

le déclare saint Paul (I Cor. xv, 52), *en un seul instant, en un clin d'œil, au son de la dernière trompette*, c'est-à-dire au bruit de la grande voix qui retentira dans l'univers entier à ce moment suprême. En effet, selon la parole même du Seigneur (Matth. xxv, 6), *un grand cri s'est fait entendre au milieu de la nuit*, lorsque tous les hommes étaient ensevelis dans le sommeil de la mort : *Voici l'Époux qui vient ; sortez à sa rencontre.* Cette voix puissante sera celle de l'Archange dont parle l'Apôtre (I Thes., iv, 15), ou bien celle de Jésus-Christ lui-même qui apparaîtra soudain d'une manière imprévue, en ordonnant aux morts de quitter leurs sépulcres. Ce signal éclatant de la volonté suprême est justement appelé *la trompette de Dieu* (Ibid.); car le Fils de Dieu viendra sonner la victoire définitive qu'il remportera sur ses ennemis, en appelant tous les hommes devant son tribunal redoutable.

Aussitôt après la résurrection, le jugement aura lieu dans cette vallée de Josaphat, dont le nom signifie *jugement de Dieu.* Elle est située vers l'orient, entre la ville de Jérusalem et le mont des Oliviers, dans le pays très-célèbre que Dieu a rendu pour ainsi dire commun à toutes les nations, en y accomplissant l'œuvre de notre rédemption au milieu de la terre. C'est aussi là que tous les impies seront rassemblés pour y être condamnés. Les justes ne descendront point en cette vallée ; mais, comme l'assure saint Paul (I Thes. iv, 16), *ils seront emportés sur les nues pour aller au-devant du Seigneur dans les airs.* Car Jésus-Christ ne descendra point jusqu'à terre ; mais environné de toutes les armées célestes, il placera son trône dans l'air par-dessus cette montagne des Oliviers, d'où il s'est élevé à la droite de son Père au jour de son Ascension. Les impies alors glacés d'effroi ne verront partout que des sujets de

terreur : sur leurs têtes, un juge irrité, prêt à les châtier ; à leurs pieds, un gouffre béant prêt à les engloutir. Intérieurement, ils seront déchirés par les remords de leurs consciences coupables ; extérieurement, ils seront entourés par les ruines du monde embrasé. D'un côté, leurs péchés les accuseront ; et de l'autre, les démons les réclameront comme leur proie. De toutes part, les bons Anges les précipiteront dans les abîmes de l'enfer où les attireront les esprits mauvais. Tous les Saints qui seront présents approuveront la sentence du Juge ; et tous les méchants en même temps que les bons connaîtront les crimes des damnés. Jésus-Christ, aimable pour les justes, paraîtra si terrible pour les pécheurs que, dans leur effroi et leur désespoir, *ils diront aux montagnes et aux rochers : Tombez sur nous, et dérobez-nous aux regards de Celui qui est assis sur le trône et à la colère de l'Agneau* (Apoc. VI, 16). Afin de convaincre les coupables de leur ingratitude, il leur montrera les marques des blessures qu'il a reçues pour eux ; puis il fera briller à leurs yeux les instruments de sa douloureuse Passion, la croix, les clous, la lance et la couronne d'épines.

Sans doute la sainte Trinité tout entière jugera le monde avec une autorité absolue ; néanmoins Jésus-Christ seul, investi d'une juridiction déléguée en tant qu'homme, prononcera la sentence. Ne faut-il pas, en effet, qu'un juge soit vu de tous ceux qu'il doit juger ? Or, au jour du jugement, le Seigneur, en tant que Dieu, ne se rendra point visible à tous les hommes assemblés, parce que tous alors seraient bienheureux ; car la béatitude parfaite consiste dans cette vue de la divinité, qui est promise exclusivement aux cœurs purs. Voilà pourquoi Dieu le Père a remis tout pouvoir judiciaire à Jésus-Christ, en tant qu'homme, afin que tous,

bons et méchants, puissent l'apercevoir de leurs yeux corporels (Joan. v, 22 et 27). Saint Augustin dit à ce propos (Serm. 64 de Verbis Domini) : « Jésus-Christ jugera le monde en cette même nature que le monde l'a jugé lui-même ; et c'est ainsi qu'il condamnera justement ceux qui l'auront injustement condamné. Si le jugement dernier n'avait lieu que pour les justes, Jésus-Christ s'y montrerait avec sa divinité pour leur plus grande consolation ; mais comme ce jugement aura lieu également pour les impies, auxquels ce bonheur doit être refusé, le Seigneur s'y manifestera seulement dans son humanité, pour être vu tout à la fois de ceux qu'il récompensera et de ceux qu'il réprouvera. »

Alors les élus seront rangés à la droite et les réprouvés à la gauche du souverain Juge. Parmi les élus, les uns seront sauvés sans être jugés ; les autres seront jugés et néanmoins sauvés. Les premiers sont les Chrétiens parfaits qui, se jugeant eux-mêmes avec rigueur, ne se seront point contentés d'observer les préceptes nécessaires, mais se seront en outre appliqués à pratiquer les conseils évangéliques et spécialement la pauvreté volontaire. C'est à eux que Jésus-Christ dit autrefois en s'adressant à ses Apôtres (Matth. xix, 28) : *Quant à vous qui*, ayant tout quitté, *m'avez suivi, lorsqu'au jour de la régénération le Fils de l'homme sera assis sur le trône de sa majesté, vous serez pareillement assis sur douze trônes pour juger les douze tribus d'Israël.* Ces fervents disciples jugeront les autres hommes en approuvant et confirmant la sentence que le souverain Juge a seul le droit de porter ou de prononcer. Ils seront placés dans un lieu éminent avec Jésus-Christ, dont ils seront les glorieux assesseurs ; les méchants au contraire resteront abaissés sur la terre qu'ils ont tant

aimée. — Les autres élus seront les Chrétiens moins parfaits qui néanmoins se seront efforcés de laver les souillures de leur vie dans les larmes de la pénitence, et de réparer les désordres de leur conduite par les œuvres de miséricorde, pour couvrir ainsi le mal par le bien aux yeux du Juge suprême. Aussi il leur dira (Matth. xxv, 34, 36) : *Venez, vous qui êtes bénis de mon Père; possédez le royaume qui vous a été préparé dès le commencement du monde. Car j'ai eu faim, et vous m'avez donné à manger ; j'ai eu soif, et vous m'avez donné à boire ; j'ai eu besoin de logement, et vous m'avez accueilli ; j'ai été nu, et vous m'avez revêtu ; j'ai été malade, et vous m'avez visité ; j'ai été en prison, et vous êtes venus me voir.*

Parmi les réprouvés, les uns seront jugés et condamnés ; les autres ne seront point jugés et néanmoins seront condamnés. Les premiers sont les Chrétiens lâches qui, négligeant de conformer leur conduite à leur foi, auront cru les mystères de la religion sans pratiquer les œuvres de miséricorde. C'est contre eux que le souverain Juge portera cette terrible sentence (Matth. xxv, 41 44) : *Retirez-vous de moi, vous qui êtes maudits ; et allez au feu éternel, qui a été préparé pour le diable et pour ses anges. Car j'ai eu faim, et vous ne m'avez pas donné à manger; j'ai eu soif, et vous ne m'avez pas donné à boire ; j'ai eu besoin de logement, et vous ne m'avez point accueilli ; j'ai été nu, et vous ne m'avez point revêtu ; j'ai été malade et prisonnier, vous ne m'avez point cependant visité.* — Les autres réprouvés sont les incrédules qui auront refusé d'embrasser la foi chrétienne, ou qui, après l'avoir reçue, l'auront abandonnée en se rendant coupables d'apostasie. C'est en parlant d'eux que Notre-Seigneur a dit : *Quiconque ne croit pas est déjà jugé* (Joan. III, 18) ; saint Paul ajoute : *Ceux qui ont*

péché sans avoir reçu *la loi périront sans* être jugés par *la loi ;* et le Psalmiste déclare que *les impies ne ressusciteront point pour le jugement*, mais pour le châtiment (Ps. 1, 5). « Ainsi, comme le fait remarquer Pierre-le-Chantre, il n'y aura point de discussion et d'examen pour celui qui, manquant de foi, n'aura point reconnu Jésus-Christ comme son propre Roi ; ne voulant point être serviteur de Dieu, il sera nécessairement l'esclave du démon ; et, sans qu'il faille une sentence préalable, il sera précipité dans les flammes éternelles. Celui qui reconnaît au contraire Jésus-Christ pour son Roi, sera cité comme son sujet ; et sa cause sera débattue avant que sa condamnation soit prononcée. » « En effet, dit saint Grégoire (Moral. lib. 26, cap. 25), le prince qui gouverne un état ne punit pas de la même manière le citoyen du dedans qui commet quelque délit et l'ennemi du dehors qui attaque son pouvoir ; il consulte les lois qu'il a portées avant de châtier le premier, mais non point avant de combattre le second. »

Le jugement dernier ne durera pas longtemps, parce que les mérites ou démérites des uns et des autres seront en même temps discutés et discernés ; car le livre de vie sera ouvert, c'est-à-dire que toutes les consciences seront dévoilées publiquement. Les dispositions de tous, qui étaient auparavant secrètes, seront manifestées aux yeux de tous avec une certitude si évidente qu'il ne restera plus aucun moyen de s'excuser ni de se défendre ; nul ne pourra éluder ou recuser la sentence de la vérité que Jésus-Christ prononcera suivant l'aveu même de la conscience coupable. Par un effet de la toute-puissance divine, dit saint Augustin (de Civit. lib. 22), chacun rappellera dans sa mémoire et verra dans un instant tout le bien ou le mal qu'il aura fait, et il se rendra témoignage à lui-même sans pouvoir

user de dissimulation. Alors se fera la séparation des bons et des méchants, en sorte que tous recevront selon leurs œuvres la gloire ou l'ignominie, les récompenses ou les peines éternelles. D'après saint Augustin (loc. cit.), le nombre des hommes sauvés égalera celui des anges déchus ; mais, d'après saint Grégoire, il y aura autant d'hommes élus qu'il y a d'anges fidèles. Suivant quelques interprètes, la Jérusalem céleste comprendra comme une double enceinte de personnes, l'une formée par les anges et l'autre par les hommes ; les vierges répareront les brèches que les démons ont faites à la première, et la seconde contiendra autant d'hommes sauvés que l'autre renfermera d'anges et de vierges réunis ensemble.

Réfléchissons souvent au dernier avénement du souverain Juge. Cette pensée fréquente, nous pénétrant d'une crainte salutaire, nous pressera de pleurer les fautes passées et nous empêchera de commettre de nouveaux péchés. Imitons l'exemple de saint Jérôme qui disait : Il me semble toujours entendre retentir à mes oreilles le son éclatant de la terrible trompette qui crie : Morts, sortez du tombeau et venez au jugement. Quand nous éprouvons quelque sentiment de joie temporelle, dit saint Grégoire (Hom. 11 in Evang.), ne perdons pas le souvenir du jugement suprême qui sera si rigoureux. Par la considération de ses conséquences éternelles excitons-nous à la pratique des bonnes œuvres, afin que nous puissions paraître avec confiance devant le tribunal de Jésus Christ. C'est à quoi nous exhorte saint Augustin (Serm. 67 de tempore) en ces termes : « Ne vaut-il pas mieux souffrir maintenant de légères amertumes et savourer un jour des douceurs inaltérables, que de goûter sur la terre quelques trompeuses consolations, puis de subir dans l'enfer des supplices sans fin ? O mes

très-chers frères, si nous nous rappelions continuellement les immenses bienfaits dont Dieu nous a comblés sans aucun mérite de notre part, nous ne tomberions pas dans le péché, ou si par malheur nous y succombions, nous en sortirions promptement par la pénitence. Qui pourrait en effet, je ne dis pas raconter, mais simplement concevoir toutes les attentions de Dieu à notre égard? Quand nous n'existions point encore, il nous a créés; et lorsqu'ensuite nous périssions, il nous a sauvés. Pour nous racheter, il a subi une mort douloureuse et il a versé son sang précieux jusqu'à la dernière goutte. Afin de nous arracher à la mort éternelle, il n'a pas craint de descendre jusque dans les enfers ; il a même promis de nous récompenser dans les cieux. Qui pourrait penser à tant de faveurs et à tant de grâces sans être pénétré d'amour et de reconnaissance pour un si bon Maître? Ne rendons pas le mal pour le bien ; efforçons-nous, autant que nous le pouvons, d'accomplir ses volontés et de garder ses commandements, afin qu'ils soient pour nous une cause de justification et non point de condamnation. Car hélas! mes frères, que deviendrons-nous au jour formidable du jugement dernier, lorsque les Anges, sonnant de la trompette fatale, convoqueront le monde effrayé devant le tribunal suprême? Tous les hommes, sortant de leur commune poussière, viendront rendre compte de leur vie passée, d'après le témoignage sincère de leur propre conscience, pour recevoir la rétribution du bien qu'ils auront produit ou la punition du mal qu'ils auront commis. Assis alors sur un trône de gloire, le souverain Juge, environné des célestes phalanges, oubliera sa miséricorde pour ne consulter que sa justice; et il reprochera aux pécheurs l'ingratitude avec laquelle ils ont méconnu sa bonté. »

« O homme, dira le Seigneur à chaque coupable, de mes propres mains j'ai formé du limon ton corps que j'ai uni à une âme raisonnable ; puis, après t'avoir créé à mon image et à ma ressemblance, je t'ai placé dans un jardin délicieux. Mais bientôt méprisant mes ordres salutaires, tu as préféré à la voix de ton Dieu celle d'un perfide séducteur. Chassé du paradis terrestre, tu languissais sous l'esclavage inévitable de l'ennemi infernal, lorsque, pour t'en délivrer, je suis descendu dans le sein d'une Vierge, où, sans violer son intégrité, je me suis revêtu de ta nature. Né dans une étable, j'ai été déposé dans une crèche et enveloppé de langes comme le plus pauvre et le plus chétif des enfants ; je me suis assujéti à toutes les infirmités et misères de l'humanité, afin que, me rendant semblable à toi, tu te rendisses semblable à moi. J'ai enduré volontairement les calomnies et les affronts, les soufflets et les crachats ; j'ai été déchiré par les fouets et couronné d'épines ; j'ai été abreuvé de fiel et de vinaigre, accablé de coups et criblé de blessures; enfin suspendu à un gibet infâme, j'ai expiré dans les plus affreux supplices pour te soustraire à des châtiments éternels. Regarde toi-même les marques des clous dont mes pieds et mes mains ont été percés ; considère mon côté qui a été ouvert pour ton amour. J'ai ainsi voulu souffrir et mourir comme toi, afin que tu pusses participer à ma gloire et à ma félicité. J'ai aussi été couché dans le sépulcre, afin que tu fusses exalté dans le ciel. Ingrat, pourquoi as-tu perdu les fruits de ma Passion ? et pourquoi as-tu dédaigné ces gages de ta rédemption ? Je ne me plains point précisément de ce que tu as causé ma mort ; mais rends-moi ta vie pour laquelle j'ai sacrifié la mienne ; rends-moi ta vie que tu as détruite sans cesse par de nouveaux péchés. Pourquoi as-tu souillé par des vices honteux, par d'impures voluptés cette âme

que j'avais choisie pour ma demeure, ce corps que j'avais consacré comme mon temple ? Par tes crimes réitérés, chaque jour tu m'as crucifié plus indignement que je ne l'avais été autrefois par les mains des bourreaux; car les nombreux outrages que tu m'as fait subir sans profit pour toi m'étaient plus insupportables que tous les tourments que j'avais consenti à souffrir sur la croix pour toi. Quoiqu'impassible et immortel par nature, je m'étais rendu passible et mortel par miséricorde. Mais tu n'as point reconnu Dieu dans l'homme, tu as préféré ta perte à ton salut, tu as négligé ta conversion durant ton pèlerinage, tu n'as point demandé pardon à ton Juge, tu n'as point recherché la grâce et la vie que je t'avais méritées par ma Passion et par ma mort. Eh bien! puisque tu n'as pas voulu recourir à la pénitence comme au remède efficace contre tous tes péchés, tu t'es rendu indigne d'échapper à la terrible sentence que je vais prononcer contre les réprouvés. » Telles sont les paroles que saint Augustin met dans la bouche de Jésus-Christ.

Aussitôt le jugement terminé, le même feu qui avait embrasé le monde entier exécutera la fatale sentence; car il enveloppera tous les pécheurs à la fois en les précipitant dans les profonds abîmes. Ainsi le feu le plus ardent non-seulement précédera mais encore accompagnera et suivra l'avénement du souverain Juge, qui en fera l'instrument de ses vengeances implacables. « En ce jour suprême, dit saint Grégoire (Hom. 2 in Ezech.), lorsque notre divin Rédempteur, entouré des légions angéliques et assisté des vertus célestes, se montrera dans un formidable appareil, l'antique serpent, ce perfide ennemi du genre humain qu'il a séduit, sera traîné captif en présence de tous les élus, et il sera condamné dans la compagnie de tous les réprouvés qui

doivent partager dans l'enfer le supplice de leur chef ; car c'est contre lui et contre eux également que le Seigneur fulminera cet arrêt irrévocable : *Retirez-vous loin de moi, maudits ! allez dans les flammes éternelles qui ont été préparées pour le diable et pour ses suppôts* (Matth. xxv, 41). Oh ! de quel spectacle les élus seront témoins, quand, de leurs propres yeux, ils considéreront cette bête très-cruelle qui leur eût inspiré une trop grande frayeur, s'ils l'avaient vue au temps de la lutte. Par une secrète disposition de la Providence divine, ceux qui maintenant, avec le secours de la grâce, ont le courage de combattre ce monstre horrible peuvent le vaincre sans l'apercevoir ; mais un jour ceux qui auront eu le bonheur d'en triompher pourront l'apercevoir sans le redouter aucunement. Alors aussi les justes reconnaîtront avec évidence qu'ils sont redevables de leur délivrance à la protection que le Seigneur a daigné leur accorder ; car en remarquant la force de ce dragon furieux qu'ils ont terrassé malgré la faiblesse de leur propre nature, ils comprendront que, sans le secours d'un puissant défenseur, ils n'auraient pu échapper à la férocité d'un adversaire aussi supérieur. » Ainsi parle saint Grégoire.

« Après le jugement, dit saint Augustin (Serm. 67 de tempore), Jésus-Christ triomphant emmènera tous les justes pour qu'ils demeurent perpétuellement avec lui comme les membres avec leur chef ; et à leur tête, il ira présenter au Père céleste, comme une conquête illustre, les élus qu'il a rachetés par son sang précieux. Jusque-là il n'avait montré à tous les hommes que sa forme humaine, visible pour les damnés eux-mêmes ; mais alors il manifestera son essence divine aux seuls élus. « Quand tous les impies auront disparu comme indignes de contempler la gloire infinie du Très-

Haut, alors, dit saint Anselme (in Matth.), se formera cette admirable procession, dans laquelle tous les Saints seront rangés selon leurs mérites particuliers parmi les différents ordres des esprits bienheureux. Tous, composant un même corps avec Jésus-Christ, s'élèveront joyeux à sa suite vers le trône de l'Éternel pour prendre possession du royaume qui leur a été destiné dès le commencement du monde ; à partir de ce moment Dieu régnera en eux et ils régneront en Dieu pendant tous les siècles des siècles. »

Lorsque tous les pécheurs auront été bannis à jamais de la terre et relégués dans l'enfer, le monde visible sera parfaitement purifié et renouvelé ; car le feu très-intense qui l'embrasera tout entier produira ce double effet sur les divers éléments. D'abord il les épurera, en les débarrassant de combinaisons grossières et de propriétés malfaisantes ; puis il les restaurera, en leur procurant plus d'éclat et de subtilité. Les éléments, fondus et dissous par l'extrême chaleur, seront raffinés et éclaircis comme l'or et l'argent qui ont passé par le creuset dans une fournaise ardente. C'est ce que l'on doit conclure des paroles remarquables de saint Pierre (II Ep. III, 10-13). — Toutefois les corps célestes, n'ayant pas besoin d'être purifiés comme les corps terrestres, seront simplement renouvelés par le feu général, de telle sorte qu'ils perdront leur mobilité continuelle et qu'ils acquerront une clarté plus parfaite. La raison de cette double modification, c'est que les corps célestes ont été disposés originairement de deux manières pour l'usage de l'homme, et d'abord pour la nécessité de l'état où il est soumis aux lois de la génération et de la mortalité. Par conséquent, lorsque cet état de l'homme cessera, le mouvement du ciel cessera aussi ; car le déplacement et le changement successif des corps et des éléments n'ont été

ordonnés que pour rendre complet le nombre des élus. Donc après le jugement général, quand ce nombre sera complet, il n'y aura plus ni changement ni déplacement, parce que tout moyen devient inutile quand la fin est pleinement atteinte. Le mouvement du ciel ayant cessé, le temps qui en est la suite cessera pareillement, selon cette parole de l'Apocalypse : *Tempus non erit amplius* (x, 6). De là vient que le dernier jour sera celui de la résurrection commune, comme Job l'a reconnu en disant : *Et in novissimo die de terra surrecturus sum* (xix, 25). En outre, les corps célestes ont été faits pour l'ornement de la création, afin que le spectacle de leur beauté élevât l'homme à la connaissance de Dieu. C'est pourquoi leur lumière, au lieu de cesser, ne devra qu'augmenter après le jugement ; car tous les astres, qui précipitent maintenant leur course sans s'arrêter un instant, finiront par trouver un repos permanent, quand ils seront revêtus d'une splendeur ineffable. C'est alors, dit Haymon (in Matth.), que s'accomplira cet oracle d'Isaïe (xxx, 26) : *La lumière de la lune égalera celle du soleil, et la lumière du soleil sera septuplée comme celle de sept jours ensemble.*

Ainsi, comme Jésus-Christ le déclare (Matth. xxiv, 35), *le ciel et la terre passeront*, non point toutefois quant à leur substance, mais quant à leur forme. Nous ne croyons pas, dit saint Augustin (de Civit. lib. 20, c. 15), que le ciel et la terre seront détruits absolument, mais plutôt qu'ils seront parfaitement rétablis ; car c'est la figure du monde, et non point sa substance, qui doit périr. Suivant l'explication que donne saint Grégoire (Moral. lib. 17, c. 5), le ciel et la terre perdront l'image ou l'apparence extérieure qu'ils ont maintenant, mais ils conserveront éternellement leur essence ou nature intrinsèque. Voilà pourquoi le Psal-

miste disait au Seigneur (Ps. ci, 28) : *Vous les changerez comme un vêtement, et ils seront changés*. Par conséquent, ils ne seront point anéantis, mais bien transformés. *Aussi*, comme l'atteste le Prince des Apôtres (II Pet. iii, 13), *nous attendons de nouveaux cieux et une nouvelle terre, selon que le Seigneur l'a promis*, en disant par la bouche d'Isaïe (lxv, 17) : *Voilà que je crée des cieux nouveaux et une terre nouvelle.* — Trois raisons nous font comprendre pourquoi le monde matériel doit être renouvelé et amélioré. 1° Comme il faut que les éléments soient purifiés après avoir été infectés par le péché de l'homme coupable, il faut aussi qu'ils soient renouvelés pour la glorification de l'homme justifié, afin de participer à sa réhabilitation définitive. 2° Il faut aussi que toutes les créatures physiques soient récompensées des services nombreux qu'elles ont rendus à l'homme, en l'aidant à opérer son salut et à honorer leur Auteur. 3° Comme l'univers entier est destiné à nous représenter la majesté divine, il faut que ce grand miroir aujourd'hui détérioré soit enfin réparé pour mieux refléter les perfections du Créateur. Toutefois cette restauration du monde ne sera point une nécessité, afin que nous acquérions la connaissance de Dieu par le moyen des créatures, comme maintenant ; mais elle sera un agrément, afin que la délectation causée par la vision sensible vienne se joindre à la béatitude produite par la vision intellectuelle de la divinité.

Prière.

O Jésus, Sauveur débonnaire, qui avec une patience miséricordieuse attendez mon amendement, faites qu'en ce monde je m'examine et me condamne moi-même comme

un misérable pécheur; puis accordez-moi la grâce d'éviter tout ce qui vous déplaît et d'accomplir tout ce qui vous plaît. Qu'ainsi vous devenant agréable, je mérite d'être rangé à votre droite parmi les bienheureux élus au jugement dernier; et qu'alors vous trouvant favorable, je puisse obtenir le royaume réservé à vos fidèles serviteurs, afin de jouir éternellement de votre aimable présence, ô Jésus très-clément, l'unique objet de mes affections et de mes désirs, vous qui devez être ma récompense et ma vie. Ainsi soit-il.

CHAPITRE LXXXVIII

DU CIEL ET DE L'ENFER.

Le jugement dernier sera suivi des joies du ciel et des peines de l'enfer, qui les unes et les autres dureront toute l'éternité.

Quant aux réprouvés d'abord, comme leurs crimes ont été différents, leurs supplices le seront aussi. Sur la terre, le pécheur se détourne du Créateur pour s'attacher à la créature, il néglige le bien suprême pour rechercher quelque futil plaisir, et il abandonne la droite raison pour suivre sa volonté déréglée; pour ces divers motifs il sera châtié de diverses manières. Ainsi, parce qu'il s'éloigne du Créateur, il sera privé de la vision béatifique; parce qu'il se prostitue à la créature, il sera tourmenté par un feu matériel; parce qu'il se passionne pour de faux biens et qu'il s'abandonne

à des inclinations vicieuses, il sera livré à de nombreuses afflictions et accablé de maux très-cruels. Les damnés en effet ressentiront tous les excès du froid et de la chaleur ; ils seront environnés de ténèbres et de fumée ; au milieu des serpents et des dragons, ils entendront les insultes et les menaces de leurs affreux bourreaux, les plaintes et les gémissements de leurs criminels associés ; sans cesse, ils seront infectés par l'odeur du soufre, rongés par le ver de leurs consciences, déchirés de remords et couverts de confusion à cause de leurs infâmes désordres dévoilés à tous les yeux ; prisonniers et enchaînés, ils seront en proie à la faim et à la soif, à toutes les privations et anxiétés, à l'envie et à la rancune, à la fureur contre eux-mêmes et contre les autres, et tout cela sans aucun espoir de salut ni de consolation. Ils se verront les uns les autres, non point pour se soutenir mutuellement, mais pour se tourmenter réciproquement. Selon saint Grégoire (Moral. lib. IX, c. 48), les flammes qui les brûleront les éclaireront en même temps de manière à augmenter leur supplice, au lieu de l'adoucir ; car dans ceux qui sont maintenant les objets de leurs coupables affections, ils reconnaîtront les compagnons de leurs propres châtiments ; et alors ils sentiront leurs peines aggravées, en les voyant imposées pareillement à ceux qu'ils ont préférés à Dieu. A la lueur sinistre de l'immense incendie qui les enveloppera, dit saint Isidore, les misérables damnés n'apercevront rien qui puisse les soulager et qui ne doive au contraire les affliger davantage. Aussi, d'après saint Jérôme, leurs douleurs seront si violentes qu'elles absorberont toutes leurs pensées.

L'existence même, dont toutes les créatures sont si jalouses, paraîtra insupportable aux malheureux réprouvés, et ils désireront vivement leur destruction qu'ils n'obtiendront

jamais; car ceux qui ont offensé Dieu jusqu'à leur dernier soupir seront punis durant toute l'éternité. « N'est-il pas juste, dit encore saint Grégoire (Moral. lib. IV, c. 44), qu'après avoir voulu pécher toujours, ils soient condamnés à souffrir également toujours ? Et puisqu'ils ont refusé de mettre un terme à leurs crimes, n'est-il pas équitable qu'ils ne puissent trouver un terme à leurs supplices ? En effet, les impies obstinés ne cessent de pécher que parce qu'ils cessent de vivre ; et ils consentiraient à vivre sans fin, s'il était possible, pour pécher aussi sans fin ; car ceux qui ne craignent pas de mourir dans l'impénitence montrent qu'ils souhaitent rester à jamais en cet état. C'est donc avec raison que Dieu inflige des châtiments perpétuels aux coupables endurcis. » Suivant la maxime de saint Augustin (de Civit. l. XXI, c. 12), l'homme dépravé qui fait périr en lui-même le bien souverain qu'il pouvait posséder éternellement est digne de subir éternellement le souverain mal. C'est pourquoi si un damné versait seulement chaque jour la moindre larme, dans la suite des siècles ces larmes quotidiennes finiraient par remplir tous les vases de ce monde ; que dis-je ? elles rempliraient tous les fleuves et toutes les mers avant que ses peines fussent terminées. O épouvantable éternité de cruelles souffrances ! Pensons-y sérieusement ; efforçons-nous promptement de prévenir de si terribles malheurs, tandis que nous en avons le loisir et le pouvoir. Ah ! si un seul de tous ces instants que nous perdons avec tant d'indifférence sur la terre était laissé à la disposition de quelque réprouvé, comme il s'empresserait d'en profiter pour faire pénitence ! Mais hélas ! par un juste jugement, cet espoir même d'obtenir le moindre moment ne lui est pas accordé. Pour nous former quelque idée de cet affreux état, nous sommes forcés de recourir à des hy-

pothèses purement imaginaires. Supposons, par exemple, une meule de moulin assez étendue pour occuper toute la circonférence des cieux ; si, tous les cent mille ans, un petit oiseau venait détacher de cette masse une parcelle égale à la dixième partie d'un grain de millet, en sorte qu'au bout d'un million d'années il en eût ôté la grosseur d'un grain entier, eh bien ! les damnés seraient consolés s'ils pouvaient penser que leurs maux cesseraient enfin quand cette meule serait entièrement détruite ; mais, hélas ! cette espérance même leur est refusée.

La plus grande peine des damnés, c'est la séparation éternelle de Dieu ; cet éloignement du bien suprême les afflige plus que la douleur de tous les autres maux. « Plusieurs ignorants, dit saint Chrysostôme (Hom. 47 ad pop. Antioch.), s'imaginent qu'il leur suffirait d'éviter les flammes de l'enfer ; pour moi, je crois qu'il importe encore davantage de ne point perdre les joies du ciel. La simple pensée d'être exclus à jamais du bonheur infini préparé pour les Saints cause aux réprouvés un regret si déchirant qu'elle les rendrait souverainement malheureux, lors même qu'ils seraient exempts de toutes les souffrances extérieures ; car cette douleur est la plus cruelle qu'on puisse concevoir. Beaucoup d'hommes cependant ne considèrent et ne craignent que la peine sensible du feu, comme si elle était la seule ou la principale ; assurément elle est horrible et intolérable ; néanmoins elle est toujours jointe à une peine spirituelle, beaucoup plus amère et plus intense ; car celui qui est brûlé dans l'enfer est en même temps chassé du ciel sans retour. Or rien de plus navrant et de plus lamentable que d'être banni perpétuellement de la bienheureuse patrie et de la gloire céleste, d'exciter la colère et la vengeance de notre bon Sauveur, de l'entendre fulminer contre

nous une funeste sentence, de le voir détourner de nous son adorable visage, et de sentir que notre présence lui est insupportable. Fils unique du Très-Haut, ne permettez pas que nous éprouvions un si affreux supplice! » Selon saint Augustin pareillement (de Civit. lib. XXII), il n'y a point de malheur comparable à celui d'être repoussé par Dieu même de son royaume et de sa société, d'être privé de sa béatitude et de sa vie. — Mais, direz-vous peut-être, si la peine la plus grave est de ne pas jouir de Dieu parfaitement, comment le même saint Augustin a-t-il pu dire que les petits enfants morts sans avoir été baptisés sont soumis à une peine très-douce ? On répond que cette soustraction du souverain bien peut être considérée en deux conditions différentes, selon qu'on a ou qu'on n'a pas la conscience de l'avoir méritée par sa propre faute : dans le premier cas, cette peine est la plus accablante ; et dans le second, elle est très-mitigée, comme il arrive pour les petits enfants qui n'ont pas été baptisés avant de mourir. Malheur donc à nous, si nous oublions les châtiments épouvantables réservés aux pécheurs dans les enfers, et si, indifférents à notre salut, nous nous exposons de gaîté de cœur à la damnation !

Parlons maintenant des joies du ciel ; elles sont si nombreuses, si étendues, si excellentes que personne en ce monde ne saurait ni les compter, ni les expliquer, ni les concevoir ; car, suivant le témoignage de l'Apôtre (I Epist. ad Cor. II, 9), *l'œil n'a jamais vu, l'oreille n'a jamais entendu, le cœur de l'homme n'a jamais compris ce que Dieu a préparé pour ceux qui l'aiment.* Les Saints trouveront de tous côtés des sujets continuels de jubilation : au-dessus d'eux, dans la vision intuitive du Seigneur ; au-dessous d'eux, dans la beauté physique des créatures matérielles ; au-de-

dans d'eux-mêmes, dans la glorification complète de leur âme et de leur corps; autour de leur personne, dans l'harmonieuse réunion des Anges et des hommes. Chacun se réjouira du bonheur d'autrui comme du sien propre. Tous se connaîtront intimement les uns les autres, de manière à pénétrer mutuellement leurs pensées; car, selon saint Grégoire (Dial. lib. IV), nul sentiment ne sera caché pour les élus. La considération des récompenses des justes excitera leur jubilation, tandis que la connaissance des supplices des damnés augmentera leur reconnaissance envers Celui qui les a préservés d'un semblable malheur. Au ciel, nous verrons Dieu en lui-même, en nous et dans les créatures; nous verrons aussi les créatures en Dieu, comme nous nous verrons en lui. Ainsi, suivant l'expression de l'Apôtre (I Cor. XV, 28), *Dieu sera tout en tous;* c'est-à-dire, d'après l'explication de saint Augustin (de Civit. l. XXII, c. 30), tous trouveront en Dieu tout ce qu'ils désirent, la vie, le salut, l'honneur, la paix avec tous les autres biens. Selon saint Grégoire (Moral. l. XVIII, c. 19) la beauté de Dieu est si merveilleuse que les Anges eux-mêmes, ces esprits d'un éclat si ravissant, ne cessent de l'admirer toujours davantage, sans se lasser jamais. En outre, selon saint Augustin (loc. cit.), nos sens intérieurs seront rassasiés par la contemplation de la divinité, et nos sens extérieurs par la présence de l'humanité de Jésus-Christ; car il s'est incarné pour béatifier l'homme tout entier. Dieu donc, devant être l'objet de tous nos sens, les remplira d'une délectation spirituelle ineffable. Il sera pour les yeux plus transparent qu'un miroir, pour l'ouïe plus mélodieux que la harpe, pour le goût plus suave que le miel, pour l'odorat plus exquis que tout parfum et pour le tact plus charmant que toute fleur. Au ciel encore seront réunis tout à la fois les

splendeurs de l'été, les agréments du printemps, l'abondance de l'automne et le repos de l'hiver; on y jouira de la béatitude complète qui, d'après saint Augustin (Lib. *de Vita beata*), consiste en deux choses indispensables, la possession de tous les biens et l'absence de tous les maux. Enfin, comme s'accordent à le proclamer ces deux illustres docteurs, saint Augustin (de Civit. l. XXII) et saint Grégoire (Moral. l. XVIII, c. 19), le ciel renferme tant de merveilles et de perfections, procure tant de bonheur et de gloire que, dût-on n'y demeurer qu'un seul Jour, pour y parvenir on devrait sacrifier des jours innombrables, passés en ce monde parmi tous les plaisirs et toutes les richesses de la terre. Aussi, ce n'est point sans juste raison que le Prophète s'écriait tout transporté d'admiration : O mon Dieu, *un seul jour dans vos tabernacles vaut mieux que des milliers* d'autres jours partout ailleurs ! (Ps. LXXXIII, 11.)

Cette vie éternellement bienheureuse consiste surtout dans les qualités glorieuses dont seront revêtus le corps et l'âme. Trois prérogatives de l'âme constituent la récompense essentielle des justes, savoir : la claire connaissance qui succédera à la foi ; la pleine jouissance qui succédera à l'espérance ; et la dilection consommée ou charité qui, au lieu d'être détruite comme l'espérance et la foi, sera élevée à son suprême degré. Quatre prérogatives du corps forment la récompense accidentelle des justes, savoir : la clarté, l'impassibilité, la subtilité et l'agilité.

La première prérogative de l'âme glorifiée est la claire connaissance ou vision intuitive, par laquelle les élus contemplent l'essence divine dans toutes ses perfections, sans pénétrer jusque dans ses intimes profondeurs, parce qu'elle est infinie. Les uns et les autres la verront d'une façon plus ou moins claire, selon qu'ils auront reçu une lumière

de gloire plus ou moins forte ; et cette différence viendra du côté des élus qui ne seront pas également doués, mais non point du côté de Dieu qui, à cause de sa simplicité absolue, n'admet en lui-même aucune diversité. Or, relativement à la connaissance de Dieu, il y en a trois sortes, suivant que l'on croit son existence, que l'on voit son essence, et que l'on comprend son infinité. Il est connu de la première manière en cet exil par les méchants eux-mêmes ; il sera connu de la seconde manière dans la patrie par les bons seuls, comme l'atteste saint Jean, quand il dit : *Nous serons semblables à lui, parce que nous le verrons comme il est en lui-même* (I Ep. III, 2). Il ne peut être connu de la troisième manière ni par les méchants ni par les bons, ni en cette vie ni en l'autre, mais par lui seul ; parce qu'aucun être fini ne peut comprendre dans ses conceptions bornées l'Être infini d'une manière adéquate. — La seconde prérogative de l'âme est la dilection consommée. Cette dilection ou charité n'est pas la même en tant que vertu et en tant que prérogative : comme vertu, elle est cette qualité surnaturelle qui rend les élus dignes d'être admis à l'état de gloire ; et comme prérogative, elle est un douaire excellent que le divin Époux accorde à l'âme privilégiée au delà de ses propres mérites, en l'introduisant dans l'éternel séjour. Là, tandis que la foi et l'espérance cesseront, la charité ne cessera point ; mais elle changera de mode, en se dégageant de toute imperfection. En effet, comme l'explique saint Augustin (Serm. 53 de tempore), la foi sera remplacée par la réalité que nous contemplerons, l'espérance par la béatitude que nous obtiendrons ; mais la charité, bien loin d'être remplacée, sera augmentée. — La troisième prérogative de l'âme est la pleine jouissance ou possession inamissible de la Vérité

qu'elle voit clairement et de la Bonté qu'elle aime souverainement ; car les élus qui embrassent ainsi la Divinité comme l'unique objet de leur intelligence et de leur affection s'y attachent avec une complète satisfaction et avec une confiance assurée comme au bien suprême et éternel qu'ils ne perdront jamais.

Parmi les quatre prérogatives des corps glorifiés, la première sera la clarté, qui peut s'entendre de deux manières. Ainsi l'on dit qu'un objet est clair, soit quand il est transparent comme le verre à travers lequel on aperçoit les autres corps, soit quand il est brillant comme les étoiles qui scintillent au firmament. Tout corps glorifié réunira ces deux sortes de clarté, de manière qu'il sera diaphane et lumineux en même temps. Chacun resplendira pour le moins sept fois autant que notre astre du jour ; et l'âme, revêtue de son corps, étincellera sept fois encore plus que lui à travers tous les membres, comme le soleil à travers le cristal. La clarté des corps glorieux ne sera pas égale pour tous, mais elle sera proportionnée en chacun à la sainteté des âmes bienheureuses auxquelles ils seront joints. — La seconde prérogative des corps glorifiés sera l'impassibilité ; elle procédera de la force même de l'âme qui, par sa puissance, dominera tellement le corps que nul objet extérieur ne pourra ni l'altérer ni la blesser, en sorte que si un corps glorifié était placé en enfer il n'en ressentirait aucun mal. — La troisième prérogative des corps glorifiés sera la subtilité ; produite par la victoire de l'âme sur la matière, cette qualité enlèvera au corps la grossièreté provenant de la combinaison des éléments qui le composent. Néanmoins, deux corps glorifiés, pas plus que s'ils n'étaient point glorifiés, ne peuvent être simultanément en un même lieu ; parce que si l'un pouvait agir et entrer dans l'autre, celui-

ci ne pourrait résister à celui-là. Mais un corps glorifié peut bien être simultanément en un lieu avec un corps qui n'est pas glorifié ; car il peut le pénétrer, de manière que l'un et l'autre conservent leurs dimensions respectives — La quatrième prérogative des corps glorifiés sera l'agilité qui, comme la clarté, sera proportionnée à la sainteté des âmes bienheureuses. Selon saint Augustin (de Civit. l. 22, c. 30), l'agilité sera si grande que le corps sera aussitôt où l'âme le voudra ; car la nature sera totalement soumise à la volonté, de sorte que le corps sera mu suivant l'impulsion de l'esprit. Toutefois, dans les Saints, la volonté sera toujours conforme à la droite raison, de manière qu'ils ne désireront jamais rien d'inconvenant ni pour le corps ni pour l'âme.

En outre, plusieurs Saints recevront une auréole distinctive, qui consistera dans une joie spéciale de l'âme et dans une beauté particulière du corps, à cause de quelque œuvre excellente et privilégiée, comme le martyre, la virginité et la prédication. Ainsi l'auréole qui resplendira principalement dans l'âme rejaillira sur la chair comme un reflet éclatant. Remarquons qu'il existe une différence notable entre la couronne, l'auréole et la palme. La couronne est la gloire essentielle qui répond à la charité comme à la racine du mérite ; cette récompense rend l'homme participant de la nature divine et par conséquent de la dignité royale ; aussi la perfection qu'elle suppose est figurée par la forme ronde de la couronne. L'auréole est la gloire accidentelle qui est décernée pour quelque œuvre excellente aux martyrs, aux docteurs et aux vierges, comme l'indique ce vers latin :

Aureolam Martyr, Doctor, Virgoque meretur.

La palme est aussi une gloire accidentelle qui est accordée pour quelque acte héroïque de la simple volonté. Ainsi les serviteurs de Dieu qui, comme l'illustre saint Martin, ont désiré le martyre, en obtiendront la palme, quoiqu'ils n'en aient pas souffert la peine, parce qu'ils n'ont pas été mis à mort par quelque persécuteur.

Parmi les biens que posséderont les élus, saint Anselme en distingue sept pour l'âme et autant pour le corps (in I Ep. ad Cor.). Ceux du corps sont la beauté, la célérité, la force, la liberté, la santé, la volupté et l'éternité.— «1° La beauté des élus, dit l'illustre Docteur, égalera celle du soleil qui sera pourtant sept fois plus éclatante que maintenant; aussi Jésus-Christ lui-même a dit (Matth. XIII, 43) : *Les justes alors brilleront comme le soleil dans le royaume de leur Père.* — 2° Leur célérité sera si grande qu'elle ressemblera à celle des Anges qui vont du ciel sur la terre et de la terre au ciel aussi vite que la parole. Nous voyons un exemple de cette rapidité dans les rayons du soleil qui, dès le lever de cet astre à l'orient, parviennent jusqu'aux extrémités de l'horizon à l'occident ; et pourtant il y a d'ordinaire moins de promptitude dans le mouvement des corps inanimés que dans celui des êtres animés. — 3° Les Saints seront doués d'une force supérieure, au point que rien ne pourra leur résister; et tout ce qu'ils voudront faire changer d'état en le transportant ou renversant ne tardera pas à céder. Pour obtenir un pareil résultat, il ne leur faudra pas faire un plus grand effort que nous n'en faisons pour remuer nos yeux. Sous ce rapport comme sous les autres, ils seront tellement semblables aux Anges qu'ils seront capables de produire les mêmes effets. — 4° Ils jouiront aussi de la même liberté que les purs esprits. Comme ceux-ci ne rencontrent rien qui les arrête, les embarrasse et les con-

traigne, de manière qu'ils pénètrent tout très-librement comme ils le veulent; ainsi leurs célestes concitoyens ne trouveront point d'obstacle qui les retarde, point d'enceinte qui les retienne, point d'élément qui ne leur obéisse facilement. — 5° Quant à la santé des bienheureux, qu'y a-t-il de mieux à dire que cette parole du Psalmiste : *Le salut des justes vient du Seigneur* (Psal. xxxvi, 39)? Or quelle infirmité pourra jamais altérer la santé provenant d'un tel principe? On doit croire et affirmer qu'elle sera continuelle et inviolable, au point de remplir l'homme entier d'une certaine douceur sensible et d'un bien-être ineffable ; car elle repoussera tout ce qui présenterait quelque danger de vicissitude ou de lésion. — 6° Les bons seront enivrés d'une volupté inestimable, et tous leurs sens seront pleinement rassasiés par une suave abondance ; car Dieu les comblera des richesses de sa maison en les abreuvant au torrent de ses délices. — 7° Quand l'homme possédera ces avantages réunis, que pourra-t-il désirer en outre pour la satisfaction de son corps, sinon ce que tous ne cessent de souhaiter, comme nous le savons, c'est-à-dire la perpétuité de la vie ? Or il est certain que ce dernier avantage ne lui manquera pas ; car, comme l'assure la Sagesse (v, 16) : *Les justes vivront éternellement.*

« Outre ces biens précieux pour le corps, continue saint Anselme, il en est d'autres non moins inappréciables pour l'âme qui les a goûtés. Ils sont également au nombre de sept : la sagesse, l'amitié, la concorde, la puissance, l'honneur, la sécurité, la joie. 1° Dans la vie éternelle, la sagesse des bons sera si grande qu'ils sauront tout ce qu'ils voudront ; car rien ne leur sera caché de tout ce qui peut être découvert dans les œuvres de Dieu, tant parmi les choses présentes que parmi les choses futures

de ce monde. Tous se connaîtront les uns les autres ; et personne n'ignorera ce que chacun a fait durant la vie, comme aussi quelles furent sa patrie, sa nation, sa race. — 2° Leur amitié mutuelle sera tellement étroite qu'ils seront unis ensemble comme des membres entre eux ; ils se regarderont tous comme formant un seul corps avec Jésus-Christ, leur chef commun, qui est l'auteur de la paix. Chacun donc aimera tous les autres comme soi-même. Il vous semble peut-être que votre dilection sera à l'apogée quand vous serez en cet état ; cependant regardez plus haut et contemplez Celui qui est pour vous le principe de cet amour. Vous remarquerez alors qu'il aura pour vous incomparablement plus d'affection que vous-même et que tous les autres ; aussi, avec une suavité ineffable, vous aurez pour lui beaucoup plus d'affection que pour vous-même. — 3° C'est pourquoi entre tous régnera une telle concorde que vous ne trouverez en aucun d'eux un sentiment différent du vôtre sur quoi que ce soit ; car au ciel nous composerons tous l'Église triomphante, cette Épouse irréprochable de Jésus-Christ. Entre nous donc il n'y aura pas plus d'opposition qu'il n'y en a maintenant entre les divers membres d'un même corps. Comme dans le mouvement des yeux, l'un se tourne immédiatement du même côté que l'autre, ainsi dans la réunion des Saints toutes les volontés inclineront simultanément du même côté que la vôtre. Que dis-je ? La volonté divine elle-même ne différera pas de la vôtre ; mais comme vous voudrez les mêmes choses que Dieu, lui aussi ne voudra pas autre chose que vous ; car comment la tête pourrait-elle ne pas s'accorder avec le corps qui lui est complétement soumis ? — 4° Puisque tous les Saints dans le ciel seront en parfaite harmonie de sentiments avec le souverain Maître, vous ne voudrez

assurément rien que vous ne puissiez. Votre volonté sera toute-puissante de la sorte, parce qu'en toutes choses le Tout-Puissant lui-même s'y conformera. — 5° A ce grand pouvoir dont les élus seront investis ne manquera pas de correspondre un honneur convenable. Lors donc que vous posséderez heureusement tous les biens que nous venons de signaler, est-ce que vous ne serez pas satisfait ? Oui, sans doute, dites-vous. — 6° Que sera-ce donc quand vous jouirez de ces avantages durant toute l'éternité, avec une pleine assurance de ne les perdre jamais? Trouvant alors une sécurité perpétuelle, vous ne craindrez point que quelque adversaire veuille vous causer quelque dommage. — 7° Mais comment un simple mortel sur la terre pourrait-il concevoir la joie immense que goûteront les chœurs innombrables des élus réunis dans une commune béatitude, avec l'intime persuasion que chacun d'eux s'applaudit du bonheur d'autrui comme du sien propre ? En outre, se voyant aimé de Dieu qu'ils aimeront plus qu'eux-mêmes, et comprenant qu'il s'aime lui-même infiniment davantage, ils prendront part à sa gloire suprême dans un ravissement continuel de jubilation inénarrable. »

Saint Anselme ajoute : « Tandis que les élus seront comblés de biens inestimables, les damnés seront accablés de maux affreux. Ainsi la beauté, la célérité, la force, la liberté, la santé, la volupté rempliront les justes d'une vive allégresse, au lieu que la laideur, la pesanteur, l'inertie, la servitude, la langueur et la douleur rempliront les impies d'une profonde tristesse. Suivant que la perpétuité de la vie rendra leur bonheur impérissable ou leur malheur interminable, les uns embrasseront avec une souveraine délectation cette éternité que les autres subiront avec une rage implacable. Quant à la sagesse ou à la science, les Saints

trouveront de la joie et de l'honneur dans tout ce qu'ils connaîtront ; les pécheurs au contraire ne rencontreront que chagrin et confusion dans tout ce qu'ils sauront. L'amitié qui accroîtra la félicité des bons ne fera qu'augmenter le supplice des méchants ; car ces derniers seront d'autant plus affligés qu'ils verront leurs amis plus tourmentés. Les réprouvés seront en désaccord avec toutes les créatures, comme aussi elles seront toutes en opposition avec eux-mêmes. Ils seront réduits à une telle impuissance qu'ils ne pourront absolument rien de ce qu'ils voudront, et qu'ils ne voudront rien de ce qu'ils auront. Leur extrême dégradation sera proportionnée à la sublime exaltation des Saints. Et comme les amis de Dieu ne craindront point d'être privés jamais de leurs biens, les ennemis de Dieu au contraire désespéreront entièrement d'être délivrés jamais de leurs maux. Au lieu de la jubilation éternelle qui sera le partage assuré des élus, une désolation irrémédiable sera l'héritage forcé de tous ceux qui, après avoir persévéré dans l'impénitence de leurs crimes, seront fixés dans la compagnie des démons. » Ainsi parle saint Anselme.

A propos de cette déclaration de Notre-Seigneur, *dans la maison de mon Père il y a de nombreuses demeures*, saint Chrysostôme s'exprime de la sorte : En enfer, comme au ciel, *il y a de nombreuses demeures ;* c'est-à-dire, il y a différents degrés de supplice pour les méchants, ainsi qu'il y a différents degrés de récompense pour les bons. Tous les damnés cependant subiront la peine éternelle, comme tous les élus recevront la vie éternelle, figurée par ce même denier que le Père de famille donnera à tous ceux qui auront travaillé à sa vigne. Cette vie éternelle consiste en la possession de Dieu, dont tous les Saints jouiront ensemble mais inégalement, parce qu'ils ne seront pas glorifiés de

la même façon. En effet, suivant la comparaison employée par l'Apôtre (1 Cor. xv, 41), comme *entre les étoiles l'une est plus éclatante que l'autre*, ainsi parmi les justes l'un sera plus glorifié que l'autre, soit pour l'âme soit pour le corps. Ils contempleront la Majesté divine d'une manière plus immédiate et plus parfaite les uns que les autres ; et ces différences dans la vision intuitive constituent ce que nous appelons des degrés. Au ciel donc il n'y a qu'une seule maison représentée par le denier commun de la parabole, mais il y a de nombreuses demeures ; c'est-à-dire, il y a différents degrés de gloire dans l'état collectif de la béatitude que procure le souverain Bien, principe de vie pour tous les élus. » — Sur ce même sujet que saint Chrysostôme vient de traiter, saint Augustin dit aussi (de Civit. l. 22, c. 30) : « Nul doute que, selon la diversité des mérites, il y aura diversité d'honneur. Alors paraîtra un magnifique spectacle ; car dans la bienheureuse cité chacun sera content de ce qu'il aura reçu sans être jaloux de celui qui sera plus élevé, de même que dans le corps humain le doigt n'envie point la place occupée par l'œil. Ainsi, quoique tous les élus ne doivent pas posséder les mêmes avantages, ils n'en souhaiteront pas de plus considérables que ceux dont ils jouiront. »

Par les différentes demeures célestes dont parlait Jésus-Christ, on peut aussi entendre les différents chœurs angéliques, pour le recrutement desquels le genre humain a été créé. De chaque chœur effectivement sont déchus des Anges ou purs esprits, assez nombreux pour composer un dixième chœur ; et c'est à réparer les pertes éprouvées par les neuf autres que sont destinés les Saints, élus d'entre tous les hommes.

Prière.

Seigneur Jésus, à cause de ma fragile nature, tandis que je vis de corps sur la terre parmi les diverses jouissances de cette vie, faites que je descende par la pensée dans l'enfer pour y considérer les peines terribles réservées aux pécheurs impénitents ; et par cette méditation salutaire détournez-moi efficacement de tout péché, de peur qu'après ma mort je ne descende forcément en cet horrible séjour pour y subir des châtiments sans fin. De plus, Seigneur mon Dieu, faites que, parmi les nombreuses amertumes de cet exil, j'aspire aux douceurs de la patrie, que je soupire après les joies de l'éternité, que, fixant au ciel mon esprit et mon cœur, je m'attache à vous sans partage et sans retour; accordez-moi de n'aimer et de ne désirer que vous ici-bas, en attendant que je ne cesse de vous contempler et de vous posséder là-haut comme mon Bien unique et suprême. Ainsi soit-il.

CHAPITRE LXXXIX.

CONCLUSION DE CE LIVRE.

Nous avons écrit avec le plus de soin qu'il nous a été possible cette Vie du Sauveur, que nous offrons humblement aux pieux lecteurs. Les hommes qui gémissent sous le poids de leurs misères et de leurs fautes découvriront là les

plus puissants motifs de consolation et d'espérance ; car ils y verront que notre Sauveur miséricordieux a voulu naître parmi les pauvres et converser avec les pécheurs, qu'il a daigné même prier et mourir pour eux sur la croix. Ainsi, Chrétien fidèle, vous trouverez en ce livre une source féconde d'instructions spirituelles pour produire et accroître les fruits excellents de l'amour divin dans votre cœur, en y excitant de saintes affections et de vertueux désirs qui feront couler de vos yeux les larmes de componction et de dévotion. Puissent ces larmes salutaires devenir votre pain quotidien jusqu'à ce que le souverain Maître vous introduise dans ses tabernacles et vous reçoive dans ses bras avec tendresse ! Vous pourrez alors vous écrier avec allégresse comme l'Épouse des Cantiques (II, 16, I, 12), *Mon Bien-aimé est à moi et je suis à lui... Il reposera sur mon sein* désormais, ou plutôt il demeurera dans mon cœur éternellement. En attendant cet inestimable bonheur, observez la recommandation de saint Bernard : « Aux appas funestes d'un monde perfide opposez les charmes si suaves du Seigneur Jésus, afin de surmonter la douceur du premier par celle du second, de même qu'on chasse un clou par un autre, suivant l'adage. »

Accueillez donc avec joie et respect l'histoire évangélique de Celui que vous devez étudier et copier sans cesse et sans relâche ; car le tableau de sa Vie doit être le modèle de la vôtre. C'est sur ce fondement que vous pourrez construire l'édifice de votre salut, et c'est par ce chemin que vous pourrez atteindre le sommet de la perfection. En effet, l'histoire de Jésus-Christ fournit une douce nourriture à l'âme fervente qu'elle dispose à une nourriture encore plus exquise ; car il est très-bon assurément de considérer Notre-Seigneur selon la chair et dans son humanité, mais

il est beaucoup plus excellent de le considérer selon l'esprit et dans sa divinité ; néanmoins la connaissance de ses actions extérieures conduit à la connaissance de ses dispositions intérieures. Voilà pourquoi il faut s'attacher sur la terre à la méditation de l'Évangile comme à une échelle mystique pour s'élever à la vision de Dieu dans le ciel. Ceux-là mêmes qui sont parvenus à un sublime degré de contemplation ne doivent point renoncer entièrement à la lecture édifiante de cette Vie ; ce serait de leur part orgueil et présomption que de ne pas vouloir s'y appliquer en temps et lieu. Aussi, comme nous l'avons fait remarquer dans le Prologue de cet ouvrage, saint Bernard, quoiqu'il fût sans nul doute un Docteur très-spirituel, ne cessa jamais de se représenter les œuvres et les souffrances de l'Homme-Dieu ; car c'est dans ce souvenir fréquent et affectueux que l'on puise la plus solide confiance et la plus pure jouissance sur la terre.

Saint Anselme, qui avait fait l'heureuse expérience de cette même vérité, s'exprime de la sorte (in Meditat.) : « Bon Jésus, combien vous êtes doux pour le cœur qui vous recherche et qui vous chérit ! Mais d'où vient que vous lui semblez plus doux comme incarné que comme Verbe, dans vos humiliations terrestres que dans vos célestes grandeurs? Je ne saurais le dire, parce que je ne puis le comprendre parfaitement. Oui, il est beaucoup plus délicieux pour l'âme dévote de vous considérer naissant d'une Mère immaculée dans le temps qu'engendré du Père éternel avant la création, expirant sur le gibet en face des Juifs que dominant au ciel sur l'assemblée des Anges, soumis aux derniers mortels que commandant à l'univers entier, subissant nos pénibles infirmités qu'exerçant vos forces infinies, rachetant ceux qui périssaient que créant ceux qui n'exis-

taient point. O Sauveur débonnaire, combien il est doux de se rappeler tout ce que vous avez bien voulu faire et endurer pour notre amour ! D'abord, la très-pure Marie vous a conçu et enfanté sans perdre sa virginité ni ressentir de douleur ; puis vous avez été enveloppé de pauvres langes et couché en une crèche grossière ; vous avez supporté avec résignation tous les outrages et les affronts ; vous avez lavé et essuyé de vos propres mains les pieds de vos disciples ; vous avez prolongé votre prière dans la nuit suprême, où vous avez versé une sueur de sang ; vous avez été vendu pour trente deniers par l'infâme apostat, qui vous trahit au moyen d'un baiser hypocrite ; vous avez été saisi et garrotté par une vile soldatesque, qui vous traîna devant des tribunaux où vous fûtes accablé de calomnies ; vous avez été déchiré par les verges et couronné d'épines, indignement souffleté et conspué, frappé sur la tête à coups de poing et de roseau, revêtu d'un manteau d'écarlate comme un roi de théâtre et affublé d'une robe blanche comme un insensé, adoré par dérision et condamné à mort ; au milieu d'injustes accusations et parmi les mauvais traitements, vous êtes resté muet comme un innocent agneau sans faire entendre ni plainte ni excuse ; conduit au supplice comme un scélérat, vous avez été chargé d'une lourde croix, à laquelle vous fûtes suspendu avec des clous aigus ; vous avez demandé grâce pour vos cruels bourreaux, qui cependant vous présentèrent du vinaigre pour breuvage et du fiel pour nourriture ; vous avez répandu votre sang précieux par cinq larges plaies ; enfin, après avoir remis votre très-sainte âme entre les mains du Père, vous avez incliné la tête et exhalé l'esprit, en vous offrant comme une victime de propitiation pour notre salut. Toutes ces considérations doivent produire et augmenter en nous la confiance, l'allégresse, la

consolation, l'amour et le désir ; car comment ne pas se réjouir et se féliciter de ce que le Créateur a daigné non-seulement s'incarner mais encore souffrir et mourir pour sa créature ? Peut-on méditer rien de plus suave, et goûter rien de plus doux ? Est-il réflexions plus utiles et plus agréables? Je le demande, qui pourra me ravir une place dans ce royaume où règne avec une souveraine puissance Celui qui est devenu mon frère et mon semblable? Quel événement me jetterait dans la désolation, lorsque mes espérances reposent sur des garanties aussi certaines ? Quelle tristesse pourrait jamais ébranler celui que des pensées si salutaires ne cessent d'occuper? » Ainsi parle saint Anselme.

Cherchez donc à converser intérieurement avec le divin Sauveur, et appliquez-vous à méditer habituellement sur sa vie évangélique, parce que vous goûterez en lui seul le repos véritable. Les cinq lettres qui composent le nom de *Jésus* n'indiquent-elles pas qu'il procure tout à la fois la joie, l'éternité, la suavité, l'union et le salut? « Parcourez le monde à droite et à gauche, dit saint Bernard (in Cantic. Serm. 15), tournez et retournez de tout côté, nulle part vous ne trouverez de calme et de satisfaction, si ce n'est en Jésus. Voulez-vous donc posséder la paix ? mettez-le comme un cachet sur votre cœur ; car la tranquillité règne partout où il règne lui-même. » Aimons par conséquent un Dieu qui nous a tant aimé le premier ; ne cessons de louer avec reconnaissance Celui qui a commencé par nous bénir avec tendresse ; c'est là l'unique moyen de jouir d'un bonheur continuel. — « O Jésus, s'écrie encore saint Anselme (in Meditat.), anathème à qui ne vous aime pas ! qu'un tel ingrat soit abreuvé de chagrin ! Seigneur, votre amour est pudique et n'admet rien de souillé, il est suave et n'a rien

de pénible ; car il convertit en douceurs les amertumes de ce monde dont il rend fades tous les plaisirs. Dans les angoisses il n'est point accablé, ni oppressé dans les épreuves; il ne périt pas sous le poids de l'indigence, et ne succombe point sous le fardeau de la tristesse ; il est patient au sein des travaux, et tranquille au milieu des menaces ; il demeure invincible parmi les tourments, et reste vivant jusque dans les bras de la mort. De même que l'avare se réjouit de son trésor et que la mère se complaît en son fils unique, ainsi l'âme qui vous chérit, ô Jésus débonnaire, met dans cette affection son contentement et sa délectation. La douceur du miel, la suavité du lait, la saveur enivrante du vin, les plus flatteuses délices sont moins agréables au palais de ceux qui les goûtent que votre charité au cœur de ceux qui vous aiment. »

Après avoir entendu parler ainsi saint Anselme, nous ne pouvons mieux terminer ce livre, rempli tout entier par le nom de Jésus, qu'en écoutant saint Bernard commenter cette parole du Cantique (I, 2) : *Oleum effusum nomen tuum, votre nom est une huile répandue.* « Le nom du divin Époux a sans doute quelque analogie avec l'huile ; car le Saint-Esprit n'aurait point comparé l'un avec l'autre sans raison. Or, à moins que vous ne découvriez mieux, je la trouve dans les trois propriétés de l'huile qui sert pour éclairer, nourrir et oindre ; elle entretient la flamme, alimente la chair, calme la douleur, de sorte qu'elle est tout à la fois lumière, nourriture, remède. Voyez s'il n'en est pas ainsi relativement au nom de Jésus ; quand on le publie, il illumine ; quand on le médite, il soutient ; quand on l'invoque, il console. D'où vient, en effet, que la clarté de la foi s'est propagée si rapidement dans tout l'univers, si ce n'est de ce que le nom de Jésus y a été annoncé ?

N'est-ce pas par la prédication de ce nom béni que *Dieu nous a appelés en son admirable lumière ?* Voilà pourquoi saint Paul disait justement aux premiers Chrétiens : *Vous étiez jadis aveuglés, et vous êtes maintenant illuminés dans le Seigneur* (Ephes. v, 8). — Le nom de Jésus n'est pas seulement lumière, mais encore nourriture. Toutes les fois qu'il vous revient à la mémoire, ne vous remplit-il pas de force ? Quel souvenir satisfait autant l'esprit ? Qu'est-ce qui pareillement répare les sens affaiblis, consolide les vertus chrétiennes, maintient les bonnes mœurs, produit les actions honnêtes et excite les chastes affections ? Tout aliment spirituel est sec, lorsqu'il n'est pas détrempé de cette huile ; il est insipide, lorsqu'il n'est point assaisonné de ce sel. Quand vous écrivez, votre récit n'a pour moi nulle saveur, si je n'y lis le nom de Jésus ; quand vous discutez ou conférez, votre entretien n'a pour moi aucun intérêt, si je n'y entends le nom de Jésus. Jésus est un miel à ma bouche, une mélodie à mon oreille, une jubilation à mon cœur ; de plus, il est un remède. — En effet, quelqu'un de vous est-il saisi de tristesse ? Que Jésus vienne en son cœur et de là passe en sa bouche ; aussitôt tout nuage s'enfuit et la sérénité reparaît. Quelqu'un tombe-t-il dans le crime ? court-il même à la mort où l'entraîne le désespoir ? S'il appelle Jésus à son aide, il retournera promptement à la vie. Après avoir prononcé ce nom salutaire, quel est celui qui persévérera, comme font tant d'autres, dans un funeste endurcissement, dans une lâche torpeur, dans une rancune inflexible et dans une langueur fatale ? Tous ceux qui invoquent ce nom puissant et illustre ne chassent-ils pas la crainte au milieu des périls où ils palpitaient et tremblaient, ne recouvrent-ils pas la certitude parmi les doutes où ils étaient ballottés et flottants, ne reprennent-ils pas en-

fin patience et courage dans les adversités qui causaient leur défiance et leur défaillance ? Car ce sont là les infirmités et maladies de l'âme auxquelles remédie le nom de Jésus. — Il suffirait d'alléguer en preuve la promesse que le Seigneur a faite lui-même en ces termes : *Invoque-moi au jour de la tribulation ; je t'en délivrerai et tu m'honoreras* (Ps. XLIX, 15). Il n'est pas de meilleur moyen pour arrêter l'emportement de la colère, dissiper l'enflure de l'orgueil, fermer la plaie de l'envie, comprimer les débordements de la luxure, éteindre les flammes de la convoitise, étancher la soif de l'avarice et bannir toutes les démangeaisons des passions déréglées. Faut-il s'en étonner ? puisqu'en nommant Jésus, je me représente un homme doux et humble de cœur, bienveillant, sobre, chaste, miséricordieux, rempli de toute pureté et sainteté ; il est de plus lui-même un Dieu tout-puissant qui me guérit par son exemple, et me conforte par son assistance. — Voilà ce que rappelle à mon esprit le nom de Jésus. Je trouve en lui un modèle en tant qu'il est homme et un soutien en tant qu'il est Dieu ; avec son secours, je me sers de ses exemples comme d'herbes médicinales pour préparer une mixtion telle que nul médecin n'en saurait faire de semblable. Ainsi, Chrétien, tu possèdes un excellent antidote, caché comme en un vase, dans ce nom de Jésus ; car il est assurément d'une efficacité souveraine contre tout mal. Qu'il soit donc toujours en ton sein et toujours à ta main, de sorte que tous tes sentiments et tous tes actes soient dirigés vers Jésus. Enfin appuie-toi sur lui sans crainte, selon que lui-même t'y exhorte, en disant : *Place-moi comme un sceau sur ton cœur, comme un sceau sur ton bras* (Cant. VIII, 6). De cette manière ton bras et ton cœur seront garantis de toute blessure; car par le nom de Jésus, tu pourras corri-

ger ou perfectionner tes actions, comme aussi purifier tes affections ou les préserver de toute souillure. » Ainsi parle saint Bernard.

Ici, notre pieux Auteur nous présente comme bouquet spirituel le gracieux cantique, d'où l'Église romaine a extrait trois hymnes propres à la fête du saint Nom de Jésus. Sur le témoignage d'anciens manuscrits, quelques érudits modernes ont prétendu que cette Prose latine avait été composée par une religieuse bénédictine du XIVe siècle. Mais si leur sentiment était vrai, notre vénéré Père Ludolphe aurait-il attribué une pièce récente, qui venait de paraître, à saint Bernard, qui vivait deux siècles auparavant ? Voici la traduction de ce cantique, tout rempli de la mystique douceur qui convient à l'illustre docteur justement appelé *Mellifluus*.

« Jésus, votre douce souvenance suffit à réjouir le cœur, et votre suave présence est préférable à toutes les délices. — Il n'y a point de chant plus harmonieux, de parole plus agréable, de pensée plus consolante que votre nom, ô Jésus, Fils de Dieu.— Jésus, espoir des pénitents, que vous êtes compatissant pour ceux qui vous implorent et bon pour ceux qui vous cherchent ! mais que n'êtes-vous pas pour ceux qui vous ont trouvé ? — Jésus, source de vie, onction des cœurs et lumière des esprits, il n'est point de joie que vous ne puissiez surpasser, ni de désir que vous ne puissiez combler. — La langue ne saurait dire, ni l'écriture exprimer quel bonheur c'est d'aimer Jésus ; celui qui l'éprouve peut seul le croire. — Fermant la porte de mes sens, je chercherai Jésus sur ma couche ; je le chercherai avec des soins assidus en particulier et en public. — Dès le matin comme Madeleine, je veux aller à son tombeau ; je ne cesserai de le chercher non point extérieurement, mais spiri-

tuellement, par les soupirs et les cris du cœur. — J'arroserai son sépulcre de larmes ; et je remplirai son monument de mes pleurs ; je me prosternerai à ses pieds, et je les tiendrai étroitement embrassés. — Jésus, roi magnifique et triomphateur insigne, votre bonté est sans bornes et votre beauté sans égale ! — Restez avec nous, Seigneur, et répandez sur nous votre lumière ; chassez les ténèbres de notre âme, et couvrez le monde de vos bienfaits. — Quand vous visitez notre pauvre cœur, il découvre la splendeur de la vérité ; il méprise la vanité du monde, et la charité l'enflamme. — Rien assurément de plus doux et de plus suave que l'amour de Jésus ; il procure mille fois plus de grâces qu'on ne saurait le publier. — C'est là ce que prouvent la Passion qu'il a soufferte et le sang qu'il a versé pour fournir le prix de notre rançon et nous mériter la vue même de Dieu. — Reconnaissez tous votre Sauveur ; suppliez-le, conjurez-le d'allumer en votre cœur le feu sacré qui ne cesse de l'embraser toujours davantage. — Aimez Celui qui vous aime tant, et sachez le payer de retour ; courez après ses parfums et répondez à ses vœux. — O Jésus, votre clémence souveraine nous inspire une joyeuse confiance ; et les dons excellents de votre providence font les plus chères délices de mon âme. — Maître débonnaire, faites-moi ressentir la grandeur de votre miséricorde et contempler la gloire de votre présence. — Ne pouvant vous bénir comme vous le méritez, je ne me tairai point cependant ; l'amour me rend audacieux, parce qu'en vous seul je trouve mon plaisir. — Votre dilection, ô Jésus, est pour le cœur une exquise réfection ; jamais elle n'engendre le dégoût, elle entretient toujours l'appétit. — Ceux qui vous goûtent ont encore faim ; ceux qui vous boivent ont encore soif ; ils ne savent que soupirer après Jésus, objet de leur

affection. — Celui que votre amour enivre peut seul apprécier votre générosité ; et celui que vous daignez rassasier n'a plus rien à désirer. — Jésus, ornement des cieux, vous êtes pour l'oreille une ravissante mélodie, pour la bouche un miel délectable, et pour le cœur un nectar merveilleux. — Je ne me lasse point de vous désirer et de vous appeler, ô mon Jésus ; quand viendrez-vous me réjouir et me contenter en vous donnant à moi ? — L'amour dont je brûle pour vous sans cesse est pour moi un principe continuel de langueur salutaire et un fruit savoureux de vie éternelle. — Jésus, votre extrême bénignité me transporte d'une prodigieuse allégresse ; votre incompréhensible bonté me presse d'une étroite charité. — Mon bonheur c'est de chérir Jésus sans chercher autre chose, et de renoncer entièrement à moi-même afin de vivre pour lui seul. — Très-doux Jésus, espoir de l'âme haletante, nos pieuses larmes vous implorent, nos profonds gémissements vous réclament. — A tout instant et en tout lieu, je veux avoir Jésus avec moi ; quelle joie, quand je le trouverai ! quelle satisfaction quand je le posséderai ! — Alors je jouirai de ses embrassements et de ses caresses que je préfère à toutes les voluptés du monde. Oh ! quelle félicité de m'unir alors au Christ ! mais ici-bas une telle faveur n'est que passagère. — Maintenant déjà je vois ce que je cherchais, je tiens ce que je convoitais ; au cœur de Jésus mon cœur cède, et se fond en saints désirs. — Lorsque l'amour pour Jésus est aussi ardent, il ne s'éteint pas et ne se ralentit plus ; mais il s'étend et s'accroît toujours davantage. — Sa flamme est incessante et sa douceur admirable ; ses charmes sont irrésistibles et ses jouissances incomparables. — Comme un feu envoyé du ciel, il pénètre jusqu'à la moëlle de mes os et brûle jusqu'au fond de mes entrailles ; il consume mon cœur entiè-

rement et ravit merveilleusement mon esprit. — Quel heureux incendie! quel zèle dévorant! il n'est point de rafraîchissement plus agréable que d'aimer le Fils de Dieu. — Jésus, fleur de la Vierge-Mère, objet de notre plus tendre affection, à vous louange suprême, honneur divin et règne à jamais prospère. — Venez, Monarque suprême ; venez, excellent Père ; faites briller plus vivement votre splendeur à l'âme qui souhaite recevoir plus souvent votre visite. — O Jésus, plus radieux que le soleil et plus odoriférant que le baume ! Rien au monde n'est plus que vous plein d'attrait et digne d'affection. — Celui dont le goût délecte et dont l'odeur récrée aussi parfaitement, Celui qui captive aussi fortement tous mes sens suffit seul à l'homme qui le chérit. — Vous êtes la jubilation de l'âme et la consommation de l'amour ; vous êtes le sujet de ma gloire, ô Jésus, salut de l'univers. — Je veux vous suivre partout, et je ne pourrai plus vous perdre, quand vous serez maître de mon cœur, ô Jésus, l'honneur de notre race ! — Retournez mon Bien-aimé, remontez à la droite du Père ; maintenant que vous avez terrassé l'infernal ennemi, jouissez en paix du royaume éternel.—Accourez, habitants de la patrie ; ouvrez les portes du ciel, accueillez Jésus triomphant et saluez le grand Monarque. — Roi tout-puissant, Roi glorieux, vous avez remporté une victoire éclatante ; Jésus, distributeur généreux de la grâce divine, agréez les hommages empressés de la cour céleste. — Vous êtes l'océan de la miséricorde et le soleil de la patrie ; dissipez tout nuage de tristesse et communiquez-nous la vraie lumière de gloire. — Les chœurs angéliques proclament vos grandeurs et redisent vos louanges, parce que vous avez rempli de joie l'univers en nous réconciliant avec Dieu. — Jésus fait régner la paix qui surpasse tout sentiment ; mon âme

avide de la goûter est impatiente d'en voir l'Auteur. — Jésus donc est revenu vers son Père, il est rentré dans son royaume ; aussi mon cœur a quitté la terre pour accompagner Jésus. — Désormais ne cessons d'adresser à Jésus nos hommages, nos hymnes et nos prières ; conjurons-le de nous admettre en sa sainte présence dans ses demeures éternelles. » Ainsi soit-il.

Prière.

Jésus-Christ, Fils du Dieu vivant, malgré notre indignité, nous vous rendons grâces pour toutes les vérités que nous croyons, comme nous devons, relativement à votre personne adorable ; et en cette considération, nous vous supplions humblement de nous offrir vous-même à Dieu le Père au nom de tous les êtres qui vivent au ciel, sur la terre et dans les enfers, afin de le louer dignement de toutes les œuvres admirables accomplies par la suprême Trinité, afin de le remercier pleinement pour tous les bienfaits octroyés à chaque créature, afin de réparer parfaitement tous les maux commis depuis l'origine des temps, afin de compenser suffisamment tous les biens omis dans la suite des siècles, afin d'assurer la béatitude de tous les élus, la grâce de tous les justes, la pénitence de tous les pécheurs, le soulagement de tous les défunts qui souffrent dans le purgatoire, comme aussi afin de procurer à tous les hommes qui militent en ce monde les secours nécessaires pour le corps et pour l'âme. Ainsi soit-il.

FIN DE LA SECONDE ET DERNIÈRE PARTIE DE L'OUVRAGE

NOTES.

I

Fête de Pâques.

Ce n'est point sans raison assurément que, dans ses fastes sacrés, l'Église catholique proclame notre Pâque chrétienne *la Solennité des solennités* ; car la Résurrection du Sauveur, qui constitue l'objet même de cette fête, est le principe et le modèle de notre résurrection spirituelle dans le temps comme aussi de notre résurrection glorieuse dans l'éternité. Cet anniversaire de la victoire que Jésus-Christ a remportée sur l'enfer par sa sortie triomphante du tombeau est justement appelé fête de Pâques, c'est-à-dire du *passage,* puisque, en passant lui-même de la mort à la vie, le Rédempteur nous a fait passer de la servitude du démon à la grâce de l'adoption divine et du désert de ce monde à la conquête du royaume céleste. Ainsi la Pâque ancienne, qui rappelait aux Juifs leur délivrance de Pharaon et de l'Egypte, était la figure de la Pâque nouvelle, qui assure aux Chrétiens leur délivrance du péché et de la damnation.

Tous les Israélites devaient manger l'agneau immolé dans la solennité pascale ; et dans une pareille solennité tous les fidèles doivent se nourrir de la victime offerte sur la croix afin qu'ils aient part à sa Résurrection. Pendant les premiers siècles, ils communiaient également chaque fois qu'ils assistaient au saint sacrifice, c'est-à-dire tous les jours ou du moins tous les dimanches. Mais ensuite parce que la ferveur diminuait beaucoup, le concile d'Agde dans les Gaules, l'an 506, déclara que les laïcs ne seraient plus réputés catholiques, s'ils ne s'approchaient de la sainte table aux trois

principales fêtes de l'année, Noël, Pâques et la Pentecôte ; cette ordonnance fut observée comme discipline générale en Occident jusque vers le XIIIe siècle. L'an 1215 voulant assigner une dernière limite à la tiédeur qui envahissait de plus en plus la société, le quatrième Concile de Latran prescrivit à tous les fidèles de recevoir respectueusement l'adorable Eucharistie chaque année au moins à Pâques; et il statua que les réfractaires pourraient être chassés de l'Église pendant leur vie et privés de la sépulture chrétienne après leur mort. L'an 1440, le pape Eugène IV déclara que cette communion annuelle pourrait avoir lieu depuis le dimanche des Rameaux jusqu'à celui de *Quasimodo* inclusivement. Cependant, par privilége ou par usage, les évêques permettent d'anticiper ou de proroger le temps fixé. Toutefois, à moins de dispense légitime, chacun doit accomplir le devoir pascal en sa propre paroisse, suivant la pratique confirmée plusieurs fois par la Sacrée Congrégation *Concilii*.

La fête de Pâques était sanctifiée autrefois non-seulement par la réception de la sainte Eucharistie, mais aussi par l'administration du Baptême solennel. A cause de ce dernier usage, pendant toute l'octave comme au dimanche même de la fête, on célébrait deux messes : l'une pour tous les fidèles, en honneur de la résurrection dominicale ; et l'autre pour les néophytes, en reconnaissance de leur régénération spirituelle. Ceux-ci, revêtus de la robe blanche qu'on leur avait donnée au baptême comme symbole d'innocence, venaient chaque jour avec leurs parrains et leurs parents assister aux offices et aux instructions qui leur étaient destinées; ils ne déposaient leurs vêtements spéciaux que le samedi soir, après avoir été conduits processionnellement aux fonts baptismaux pour y renouveler les saints engagements qu'ils avaient contractés. De là vient que dans le sacramentaire grégorien tous les jours de la semaine pascale sont appelés féries *in albis*, c'est-à-dire *aux habits blancs*. Conformément aux décrets des conciles, les édits des princes maintinrent longtemps la coutume de fêter par l'abstention des œuvres serviles toutes ces féries privilégiées, qui étaient considérées comme autant de dimanches solennels; mais depuis le onzième siècle, cette obligation fut restreinte peu à peu au lundi et au mardi, comme elle l'est encore aujourd'hui dans la plus grande partie de l'Eglise catholique. Ce changement disciplinaire vint surtout de ce qu'à partir de cette époque on cessa de réserver l'administration du Baptême solennel aux fêtes de Pâques et de la Pentecôte. Depuis ce temps, les deux offices de la

semaine pascale ont été réduits à un seul, qui rappelle en ses diverses parties les deux mystères de la Résurrection de Jésus-Christ et de la régénération des fidèles chrétiens.

En mémoire de ce double objet, l'Église ne s'est pas contentée de solenniser le jour de Pâques avec une pompe extraordinaire qui surpasse toutes les autres fêtes religieuses ; elle ne s'est pas bornée non plus à en continuer la célébration spéciale durant toute la semaine suivante, mais elle a voulu de plus l'étendre aux sept semaines qui composent le temps pascal ; c'est pourquoi, pendant les cinquante jours qui précèdent la Pentecôte, elle ne cesse d'exprimer sa vive allégresse de différentes manières, notamment par la suspension du jeûne et par la répétition de l'*alleluia*. Ce n'est pas tout encore ; pour que la fête de la Pâque soit comme une représentation perpétuelle de la bienheureuse éternité, l'Église renouvelle toutes les semaines en quelque sorte l'octave de cette solennité, en consacrant chaque dimanche à glorifier la Résurrection du Sauveur. Jésus-Christ en effet est ressuscité un dimanche, afin que ce jour de la semaine qui avait été le premier de la création devînt aussi le premier de la rénovation. Mais avant d'abroger le sabbat, il voulut le réaliser en sa personne ; et, après avoir subi les labeurs de sa Passion, il passa dans le lugubre repos du sépulcre le septième jour tout entier ; puis le lendemain dès l'aurore, il s'élança triomphant hors du tombeau comme la véritable lumière du monde, et précisément en ce jour de la semaine où quarante siècles auparavant il avait tiré du chaos la lumière matérielle. Voilà pourquoi les priviléges réservés jusqu'alors au samedi furent transférés au dimanche, que les Apôtres recommandèrent d'observer religieusement comme le jour du Seigneur par excellence et une Pâque hebdomadaire.

Pour la même raison, il convenait que la Pâque annuelle fût aussi célébrée le dimanche. En conséquence, les Apôtres déterminèrent que les Chrétiens ne la célébreraient point comme les Juifs à la pleine lune du premier mois, c'est-à-dire le quatorze de la lune de mars, anniversaire de la sortie d'Égypte, mais le dimanche suivant, anniversaire de la Résurrection du Sauveur. Néanmoins, afin de ménager la susceptibilité nationale des Israélites baptisés, il fut convenu que cette nouvelle prescription ne serait appliquée que peu à peu suivant les règles de la prudence. Ainsi saint Jean l'Évangéliste, qui séjourna longtemps à Éphèse, ne l'imposa point aux Églises de l'Asie-Mineure, formées en grande partie de Juifs convertis ; mais elles se passionnèrent bientôt outre mesure pour

leur coutume particulière, de sorte qu'à la fin du second siècle elles furent les seules qui refusèrent de se soumettre à la loi commune. En effet, hormis le concile d'Éphèse que présida Polycrate, évêque de cette métropole, tous les autres conciles tenus alors en diverses contrées protestèrent de leur parfait accord avec le Saint-Siége, relativement à la célébration de la Pâque. Le pape saint Victor, ne voulant plus tolérer une divergence abusive, lança une sentence d'excommunication contre les récalcitrants obstinés ; mais saint Irénée, qui occupait le siége de Lyon, obtint la révocation d'une telle mesure qu'il jugeait trop rigoureuse. Cette indulgence produisit un effet salutaire ; car vers l'an 276, saint Anatolius, évêque de Laodicée, attesta que, depuis quelque temps déjà, les florissantes Églises de l'Asie-Mineure s'étaient conformées à la pratique romaine.

Vers la même époque néanmoins, les Églises orientales de Syrie, de Cilicie et de Mésopotamie causèrent un nouveau scandale, en reprenant le rite mosaïque qu'elles avaient abandonné par rapport au quatorze de la lune de mars. Plusieurs conciles très-nombreux, comme ceux d'Arles l'an 314 et d'Alexandrie l'an 324, tentèrent de mettre fin à ce schisme dans la liturgie ; enfin le premier concile œcuménique, celui de Nicée, l'an 325, rétablit sur ce point l'uniformité par un décret qui fut rendu à l'unanimité. Les Pères alors assemblés de tous les pays ordonnèrent à tous les Chrétiens de solenniser simultanément la Résurrection du Seigneur le premier dimanche qui suivrait la pleine lune de mars, en considérant comme lune de mars celle dont le quatorze se rencontrerait précisément à l'équinoxe ou immédiatement après l'équinoxe de printemps ; et on convint que désormais le 21 mars serait toujours regardé comme l'équinoxe de printemps. D'après cette disposition, comme le premier jour de la lune de mars tombe constamment entre le 8 de ce mois et le 5 du mois suivant, la Pâque ne peut jamais remonter plus loin que le 22 mars, ni être retardée au delà du 25 avril ; elle roule nécessairement dans cet intervalle. Le petit nombre des Quartodécimans rebelles à l'autorité du Concile ne tarda pas à disparaître ou à céder, grâce au zèle de Constantin.

L'imperfection des calculs astronomiques troubla bientôt l'ordre établi par le Concile de Nicée ; comme on ne s'accorda point partout dans la manière de supputer le jour précis de l'équinoxe, il en résulta que le jour propre de Pâques varia selon les lieux en certaines années. L'Occident se rangea autour de Rome, qui finit par

triompher de quelques oppositions soulevées en Écosse et en Irlande, à cause des cycles fautifs. Néanmoins depuis bien des siècles le calendrier fixé par Jules César réclamait une réforme pour remettre l'équinoxe au 21 mars. Beaucoup de tentatives furent faites en ce but, mais sans succès, dans le cours des âges, parce que la science n'était point encore assez avancée. Enfin, après avoir consulté les hommes les plus habiles de toute l'Europe, Grégoire XIII effectua cette utile correction par la bulle du 24 février 1581, qui enjoignit de retrancher l'année suivante les 10 jours consécutifs du 4 au 15 octobre. Les États hérétiques protestèrent longtemps contre cette réforme romaine du calendrier ; elles l'adoptèrent pourtant à la suite de toutes les nations catholiques. La Russie schismatique est aujourd'hui la seule nation européenne qui persiste à rester en retard de dix jours avec le monde civilisé, par antipathie pour la Chaire apostolique.

On ne doit pas être surpris de l'importance qu'on a toujours attachée à la date pascale. Si la Résurrection du Sauveur est le fondement de notre religion, la fête de Pâques est comme le centre de la liturgie, vers lequel convergent les différentes parties de l'année ecclésiastique ; tout ce qui précède cette solennité n'en est que la préparation, comme aussi tout ce qui la suit en est le complément ou la conséquence. Voilà pourquoi l'époque de cette grande fête sert à déterminer celles des autres fêtes mobiles, surtout les temps de l'Avent, de la Septuagésime, du Carême, de la Passion, de l'Ascension et de la Pentecôte. La date de Pâques est ainsi comme le pivot du calendrier.

II

Fête de l'Ascension.

Selon saint Bernard (Serm. 2 de Ascens.), cette fête est le complément de toutes les solennités que nous célébrons en l'honneur de Jésus-Christ, parce qu'elle est la consommation de toutes les œuvres qu'il a entreprises pour notre salut ; car aujourd'hui même, après avoir terminé sa charitable mission sur la terre, il fait son entrée glorieuse au ciel où il va nous préparer la place.

Quelques auteurs ont présumé que cette fête fut la première

instituée par les Apôtres réunis pour donner une forme extérieure à l'Église naissante ; car, si à partir de ce jour ils commencèrent à régler les actes liturgiques dans leurs assemblées, ils durent se proposer d'abord comme objet de commune réjouissance le triomphe du divin Maitre, dont ils venaient d'être spectateurs. On ne peut douter que la solennité de l'Ascension ne soit des plus anciennes avec celles de la Passion, de Pâques et de la Pentecôte ; car au temps de saint Augustin, toutes les quatre étaient célébrées par l'Église universelle, sans qu'aucun concile général les eût établies ; d'où le saint Docteur concluait que les Apôtres eux-mêmes les avaient introduites (Epist. ad Januar.).

Fondée sur le texte de l'Écriture sainte (Act. I, 3), une tradition immémoriale nous apprend qu'étant sorti du tombeau un dimanche, Jésus-Christ est monté au ciel quarante jours après, un jeudi, vers midi. C'est pourquoi l'antique recueil des *Constitutions apostoliques* (L. V, c. 15) ordonne de célébrer l'Ascension du Sauveur le jeudi de la cinquième semaine après Pâques. A cet égard, l'accord était si unanime dans l'Église que cette fête a été nommée chez les Latins *Quadragesima*, comme nous le voyons en saint Augustin (Serm. 267, n. 3), et chez les Grecs *Tetracoste*, c'est-à-dire quarantième jour après Pâques, de même que la Pentecôte est le cinquantième. Ainsi le jeudi, jour de la semaine sanctifié déjà par l'institution de l'Eucharistie, le fut encore par l'Ascension du Seigneur ; et le midi, heure de la journée témoin d'abord de l'élévation de Jésus-Christ sur la croix, le devint ensuite de son exaltation dans le ciel.

Pour rappeler le dernier repas que le divin Maître avait pris dans le cénacle avant son départ suprême, autrefois on bénissait du pain avec des fruits nouveaux en cette fête. De plus, comme le rapporte saint Grégoire de Tours, écrivain du sixième siècle (Hist. Franc. l. v, c. 11), avant la messe on faisait une procession spéciale afin d'honorer la marche des Apôtres, allant par Béthanie sur la montagne des Oliviers pour assister à l'Ascension de Notre-Seigneur, et revenant à Jérusalem pour s'y préparer par la prière à la venue du Saint-Esprit. Selon le rite romain, pour signifier la disparition de Jésus-Christ, on éteint le cierge pascal aussitôt après l'évangile de cette solennité. La vue de ce mystérieux flambeau, qui depuis Pâques était allumé tous les dimanches aux offices principaux, était destinée à figurer la présence du Sauveur ressuscité. C'est dans ce but que le Samedi-Saint il avait été solennellement bénit par le diacre, représentant Madeleine chargée d'annon-

cer le mystère de la Résurrection aux Apôtres eux-mêmes, ainsi que l'explique excellemment le pieux abbé Rupert (de Divinis officiis, c. 28). Cette bénédiction du cierge pascal était usitée déjà dans les grandes basiliques, lorsque, vers le commencement du cinquième siècle, elle fut étendue aux simples paroisses, par le pape saint Zozime, comme le rapporte Anastase le Bibliothécaire.

Notre-Seigneur ne voulut pas quitter la terre sans y laisser un monument sensible de sa glorieuse Ascension, afin de montrer l'accomplissement de l'oracle qui l'avait annoncée en disant : *Ses pieds poseront en ce jour sur la montagne des Oliviers qui est en face de Jérusalem, vers l'Orient* (Zach. XIV, 4). En effet, au moment où il s'éleva dans l'air, il imprima si fortement ses pas sur la roche qu'ils y restèrent gravés. Dans le cinquième siècle, saint Augustin, saint Paulin, saint Optat et Sulpice-Sévère ont attesté que de leur temps ils subsistaient encore, qu'on allait en Judée pour les contempler et les vénérer. Dans les siècles suivants, beaucoup d'écrivains et de pèlerins ont constaté et rapporté le même fait. Selon la remarque de critiques judicieux et même du protestant Casaubon, ce qui relève encore le miracle, c'est que, l'an 70 de notre ère, l'armée romaine campa longtemps sur la montagne des Oliviers ; et pendant qu'elle assiégeait la ville déicide, ni les mouvements des soldats, ni les roues des chariots, ni les piétinements des chevaux ne purent effacer les dernières traces que Jésus avait laissées de son passage ici-bas comme un souvenir de tendre adieu et un signe de prochain retour.

Trois siècles ne s'étaient pas encore écoulés, lorsque sainte Hélène, mère de Constantin, fit bâtir en rotonde sur le mont des Oliviers la célèbre basilique de l'Ascension. Suivant un ancien auteur (de Locis hebr. in Act. Apost.), lorsque les ouvriers voulurent revêtir de marbres précieux l'endroit où étaient empreints les vestiges sacrés, une force invincible les arrêta ; car la terre rejetait le pavé qu'on essayait d'y placer. Ainsi le Sauveur maintint ses derniers pas visibles aux yeux des hommes, comme pour leur montrer qu'il n'est point parti pour longtemps. A ce prodige il en joignit un autre, pour confirmer l'espérance que nous avons de le suivre dans la gloire. Au lieu où le corps du Seigneur avait traversé les airs, on ne put fermer la coupole du monument ; les pierres tombaient à mesure qu'on les posait, de sorte que la voûte resta toujours découverte, comme pour apprendre aux habitants de la terre que la voie du ciel leur est constamment accessible, depuis le jour où leur divin Chef l'a inaugurée.

Nulle part la fête de l'Ascension n'était célébrée avec un plus magnifique appareil que dans cette illustre basilique ; elle était décorée de si nombreux luminaires que, durant la nuit où ils brûlaient, la montagne des Oliviers paraissait être tout en feu. Cette vénérable église fut ruinée dans les guerres des Sarrasins ; et il n'en resta plus que quelques débris. A la même place, dans le seizième siècle, on construisit une petite chapelle, où les Chrétiens des différents rites célèbrent leur office le jour de l'Ascension. C'est là que les pèlerins viennent adorer Jésus-Christ, *in loco ubi steterunt pedes ejus* (Ps. CXXXI, 7); et ils ne manquent pas de baiser la trace encore reconnaissable qu'il y a laissée sur le rocher, en attendant son retour. Mais aujourd'hui on n'y voit plus que celle du pied gauche, tournée vers le nord. La pierre où l'on voyait l'autre empreinte a été, dit-on, enlevée par les Musulmans, qui la conservent avec respect dans une mosquée. (Les Lieux-Saints, par Mgr Mislin.)

III

Symbole des Apôtres.

Si nous en croyons Rufin d'Aquilée, écrivain du V[e] siècle (Tract. de Symbolo), les Apôtres eux-mêmes ont voulu, pour de très-justes motifs, que le premier formulaire de foi chrétienne fût appelé Symbole. Ce mot en effet, qui veut dire *recueil,* d'après son étymologie grecque, et *signe,* d'après son acception ordinaire, convient bien pour désigner une profession abrégée qui réunit les dogmes essentiels et distingue les vrais fidèles. Saint Cyprien, au III[e] siècle, est le plus ancien Père que l'on sache avoir employé le mot symbole dans notre sens traditionnel.

Au IV[e] siècle, saint Ambroise (l. I, Epist. 42) appelle ce formulaire primitif *Symbole des Apôtres* ; car il contient leur doctrine et reproduit leur parole ; bien plus, eux-mêmes en sont les auteurs et les propagateurs. En effet, dès le second siècle, saint Irénée et Tertullien rapportent directement aux Apôtres une règle de foi, analogue à celle que les saints Pères des temps postérieurs attribuent unanimement aux premiers disciples de Jésus-Christ. D'ailleurs, selon l'axiome énoncé par saint Augustin (de Bapt. adv. Donat.

24), ce que l'on voit admis de temps immémorial dans l'Église universelle, sans y avoir été établi par les Conciles ou les Papes, doit certainement provenir des Apôtres. Or, dans les ouvrages ecclésiastiques de tous les pays et de toutes les époques nous trouvons un formulaire presque identique qui renferme les mêmes articles de croyance, exprimés en termes semblables et disposés dans un ordre pareil. Aussi l'origine apostolique de ce premier Symbole est proclamée par une tradition commune de la plus haute antiquité. Si cependant plusieurs érudits modernes, comme Ellies du Pin et l'abbé Bergier, en ont contesté la certitude, elle n'a pas manqué d'être soutenue par de savants critiques, tels que les Bollandistes (15 Julii t. 4. de Divisione Apost.), Noël Alexandre, D. Ceillier, etc.

Les circonstances relatives à la composition du Symbole ne sont pas également certaines. Toutefois, si nous en croyons une tradition respectable, citée par Rufin, saint Isidore, saint Venance, Fortunat, Hincmar, les Apôtres, réunis dans le Concile qui précéda leur dispersion définitive, déterminèrent sous l'inspiration divine la règle de foi qui devait être le critérium de leur prédication dans le monde entier. C'est ce qui arriva douze ans après la descente du Saint-Esprit ; car les Apôtres restèrent à Jérusalem jusqu'à cette époque, selon l'ordre qu'ils avaient reçu du Seigneur, comme l'attestent dès le second siècle Clément d'Alexandrie et Apollonius de Rome.

D'après saint Léon (Epist. ad Pulcheriam), ce premier Symbole, destiné, comme une armure céleste, à repousser toutes les hérésies, fut formé d'autant de sentences qu'il y avait d'Apôtres. De plus, chaque Apôtre émit une sentence spéciale, si nous nous en tenons à une opinion probable que rapportent Innocent III (de Missa), saint Bonaventure (de Virtutibus), Baronius (anno 44), et les Bollandistes. Mais les plus anciens documents ne s'accordent pas entre eux invariablement pour indiquer l'auteur particulier de chaque article. C'est ce qu'on peut voir dans le sacramentaire gallican édité par D. Mabillon et dans deux sermons supposés de saint Augustin (Appendix. Serm. 240 et 241, tom. 5). Ces divergences ont pu accréditer parmi les érudits modernes le sentiment qu'avait exprimé déjà saint Paschase Ratbert au IX$_e$ siècle ; car cet écrivain a pensé que le Symbole avait été dressé comme les canons des Conciles, d'après une commune délibération.

Sans examiner si les premiers disciples de Jésus-Christ fixèrent au moyen des caractères graphiques l'abrégé de leur foi, nous pou-

vous affirmer que, pendant plusieurs siècles, il ne fut point communiqué à tout le monde en des écrits publics, mais qu'il fut transmis de vive voix aux seuls croyants. Les plus anciens Pères s'accordent à dire qu'il devait être tracé non sur le papier avec de l'encre, mais sur les tablettes du cœur. Il fallait, selon la remarque de Rufin, que les Païens ne pussent découvrir par la lecture ce que les Chrétiens devaient apprendre par l'enseignement oral. Aussi, comme nous le voyons par les sermons de saint Augustin (serm. 212 de Tradit.) et de saint Pierre Chrysologue (serm. 58), lorsque, dans les jours du scrutin, les évêques récitaient solennellement le Symbole aux catéchumènes appelés *Compétents*, ils leur défendaient expressément de le transcrire. Pour ne pas oublier la formule prononcée dans leur baptême, les fidèles avaient soin de la répéter chaque jour en se levant et en se couchant, ainsi que l'atteste saint Augustin. Cependant, d'après cet illustre Docteur, si on ne devait pas écrire la profession de foi pour la communiquer, on pouvait du moins l'écrire pour se la rappeler, de crainte d'en perdre le souvenir; mais autant que possible, la mémoire devait tenir lieu de livre.

Cette ancienne discipline relativement au Symbole était fondée sur le précepte du Seigneur, qui avait recommandé de ne pas livrer aux chiens les choses sacrées et de ne pas jeter aux pourceaux les perles précieuses. C'est pourquoi l'Église ordonne de ne point divulguer sans discrétion ou précaution les formules tant dogmatiques que liturgiques, afin de ne pas les exposer à la dérision des incrédules et au mépris des ignorants. Cette loi si sage de l'arcane religieux fut établie dès le commencement du christianisme et maintenue longtemps après la destruction du paganisme. Toutefois, pendant les cinq premiers siècles, le secret n'était pas tellement absolu qu'il empêchât les auteurs ecclésiastiques d'insérer le Symbole en des écrits destinés aux croyants ; aussi beaucoup l'ont consigné de cette manière en totalité ou en partie.

Malgré le respect profond avec lequel fut transmis le Symbole, on reconnaît par les anciens ouvrages que toutes les Églises ne l'ont pas conservé en termes parfaitement identiques. Parmi ces formules orthodoxes qui ont été employées, on en distingue principalement douze : celle de Rome, selon saint Léon le Grand surtout ; celle d'Alexandrie, selon plusieurs écrivains égyptiens ; celle d'Antioche que rapporte Cassien ; celle de Jérusalem qu'indique saint Cyrille ; celle de Césarée que cite l'historien Eusèbe ; celle de Ravenne que donne saint Pierre Chrysologue ; celle

d'Aquilée que signale Rufin ; celle d'Afrique, suivant Tertullien, saint Optat et saint Augustin ; celle d'Espagne, d'après saint Ildefonse ; celle des Gaules, d'après les sacramentaires édités par D. Mabillon et le B. Tomasi ; une formule intermédiaire entre celle des Gaules et celle d'Espagne, d'après un sacramentaire découvert à Bobbio ; enfin notre formule accoutumée, parmi les sermons supposés de saint Augustin et dans une lettre d'Amalaire sur les cérémonies du Baptême.

Toutes ces formules, réunies par le Dr Denzinger dans son *Enchiridion Symbolorum*, ne diffèrent entre elles que par l'insertion de quelques mots qui ne changent point, mais qui expliquent la doctrine du texte primitif. Rufin assure que ces additions furent introduites dans des églises particulières pour réfuter des hérésies locales ; mais qu'aucune modification ne fut adoptée dans l'Église romaine, où aucune erreur n'avait pris racine. C'est pourquoi saint Ambroise (l. I, Ep. 42) et Vigile de Tapse (adv. Eutychen, l. 4, c. 1) n'ont pas craint d'affirmer que cette Mère et Maîtresse de toutes les Églises avait maintenu et gardé toujours intact le Symbole des Apôtres. Au reste, notre formule actuelle est peu différente de l'antique formule de Rome ; celle là seulement complète le sens d'*omnipotentem* par *creatorem*, l'idée de *sepultus* par *descendit ad inferos*, la notion d'*Ecclesiam* par *catholicam* et par *sanctorum communionem*, enfin le dogme de la résurrection par *vitam æternam*.

IV

Fête de la Pentecôte.

Cette fête est la seule, avec celles de Pâques et de la Dédicace, dont nous trouvions la première origine dans l'Ancien Testament. Nous devons par conséquent en attribuer l'institution immédiate à Dieu lui-même, qui avait ordonné à son peuple de célébrer chaque année ces trois fêtes comme les trois principales solennités de la religion.

La Pentecôte judaïque était la figure de la Pentecôte chrétienne qui lui a succédé. En effet, comme les Juifs célébraient la publication de l'ancienne loi que le Seigneur remit à Moïse, en la gra-

vant sur des tables de pierre, parmi les éclairs et les tonnerres, de même aussi les Chrétiens célèbrent la promulgation de la nouvelle Loi que le Saint-Esprit confia aux Apôtres, en l'inscrivant sur leurs cœurs de chair, au bruit d'un souffle impétueux et à l'éclat d'un merveilleux incendie. L'analogie parfaite qui existe entre l'une et l'autre Pentecôte rend plus admirable l'établissement de l'Église, qui prit dès lors la place de la Synagogue, comme les Prophètes l'avaient annoncé.

En ce jour à jamais mémorable, où l'Église se montra pour la première fois au grand jour, Marie parut véritablement la mère qui lui donna naissance ; car dans le cénacle, si nous en croyons de vénérables personnages, le Saint-Esprit communiqua d'abord à son Épouse immaculée la plénitude des dons qui furent ensuite distribués à tous les assistants. Ce religieux sentiment, si propre à exciter notre dévotion filiale, est la conséquence naturelle de la doctrine des Pères et des théologiens, qui regardent la bienheureuse Vierge comme le canal de toutes les grâces accordées à l'Église catholique en général et à chaque fidèle en particulier. C'est pourquoi la flamme mystérieuse, emblème du divin Paraclet, se reposa premièrement sur la tête de notre glorieuse Reine, avant de se partager en d'innombrables langues, qui s'arrêtèrent sur la tête des cent vingt personnes présentes. Pour exprimer d'une manière sensible cette pieuse pensée, M. Olier, fondateur du grand séminaire de Saint-Sulpice à Paris, fit exécuter par le célèbre peintre Le Brun le tableau remarquable, placé dans la chapelle de cette même communauté.

Saint Cyrille, évêque de Jérusalem au IVe siècle, nous apprend qu'après la descente du Saint-Esprit, le cénacle, où était arrivée cette merveille, avait été converti en une église dite des Apôtres. Ce premier temple des Chrétiens, qui était situé sur la montagne, de Sion, fut miraculeusement conservé dans le sac de la ville sous Titus, comme l'assure saint Épiphane. L'impératrice sainte Hélène fit bâtir en ce même lieu une magnifique basilique, la plus grande de Jérusalem ; plus tard, ayant été détruite par les Sarrasins, elle fut réparée au XVe siècle par les libéralités de Philippe le Bon, duc de Bourgogne ; mais les mêmes infidèles ne tardèrent pas à la renverser de nouveau, de sorte qu'aujourd'hui on en voit seulement de tristes ruines.

On ne peut douter que les Apôtres eux-mêmes n'aient établi une fête solennelle pour perpétuer la mémoire de ce prodigieux événement, qui manifestait la vérité de leur mission divine. Cette

Pentecôte nouvelle est fixée au dimanche dans toute l'Église, parce que, d'après la tradition constatée par le pape saint Léon le Grand, le Saint-Esprit est descendu sur les Apôtres un dimanche qui était le dixième jour depuis l'Ascension et le cinquantième depuis la Résurrection du Sauveur. — En outre, afin de rappeler l'heureux moment où le prodige s'était opéré, vers neuf heures du matin, l'Église fait réciter chaque jour à l'office de tierce une hymne de saint Ambroise, qui contient une invocation au Saint-Esprit ; puis, pour plus de solennité, en la fête de la Pentecôte, elle l'a fait remplacer par une attribuée à l'empereur Charlemagne, *Veni Creator*, que l'on chante avant la messe. Cet usage propre à ce jour fut introduit au XIe siècle par saint Hugues, abbé de Cluny ; et il fut admis plus tard dans la liturgie romaine.

Au moyen âge, où le peuple aimait beaucoup les représentations sensibles de nos mystères chrétiens, on observait en divers lieux des usages liturgiques que Durand, évêque de Mende au treizième siècle, rapporte en son *Rational des divins offices*. Ainsi, à la messe de la Pentecôte, pendant qu'on chantait la séquence *Veni Sancte Spiritus*, attribuée communément au pape Innocent III, on faisait retentir des trompettes éclatantes pour rappeler le grand bruit, semblable à celui d'un vent impétueux, qui précéda la descente du Saint-Esprit. De la voûte du temple, on lançait alors des feux d'artifice, pour figurer les langues de feu qui parurent dans le cénacle ; on répandait aussi, dans l'église, des roses et d'autres fleurs, pour signifier les grâces et les dons du divin Paraclet. Quelquefois même on lâchait des colombes qu'on laissait voltiger autour des fidèles. Ce naïf usage subsistait encore au dernier siècle en quelques églises d'Italie et de Sicile, comme à Messine ; mais il est généralement aboli, à cause de la dissipation et du trouble qu'il occasionnait quelquefois pendant la célébration des saints mystères.

La fête de la Pentecôte, comme celle de Pâques, ne se borne point au dimanche seul, mais elle s'étend à toute la semaine. Les vigiles et les octaves de ces deux solennités ont entre elles beaucoup de rapports, parce qu'elles étaient également destinées autrefois à l'administration solennelle des sacrements de baptême et de confirmation. Ainsi, ces deux octaves commencent le samedi qui précède leur solennité respective et finissent le samedi qui suit, en considération des néophytes ; pendant ce temps on les faisait venir à l'église tous les jours de la semaine, dont on abrégeait les offices pour ne pas les fatiguer ; et en leur faveur, au lieu de terminer

le rit pascal au dimanche de la Pentecôte, on le prolongeait jusqu'à la fin de l'octave, comme on le fait encore. Le célèbre abbé Rupert a tâché d'appliquer aux sept dons du Saint-Esprit les sept offices de cette même semaine. Autrefois tous les jours des deux octaves de Pâques et de la Pentecôte étaient pareillement fêtes d'obligation, comme il paraît par le concile de Mayence de l'an 813. Vers le milieu du dixième siècle, comme il conste par le concile d'Ingelheim de l'an 948, les fêtes de Pâques furent continuées comme d'obligation durant toute la semaine, tandis que celles de la Pentecôte furent réduites au lundi, mardi et mercredi; et ce dernier jour fut encore retranché, lorsque le jeûne des quatre-temps fut fixé pour l'été à la semaine de la Pentecôte, par un décret de saint Grégoire VII.

V

Assomption de Marie.

Avant de rapporter en partie le magnifique sermon de saint Bernard sur l'Assomption de Notre-Dame, Ludolphe cite sur ce même sujet deux discours qui ont été longtemps réputés authentiques; l'un prétendu de saint Jérôme présente la résurrection de Marie comme une question indécise, et l'autre supposé de saint Augustin la montre comme une opinion très-probable. C'est ainsi que, faute de critique en pareille matière, on a souvent allégué et accepté de bonne foi des ouvrages faussement attribués à saint Méliton, à saint Athanase, à saint Ildefonse et à saint Pierre Damien. Mais, sans recourir à des sources apocryphes, on peut prouver l'ancienneté et la certitude de la tradition relative à l'Assomption corporelle de la Bienheureuse Vierge. Dans ce but, nous tâcherons d'exposer l'objet et l'histoire de cette grande fête qui occupe le premier rang parmi toutes celles des Saints canonisés.

D'abord si nous remarquons que, dans les premiers siècles, les Pères semblent très-réservés pour publier les louanges de Marie et que les fidèles paraissent peu empressés de témoigner leurs sentiments à son égard, n'en soyons pas surpris ni scandalisés. Dans ces temps d'idolâtrie où les mères des faux dieux étaient adorées

comme des déesses, il était à craindre que les infidèles et même des fidèles encore grossiers ne prissent la Mère du vrai Dieu pour une divinité. Afin donc de ne pas donner lieu à des calomnies et à des superstitions, il y avait des ménagements à observer, en ne parlant qu'avec précaution de Marie ainsi que de l'Eucharistie et de la Trinité. Quand les Chrétiens cessèrent d'appréhender les influences et les persécutions du paganisme, ils commencèrent à manifester plus librement la foi et la piété de leur religion. Mais le culte de la Vierge prit surtout de nouveaux accroissements depuis que l'hérésiarque Nestorius essaya de contester sa divine maternité; à partir de cette époque, que de temples furent consacrés sous son nom ! que de fêtes instituées en son honneur ! Dès lors furent proclamées plus ouvertement les merveilles de sa glorieuse Assomption, qui font l'objet d'une principale solennité.

Plusieurs merveilles illustrèrent le triomphe de Marie, quittant ce lieu d'exil : sa mort précieuse, effet de la plus ardente charité; sa résurrection anticipée, apanage de la plus parfaite sainteté; son exaltation céleste, couronnement de la plus sublime dignité que puisse posséder une simple créature.

Après l'Ascension du Sauveur, malgré le vif désir quelle avait de suivre son cher Fils au ciel, la divine Mère consentit à rester encore vingt-quatre ans sur la terre, pour servir de gouvernante à l'Église naissante. Il y avait déjà douze ans qu'elle résidait à Jérusalem, lorsque les Juifs forcèrent les Apôtres d'en sortir; on présume qu'alors elle accompagna à Éphèse saint Jean, son gardien assidu. Mais aussitôt que la persécution fut calmée, elle revint habiter sur le mont Sion, où, d'après la tradition, elle termina son pèlerinage ici-bas, à l'âge de soixante-douze ans.

Saint Épiphane a douté si, à cause de son excellence, la Mère de Dieu avait été soumise à la loi de la mort. Mais les docteurs catholiques s'accordent à reconnaître qu'elle a payé cette dette de la nature comme fille d'Adam. Dans la collecte et la secrète de la fête, qui se lisent aujourd'hui au missel romain comme autrefois au sacramentaire grégorien, l'Église déclare que Marie *a subi la mort temporelle, selon la condition de la chair* (*Sancta Dei Genitrix mortem subiit temporalem... Quam pro conditione carnis migrasse cognoscimus*). Aussi les théologiens enseignent qu'on ne peut plus contester ce fait sans témérité. Sans doute, Jésus-Christ aurait pu exempter sa sainte Mère de cette humiliation; mais elle-même ne l'a pas voulu, afin de mieux ressembler à son divin Fils. Saint Bernard assure que ce ne furent point les douleurs de

la maladie, mais les ardeurs de la charité qui, en Marie, détachèrent son âme bienheureuse de son chaste corps pour la réunir à son Bien-aimé. Elle expira non-seulement dans l'exercice de la charité, comme d'autres vertueux personnages, mais par la véhémence même de sa charité ; car après avoir vécu d'amour, elle ne devait mourir que d'amour, comme le dit un pieux auteur.

Si nous en croyons saint André de Crète, saint Germain de Constantinople et saint Jean Damascène, les Apôtres se trouvèrent miraculeusement rassemblés de différentes contrées sur le mont Sion, pour y rendre les derniers devoirs à leur commune Maîtresse; et ils l'inhumèrent dans le jardin de Gethsémani. D'après un passage assez obscur du concile d'Éphèse, quelques érudits modernes ont conclu que Marie avait été ensevelie, comme saint Jean à Éphèse ; mais cette conjecture est contraire à la tradition admise dans les liturgies orientales. Depuis le VIe siècle jusqu'à notre époque, de pieux pèlerins viennent vénérer au mont des Oliviers le tombeau qu'on leur montre comme étant celui de la Bienheureuse Vierge. S'il ne paraît pas mentionné dans les premiers siècles, c'est qu'il n'était pas encore découvert ; car il resta longtemps enfoui à 25 ou 30 pieds sous les immenses décombres qu'on avait jetés dans la vallée de Josaphat durant le siége de Jérusalem. Quoiqu'il fut primitivement à fleur de terre, on descend aujourd'hui par un bel escalier de 50 marches dans l'église antique, où on le voit taillé dans le roc.

Cette demeure de la mort ne garda pas longtemps le corps de Celle qui avait été la demeure de la vie. Jésus-Christ, en effet, voulant avoir avec sa sainte Mère une plus parfaite ressemblance, ne tarda point de la faire participer à sa glorieuse résurrection. Quelques jours après avoir été séparé de son âme, le corps immaculé de la Vierge lui fut réuni pour être aussitôt transporté dans le céleste royaume, où il jouit du bonheur éternel qui ne sera pas conféré aux corps des autres Saints avant la résurrection générale. Tel est le privilége qu'attribuent à Notre-Dame d'illustres Pères, soit grecs, soit latins ; ainsi saint Grégoire de Tours, saint Grégoire le Grand, saint Bernard en Occident, saint André de Crète, saint Modeste de Jérusalem, saint Germain de Constantinople, saint Jean Damascène en Orient. L'Église a jugé cette ancienne tradition assez bien fondée pour la proposer à la vénération publique en une fête qui est devenue depuis longtemps universelle. Dans la collecte de ce jour le missel romain, d'accord avec le sacramentaire grégorien, déclare que la Mère de Dieu *n'a pu de-*

meurer dans les liens de la mort (*nec mortis nexibus deprimi potuit*), c'est-à-dire qu'elle a dû sortir promptement des ténèbres du tombeau. Au VIIIe siècle, le sacramentaire des Francs ou des Goths exprimait ce même sentiment que reproduit encore le Ménologe des Grecs. Pour inculquer d'une manière plus formelle la tradition commune, l'Église latine fait lire dans le bréviaire romain ce que saint Jean Damascène et saint Bernard rapportent de cette glorieuse Assomption. D'où les théologiens, d'accord avec Suarez et Benoît XIV, concluent que cette pieuse croyance appartient à la doctrine de l'Église. Et quoiqu'elle ne soit pas un dogme ou un article de foi, l'Eglise l'autorise et la recommande si ouvertement qu'on ne pourrait en nier ou contester la vérité sans une grande témérité et sans un véritable scandale.

Depuis la définition dogmatique de l'Immaculée Conception de Marie, les raisons de convenance qu'apportaient les théologiens pour appuyer la pieuse croyance à sa glorieuse Assomption ont acquis un nouveau degré de force probante; car ce sont les mêmes motifs qu'on peut alléguer en faveur des deux priviléges ; bien plus, cette dernière prérogative paraît être une conséquence nécessaire de la première. Le corps très-pur de Celle qui a été préservée de toute souillure, non-seulement avant sa naissance mais même pendant sa vie, ne devait-il pas également être préservé de toute corruption après sa mort ? Et si, pour l'honneur de Dieu qui voulait être un jour son fils, Marie a été affranchie du péché originel, en devenant sa mère n'a-t-elle pas encore mieux mérité d'être affranchie de la putréfaction commune ? Jésus-Christ pouvait-il laisser en pâture aux vers la chair qui était en quelque manière la sienne propre, puisque la sienne en était provenue immédiatement ? *Caro enim Jesu, caro Mariæ*, comme l'a dit un pieux écrivain, souvent cité sous le nom de saint Augustin. Voilà pourquoi les saints Pères et Docteurs, comme saint Jean Damascène, saint Thomas, saint Bernardin, appliquent à Marie ainsi qu'à Jésus ces paroles prophétiques du Psalmiste : *Non dabis sanctum tuum videre corruptionem* (Ps. XV, 10). *Surge, Domine, in requiem tuam, tu et arca sanctificationis tuæ* (Ps. CXXXI, 8). Ajoutons enfin que, si le corps de Marie n'eût été réuni à son âme et transporté dans le ciel, il n'est pas croyable qu'il eût été si tôt et si longtemps oublié sur la terre, ni qu'il fût resté entièrement inconnu dans l'Eglise et privé de l'honneur qu'elle a coutume de rendre aux reliques des autres Saints.

On ne sait pas d'une manière certaine quel jour eut lieu l'As-

somption de Marie, parce qu'autrefois la fête de ce mystère n'était point célébrée partout à la même époque. Cependant, comme depuis bien des siècles, toutes les Églises d'Orient et d'Occident s'accordent avec celle de Rome pour placer la solennité au 15 août, on présume que ce jour est l'anniversaire même de l'événement. D'après l'opinion la plus commune, on pense que, à l'exemple de son divin Fils, la Bienheureuse Mère ressuscita trois jours après sa mort, comme le marquent saint André de Crète et saint Jean Damascène. Avant d'être réunie à son corps sacré dans le royaume céleste, son âme triomphante y avait été déjà transportée pour jouir sans délai de la gloire incomparable qui lui était réservée ; car, selon que le Concile de Florence l'a déclaré, depuis l'Ascension du Sauveur, *les âmes qui sortent de ce monde entièrement purifiées de la tache du péché entrent aussitôt dans le ciel pour y contempler Dieu face à face.* Or peut-on douter que ce principe n'ait eu sa plus parfaite application dans la personne de Marie, conçue sans péché et exempte de toute faute? Dès que la Mère de Dieu sortit de ce monde, elle fut exaltée au plus haut des cieux comme Reine de l'univers, en sorte que dès ce moment la gloire de son âme très-sainte surpassa celle de tous les Saints.

Bientôt après, de même que Notre-Seigneur était monté avec son corps à la droite de son Père, Notre-Dame monta pareillement avec son corps à la droite de son Fils. Cependant entre l'une et l'autre exaltation il y a des différences notables. Jésus-Christ s'est élevé par sa propre vertu et sans aucun secours étranger jusqu'au trône de son Père, comme lui étant égal dans la possession de la même autorité suprême ; Marie a été enlevée par un privilége spécial et par une faveur incomparable jusqu'au trône de son Fils, comme lui étant associée avec subordination à la divine majesté. Afin de mieux distinguer ces deux sortes d'exaltation corporelle, depuis longtemps l'usage a prévalu de désigner celle de Jésus par le mot *Ascension* et celle de Marie par le mot *Assomption*. Néanmoins, la fête consacrée à célébrer ce triomphe de Marie était autrefois désignée sous différents noms, et non-seulement par celui d'*Assomption*, mais encore par ceux de *Sommeil*, *Passage*, *Repos*, *Mort*, *Inhumation* (*Dormitio*, *Transitus*, *Pausatio*, *Depositio*). Benoît XIV fait justement observer que ces différentes expressions étaient également autorisées par l'antique coutume de l'Église pour indiquer la solennité de la Bienheureuse Vierge.

L'origine de cette fête se perd dans la nuit des temps, au point que quelques-uns la font remonter jusqu'aux Apôtres. Saint

Bernard en attribue l'institution simplement à l'Église (Epist. 174). D'autres, comme Thomassin, la font commencer aussitôt après le Concile d'Éphèse, qui contribua beaucoup par ses décisions dogmatiques à développer la dévotion des peuples envers la Mère de Dieu. Quoi qu'il en soit de son origine, nous trouvons cette fête consignée dans les plus antiques manuscrits ou livres qui soient restés des liturgies occidentales depuis plus de mille ans. En outre, les plus anciens témoignages et monuments historiques qui mentionnent cette solennité la supposent établie déjà. Vers la fin du sixième siècle, saint Grégoire de Tours atteste qu'on la célébrait (*mediante undecimo*), c'est-à-dire au milieu de janvier. Elle est effectivement placée après l'Épiphanie dans un lectionnaire de Paris et dans un sacramentaire du Languedoc qui sont antérieurs à Charlemagne. Deux calendriers d'une époque très-reculée, l'un cophte et l'autre syriaque, assignent également au 16 janvier le *Repos* (*Pausatio*) de la Mère de Dieu ; cette indication concorde avec beaucoup de documents occidentaux qui marquent au 18 janvier l'*Inhumation* (*Depositio*) de la sainte Vierge.

Cependant saint Grégoire le Grand, qui florissait à la fin du VIe siècle, met l'Assomption au 15 août dans son sacramentaire. Vers cette époque, l'empereur Maurice la transféra à ce même jour pour tout l'Orient. A la fin du siècle suivant, le pape saint Sergius I institua pour cette solennité une procession dont il détermina la station à Rome. Il paraît qu'avant le IXe siècle on n'était pas obligé en tout l'Occident de célébrer cette fête le 15 août ; car l'an 813, le concile de Mayence en fit un précepte, dont les capitulaires de Louis le Débonnaire assurèrent l'exécution dans tout l'Empire français. L'an 847, saint Léon IV établit à Rome l'octave de l'Assomption, pour remercier la sainte Vierge d'avoir délivré cette ville d'un fléau qui la désolait. L'an 866, le pape saint Nicolas I, écrivant aux Bulgares convertis, leur recommanda d'observer la vigile de l'Assomption avec le jeûne qui était pratiqué déjà depuis longtemps dans l'Église romaine. Cet usage s'étendit bientôt à toutes les Églises particulières qui le gardent encore aujourd'hui ; plusieurs en Orient jeûnent même durant les quinze jours qui précèdent la solennité. Elle est devenue célèbre surtout en France depuis que Louis XIII a consacré son royaume à la Mère de Dieu, en la prenant pour protectrice spéciale par une déclaration authentique de 1638 ; et c'est pour rappeler et renouveler cette offrande publique que chaque année depuis lors on fait dans toutes les paroisses une procession solennelle.

FIN DES NOTES DU SEPTIÈME VOLUME

TITRES DE TOUS LES CHAPITRES

DE LA GRANDE VIE DE N. S. J. C.

PAR LUDOLPHE LE CHARTREUX

PREMIÈRE PARTIE.

PREMIER VOLUME.

DEUXIÈME VOLUME.

TROISIÈME VOLUME.

QUATRIÈME VOLUME.

DEUXIÈME PARTIE.

CINQUIÈME VOLUME.

SIXIÈME VOLUME.

SEPTIÈME VOLUME.

FIN

TABLE

DES NOTES CONTENUES DANS CETTE TRADUCTION

PREMIER VOLUME.

DEUXIÈME VOLUME.

TROISIÈME VOLUME.

QUATRIÈME VOLUME.

SEPTIÈME VOLUME.

FIN

1° CONCORDANCE

DES CHAPITRES DE LUDOLPHE

AVEC

LES CHAPITRES DES ÉVANGÉLISTES

Dans cette Table les chapitres des Évangélistes sont indiqués par des chiffres romains, et les chapitres de Ludolphe avec les parties de l'ouvrage où ils se trouvent sont désignés par des chiffres arabes.

CHAPITRES DE SAINT MATTHIEU.

I. Expliqué dans la première partie, chap. 7, 8 de Ludolphe.

II. p. 1, c. 11, 13, 14.

III. p. 1, c. 17.

IV. p. 1, c. 22, 28, 29.

V. p. 1, c. 32, 33, 34, 35.

VI. p. 1, c. 36, 37, 38.

VII. p. 1, c. 40.

VIII. p. 1, c. 41, 42, 43, 45, 46, 47.

IX. p. 1, c. 31, 48, 49, 50, 51.

X. p. 1, c. 51, 52, 53, 54, 55.

XI. p. 1, c. 56, 57, 58.

XII. p. 1, c. 71, 73, 74, 75.

XIII. p. 1, c. 64, 65.

XIV. p. 1, c. 32, 66, 67, 69.

XV. p. 1, c. 88, 89, 91, 92.

CHAPITRES DE SAINT MARC.

CHAPITRES DE SAINT LUC.

I. Expliqué dans la première partie, chap. 4, 5, 6.
II. p. 1, c. 9, 10, 12, 15, 16.
III. p. 1, c. 7, 17, 18, 21.
IV. p. 1, c. 22, 43, 65.
V. p. 1, c. 29, 31, 42, 48.
VI. p. 1, c. 32, 33, 35, 39, 71, 72.
VII. p. 1, c. 42, 44, 60.
VIII. p. 1, c. 49, 64.
IX. p. 1, c. 45, 51, 58, 67 — p. 2, c. 2, 4, 5, 19, 20.
X. p. 1, c. 58, 59, 61.
XI. p. 1, c. 34, 73, 75, 76.
XII. p. 1, c. 38, 54, 77 — p. 2, c. 46, 47.
XIII. p. 1, c. 40, 79.
XIV. p. 1, c. 64, 80, 81 — p. 2, 34.
XV. p. 2, c. 7.
XVI. p. 2, c. 15, 16.
XVII. p. 2, c. 4, 19, 39, 45.
XVIII. p. 2, c. 11, 21, 22, 30, 42.
XIX. p. 2, c. 23, 26, 27, 49.
XX. p. 2, c. 33, 37.
XXI. p. 2, c. 30, 39, 40, 42, 44.
XXII. p. 2, c. 52, 53, 55, 56, 59, 60, 61.
XXIII. p. 2, c. 61, 62, 63, 64, 65, 66.
XXIV. p. 2, c. 71, 76, 77.

CHAPITRES DE SAINT JEAN.

I. Expliqué dans la première partie, chap. 18, 19, 23, 24.
II. p. 1, c. 25, 26.
III. p. 1, c. 27.

IV. p. 1, c. 62, 63.
V. p. 1, c. 78.
VI. p. 1, c. 67, 69, 70 — p. 2, c. 28.
VII. p. 1, c. 82.
VIII. p. 1, c. 83, 84.
IX. p. 1, c. 85.
X. p. 1, c. 86, 87.
XI. p. 2, c. 17, 18.
XII. p. 2, c. 25, 26, 27, 31.
XIII. p. 1, c. 55 — p. 2, c. 54, 55, 57.
XIV, XV, XVI, XVII. p. 2, c. 57.
XVIII. p. 2, c. 57, 59, 60, 61, 62.
XIX. p. 2, c. 62, 63, 64, 65, 66.
XX. p. 2, c. 71, 72, 73, 77, 78.
XXI. p. 2, c. 79.

FIN.

II° CONCORDANCE

DES CHAPITRES DE LUDOLPHE

AVEC

LES ÉVANGILES DES MESSES

SELON LE MISSEL ROMAIN.

Évangiles des Dimanches et des Féries qui appartiennent au Propre du temps.

I. DIMANCHE DE L'AVENT.

Erunt signa in sole, et luna, et stellis. Luc. XXI, partie 2, chap. 42 de Ludolphe.

II. DIMANCHE.

Cum audisset Joannes in vinculis. Matth. XI, p. 1, c. 56.

III. DIMANCHE.

Miserunt Judæi ab Jerosolymis. Joan. I, p. 1, c. 19.

MERCREDI DES QUATRE-TEMPS DE L'AVENT.

Missus est Angelus Gabriel a Deo. Luc. I, p. 1, c. 5.

VENDREDI.

Exsurgens Maria, abiit in montana. Luc. I, p. 1, c. 6.

SAMEDI.

Anno quintodecimo Tiberii Cæsaris. Luc. III, p. 1, c. 17.

IV. DIMANCHE.

Anno quintodecimo. Luc. III, p. 1, c. 17.

VIGILE DE NOEL.

Cum esset desponsata mater Jesu. Matth. I, p. 1, c. 8.

NOEL. MESSE DE MINUIT.

Exiit edictum a Cæsare Augusto. Luc. II, p. 1, c. 9.

NOEL. MESSE DE L'AURORE.

Pastores loquebantur ad invicem. Luc. II, p. 1, c. 9.

NOEL. MESSE DU JOUR.

In principio erat Verbum. Joan. I, p. 1, c. 1 et c. 18.

DIMANCHE DANS L'OCTAVE DE NOEL.

Erat Joseph et Maria mater Jesu. Luc. II, p. 1, c. 12.

PENDANT L'OCTAVE DE NOEL.

Pastores loquebantur. Luc. II, p. 1, c. 9.

CIRCONCISION DE NOTRE-SEIGNEUR.

Postquam consummati sunt dies octo. Luc. II, p. 1, c. 10.

VIGILE DE L'ÉPIPHANIE.

Defuncto Herode, Angelus Domini apparuit. Matth. II, p. 1, c. 14.

ÉPIPHANIE.

Cum natus esset Jesus in Bethleem Judæ. Matth. II, p. 1, c. 11.

DIMANCHE DANS L'OCTAVE DE L'ÉPIPHANIE.

Cum Jesus factus esset annorum duodecim. Luc. II, p. 1, c. 15.

OCTAVE DE L'ÉPIPHANIE.

Vidit Joannes Jesum venientem. Joan. I, p. 1, c. 23.

II. DIMANCHE APRÈS L'ÉPIPHANIE.

Nuptiæ factæ sunt in Cana Galilææ. Joan. II, p. 1, c. 29.

III. DIMANCHE.

Cum descendisset Jesus de monte. Matth. VIII, p. 1, c. 41.

IV. DIMANCHE.

Ascendente Jesu in naviculam. Matth. VIII, p. 1, c. 46.

V. DIMANCHE.

Simile factum est regnum cælorum homini qui seminavit. Matth. XIII, p. 1, c. 64.

VI. DIMANCHE.

Simile est regnum cœlorum grano sinapis. Matth. XIII, p. 1, c. 64.

DIMANCHE DE LA SEPTUAGÉSIME.

Simile est regnum cœlorum homini patrifamilias. Matth. XX, p. 2, c. 14.

DIMANCHE DE LA SEXAGÉSIME.

Exiit qui seminat seminare semen suum. Luc. VIII, p. 1, c. 64.

DIMANCHE DE LA QUINQUAGÉSIME.

Assumpsit Jesus duodecim discipulos. Luc. XVIII, p. 2, c. 21.

MERCREDI DES CENDRES.

Cum jejunatis, nolite fieri sicut. Matth. VI, p. 1, c. 36.

JEUDI.

Cum introisset Jesus Capharnaum. Matth. VIII, p. 1, c. 42.

VENDREDI.

Audistis quia dictum est antiquis : Diliges proximum. Matth. V et VI, p. 1, c. 35 et 36.

SAMEDI.

Cum sero esset, erat navis in medio. Marc. VI, p. 1, c. 69.

I. DIMANCHE DE CARÊME : *Invocabit.*

Ductus est Jesus in desertum a Spiritu. Matth. IV, p. 1, c. 22.

LUNDI.

Cum venerit Filius hominis in majestate sua. Matth. XXV, p. 2, c. 50.

MARDI.

Cum intrasset Jesus Jerosolymam. Matth. XXI, p. 2, c. 26.

MERCREDI DES QUATRE-TEMPS DE CARÊME.

Accesserunt ad Jesum Scribæ dicentes. Matth. XII, p. 1, c. 74.

JEUDI.

Egressus Jesus secessit in partes Tyri. Matth. xv, p. 1, c. 89.

VENDREDI.

Erat dies festus Judæorum, et ascendit. Joan. v, p. 1, c. 78.

SAMEDI.

Assumpsit Jesus Petrum et Jacobum et Joannem. Matth. xvii, p. 2, c. 3.

II. DIMANCHE : *Reminiscere.*

Assumpsit Jesus Petrum et Jacobum et Joannem. Matth. xvii, p. 2, c. 3.

LUNDI.

Dixit Jesus turbis Judæorum. Joan. viii, p. 1, c. 84.

MARDI.

Super cathedram Moysis sederunt Scribæ. Matth. xxiii, p. 2, c. 38.

MERCREDI.

Ascendens Jesus Jerosolymam, assumpsit. Matth. xx, p. 2, c. 21.

JEUDI.

Homo quidam erat dives et induebatur. Luc. xvi, p. 2, c. 16.

VENDREDI.

Homo erat paterfamilias. Matth. xxi, p. 2, c. 33.

SAMEDI.

Homo quidam habuit duos filios. Luc. xv, p. 2, c. 7.

III. DIMANCHE : *Oculi.*

Erat Jesus ejiciens dæmonium. Luc. xi, p. 2, c. 73.

LUNDI.

Quanta audivimus facta in Capharnaüm. Luc. iv, p. 1, c. 63.

MARDI.

Si peccaverit in te frater tuus, corripe eum. Matth. XVIII, p. 2, c. 8.

MERCREDI.

Accesserunt ad Jesum ab Jerosolymis Scribæ. Matth. XV, p. 1, c. 88.

JEUDI.

Surgens Jesus de synagoga. Luc. IV, p. 1, c. 43.

VENDREDI.

Venit Jesus in civitatem Samariæ. Joan. IV, p. 1, c. 62.

SAMEDI.

Perrexit Jesus in montem Oliveti. Joan. VIII, p. 1, c. 83.

IV. DIMANCHE : *Lætare.*

Abiit Jesus trans mare Galilææ. Joan. VI, p. 1, c. 67.

LUNDI.

Prope erat Pascha Judæorum. Joan. II, p. 1, c. 26.

MARDI.

Jam die festo mediante, ascendit Jesus. Joan. VII, p. 1, c. 82.

MERCREDI.

Præteriens Jesus, vidit hominem cæcum. Joan. IX, p. 1, c. 85.

JEUDI.

Ibat Jesus in civitatem quæ vocatur Naïm. Luc. VII, p. 1, c. 44.

VENDREDI.

Erat quidam languens Lazarus. Joan. XI, p. 2, c. 17.

SAMEDI.

Ego sum lux mundi. Joan. VIII, p. 1, c. 84.

DIMANCHE DE LA PASSION : *Judica.*

Dicebat Jesus turbis Judæorum. Joan. VIII, p. 1, c. 84.

LUNDI.

Miserunt principes et Pharisæi ministros. Joan. VII, p. 1, c. 82.

MARDI.

Ambulabat Jesus in Galilæam. Joan. VII, p. 1, c. 82.

MERCREDI.

Facta sunt encœnia Jerosolymis. Joan. X, p. 1, c. 87.

JEUDI.

Rogabat Jesum quidam de Pharisæis. Luc. VII, p. 1, c. 60.

VENDREDI.

Collegerunt principes et Pharisæi. Joan. XI, p. 1, c. 18.

SAMEDI.

Cogitaverunt principes sacerdotum. Joan. XII, p. 2, c. 25.

DIMANCHE DES RAMEAUX, à la procession.

Cum appropinquasset Jesus Jerosolymis. Matth. XXI, p. 2 c. 26.

ITEM, A LA MESSE.

Passion selon saint Matthieu.

LUNDI-SAINT.

Ante sex dies Paschæ, venit Jesus. Joan. XII, p. 2, c. 25.

MARDI-SAINT.

Passion selon saint Marc.

MERCREDI-SAINT.

Passion selon saint Luc.

JEUDI-SAINT.

Ante diem festum Paschæ sciens Jesus. Joan. XIII, p. 2, c. 54.

VENDREDI-SAINT.

Passion selon saint Jean.

SAMEDI-SAINT.

Vespere autem sabbati. Matth. XXVIII, p. 2, c. 69 et 70.

SAINT JOUR DE PAQUES.

Maria Magdalene, et Maria Jacobi. Marc. XVI, p. 2, c. 71.

LUNDI.

Duo ex discipulis Jesu ibant ipso die. Luc. XXIV, p. 2, c. 76.

MARDI.

Stetit Jesus in medio discipulorum. Luc. XXIV, p. 2, c. 77.

MERCREDI.

Manifestavit se iterum Jesus ad mare. Joan. XXI, p. 2, c. 79.

JEUDI.

Maria stabat ad monumentum foris. Joan. XX. p. 2, c. 72.

VENDREDI.

Undecim discipuli abierunt in Galilæam. Matth. XXVIII, p. 2, c. 80.

SAMEDI.

Una sabbati, Maria Magdalene venit. Joan. XX, p. 2, c. 71.

DIMANCHE IN ALBIS, OCTAVE DE PAQUES.

Cum esset sero die illa una sabbatorum. Joan. XX, p. 2, c. 78.

II. DIMANCHE APRÈS PAQUES.

Ego sum Pastor bonus. Joan. X, p. 1, c. 86.

III. DIMANCHE.

Modicum et jam non videbitis me. Joan. XVI, p. 2, c. 57.

IV. DIMANCHE.

Vado ad eum qui me misit. Joan. XVI, p. 1, c. 57.

V. DIMANCHE.

Amen, amen dico vobis : Si quid. Joan. XVI, p. 2, c. 57.

ROGATIONS.

Quis vestrum habebit amicum. Luc. VI, p. 1, c. 39.

VIGILE DE L'ASCENSION.

Sublevatis Jesus oculis in cœlum, dixit. Joan. XVII, p. 2, c. 57.

JOUR DE L'ASCENSION.

Recumbentibus undecim discipulis, apparuit. Marc. XVI, p. 2, c. 82.

DIMANCHE DANS L'OCTAVE DE L'ASCENSION.

Cum venerit Paraclitus. Joan. XV, p. 2, c. 57.

VIGILE DE LA PENTECOTE.

Si diligitis me, mandata mea. Joan. XIV, p. 2, c. 57.

DIMANCHE DE LA PENTECOTE.

Si quis diligit me sermonem meum servabit. Joan. XIV, p. 2, c.

LUNDI.

Dixit Jesus Nicodemo. Joan. III, p. 1, c. 27.

MARDI.

Amen, amen dico vobis, qui non intrat per ostium. Joan. X, p. 1, c. 86.

MERCREDI DES QUATRE-TEMPS DE LA PENTECOTE.

Nemo potest venire ad me, nisi Pater. Joan. VI, p. 1, c. 70.

JEUDI.

Convocatis Jesus duodecim apostolis. Luc. IX, p. 1, c. 51.

VENDREDI.

Factum est in una dierum, et Jesus sedebat docens. Luc. V, p. 1, c. 42.

SAMEDI.

Surgens Jesus de synagoga introivit in domum Simonis. Luc. IV, p. 1, c. 43.

FÊTE DE LA TRINITÉ.

Data est mihi omnis potestas. Matth. XXVIII, p. 2, c. 80.

ÉVANGILE DU I. DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE.

Estote misericordes sicut et Pater vester. Luc. VI, p. 1, c. 39.

FÊTE-DIEU.

Caro mea vere est cibus. Joan. VI, p. 1, c. 70.

II. DIMANCHE.

Homo quidam fecit cœnam magnam. Luc. XIV, p. 1, c. 81.

III. DIMANCHE.

Erant appropinquantes ad Jesum. Luc. XV, p. 2, c. 7.

IV. DIMANCHE.

Cum turbæ irruerent in Jesum. Luc. III, p. 1, c. 29.

V. DIMANCHE.

Nisi abundaverit justitia vestra plusquam Scribarum. Matth. V, p. 1, c. 34.

VI. DIMANCHE.

Cum turba multa esset cum Jesu. Marc. VIII, p. 1, c. 91.

VII. DIMANCHE.

Attendite a falsis prophetis. Matth. VII, p. 1, c. 40.

VIII. DIMANCHE.

Homo quidam erat dives. Luc. XVI, p. 2, c. 15.

IX. DIMANCHE.

Cum appropinquaret Jesus Jerusalem. Luc. XIX, p. 2, c. 27.

X. DIMANCHE.

Dixit Jesus ad quosdam, qui in se confidebant. Luc. XVIII, p. 2, c. 30.

XI. DIMANCHE.

Exiens Jesus de finibus Tyri. Marc. VII, p. 1, c. 90.

XII. DIMANCHE.

Beati oculi qui vident quæ vos videtis. Luc. X, p. 1, c. 59.

XIII. DIMANCHE.

Dum iret Jesus in Jerusalem transibat. Luc. XVII, p. 2, c. 19.

XIV. DIMANCHE.

Nemo potest duobus dominis servire. Matth. VI, p. 1, c. 38.

XV. DIMANCHE.

Ibat Jesus in civitatem quæ vocatur Naïm. Luc. VII, p. 1, c. 44.

XVI. DIMANCHE.

Cum intraret Jesus in domum cujusdam. Luc. XVI, p. 1. c. 80.

XVII. DIMANCHE.

Accesserent ad Jesum Pharisæi. Matth. XXII, p. 2, c. 36.

MERCREDI DES QUATRE-TEMPS DE SEPTEMBRE.

Respondens unus de turba dixit ad Jesum. Marc. IX, p. 1, c. 43.

VENDREDI.

Rogabat Jesum quidam de Pharisæis ut manducaret. Luc. VII, p. 1, c. 69.

SAMEDI.

Dicebat Jesus turbis hanc similitudinem : Arborem fici. Luc. XIII, p. 1, c. 79.

XVIII. DIMANCHE.

Ascendens Jesus in naviculam transfretavit. Matth. IX, p. 1, c. 48.

XIX. DIMANCHE.

Simile factum est regnum cœlorum homini regi. Matth. XXII, p. 2, c. 34.

XX. DIMANCHE.

Erat quidam regulus, cujus filius infirmabatur. Joan. IV, p. 1, c. 63.

XXI. DIMANCHE

Assimilatum est regnum cœlorum homini regi. Matth. XVIII, p. 2, c. 9.

XXII. DIMANCHE.

Abeuntes Pharisæi consilium inierunt. Matth. XXII, p. 2, c. 35.

XXIII. DIMANCHE.

Loquente Jesu ad turbas, ecce princeps. Matth. IX, p. 1, c. 49.

XXIV. DIMANCHE.

Cum videritis abominationem desolationis. Matth. XXIV, p. 2, c. 40.

Évangiles des Fêtes qui n'appartiennent pas au Propre du Temps.

OBSERVATION. Les évangiles qui sont ici précédés d'un astérisque ne peuvent être récités à la Messe sans un indult apostolique.

FÊTES DE NOTRE-SEIGNEUR.

II. DIMANCHE APRÈS L'ÉPIPHANIE. SS. NOM DE JÉSUS.

Postquam consummati sunt dies octo. Luc. II, p. 1, c. 89.

MARDI APRÈS LE DIMANCHE DE LA SEPTUAGÉSIME. ORAISON DE NOTRE-SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST.

* *Egressus Jesus ibat secundum consuetudinem.* Luc. XXII, p. 2, c. 59.

MARDI APRÈS LE DIMANCHE DE LA SEXAGÉSIME. COMMÉMORATION DE LA PASSION DE NOTRE-SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST.

* *Sciens Jesus.* (Comme à la messe votive de la Passion.)

VENDREDI APRÈS LES CENDRES. DE LA SAINTE COURONNE D'ÉPINES DE NOTRE-SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST.

* *Apprehendit Pilatus Jesum et flagellavit. Et milites plectentes coronam de spinis.* Joan. XIX, p. 2, c. 62.

VENDREDI APRÈS LE I. DIMANCHE DE CARÊME. DE LA SAINTE LANCE ET DES SAINTS CLOUS DE NOTRE-SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST.

* *Sciens Jesus.* (Comme à la messe votive de la Passion.)

VENDREDI APRÈS LE II. DIMANCHE DE CARÊME. DU SAINT SUAIRE DE NOTRE-SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST.

* *Cum jam sero esset factum.* Marc. XV, p. 2, c. 66.

VENDREDI APRÈS LE III. DIMANCHE DE CARÊME. DES CINQ PLAIES DE NOTRE-SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST.

* *Sciens Jesus.* (Comme à la messe votive de la Passion.)

VENDREDI APRÈS LE IV. DIMANCHE DE CARÊME ET I. DIMANCHE DE JUILLET. DU PRÉCIEUX SANG DE NOTRE-SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST.

* *Sciens Jesus.* (Comme à la messe votive de la Passion.)

VENDREDI APRÈS L'OCTAVE DE LA FÊTE-DIEU. DU SS. CŒUR DE JÉSUS.

Sciens Jesus. (Comme à la messe votive de la Passion.)

3 Mai. INVENTION DE LA SAINTE CROIX.

Erat homo ex Pharisæis Nicodemus nomine. Joan. III, p. 1, c. 27.

6 Août. TRANSFIGURATION DE NOTRE-SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST.

Assumpsit Jesus Petrum et Jacobum et Joannem. Matth. XVII, p. 2, c. 3.

14 Septembre. EXALTATION DE LA SAINTE-CROIX.

Dixit Jesus turbis Judæorum : Nunc judicium est mundi. Joan. XII, p. 2, c. 31.

23 Octobre. TRÈS-SAINT RÉDEMPTEUR.

Dixit Jesus Nicodemo : Nemo ascendit in cœlum. Joan. III, p. 1, c. 27.

FÊTES DE LA BIENHEUREUSE VIERGE MARIE.

VENDREDI APRÈS LE DIMANCHE DE LA PASSION et III. DIMANCHE DE SEPTEMBRE. LES SEPT DOULEURS DE LA BIENHEUREUSE VIERGE MARIE.

Stabant juxta crucem Jesu Mater ejus. Joan. XIX, p. 2, c. 63.

III. DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE OU APRÈS L'OCTAVE DE L'ASSOMPTION. DU TRÈS-PUR CŒUR DE LA BIENHEUREUSE VIERGE MARIE.

* *Extollens vocem.* (Comme aux messes votives après la Pentecôte.)

DIMANCHE DANS L'OCTAVE DE LA NATIVITÉ. DU SS. NOM DE MARIE.

Missus est Angelus Gabriel a Deo. Luc. I, p. 1, c. 5.

III. DIMANCHE D'OCTOBRE. DU SS. ROSAIRE.

Extollens vocem. (Comme aux messes votives après la Pentecôte.)

II. DIMANCHE D'OCTOBRE. DE LA MATERNITÉ DE LA BIENHEUREUSE VIERGE MARIE.

* *Cum redirent, remansit puer Jesus in Jerusalem.* Luc. II, p. 1, c. 15.

III. DIMANCHE D'OCTOBRE. DE LA PURETÉ DE LA BIENHEUREUSE VIERGE MARIE.

* *Missus est Angelus Gabriel a Deo.* Luc. I, p. 1, c. 5.

IV. DIMANCHE D'OCTOBRE OU II. DE NOVEMBRE. DU PATRONAGE DE LA BIENHEUREUSE VIERGE MARIE.

* *Extollens vocem.* (Comme aux messes votives après la Pentecôte.)

7 Décembre. VIGILE DE L'IMMACULÉE CONCEPTION DE LA BIENHEUREUSE VIERGE MARIE.

* *Liber generationis Jesu Christi Filii David.* Matth. I, p. 1, c. 7.

8 Décembre. IMMACULÉE CONCEPTION DE LA BIENHEUREUSE VIERGE MARIE.

Missus est Angelus Gabriel a Deo. Luc. I, p. 1, c. 5.

10 Décembre. TRANSLATION DE LA SAINTE MAISON DE LA BIENHEUREUSE VIERGE MARIE. 17 Décembre : ATTENTE DE L'ENFANTEMENT DE LA BIENHEUREUSE VIERGE MARIE.

* *Missus est.* Luc. I, p. 1, c. 5.

23 Janvier. ÉPOUSAILLES DE LA BIENHEUREUSE VIERGE MARIE.

* *Cum esset desponsata mater Jesu Maria Joseph.* Matth. I, p. 1, c. 8.

2 Février. PURIFICATION DE LA BIENHEUREUSE VIERGE MARIE.

Postquam impleti sunt dies purgationis Mariæ. Luc. II, p. 1, c. 12.

25 Mars. ANNONCIATION DE LA BIENHEUREUSE VIERGE MARIE.

Missus est. Luc. I, p. 1, c. 5.

26 Avril. APPARITION DE L'IMAGE DE LA BIENHEUREUSE VIERGE MARIE DU BON CONSEIL.

* *Liber generationis Jesu Christi.* Matth. I, p. 1, c. 7.

24 Mai. NOTRE-DAME AUXILIATRICE.

* *Extollens vocem.* (Comme aux messes votives après la Pentecôte.)

2 Juillet. VISITATION DE LA BIENHEUREUSE VIERGE MARIE.

Exsurgens Maria abiit in montana cum festinatione. Luc I, p. 1, c. 6.

* 9 Juillet. DES PRODIGES DE LA BIENHEUREUSE VIERGE MARIE SOUS LE TITRE DE REINE DE LA PAIX.

16 Juillet. NOTRE-DAME DU MONT CARMEL.

5 Août. DÉDICACE DE SAINTE MARIE DES NEIGES.

14 Août. VIGILE DE L'ASSOMPTION DE LA BIENHEUREUSE VIERGE MARIE.

Extollens vocem. (Comme aux fêtes votives après la Pentecôte.)

15 Août. ASSOMPTION DE LA BIENHEUREUSE VIERGE MARIE.

Intravit Jesus in quoddam castellum. Luc. X, p. 1, c. 61 et p. 2, c. 85.

8 Septembre. NATIVITÉ DE LA BIENHEUREUSE VIERGE MARIE.

Liber generationis Jesu Christi. Matth. I, p. 1, c. 7.

24 Septembre. NOTRE-DAME DE LA MERCI.

21 Novembre. PRÉSENTATION DE LA BIENHEUREUSE VIERGE MARIE.

Extollens vocem. (Comme aux messes votives après la Pentecôte.)

FÊTES DES SAINTS

RANGÉS SELON L'ORDRE ALPHABÉTIQUE DE LEURS NOMS.

30 Juillet. SS. ABDON ET SENNEN, martyrs.

Videns Jesus turbas ascendit in montem. Matth. V, p. 1, c. 33.

30 Août. SS. ADAUCTE ET FÉLIX, martyrs.

Qui vos audit me audit. Luc. X, p. 1, c. 58.

17 Août. SAINT AGAPET, martyr.

* *Nisi granum frumenti.* Joan. XII, p. 2, c. 31.

5 Février. SAINTE AGATHE, vierge et martyre.

Si licet homini dimittere uxorem. Matth. XIX, p. 2, c. 10.

17 Juillet. S. ALEXIS, confesseur,

* *Ecce nos reliquimus omnia.* Matth. XIX, p. 2, c. 13.

21 Juin. S. LOUIS DE GONZAGUE, confesseur.

Erratis nescientes Scripturas. Matth. XXII, p. 2, c. 35 et 36.

2 Août. S. ALPHONSE-MARIE DE LIGUORI, évêque et confesseur.

Designavit Jesus et alios septuaginta duos. Luc. X, p. 1, c. 58.

20 Novembre. VIGILE DE S. ANDRÉ, apôtre.

Ambulans Jesus juxta mare Galilææ vidit duos fratres. Matth. IV, p. 1, c. 29.

2 Octobre. SS. ANGES GARDIENS.

Quis putas major est. Matth. XVIII, p. 2, c. 6.

23 Juillet. S. APOLLINAIRE, évêque et martyr.

Facta est contentio inter discipulos quis eorum. Luc. XXII, p. 2, c. 56.

2 Mai. S. ATHANASE, évêque, conf. et docteur de l'Église.

Cum persequentur vos in civitate ista, fugite. Matth. X, p. 1, c. 52.

11 Juin. S. BARNABÉ, apôtre.

Ecce ego mitto vos. Matth. X, p. 1, c. 52.

24 Août. S. BARTHÉLEMY, apôtre.

Exiit Jesus in montem orare et erat pernoctans. Luc. VI, p. 1, c. 52.

3 Février. S. BLAISE, évêque et martyr.

* *Cum persequentur vos in civitate ista, fugite.* Matth. X, p. 1, c. 52.

7 Août. S. CAÉTAN, confesseur.

Nemo potest duobus dominis servire. Matth. VI, p. 1, c. 38.

18 Juillet. S. CAMILLE DE LELLIS, confesseur.

Hoc est præceptum meum ut diligatis invicem. Joan. XV, p. 2, c. 57.

13 Août. S. CASSIEN, évêque et martyr.

* *Cum persequentur vos in civitate ista, fugite.* Matth. X p. 1, c. 52.

25 Octobre. SS. CHRYSANTHE ET DARIE, martyrs.
Væ vobis qui ædificatis. Luc. XI, p. 1, c. 76.

15 Juin. SS. CRESCENT, VIT ET MODESTE, martyrs.
Qui vos audit, me audit. Luc. X, p. 1, c. 68.

8 Août. SS. CYRIAQUE, LARGE ET SMARAGDE, martyrs.
Euntes in mundum universum. Marc. XVI, p. 2, c. 82.

21 Juillet. S. DANIEL, prophète et confesseur.
* *Cum videritis abominationem desolationis.* Matth. XXIV, p. 2, c. 40.

23 Mai. S. DIDIER, évêque et martyr.
* *Ego sum Pastor bonus.* Joan. X, p. 1, c. 86.

12 Novembre. S. DIDACE OU DIÉGO, confesseur.
* *Quis putas major est in regno cœlorum.* Matth. XVIII, p. 2, c. 6.

9 Octobre. SS. DENIS, RUSTIQUE ET ELEUTHÈRE, martyrs.
Attendite a fermento Pharisæorum quod est hypocrisis. Luc. XII, p. 1, c. 53 et 92.

12 Mai. Ste DOMITILLE, SS. NÉRÉE, ACHILLÉE ET PANCRACE, mart.
Erat quidam Regulus cujus filius infirmabatur Capharnaum. Joan. IV, p. 1, c. 63.

7 Août. S. DONAT, évêque et martyr.
* *Quis putas major est.* Matth. XVIII, p. 2, c. 6.

3 Septembre. SStes DOROTHÉE, EUPHÉMIE, THÈCLE ET ERASME, vierges et martyres.
* *Si licet homini dimittere uxorem.* Matth. XIX, p. 2, c. 10.

20 Juillet. S. ELIE, prophète et confesseur.
* *Assumpsit Jesus Petrum et Jacobum et Joannem.* Matth. XVII, p. 2, c. 3.

24 Février. S. EXUPÉRANTIUS, évêque et confesseur.
* *In hoc clarificatus est Pater meus.* Joan. XV, p. 2, c. 57.

9 Juin. SS. FÉLICIEN ET PRIME, martyrs.
* *Confiteor tibi, Pater.* Matth. XI, p. 1, c. 58.

21 Mai. S. FÉLIX DE CANTALICE, confesseur.

* *Confiteor, tibi Pater.* Matth. XI, p. 1, c. 58.

24 Novembre. S. FLAVIEN, évêque et martyr.

* *Ego sum Pastor bonus.* Joan. X, p. 1, c. 86.

4 Octobre. S. FRANÇOIS D'ASSISE, confesseur.

* *Confiteor tibi, Pater.* Matth. XI, p. 1, c. 58.

3 Décembre. S. FRANÇOIS-XAVIER, confesseur.

Euntes mundum universum prædicate. Marc. XVI, p. 2, c. 82.

1 Septembre. DOUZE FRÈRES MARTYRS.

**Attendite a fermento Pharisæorum.* Luc. XII, p. 1, c. 53 et 92.

10 Juillet. SEPT FRÈRES MARTYRS ; Sts RUFINE ET SECONDE, vierges et martyres.

Loquente Jesu ad turbas, ecce Mater ejus. Matth. XII, p. 1, c. 75.

18 Mars. S. GABRIEL, archange.

Missus est angelus Gabriel. Luc. I, p. 1, c. 5.

25 Juin. S. GALLICAN, martyr.

* *Suspiciens Jesus dixit : Homo quidam descendebat ab Jerusalem.* Luc. X, p. 1, c. 59.

17 Novembre. S. GRÉGOIRE THAUMATURGE, évêque et conf.

Habete fidem Dei. Marc. XI, p. 2, c. 4.

20 Juillet. S. JÉROME EMILIEN, confesseur.

Oblati sunt Jesu parvuli, ut manus eis imponeret. Matth. XIX, p. 2, c. 10.

5 Mars. B. JÉROME DE RECINETO, de l'ordre des ERMITÉS DE S. AUGUSTIN.

* *Diligite inimicos vestros.* Matth. V, p. 1, c. 35.

1 Février. S. IGNACE, évêque et martyr.

Nisi granum frumenti. Joan. XII, p. 2, c. 31.

31 Juillet. S. IGNACE, confesseur.

Designavit Dominus et alios septuaginta duos. Luc. X, p. 1, c. 58.

28 Décembre. SS. INNOCENTS.

Angelus Domini apparuit in somnis. Matth. II, p. 1, c. 13.

4 Juillet. S. IRÉNÉE, évêque et martyr.

Ego sum Pastor bonus. Joan. x, p. 1, c. 86.

15 Mai. SS. JACQUES LE MINEUR ET PHILIPPE, apôtres.

Non turbetur cor vestrum. Joan. XIV, p. 2, c. 57.

25 Juillet. S. JACQUES LE MAJEUR, apôtre.

Accessit ad Jesum mater filiorum Zebedæi. Matth. xx, p. 2, c. 21.

13 Mai. S. JÉRÉMIE, prophète et martyr.

* *Ecce mitto ad vos Prophetas.* Matth. XXIII, p. 2, c. 38.

DIMANCHE DANS L'OCTAVE DE L'ASSOMPTION. S. JOACHIM, confesseur et père de la Bienheureuse Vierge Marie.

Liber generationis Jesu Christi. Matth. I, p. 1, c. 7.

27 Décembre. S. JEAN, apôtre et évangéliste.

Dixit Jesus Petro: Sequere me. Joan. XXI, p. 2, c. 79.

6 Mai. S. JEAN devant la Porte Latine.

Accessit ad Jesum mater filiorum Zebedæi. Matth. xx, p. 2, c. 21.

23 Juin. Vigile de S. JEAN-BAPTISTE.

Fuit in diebus Herodis regis sacerdos. Luc. I, p. 1, c. 4.

24 Juin. Nativité de S. JEAN-BAPTISTE.

Elisabeth impletum est tempus pariendi. Luc. I, p. 1, c. 6.

29 Août. Décollation de S. JEAN-BAPTISTE.

Misit Herodes ac tenuit Joannem. Marc. VI, p. 1, c. 66.

8 Mars. S. JEAN DE DIEU, confesseur.

Magister, quod est mandatum magnum in lege. Matth. v, p. 2, c. 36.

12 Juillet. S. JEAN GUALBERT, abbé.

Audistis quia dictum est : Diliges proximum. Matth. v, p. 1, c. 35.

16 Juin. S. JEAN-FRANÇOIS RÉGIS, confesseur.

* *Circuibat Jesus omnes civitates.* Matth. IX, p. 1, c. 50.

16 Mai. S. JEAN NÉPOMUCÈNE, martyr.

* *Cum audisset Joannes in vinculis opera Christi.* Matth. XI, p. 1, c. 56.

27 Juin. SS. JEAN ET PAUL, martyrs.

Attendite a fermento Pharisæorum. Luc. XII, p. 1, c. 53 et 92.

19 Mars. S. JOSEPH, conf. et époux de la Bienheureuse Vierge Marie.

Cum esset desponsata mater Jesu Maria Joseph. Matth. I, p. 1, c. 8.

III. DIMANCHE APRÈS PAQUES. PATRONAGE DE S. JOSEPH.

Factum est autem cum baptizaretur omnis populus. Luc. III, p. 1, c. 21.

18 Septembre. S. JOSEPH A COPERTINO, confesseur.

Simile factum est regnum cœlorum homini regi qui fecit nuptias. Matth. XXII, p. 2, c. 34.

27 Août. S. JOSEPH DE CALASANCE, confesseur.

Quis putas major est. Matth. XVIII, p. 2, c. 6.

27. Octobre. Vigile des SS. JUDE ET SIMON, apôtres.

Ego sum vitis vera et Pater meus agricola est. Joan. XV, p. 2, c. 57.

28 Octobre. SS. JUDE ET SIMON, apôtres.

Hæc mando vobis ut diligatis invicem. Joan. XVI, p. 2, c. 57.

28 Février. S. JULIEN, évêque et confesseur.

* *Nolite thesaurizare vobis thesauros.* Matth. VI, p. 1, c. 38.

10 Août. S. LAURENT, martyr.

Nisi granum frumenti. Joan. XII, p. 2, c. 31.

11 Avril. S. LÉON, pape, conf. et doct. de l'Église.

Venit Jesus in partes Cæsareæ Philippi. Matth. XVI, p. 2, c. 1.

15 Novembre. S. LÉOPOLD, confesseur.

* *Homo quidam nobilis abiit.* Luc. XIX, p. 2, c. 49.

18 Octobre. S. LUC, évangéliste.

Designavit Jesus et alios septuaginta duos. Luc. X, p. 1, c. 58.

25 Août. S. LOUIS, confesseur.

Homo quidam nobilis abiit. Luc. XIX, p. 2, c. 49.

1 Août. SS. MACHABÉES, martyrs.

Attendite a fermento Pharisæorum. Luc. XII, p. 1, c. 54 et 92.

18 Juin. SS. MARC ET MARCELLIN, martyrs.

Væ vobis qui ædificatis. Luc. XI, p. 1, c. 76.

25 Avril. S. MARC, évangéliste.

Designavit Jesus et alios septuaginta duos. Luc. X, p. 1, c. 58.

26 Février. Ste MARGUERITE DE CORTONE.

* *Murmurabant Pharisæi et Scribæ.* Luc. XV, p. 2, c. 7.

22 Juillet. Ste MARIE-MADELEINE.

Rogabat Jesum quidam de Pharisæis. Luc. VII, p. 1, c. 60.

22 Octobre. Ste MARIE SALOMÉ, veuve.

* *Accessit ad Jesum mater filiorum Zebedæi.* Matth. XX, p. 2, c. 21.

29 Juillet. Ste MARTHE, vierge.

Intravit Jesus in quoddam castellum. Luc. X, p. 1, c. 61.

11 Novembre. S. MARTIN, évêque et confesseur.

Nemo accendit lucernam. Luc. XI, p. 1, c. 34.

20 Septembre. Vigile de S. MATTHIEU, apôtre.

Vidit Jesus publicanum nomine Levi. Luc. V, p. 1, c. 31.

21 Septembre. S. MATTHIEU, apôtre et évangéliste.

Vidit Jesus hominem sedentem in telonio. Matth. IX, p. 1, c. 31.

24 ou 25 Février. S. MATHIAS, apôtre.

Confiteor, tibi Pater. Matth. XI, p. 1, c. 58.

8 Mai. Apparition de S. MICHEL, archange.

29 Septembre. DÉDICACE DE L'ÉGLISE DE S. MICHEL.

Quis putas major est. Matth. XVIII, p. 2, c. 6.

5 Juillet. S. MICHEL DE SANCTIS.

* *Erratis nescientes Scripturas.* Matth. XXII, p. 2, c. 35 et 36.

5 Mai. Ste MONIQUE, veuve.

Ibat Jesus in civitatem quæ vocatur Naïm. Luc. VII, p. 1, c. 44.

10 Novembre. Ste NYMPHE; SS. TRYPHON ET RESPICIUS, martyrs.

Attendite a fermento Pharisæorum. Luc. XII, p. 1, c. 54 et 92.

30 Juin. COMMÉMORATION DE S. PAUL, apôtre.

Ecce ego mitto vos. Matth. x, p. 1, c. 52.

25 Janvier. CONVERSION DE S. PAUL.

Ecce nos reliquimus omnia. Matth. XIX, p. 2, c. 13.

15 Janvier. S. PAUL, premier ermite.

Confiteor tibi, Pater. Matth. XI, p. 1, c. 58.

9 Septembre. B. PIERRE CLAVER, confesseur.

* *Legis peritus quidam volens justificare seipsum.* Luc. x, p. 1, c. 59.

28 Juin. Vigile des SS. PIERRE ET PAUL, apôtres.

Simon Joannis diligis me plus his. Joan. XXI.

29 Juin. SS. PIERRE ET PAUL, apôtres; de même à toutes les autres fêtes de S. PIERRE, à savoir : 18 Janvier : CHAIRE DE S. PIERRE, à Rome; 22 Fevrier : CHAIRE DE S. PIERRE, à Antioche; et 1 Août : S. PIERRE AUX LIENS.

Venit Jesus in partes Cæsareæ Philippi. Matth. XVI, p. 2, c. 1.

6 Juillet. OCTAVE DE SS. PIERRE ET PAUL, apôtres.

Compulit Jesus discipulos ascendere in naviculam. Matth. XIV, p. 1, c. 69.

I DIMANCHE APRÈS L'OCTAVE DES SS. PIERRE ET PAUL. COMMÉMORATION DE TOUS LES SS. PAPES.

* *Venit Jesus in partes Cæsareæ Philippi.* Matth. XVI, p. 2, c. 1.

II DIMANCHE DE JUILLET. S. PULCHÉRIE, impératrice, vierge.

* *Hæc est autem vita æterna ut cognoscant.* Joan. XVII, p. 2, c. 57.

24 Octobre. S. RAPHAEL, archange.

* *Erat dies festus Judæorum.* Joan. v, p. 1, c. 78.

22 Août. S. SAMUEL, prêtre et prophète.

* *Homo quidam nobilis abiit.* Luc. XIX, p. 2, c. 49.

1 Novembre. TOUS LES SAINTS.

Videns Jesus turbas ascendit in montem. Matth. v, p. 1, c. 33.

11 Février. S. SIMÉON, prophète.

* *Homo erat in Jerusalem cui nomen Simeon.* Luc. II, p. 1, c. 12.

13 Novembre. S. STANISLAS KOSTKA, confesseur.

* *Oblati sunt Jesu parvuli ut manus eis imponeret.* Matth. XIX, p. 2, c. 10.

26 Décembre. S. ETIENNE, premier martyr.
3 Août. INVENTION DE S. ETIENNE.

Ecce mitto ad vos Prophetas. Matth. XXIII, p. 2, c. 38.

2 Septembre. S. ETIENNE, roi de Hongrie, confesseur.

Homo quidam nobilis abiit. Luc. XIX, p. 2, c. 49.

18 Juillet. S. SYMPHOROSE ET SES SEPT FILS, martyrs.

Attendite a fermento Pharisæorum. Luc. XII, p. 1, c. 54 et 92.

21 Décembre. S. THOMAS, apôtre.

Thomas unus ex duodecim qui dicitur Didymus. Joan. XX, p. 2, c. 77 et 78.

31 Décembre. S. THOMAS, évêque et martyr.

Ego sum Pastor bonus. Joan. X, p. 1, c. 86.

PREMIER JOUR LIBRE APRÈS LES NONES DE JANVIER. S. TITE, évêque et confesseur.

Designavit Jesus et alios septuaginta duos. Luc. X, p. 1, c. 58.

19 Juillet, S. VINCENT DE PAUL, confesseur.

Designavit Jesus, comme ci-dessus; ou :

* *Circuibat Jesus omnes civitates.* Matth. VII, p. 1, c. 50.

5 Novembre. S. ZACHARIE, confesseur, père de S. JEAN-BAPTISTE.

* *Fuit in diebus Herodis regis sacerdos.* Luc. I, p. 1, c. 4.

Évangiles des messes du Commun des Saints.

VIGILES DES APOTRES.

Hoc est præceptum meum ut diligatis. Joan. XV, p. 2, c. 57.

1. Un Martyr Pontife.

Si quis venit ad me et non odit. Luc. xiv, p. 1, c. 64.

2. Un Martyr Pontife.

Si quis vult post me venire, abneget. Math. xvi, p. 2, c. 2.

1. Un Martyr non Pontife.

Nolite arbitrari quia pacem venerim mittere. Matth. x, p. 1, c. 54.

2. Un Martyr non Pontife.

Nihil est opertum quod non revelabitur. Matth. x, p. 1, c. 53.

Un Martyr au temps pascal.

Ego sum vitis vera et Pater meus agricola est. Joan. xv, p. 2, c. 57.

1. Plusieurs Martyrs.

Cum audieritis prælia et seditiones. Luc. xxi, p. 2, c. 39.

2. Plusieurs martyrs.

Descendens Jesus de monte stetit. Luc. vi, p. 1, c. 33.

3. Plusieurs Martyrs.

Sedente Jesu super montem Oliveti. Matth. xxiv, p. 2, c. 39.

Plusieurs Martyrs au temps pascal.

Ego sum vitis, vos palmites. Joan. xv, p. 2, c. 57.

1. Confesseur Pontife.

Homo peregre proficiscens vocavit. Matth. xxv, p. 2, c. 49.

2. Confesseur Pontife.

Vigilate quia nescitis qua hora Dominus vester. Matth. xxiv, p. 2, c. 46.

Docteurs.

Vos estis sal terræ. Matth. v, p. 1, c. 34.

1. Confesseur non Pontife.

Sint lumbi vestri præcincti. Luc. xii, p. 2, c. 47.

2. Confesseur non Pontife.

Nolite timere pusillus grex, quia complacuit. Luc. xii, p. 1, c. 38.

ABBÉS.

Ecce nos reliquimus omnia. Matth. XIX, p. 2, c. 13.

1. VIERGES.

Simile erit regnum cœlorum decem virginibus. Matth. XXV, p. 2, c. 48.

2. VIERGES, ET NON VIERGES.

Simile est regnum cœlorum thesauro abscondito. Matth. XIII, p. 1, c. 64.

ANNIVERSAIRE DE LA DÉDICACE DE L'ÉGLISE.

Ingressus Jesus perambulabat Jericho. Luc. XIX, p. 2, c. 23

ÉVANGILES DES MESSES DES DÉFUNTS.

COMMÉMORATION DE TOUS LES DÉFUNTS.

Quia venit hora et nunc est, quando mortui. Joan. V, p. 1, c. 78.

JOUR DE LA MORT OU DE LA SÉPULTURE.

Domine, si fuisses hic, frater meus. Joan. XI, p. 2, c. 17.

JOUR DE L'ANNIVERSAIRE.

Omne quod dat mihi Pater ad me veniet. Joan. VI, p. 1, c. 70.

MESSES QUOTIDIENNES.

Ego sum panis vivus qui de cœlo descendi. Joan. VI, p. 1, c. 70.

ÉVANGILES DES MESSES VOTIVES.

DE LA SAINTE TRINITÉ.

Cum venerit Paraclitus quem ego mittam vobis a Patre. Joan. XV, p. 2, c. 57.

DES SS. ANGES.

Vidit Jesus Nathanael venientem ad se. Joan. I, p. 1, c. 24.

DES SS. APOTRES PIERRE ET PAUL.

Ecce nos reliquimus omnia. Matth. XIX, p. 2, c. 13.

DU SAINT-ESPRIT.

Si quis diligit me sermonem meum servabit. Joan. XIV, p. 2, c. 57.

DU S. SACREMENT DE L'EUCHARISTIE.

Caro mea vere est cibus. Joan. VI, p. 1, c. 70.

DE LA SAINTE CROIX.

Assumpsit Jésus duodecim discipulos secreto. Matth. XX, p 2, c. 21.

DE LA PASSION DE NOTRE-SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST.

Sciens Jesus quia omnia consummata sunt. Joan. XIX, p. 2, c. 63 et 64.

DE LA SAINTE VIERGE, DÉPUIS L'AVENT JUSQU'A LA NATIVITÉ DE NOTRE-SEIGNEUR.

Missus est Angelus Gabriel a Deo. Luc. I, p. 1, c. 5.

DEPUIS LA NATIVITÉ JUSQU'A LA PURIFICATION.

Transeamus usque Bethleem. Luc. II, p. 1, c. 9.

DEPUIS LA PURIFICATION JUSQU'A PAQUES, ET DEPUIS LA PENTECOTE JUSQU'A L'AVENT.

Extollens vocem quædam mulier de turba. Luc. XI, p. 1, c. 75.

DEPUIS PAQUES JUSQU'A LA PENTECOTE.

Stabant juxta crucem Jesu Mater ejus. Joan. XIX, p. 2, c. 63.

POUR L'ÉLECTION D'UN SOUVERAIN PONTIFE.

Si diligitis me mandata mea servate. Joan. XIV, p. 2, c. 57.

POUR L'ANNIVERSAIRÉ DE L'ÉLECTION OU DE LA CONSÉCRATION D'UN ÉVÊQUE.

Videte, vigilate et orate. Marc. XIII, p. 2, c. 44.

POUR DÉTRUIRE UN SCHISME.

Pater sancte, serva eos in nomine tuo. Joan. XVII, p. 2, c. 57.

POUR TOUTE SORTE DE NÉCESSITÉ.

Habete fidem Dei. Marc. XI, p. 2, c. 4.

POUR LA RÉMISSION DES PÉCHÉS.

Petite et dabitur vobis. Luc. XI, p. 1, c. 39.

POUR DEMANDER LA GRACE D'UNE BONNE MORT.

Attendite vobis, ne forte graventur corda vestra. Luc. XXI, p. 2, c. 44.

CONTRE LES PAIENS.

Quis vestrum habebit amicum. Luc. XI, p. 1, c. 39.

POUR LE TEMPS DE GUERRE.

Dic nobis : Quando hæc erunt. Matth. XXIV, p. 2, c. 39.

POUR LA PAIX.

Cum sero esset die illo, una sabbatorum. Joan. XX, p. 2, c. 77.

POUR ÊTRE PRÉSERVÉ DE LA MORTALITÉ, OU EN TEMPS DE PESTE.

Surgens Jesus de synagoga. Luc. IV, p. 1, c. 43.

POUR LES INFIRMES.

Cum introisset Jesus Capharnaum accessit. Matth. VIII, p. 1, c. 42.

POUR LES PÈLERINS OU LES VOYAGEURS.

Euntes prædicate dicentes, quia appropinquavit. Matth. X, p. 1, 51.

POUR UN ÉPOUX ET UNE ÉPOUSE.

Si licet homini dimittere uxorem. Matth. XIX, p. 2, c. 10.

POUR LA PROPAGATION DE LA FOI.

* *Circuibat Jesus omnes civitates et castella.* Matth. IX, p. 1, c. 50.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

NOTES.

TABLES.

FIN DE TOUTES LES TABLES DE LA GRANDE VIE DE JÉSUS-CHRIST.

18[illegible]0. — Abbeville. Imprimerie Briez, C. Paillart et Retaux.

